



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





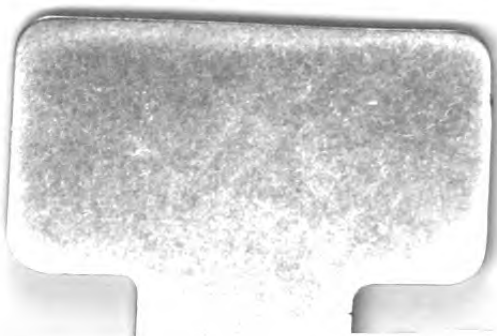
Vet Fr II A 589.







Vet Fr II A 589.





[Forat, Cl. Fos.]

LES SACRIFICES

DE L'AMOUR,

OU

LETTRES

DE

LA VICOMTESSE DE SENANGES,

ET DU CHEVALIER

DE VERSENAI.

PREMIERE PARTIE.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

•••••

M. DCC. LXXV.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'E n'ai pu faire réimprimer ces lettres aussitôt que je l'aurois voulu ; de sorte qu'il s'en est répandu des éditions furtives , pleines de contrefens , de transpositions , & de fautes intolérables. Celle que je présente au public est , au moins , très-soignée. On n'y trouvera presque point de lettres où je n'aie fait des changemens. Le tutoiement de madame de Senanges & du chevalier avoit déplu ; je l'ai supprimé.

Quant au caractère de mon héroïne , j'ai cru devoir le conserver , tel que je l'avois conçu d'abord. La critique qu'on en a faite , prouve singulièrement à quel point nos mœurs sont dépravées. On a crié à l'invraisemblance , parce qu'une femme , malgré sa passion , respecte ses liens , est fidelle à ses devoirs , se défend d'une foiblesse ; & l'on m'a reproché d'être romanesque à l'excès , parce que je me suis avisé de peindre un caractère honnête. Il seroit possible , au reste , de disculper madame de Senanges , & de ne la point rendre tout-à-fait responsable de sa vertu. Cette femme si extraordinaire n'est-elle pas enchaînée par les circonstances ? Elle est enlevée & mise au couvent , au moment , peut-être , où elle alloit recouvrer , en se rendant , la bienveillance de mes lecteurs.

Il est étrange qu'on ne puisse plus supposer une résistance de six mois , sans scandaliser la

6 A V E R T I S S E M E N T.

moitié de Paris. Je demande pardon de l'avoir osé, & de m'être permis une production d'un si mauvais exemple.

Une belle dame, connue par une foule d'aventures, & qui n'a point le tort de faire languir ses amans, disoit, après avoir lu ces lettres : *quelle bégueule que cette madame de Senanges ! elle m'est antipathique.*

Cette expression de mœurs m'a bien plus réjoui que n'eût fait un éloge, & peut-être elle en est un.

Je ne justifierai point le ton de madame d'Ercy. Si je voulois nommer mes modeles, on verroit que je suis loin de l'exagération. D'ailleurs les critiques ne me font plus rien. J'en ai éprouvé de si injustes, de si malhonnêtes, & de si bassement insolentes, que la tranquillité du mépris me préserve à jamais des impatiences de l'amour-propre & de la duperie des réponses.

Le discours qui précédoit cet ouvrage n'étoit qu'une esquisse rapide & peu approfondie. Dans cette édition je l'intitule *avant-propos* ; & comme j'ai eu le tems de le rendre plus court, il vaudra peut-être mieux. J'ai fait imprimer à la suite des lettres, SYLVIE & MOLÉSHOFF, anecdote angloise, qui n'est point dans la petite édition de mes œuvres.





A V A N T - P R O P O S.

CE ne seroit peut-être pas une entreprise indigne d'un homme de goût, de jeter un coup-d'œil sur les variations arrivées dans le genre de nos romans, & de marquer, en suivant cette chaîne intéressante, les nuances du caractère national, les altérations qu'il a souffertes, les influences respectives des mœurs sur les écrits, des écrits sur les mœurs, les progrès, les révolutions & la décadence de notre galanterie.

Après ces siècles presque fabuleux d'héroïsme & de chevalerie, pendant lesquels l'amour étoit plutôt une extase religieuse qu'un délire profane, & une superstition qu'un sentiment, on verroit éclore ces volumineuses archives, où figurent des caractères sans vraisemblance, où l'héroïne fait assaut d'esprit avec tout ce qui se présente, tandis que le héros, plus imbécille encore que valeureux, se croit obligé de conquérir quelques provinces, avant de baiser la main de sa maîtresse.

En descendant vers ces tems où les hommes & les femmes se voient de plus près, se respec-

tent moins , & jouissent davantage , mais toujours sous le voile de la décence , dernier vestige de l'ancien culte ; le roman acquérreroit de la vie , de l'intérêt & de la vérité. On se reposerait sur des intrigues moins compliquées ; on applaudiroit à la foiblesse aux prises avec la séduction , aux douleurs de la résistance , à l'ivresse de la défaite , sur-tout à ces repentirs touchans , dont il est si doux d'avoir à triompher.

Enfin arriveroient ces jours d'aisance dans les mœurs , & de bouleversement dans les principes , où des hommes , élégamment vicieux , trompent & sont trompés , n'attaquent les femmes que pour obtenir , s'ils le peuvent , le droit de les mépriser , & sont en cela même plus méprisables qu'elles. C'est alors qu'il faudroit avoir recours aux fastes des Hamilton , & sur-tout au code ingénieux du philosophe charmant à qui nous devons le *Sopha* , les *Egaremens du cœur* & *Tanzai* ; de ce juste appréciateur du siècle ; de ce peintre profond de la frivolité , qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs , qui semble y avoir surpris la volupté savante de la prude , les soupirs distraits de la coquette , & l'ivresse de ces dames , qui ont au moins autant

A V A N T - P R O P O S . 9

de promptitude dans les sensations , que de délicatesse dans les sentimens.

Ce rapprochement d'époques pourroit devenir curieux , & développer en partie l'histoire si imparfaite du cœur humain ; mais ce plan me meneroit trop loin , & seroit presque la matiere d'un ouvrage. Je me contenterai de quelques réflexions semées sans ordre , sur le genre dans lequel je m'essaie aujourd'hui.

Nous avons une foule de romans satyriques , légers , galans ou licencieux ; mais qu'il en est peu où les mœurs soient peintes , & les passions en mouvement , où l'homme se retrouve tel qu'il est dans la nature ! Humiliés par la disette de ces tableaux intéressans & vastes , nous avons eu recours à nos voisins , plutôt par un goût de mode , que par un véritable attrait. Il est certain qu'ils l'emportent de beaucoup sur nous dans les peintures fortes ; il y a dans le caractère des Anglois , je ne sais quelle sève énergique , qui se communique à leurs écrits. Les compositions sont *larges* & grandes , quand la liberté taille les pinceaux ; & tel homme seroit tout dans une république , qui n'est rien ailleurs.

Les productions d'un citoyen de Londres se ressentent quelquefois de l'effort du travail, incompatible avec les graces; mais, la convulsion passée, l'effet se développe & reste. Nos ouvrages sont pour la plupart des especes de miniatures, où le *pointillé* domine. Qu'attendre de cet enfantillage élégant? Il éteint l'imagination & glace la sensibilité. Pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets, il faut être nourri de méditations, de recueilemens solitaires, de l'enthousiasme du bien, & de cette mélancolie qui marque d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent. Voilà ce qui distingue les écrivains Anglois. Ils fouillent dans les profondeurs de l'ame; nous jouons sans cesse autour de sa superficie: ils prennent la passion sur le fait; nous l'exprimons par réminiscence: ils exécutent d'après des physionomies distinctes & variées; nous esquifions d'après des masques qui se ressemblent.

On les a plusieurs fois accusés de s'appesantir sur les détails; mais ces détails même sont le secret du génie. Les observateurs Britanniques ne négligent rien, quand il s'agit de l'étude de l'homme; ils savent que le physique est

le flambeau du moral. Un Anglois qui me regarde, me juge : tel François me fréquente long-tems, sans me connoître. L'un a le coup-d'œil attentif & sûr ; celui de l'autre est vague & indéterminé.

C'est du repos de l'ame, de l'esprit & des sens sur les différens objets, que naissent ces prétendues inutilités, dont les romans de nos voisins sont remplis ; elles leur servent à préparer les grands effets, & à graduer les impressions : dans les nôtres, le peintre paroît presque toujours, il veut être à la fois tous les personnages. Ce n'est plus une action qui se passe, c'est une fingerie qui me choque & m'attriste. A force de vouloir polir chaque partie, nous faisons un squelette de l'ensemble. Nous ressemblons à ces artificiers ingénieux, qui dirigent savamment d'éblouissantes étincelles : l'Anglois est le mineur consommé, qui se cache dans les entrailles de la terre, y exerce son art souterrain, & n'étonne qu'au moment de l'explosion.

Ce qui nous rend sur-tout très-ridicules, c'est la manie de paroître ce que nous ne sommes pas. Les insulaires dont nous nous croyons les émules, naissent penseurs ; nous tâchons de le deve-

nir; & lors même que nous y réussissons, l'effort se fait appercevoir (*). C'est le cas de nous comparer aux nouveaux parvenus. La mal-adresse de leur faste fait deviner leur origine.

Dans le parallele que je viens d'ébaucher, on trouvera, je crois, quelle est la cause de la supériorité des romans anglois sur les nôtres. D'ailleurs ce genre est décrédité parmi nous, par la foule des mauvais ouvrages qu'il a occasionnés. Ils sont ordinairement le fruit d'une imagination incontinent, d'une corruption qui déborde & se répand. Le roman, tel qu'il doit être conçu, est une des plus belles productions de l'esprit humain, parce qu'il en est une des plus utiles: il l'emporte même sur l'histoire, ce qu'il ne seroit pas difficile de prouver.

L'histoire n'est le plus souvent qu'un tableau monotone de vices sans grandeur, de foiblesses sans intérêt; qu'une collection de faits piquans pour la curiosité seulement, & en pure perte pour la morale. Le roman, quand il est bien fait,

(*) Il est plusieurs exceptions en notre faveur; mais elles ne détruisent pas mon sentiment, que je soumets d'ailleurs à des esprits plus éclairés. En France, quelques particuliers donnent le ton; en Angleterre, c'est la nation qui pense.

est pris dans le système actuel de la société où l'on vit ; il est , osons le dire , l'histoire *usuelle* , l'histoire utile , celle du moment.

Le but moral de celui qu'on va lire , est de prouver , d'un côté , qu'une femme qui aime peut remplir tous les devoirs qui contrarient sa passion , & n'en être que plus intéressante ; de l'autre , qu'il n'y a point de sacrifice que cette femme ne puisse obtenir de l'homme le plus amoureux , s'il est vraiment digne d'être aimé.

J'ai tâché de distinguer , autant qu'il m'a été possible , le style de mes différens personnages. Quand l'amante s'exprime comme l'amant , ni l'un ni l'autre n'attachent. Les hommes , en écrivant , ont plus de vivacité , peut-être plus d'élan ; les femmes , plus de sensibilité , de mollesse & d'abandon ; elles puisent tout dans leur ame.

Je n'ai point chargé ces lettres d'incidens romanesques. J'ai mis en jeu des caractères & des passions. La peinture des mœurs suffit à l'esprit , & tout est événement pour le cœur. Que de nuances ! Que de révolutions ! Quelle instabilité dans le même sentiment ! Malheur à celui qui , pour écrire , en est toujours réduit à imaginer ! Il parle souvent une langue étrangère , & l'on est bientôt las de l'entendre.

Je ne me suis point astreint à faire suivre les réponses. J'ai craint l'ordre fastidieux de cette marche. Je n'aime pas plus les livres trop méthodiques, que les jardins trop alignés. Quelquefois mon héroïne répond à une lettre qu'on n'a point vue, & laisse sans réplique celle qu'on vient de lire. On se plaît à franchir les intermédiaires, sur-tout dans un sujet où l'imagination peut si aisément y suppléer.

Je n'ai pas non plus coupé l'intérêt (quel qu'il soit) par ces lettres épisodiques & fastueusement raisonnées, qui forcent le lecteur à la discussion, quand il voudroit ne se livrer qu'au sentiment.

Ce que j'ose me promettre, c'est que si je ne trouve point grace devant quelques critiques sévères, je serai consolé par ces juges plus indulgens, qui cherchent moins dans un ouvrage les graces de l'exécution, que l'esprit général qui l'a dicté.





LET T R E S
DE LA VICOMTESSE
DE SENANGES,
ET DU CHEVALIER
DE VERSENAI.

LET T R E I.

*Le chevalier, au baron de***.*

QUE je vous porte envie, mon cher baron! quoique vous foyez encore dans l'âge où l'on ne renonce à rien, vous avez quitté Paris, pour vivre dans vos terres: vous préférez à son tumulte la douceur d'une retraite philosophique & tranquille. C'est là que votre ame s'éleve, qu'elle se fortifie contre les besoins factices qui désolent les sociétés. Car tout me prouve que l'homme social est puni par les goûts même dont il avoit espéré les plaisirs. Vous voilà

hors de la tourmente. Vous n'avez point de liens (j'en excepte ceux de l'amitié) qui mettent votre repos à la merci des autres. Une fortune considérable ne vous rend dépendant des hommes que par le bien que vous aimez à leur faire. Vos vassaux sont heureux. Vous animez le travail : l'industrie naît de l'encouragement que vous lui donnez. La fertilité des campagnes est le luxe de votre domaine ; & votre bonheur est , pour ainsi dire , réfléchi dans tous les êtres qui vous environnent. Quelle riante perspective ! Mais plus mes yeux m'y portent , plus les circonstances m'en écartent. Le calme n'a jamais été si loin de moi.

Qu'allez-vous penser en lisant ma lettre ! Est-ce là le ton de mon âge ? Que voulez-vous ? mon style prend la teinte de mon ame : cette ame , si ardente , est triste , mélancolique , & n'en est pas moins agitée.

Il y a six ans que je suis entré dans le monde. L'ardeur de m'avancer , un goût vif pour le plaisir , l'effervescence de la jeunesse , une imagination brûlante , m'ont jusqu'ici répandu hors de moi. Dans l'âge où j'ai paru , tout plaît , tout enivre ; les souvenirs du passé sont doux , le présent transporte ; on voit l'avenir en beau ; la tête fermente , le cœur s'allume , on vit dans un monde enchanté. Heureux tems où l'on jouit pour jouir encore , où les lueurs d'une raison momentanée ne montrent que les agrémens de la vie , sans en éclairer les écueils ! Mon ami , je fors des jardins d'Armide , le désert étoit au bout.

Ne

Ne croyez point, encore une fois, que cet état soit un état de langueur : c'est au contraire l'inquiétude vague d'une ame avertie d'un plaisir nouveau.

Je n'ai point à me plaindre de la fortune. J'ai un régiment ; je plais à une des femmes de la cour dont on vante le plus l'esprit & la figure : son crédit augmente de jour en jour ; ma position fait des jaloux, & ne me rend point heureux. Vous l'avouerez je ? c'est cette même femme dont le zèle m'a été si utile, & qui d'ailleurs possède tous les charmes, toutes les séductions, c'est elle en partie qui est la cause de mon chagrin. Vous l'avez rencontrée quelquefois : il est impossible de réunir plus d'avantages extérieurs & de moyens d'être aimable. Elle a, pour plaire, des secrets qui ne sont qu'à elle. Elle est belle, & l'on seroit tenté de l'en dispenser. Elle a tant de grace, que sa beauté lui devient presque inutile. Mais, hélas ! tout cela n'est que la magie du moment ; le caractère est celle de tous les jours. Le sien est léger, superficiel, altier. Sa tête la trompe sur les mouvemens de son cœur : Dieu fait ce qui résulte de ce faux calcul. Elle est jalouse avec hauteur, exigeante sans tendresse, capricieuse à un excès que je peindrois mal ; & le caprice est presque toujours chez les femmes en proportion de leur froideur. Il est en elles, je l'imagine au moins, une espèce de révolte contre la nature ; elles se vengent de n'être pas sensibles, & nous

punissent de ne pas réussir à leur créer un cœur.

La marquise d'Ercy joint à tous ces défauts une ambition démesurée , qui la subordonne en quelque sorte à toutes les variations du crédit. Son ame, osons le dire , est gâtée par l'intrigue , par ce besoin de briller , le poison des vertus douces , des plaisirs vrais & de toute félicité.

Vous voyez que je ne l'aime plus , puisque je la juge. De là les idées sombres qui s'emparent de moi. Je lui ai les plus grandes obligations , & , avec celles de son âge , vous savez qu'on ne s'acquitte que par l'amour. De jour en jour le mien s'éteint ; mais il semble que ma reconnoissance augmente à mesure qu'il diminue. D'après ce que je vous confie , je suis trop honnête pour n'être pas très-malheureux. Je n'ai pas envisagé un seul instant que , si je blesse son amour-propre , je m'expose à sa vengeance ; je ne me souviens que de ses bontés passées ; elles laissent dans mon ame des traces profondes. Je pleure la perte d'une illusion qui me voiloit ce qui me détache. J'aurois voulu la garder jusqu'au dernier soupir , & pouvoir transformer toujours en vertus les défauts de ma bienfaitrice.

Plaignez-moi , baron , plaignez moi : le mal est sans remède. J'aide moi-même la fatalité qui m'entraîne vers cette ingratitude que je me reproche. J'aime un autre objet. J'ai le double tourment d'un amour qui expire , & d'une passion qui va naître. L'embarras de quitter une femme , la crainte de ne pas plaire à une autre , la satiété de tout ce qui n'est pas elle , le combat

des principes contre les sentimens, voilà ce que j'éprouve, ce qui me désespere ; & cette situation est peut-être l'époque la plus intéressante de ma vie, par le degré d'importance que j'attache au nouveau penchant qui m'occupe. Vous connoissez celle qui en est l'objet. Que dis je ? vous l'avez toujours estimée. Je me rappelle avec délice les éloges que vous m'en faisiez autrefois. Ils me sembloient outrés. Que je les trouve foibles aujourd'hui ! Après tout ce que je viens de dire, ai-je besoin de vous nommer la vicomtesse de Senanges ? C'est elle, oui, c'est elle qui va me fixer pour jamais.

Il y a deux mois environ, que je me trouvais chez la princesse de***. L'assemblée étoit nombreuse, en femmes sur-tout. Quelques-unes étoient jolies, toutes croyoient l'être, pas une ne me sembloit intéressante. On annonça madame de Senanges. Comme j'en avois beaucoup entendu parler, & que je la rencontrois pour la première fois, je me félicitai en secret de l'occasion qui s'offroit de la connoître. A peine fut-elle entrée, les regards se tournerent vers elle, ceux des hommes pour l'admirer, ceux des dames dans une autre intention. Après l'examen le plus curieux & le plus sérieusement prolongé, ne pouvant se dissimuler des charmes qui frapportoient tous les yeux, elles ne furent plus maîtresses de leur dépit, & le laisserent éclater dans leurs propos, dans leurs gestes, leurs questions, leurs réponses, ou l'affectation de leur silence. La princesse elle-même, qui n'est

plus dans l'âge des prétentions , trouvoit que madame de Senanges étoit vraiment trop jolie ce jour-là , & que l'on ne tombe pas ainsi dans un cercle de femmes pour les éclipser toutes , à l'heure qu'elles y pensent le moins. Je m'aperçus de la conjuration , & n'eus garde d'en être complice. La conversation languissoit. Elle ne se réveilloit que par ces tristes monosyllabes qui annoncent l'ennui. Madame de Senanges commençoit à se déconcerter. Ses beaux yeux erroient de toutes parts avec un embarras qu'elle ne se donnoit pas la peine de cacher ; elle sembloit implorer une indulgence dont elle a si peu besoin. Je vins à son secours , je mis l'entretien sur les événemens qui occupoient alors la société. Je n'oublierai jamais le regard qu'elle me jeta , comme pour me remercier de mon adresse. Son ame y étoit toute entière ; & la modestie qui l'accompagnoit , n'enlevoit rien à son expression. Ce regard me perdit. Madame de Senanges fut charmante tout le tems de sa visite. Elle parla avec cette négligence que vous connoissez , & le son de sa voix pénétrait jusqu'à mon cœur. Il lui échappa une foule de traits spirituels que je fis valoir pour les autres , & que je recueillis pour moi. Elle se vengea de ces dames en les faisant oublier , & ramena par sa gaîté douce quelques-unes de celles qu'elle avoit aigries par sa figure.

Après ce triomphe , auquel j'étois ravi d'avoir contribué , elle sortit , & je la suivis , par une de ces imprudences dont on ne se rend pas compte , & que j'ai regardée depuis comme

l'indiscrétion d'un cœur qui ne m'appartenoit déjà plus.

Depuis ce moment, l'image de madame de Senanges m'étoit toujours présente. La chercher au bal, au spectacle, n'y regarder qu'elle, être sans cesse à son passage, c'étoit là mes seuls plaisirs. Plus de courses, de soupés; plus de ces tournées fatigantes que l'on nomme visites, & que je suis tenté de nommer à présent un commerce d'ennuis entre des esprits froids & des cœurs désoeuvrés.

Comme tout change aux yeux des amans ! L'amour fait un univers pour les ames qui sentent. C'est cet univers-là que j'habite. Au milieu de la foule, je suis seul.

Six semaines s'étoient écoulées depuis notre première entrevue. Je ne pouvois plus souffrir de ne la voir que dans les lieux où tout le monde va. J'abhorre les regards publics; il me semble qu'ils profanent ce que j'aime. Enfin j'appris que le vieux duc** mon parent, alloit souvent chez elle, & qu'il étoit depuis long-tems au nombre de ses plus intimes amis : je le priai de m'y présenter. Il me promit d'en parler, me tint parole, obtint ce que je desirois avec tant d'ardeur, & m'y mena quelques jours après.

Voilà où j'en suis, mon cher baron; je la vois deux ou trois fois par semaine. Que les autres jours sont tristes ! Je jouis de sa conversation, je m'enivre d'amour auprès d'elle. Je n'ai pas encore osé me découvrir. Rien ne perce dans mes discours : elle n'a pas l'air d'entendre

mes regards ; mais je la vois , je suis heureux.

Je vous ouvre mon cœur ; je vous expose la situation , pénible d'un côté , inquiète de l'autre. Je me jette dans les bras de l'amitié. Vous le savez , mon ami , je ne vous ai jamais rien caché. Pour prix de ma confiance , parlez-moi de madame de Senanges , & sur-tout ne me conseillez jamais de renoncer à mon sentiment. Une autre grace que je vous demande , c'est de lui écrire & de. . . . Je ne fais ce que je dis ; mais vous êtes indulgent , n'est-ce pas ? & d'ailleurs les amans ne sont-ils pas des êtres privilégiés , à qui l'on doit tout pardonner ? Vous avez été lié , vous l'êtes encore avec madame de Senanges , vous avez mille détails à me mander ; tous sont intéressans pour moi.

Concevez-vous les bruits qu'on fait courir sur cette femme charmante ? Est-il vrai qu'elle soit coquette ? Est-il vrai. . . . Non , non. Je ne crois rien de ce dont on l'accuse. Les femmes supérieures sont enviées , calomniées : ne cherchez point à me désabuser. Je ne crois , baron , qu'à mon amitié pour vous , & à mon amour pour elle.

B I L L E T

Du chevalier de Versenai , à madame de Senanges .

JE vous envoie , madame , les anecdotes de la cour de * * * ; ce livre mérite votre attention.

Les héros d'une cour galante & polie feront fans doute de votre goût. Vous trouverez dans cet ouvrage , des amans vrais & des femmes sensibles. Vous ne croyez pas aux uns, vous craignez de ressembler aux autres : puissiez-vous ne pas penser toujours de même !

L E T T R E I I.

Du chevalier , à madame de Senanges.

AH ! vous avez beau dire : vous avez beau condamner à l'amitié les hommes qui vous connoissent ; tous ne vous obéiront pas. Lorsqu'on réunit aux attraits qui enivrent , les qualités qui attachent , il faut s'attendre à un sentiment plus vif , sur-tout ne s'en pas *défier* : c'est votre terme favori , & il ne vous échappe pas une expression que mon cœur ne retienne. Que vos préjugés sont cruels ! qu'ils sont peu fondés ! Sachez vous juger mieux ; ils seront bientôt évanouis.

Eh quoi ! madame , si quelqu'un vous aimoit comme vous méritez de l'être , quoi , jamais l'excès , ni la vérité de sa passion ne pourroit vous inspirer de la confiance ? Vous feriez à l'amant le plus tendre l'injure de ne lui croire que de l'adresse ; & il faudroit , avant d'arriver à votre ame , qu'il dissipât tous les ombrages de votre imagination ? N'importe . . . Je m'expose à tout , même à votre colere : c'est sur moi que

doivent tomber vos soupçons. Oui, mon sort aujourd'hui dépend de vous ; & quelque affreux qu'il puisse être, je suis trop heureux qu'il en dépende. Si cet aveu vous déplaît, il faut m'en punir. Parlez-moi avec la naïveté de votre caractère ; désespérez-moi sans pitié. Il me restera toujours une consolation, celle d'idolâtrer un objet charmant, de nourrir en silence un sentiment que rien ne peut changer, & d'avoir à vous sacrifier tout le bonheur de ma vie.

Du moment que je vous ai vue, madame, j'ai senti le desir de vous connoître ; je ne vous ai pas plutôt connue, que toutes les autres femmes ont disparu pour moi. Si vous condamnez mon amour, vous ne pourrez attaquer les motifs qui l'ont fait naître. Je ne vous parlerai point de vos agrémens personnels. . . . Eh ! qui en réunit plus que vous ? . . . C'est votre ame qui m'a décidé, & je m'estimerois bien peu, si je savois résister à un charme de cette nature.

Un autre, madame, vous demanderoit pardon d'un pareil aveu ; moi, je m'excuse de l'avoir différé. Tout attachement vrai a des droits, sinon au retour, du moins à l'indulgence de celle qu'on aime ; & il n'y a que de petites ames qui rougissent d'avouer ce qu'il est glorieux de sentir. Encore une fois, ne craignez point de m'affliger : je m'attends à tout. . . . Mais, de grace, ne m'affligez que le moins qu'il sera possible. . . . Je n'ai pas, je crois, besoin de signer pour être reconnu.

L E T T R E I I I.

De madame de Senanges , au chevalier.

VOUS me demandez , monsieur , de ne vous affliger que le moins possible ; & vous m'affligez , vous ! Quand je le croyois mon ami , quand cette idée faisoit mon bonheur , il n'est . . . N'importe : je vous rends justice ; vous êtes honnête , sans doute , & plus qu'un autre : mais l'amour ne m'en fait pas moins une peur affreuse. Eh ! comment ne lui pas préférer l'amitié ? Son charme est pur , il ne doit rien à l'illusion , ne tient point au caprice ; l'estime en forme les liens , le tems les resserre , jamais aucun remords n'en trouble la douceur ; car enfin on ne nous permet pas d'aimer , à nous autres femmes. L'usage n'a point détruit le préjugé : malgré l'exemple , il subsiste dans nos cœurs. Sans doute à plaindre lorsque nous lui sacrifions notre penchant , sûrement méprisées alors qu'il nous entraîne , nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes , & on les croit heureuses ! elles qu'on attaque si souvent par air , qu'on foumet sans reconnoissance , qu'on calomnie si légèrement ! elles qui ont à craindre , en aimant , non seulement l'inconstance , l'indiscrétion d'un seul , mais encore le blâme de tous ! Croyez pourtant que je fais

faire des différences , & que j'apprécie tout ce que vous valez. Ma défiance n'est pas désobligeante ; elle ne roule que sur un seul article : je serois bien fâchée de la perdre ; fût-elle injuste , elle est nécessaire. Réfléchissez-y ; votre âge , vos liaisons , les circonstances où je me trouve , tout devoit vous défendre un sentiment pour moi ; tout sembloit au moins devoir vous en interdire l'aveu.

L E T T R E I V.

Du chevalier , à madame de Senanges.

EH bien , madame , je vais donc me faire une étude de dissiper au moins vos préventions ; & quand votre défiance aura disparu , vous conviendrez qu'elle n'étoit pas l'ennemi le plus cruel que j'eusse à combattre.

Quoi qu'il en soit , je ne puis me repentir. L'aveu qui m'est échappé est une jouissance pour mon cœur ; il me donne au moins des droits à votre amitié , & tout sentiment qui part de votre ame ne peut être indifférent à la mienne. J'ai connu quelques femmes : presque toutes aimoient mieux inspirer des desirs que de l'amour. Vous seule avez rempli l'idée que je me suis faite de l'être avec qui je voudrois passer ma vie : vous seule avez tout ; & il semble que , dans vous , les graces aient pris plaisir à parer la

vertu. Combien je veux vous aimer ! combien , hélas ! je voudrois vous plaire ! Je veux , au moins , que vous disiez un jour : pourquoi n'ai-je pu m'attacher à lui ? Peut-être il eût fait mon bonheur , & j'étois sûre de faire le sien.

L E T T R E V.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI vous beaux yeux se sont ouverts trop tôt , refermez-les. La répétition du nouvel opéra-comique n'a point lieu. Les acteurs sont malades , les rôles ne sont point sus , l'auteur se plaint , moi , je me désespere , & vous , madame , vous allez vous rendormir. Votre voyage est-il toujours fixé à demain ? Vous partez , pour huit jours ! Que de siècles ! Votre société a pour moi un charme inexprimable , & je n'envisage qu'avec le plus vif regret le tems de votre absence. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur , & savoir à quel point il vous est dévoué , vous me pardonneriez des sentimens aussi purs que l'ame céleste à qui j'en dois l'hommage : ils feront mon malheur , sans doute ; mais il est impossible que vous m'en fassiez des crimes. Que de choses , à propos d'une répétition d'opéra-comique !... Je ne fais plus ce que je dis ; je ne fais trop ce que je deviendrai : mais ce que je fais à merveille , c'est que je ne cesserai jamais de vous aimer.

L E T T R E VI.

De madame de Senanges, au chevalier.

Du château de.

JE mene ici une vie bien sage. Je me couche de bonne heure ; je joue peu ; je m'enferme pour lire : nous avons beaucoup de monde ; nous avons, hélas ! un certain monsieur, dont je vous ai parlé. Il est plus métaphysique que jamais ; il differte à tort & à travers, tant que la journée dure. Je l'écoute quand je peux : je le comprends rarement. Je ne le contrarie point, sa poitrine est plus forte que la mienne ; il prend ma foiblesse pour de la docilité, il est assez content de moi. La position du lieu que j'habite est fort agréable, sur tout celle d'un pavillon délicieux, que la riviere borde, & où nous allons prendre l'air, comme s'il ne faisoit pas froid. Malgré tout cela, je reviendrai à Paris avec plaisir. Les printems ne sont plus que des hivers prolongés. Mille graces des trois lettres que vous m'avez écrites.

A propos, la duchesse de ***, dont le château est voisin de la maison où je suis, est venue nous voir hier : elle nous a amené les personnes qui étoient chez elle. La marquise d'Ercy, avec qui, dit-on, vous êtes extrêmement bien, en

étoit. L'entretien est tombé sur vous ; vous devez être content , monsieur , très-content de l'intérêt avec lequel elle en a parlé. J'ai cru vous plaire , en ne vous le laissant pas ignorer. Il y a toute apparence que vous obtiendrez la place qu'elle sollicite pour vous à la cour. Je vous en fais mes complimens , ainsi que de votre confiance : elle augmente la bonne opinion que j'avois de cette dame , & l'estime que j'ai pour vous.

L E T T R E V I I .

Du chevalier , à madame de Senanges.

SI j'étois *extrêmement bien* avec la marquise d'Ercy , comme vous avez l'air de le croire , madame , je n'aurois point risqué près de vous un aveu qui ne pouvoit échapper qu'à l'amour le plus tendre , & le plus résolu à tous les sacrifices. Je ne vous diffimulerai point le goût très-vif que j'ai eu pour elle : vous n'ignorez pas , non plus , les services qu'elle m'a rendus. Le goût est passé , il ne reste que la reconnoissance ; & votre cœur n'est point fait pour désapprouver ce qui honore le mien. Croyez , madame , que mon ame étoit libre , lorsque j'ai osé vous l'offrir. C'est maintenant qu'elle est enchaînée , & qu'elle l'est pour toujours. Qu'ils étoient foibles , les nœuds qui m'ont retenu jusqu'ici !

que je les ai rompus avec joie ! Je finirai par haïr tout ce qui n'est point vous. Que ne suis-je assez heureux pour que vous m'imposiez des loix ! Avec quelle promptitude & quel transport vous seriez obéie ! Mais hélas ! vous ne m'ordonnez rien ; & c'est froidement que vous soupçonnez un cœur , où vous sùtes allumer une passion dont j'aime jusqu'aux tourmens. Il est pur , ce cœur , puisqu'il est à vous ; il est digne de recevoir votre image , votre image adorée , qui éclipe tout , à laquelle rien ne peut se mêler , & qu'on profaneroit en la comparant. Je vous idolâtre. Jamais sympathie plus douce , ni plus forte , n'a emporté un être vers un autre. Au comble du malheur , vous me verrez chérir le lien qui m'aura déchiré , me complaire dans mes larmes , & vous offrir ce douloureux hommage , le seul peut-être que vous voudrez accepter. De grace , fermez l'oreille aux propos , aux conjectures du public ; elles seront fausses , toutes les fois qu'elles attaqueront mon honnêteté. Détestez avec moi les mœurs d'un monde persécuteur & cruel , où la vertu est toujours jugée défavantageusement , parce que c'est toujours la corruption qui la juge. . . . Vous êtes mon ame , ma vie , mon univers. Je pourrois être bien plus aimable ; mais il est impossible d'aimer mieux. Encore un coup , disposez de moi , servez-vous de votre empire ; ayez des volontés , des caprices même ; je mettrai mon bonheur à les satisfaire. Un billet de deux lignes , un regard , un mot de vous , m'éleve au comble

de la félicité ; & si vous m'enlevez tout , jusqu'à l'espoir de vous fléchir , au moins ne m'ôtez-vous jamais cette mélancolie douce , qui naît d'un mal dont on adore la cause.

L E T T R E V I I I .

Du baron au chevalier.

Q U A N D votre ame souffre , mon cher chevalier , vous avez raison de l'épancher dans la mienne. Quoique l'expérience m'ait aguerri contre de certaines foiblesses , je connois les larmes qu'elles coûtent , je plains les maux qui en résultent. Je hais ces philosophes chagrins , qui croient s'approcher de la perfection , à mesure qu'ils s'endurcissent ; je pense , moi , qu'ils s'en éloignent par cette cruelle apathie , cet égoïsme révoltant , qui brise les liens de la société & en détruit tous les rapports.

J'ai tourné en tous sens dans le tourbillon où vous êtes : je connois le tourment d'être pressé entre une double intrigue ; d'obéir tantôt à son cœur , tantôt au procédé qui le contrarie ; d'avoir à filer une rupture , une intrigue à nouer , & deux amours-propres de femmes à mener de front. C'est à force d'avoir éprouvé le mal-aise qui naît de ces combats , la satiété des jouissances , la crise des infidélités , que j'ai appelé la raison à mon secours. Je me suis lassé d'être es-

clave ; j'ai voulu être homme ; je le suis , & je ne date , pour m'en arroger le titre , que du moment où j'en ai refaisi les privileges.

Je me compare à un voyageur qui , après avoir erré long-tems dans le creux d'une vallée aride & brûlante , respireroit enfin l'air frais & libre des montagnes.

Mon pauvre chevalier , vous êtes encore au fond de la vallée ; je vous domine , & c'est pour vous être utile. L'œil de l'amitié vous suit dans ce dédale où le fil échappe à chaque instant. Si elle n'éclaire pas toujours , elle console au moins. Mes yeux sont ouverts ; j'ai arraché le bandeau qui les couvroit ; mais je le reprends pour effuyer les larmes de mon ami.

Souvenez-vous de la conversation que j'eus avec vous , quand je vis naître votre liaison avec la marquise d'Ercy : j'ai prévu ce qui vous arrive. Elle a un rang à la cour , des *entours* brillans , une figure qu'on cite , un crédit qu'elle a prouvé ; en un mot , comme vous dites vous autres , elle est sur le *grand trottoir*. Tout cela étoit fait pour déranger une jeune tête. A votre âge , on est plus vain que sensible. On se livre à ce qui flatte ; on est amusé , le premier mois ; languissant , le second ; ennuyé , le troisieme ; & l'on finit par briser avec scandale l'idole qu'on s'étoit faite par vanité.

Le moyen que vous pussiez aimer long-tems une femme absorbée dans les calculs de l'intrigue , les incertitudes des projets , & qui remplit les vuides de l'ambition par le manège de la coquetterie !

coquetterie ! La marquise d'Ercy est ce qu'on appelle *une femme d'affaires*. C'est dans ce siècle sur-tout que s'est multipliée cette espèce d'intrigantes , qui ont leur cabinet d'étude , ainsi que leur boudoir ; qui raisonnent , décident , se jettent à corps perdu dans la politique , & rêvent *essentiellement* , en faisant des nœuds , aux abus de l'administration.

Où vous êtes-vous embarqué , mon cher chevalier ! Quelle maîtresse vous aviez choisie ! Je vous blâme de l'avoir prise , & non de la quitter. Vous vous exagérez votre ingratitude. A Dieu ne plaise que je vous conseille un procédé même équivoque ! Mais , croyez-moi , la reconnoissance ne condamne pas aux angoisses d'une éternelle fidélité. L'amour est une manière de s'acquitter qui s'use trop vite. L'indépendance de ce sentiment le rend incomptatible avec le joug des bienfaits. La marquise d'Ercy vous a fait avoir un régiment , procuré une existence à la cour ; elle vous a prôné , présenté par-tout : vous lui êtes redevable de quelques démarches ; fort bien jusques-là : mais elle vous a pris , affiché , tourmenté ; vous avez apporté dans cette liaison , une figure charmante , de l'esprit , un nom , & de la jeunesse. Vous voilà quitte. Enfin , tout en admirant des scrupules qui ne peuvent naître que dans une ame délicate , je ne veux point que vous soyez victime d'un excès d'héroïsme. Votre ame est noble , honnête , sensible ; mais elle est neuve , ardente & foible ; on peut la corrompre , & la marquise d'Ercy en est très-

capable : je crains l'influence de son caractère sur le vôtre ; je crains que son élégance perverse ne vous gagne ; & , dût-elle être premier ministre & vous prendre pour adjoint , je dois vous arracher , s'il est possible , à ses dangereux artifices. Il n'y a point de principes dont une femme adroite ne vienne à bout.

Qu'il est à craindre , l'être enchanteur & perfide qui abuse des momens sacrés de la jouissance & du bonheur , pour inviter au vice qu'il rend aimable , & endort la vertu , aux accens même de la volupté !

Venons à madame de Senanges : oui , sans doute , je la connois , c'est vous dire que je l'estime. Son amitié pour moi est un des souvenirs doux & purs qui me suivent dans ma solitude. Vous me demandez des détails ; je consens à vous en donner ; viendront après les conseils que je vous dois , autant pour elle que pour vous ; car vous m'intéressez l'un & l'autre au même degré. Ne vous impatientez pas , lisez ma lettre avec attention , & sur-tout faites-en votre profit.

Madame de Senanges est fille du marquis de *** , militaire distingué , qui , resté veuf de bonne heure , s'appliqua tout entier au loin de son éducation. Il l'aimoit avec tendresse ; mais il ne consulta pas assez son goût , dans l'établissement qu'il lui fit faire. Séduit par le rang du vicomte de Senanges , il combattit fortement la répugnance de la fille , témoigna le desir de la vaincre , & malheureusement y

réussit. Il ne prévoyoit point les suites funestes d'une pareille union, les larmes qu'elle alloit coûter, les maux trop certains qui naîtroient de ces nœuds mal assortis ; il en fut la première victime. Il se reprocha bientôt l'infortune de sa fille, détesta l'abus de son autorité, & mourut de chagrin, deux ans après le mariage qu'il avoit souhaité si ardemment. Puisse-t-il servir d'exemple à ces peres cruels ou inconsidérés, qui armés de leurs droits, forcent l'inclination de leurs filles, les traînent aux autels comme des esclaves, & justifient d'avance tous les désordres où elles se plongent ! Ils en font les premiers artisans.

La fille du marquis n'avoit pas quatorze ans, quand elle épousa M. de Senanges, qui en avoit déjà cinquante-cinq. Comme il passe la moitié de sa vie dans son gouvernement, vous n'avez peut-être pas eu l'occasion de le voir, & de le connoître.

C'est un homme d'une taille extraordinaire. Sa figure est imposante & dure, son ton impérieux & brusque ; quand il prie, on diroit qu'il commande. Le peu d'attention qu'il a toujours mis dans le choix de ses maîtresses, a fortifié en lui le mépris raisonné qu'il a pour les femmes ; il croit que la vertu est étrangère à ce sexe, & qu'avec lui il faut être dupe ou tyran. Ce système atroce, joint au penchant naturel, a développé dans son cœur la jalousie la plus injuste dans son principe, la plus affreuse dans ses effets. Je ne vous peindrai point

toutes les scènes horribles qu'elle a occasionnées, & dont madame de Senanges m'a fait le récit. Peignez-vous une jeune femme honnête & timide, au pouvoir d'un vieux despote, qui la méprise & ne l'envisage jamais qu'avec ces yeux dont on effraie les coupables qu'on cherche à pénétrer. Il ne lui échappoit pas un mot qui ne fût mal interprété, un regard qui ne fût suspect. Son silence étoit le recueillement d'une âme qui veut tromper. Parloit-elle? c'étoit une séduction qu'elle essayoit, & dont elle vouloit s'armer contre lui. Le barbare! il tyrannisoit jusqu'à son sommeil; il veilloit à côté d'elle, avec la pâle inquiétude du soupçon, pour tâcher de surprendre dans ses rêves quelques sentimens cachés, qui pussent servir à sa rage, de prétexte ou d'aliment.

Telle fut sa vie de sept années: pendant cet intervalle, elle n'a pas cessé d'être un modèle de douceur, de décence & de modération. On la privoit même de ses larmes; tout retomboit & pesoit sur son cœur. N'importe. Elle se défendoit jusqu'au murmure; elle croyoit, à force de bons procédés, adoucir le tigre auquel elle étoit unie. Vain espoir! il acquéroit un degré de fureur à chaque vertu nouvelle qu'il découvroit dans sa charmante compagne.

Lasse enfin d'être maltraitée, avilie, épiée dans les heures même de son repos, elle se réfugia dans la maison de M. de Valois, son oncle, chez lequel elle loge encore aujourd'hui. C'est de là qu'elle implora & qu'elle obtint

une séparation , à laquelle M. de Senanges consentit , je ne fais par quels motifs. Elle lui proposa d'aller dans un couvent , ou de rester chez le respectable M. de Valois. Il lui permit le dernier asyle , & lui assura une pension assez modique , qu'elle accepta avec transport : c'étoit le gage de sa liberté.

Depuis cette époque , Senanges a presque toujours vécu dans son gouvernement ; mais il fait de tems en tems à Paris quelques voyages secrets , pour observer les démarches de sa femme , & s'enivrer , sans qu'elle le sache , du plaisir de la voir ; car ce forcené aime ! Il est puni de sa jalousie , par les fureurs de son amour ; on m'a même assuré qu'il brûle de se réconcilier avec elle. Quel étrange contraste dans le cœur de l'homme !

Telle est , mon ami , la position actuelle de la femme que vous aimez , & à laquelle , si j'ai quelques droits sur votre cœur , vous allez renoncer pour toujours ; oui , pour toujours.

Vous êtes jeune ; un goût vif peut avoir à vos yeux tous les caractères d'une passion , la tromper , vous tromper vous-même , vous perdre tous deux ; & puis n'allez pas vous mettre dans la tête , que vous ayez entrepris une conquête facile. Madame de Senanges est aguerrie contre l'amour , par tout ce qu'elle a souffert , & par ses propres réflexions. Elle fut trop long-tems assujettie , pour ne pas trouver le bonheur dans le charme de l'indépendance. Les horribles liens qu'elle a trainés pendant sept

ans, ont laissé dans son ame une impression de crainte, qui l'avertit de n'en plus prendre de nouveaux. Elle respire, elle est libre, elle est heureuse.

A ses yeux, les choses les plus indifférentes deviennent des plaisirs. Les spectacles qu'elle embellit, les fêtes qu'elle anime, les hommages qu'elle attire, tout lui plaît, tout l'enchanté. Elle aime mieux être amusée qu'attendrie, distraite qu'intéressée. Durant sa longue servitude, son ame ne s'est point aigrie, elle s'est armée. Une coquetterie d'instinct plus que de projet, la sauve de sa sensibilité qui seroit extrême; ou plutôt, cette coquetterie n'est qu'une sensibilité déguisée, qui n'osant se concentrer sur un seul, se répand sur différens objets, & devient flatteuse pour plusieurs, sans être dangereuse pour elle.

Une femme tendre ne jouit que de son amour : celle qui n'aime point, rencontre un trophée à chaque pas ; elle est plus *en valeur*, parce qu'elle est moins préoccupée ; elle jouit de tout, & ne risque rien. Le cœur est bien défendu, tant qu'il reste sous la garde de l'amour-propre.

Ne pensez pas, au reste, que l'ame de madame de Senanges se borne à ces frivoles amusemens. Elle lui rend d'un côté, ce qu'elle lui enleve de l'autre. La bienfaisance, qui est sa passion favorite, lui fournit sans cesse des plaisirs aussi purs que la source dont ils émanent. L'ostentation ne se mêle jamais au desir qu'elle a d'être utile ; elle fait le bien, par la seule impulsion de sa nature, & préfère son appro-

bation secrete à l'orgueil d'être louée par la multitude.

Tel est, mon ami, l'être estimable dont vous croyez troubler le repos, & renverser les résolutions. Cessez de vous livrer à des idées aussi folles que présomptueuses ; vous échouerez, je vous en avertis. Vous êtes aimable, séduisant, amoureux peut-être ; vos agrémens, vos graces, votre amour, tout cela ne pourra vous servir auprès de madame de Senanges. C'est une ame honnête, éprouvée par le malheur, & qui n'est heureuse que par l'oubli délicieux & profond des goûts qui vous étourdissent, ou, si vous l'aimez mieux, des sentimens qui vous occupent.

Ainsi, je vous conseille de n'y plus songer, d'après la certitude où je suis, que vous ne réussirez pas ; & je vous le conseillerois davantage encore, si je pouvois croire à votre succès. Ne vous pressez point de crier au paradoxe.

Quels reproches affreux, éternels & mérités ne vous feriez-vous pas, si, après l'avoir rendue sensible, vous cessiez un jour de l'être ! Qui, vous, vous chevalier, vous pourriez porter le trouble dans un cœur paisible, arracher au bonheur une femme respectable, qui fut malheureuse si long-tems, la séduire pour la perdre, l'exposer à toute les horreurs d'un abandon qui seroit suivi de sa mort, & ne pourroit être expié que par la vôtre !

Mais ne perçons point dans un avenir si triste. Dans ce moment-ci, êtes-vous libre ?

Croyez-vous que madame d'Ercy vous laisse aller sans éclat, & que son orgueil compromis ne réclame point le cœur qui lui échappe? Je suppose que madame de Senanges vous écoute : dans quel labyrinthe vous jetez-vous? Je connois votre facilité; les cris de la marquise vous en imposeront; vous ferez rappellé par le souvenir de ses bienfaits prétendus, vous voudrez conserver celle que vous n'aimez pas, vous tromperez celle que vous aimez; vous ferez faux, malhonnête & malheureux.

Je romprai tout-à-fait avec la marquise, m'allez-vous dire: vous le promettez, & ne le tiendrez pas; vous vous récriez, je vous crois.

Vous voilà le plus tendre, le plus fidele des amans. Madame de Senanges n'en fera pas moins la plus infortunée des femmes. L'œil perçant & jaloux de son mari éclairera vos démarches, dévoilera vos secrets, saisira l'occasion d'une vengeance juridique; & vous pleurerez en larmes de sang la perte de votre maîtresse, son déshonneur, & l'inutilité des conseils de votre ami.

Armez-vous de fermeté. Plus vous aimez madame de Senanges, plus vous devez la fuir: c'est un effort digne de vous, & dont vous vous applaudirez un jour. Je ne veux point que la femme qui m'est la plus chère, soit malheureuse par l'homme que j'aime le plus. Voyez-la moins, attendez que votre amour se change en amitié, & vous jouirez alors avec délices d'un sentiment d'autant plus flatteur, qu'il sera le prix

d'un triomphe pénible , & le garant d'un cœur courageux. Je vous embrasse.

L E T T R E I X.

Du chevalier , au baron.

IL n'est plus tems , baron , mon secret m'est échappé. J'aimois , je l'ai dit , & j'aime davantage. Ecartez la triste lumière de l'expérience. Je me plais dans mon aveuglement , dans mon délire ; la raison n'y peut rien. Sûr d'être malheureux , sûr de l'être toujours , je n'en serois pas moins affermi dans mon sentiment. Que dis-je ! il n'y a de vrais malheurs à craindre , que quand l'amour est foible. L'excès de la passion fait tout supporter ; la mienne ne connoît ni conseils , ni frein. Je ne sais si les pressentimens de mon cœur me trompent ; mais l'avenir ne m'effraie pas. Quoi que vous disiez , madame de Senanges peut devenir sensible. Si jamais ! Ah , dieu ! avec cet espoir , il n'est rien que je ne surmonte. Cher baron , j'ai besoin d'une ame où je puisse déposer mes peines , mes plaisirs , mes craintes & mes espérances. J'ai choisi la vôtre , & j'ai bien choisi. Je vous dirai tout , ne me plaignez pas : j'aime trop , pour ne pas mériter l'envie. L'amour , au degré où je le ressens , est la perfection de l'humanité.

Qu'elle est belle madame de Senanges ! Quelle

ame ! Je ne puis prononcer son nom , sans une émotion , un trouble , un frémissement universel. Ce nom répond à mon cœur. Ah ! baron , votre calme ne vaut pas mon désordre ; je le préfère à tout ; & si l'on m'offroit une suite de longs jours paisibles & sereins , ou un seul de bonheur , c'est-à-dire , un seul où je ferois aimé , je n'aurois plus qu'un jour à vivre.

LETTRE X.

De la marquise d'Ercy , au chevalier.

Du château de ***.

SAVEZ-VOUS bien , chevalier , que vous devenez un homme insoutenable ? D'honneur , je suis fort mécontente de vous. Voilà quinze jours que je suis ici , & que vous restez , vous , dans votre ennuyeux Paris , comme si rien ne vous rappelloit ailleurs. Mais je n'ai garde de vous en faire des reproches. Les querelles m'excedent , les bouderies sont *misérables*. Venez quand vous voudrez , & ne croyez pas que je fasse résonner les échos des tendres regrets de votre absence. Je ne suis pas bergere , comme vous savez ; & si je l'étois , j'aurois toute la coquetterie qu'on peut avoir au village. L'univers est ici. La duchesse y donne des fêtes continuelles ; toutes les femmes y sont *arrangées* , il n'y

a que moi qu'on abandonne impitoyablement, & qui ai le courage d'en rire..... Nous avons la présidente, qui joue l'agnès, baisse les yeux, rougit tant qu'elle veut. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec cette pudeur & cette petite décontenance naïve, elle change d'amans tous les jours. Hier à souper, on lui demanda une chanson, il fallut la prier pendant des siècles; elle fit toutes ses mines, se cacha sous sa serviette, déploya ses graces enfantines, & finit par nous chanter, avec toute l'ingénuité convenable, les paroles les plus scandaleuses du monde. La baronne de *** nous est arrivée, il y a quelques jours, escortée de son éternel époux, qui a l'air de rouler quand il marche, & qui, quand il a fait, tout en roulant, le tour du parterre, se récrie sur l'utilité de l'exercice, & le plaisir de vivre à la campagne. Oh! la bonne histoire que j'ai à vous conter! Le lendemain de leur arrivée, on chassa le sanglier. Pourchassé de toutes parts, & près d'être forcé par les chiens, il s'élança dans l'enceinte destinée aux calèches des dames, & vint heurter sans ménagement celle où se trouvoit la baronne. Elle jeta des cris *exécrables*, s'évanouit ou en fit semblant, & se permit toutes les simagrées d'une frayeur, dont personne ne fut la dupe. Mais ce n'est pas là le plus plaisant. Le soir, quand on fut rassemblé dans le salon, tandis que les parties se dispo-
soient, le gros baron s'avisa de s'approcher d'elle, comme elle avoit le dos tourné. Ne voilà-t-il pas que l'insupportable créature renouvelle la scène

du matin , & s'imagine qu'elle voit encore le sanglier ? Nous avons beau lui dire que c'étoit son mari : elle s'obstinoit toujours à le prendre pour la grosse bête ; & je vous avouerai , moi , qu'au fond du cœur , je lui savois quelque gré de la méprise. Pour comble d'infortunes , il nous est tombé sur les bras une *maniere* de petit seigneur , qui pense être profond parce qu'il n'a jamais pu devenir léger : cet homme a la manie des vers ; il croit aux siens. L'infortuné fait de la prose sans le savoir ! il vous débite d'un ton de législateur , les grands principes de la séduction , méprise les femmes , & tranche du philosophe.

J'oubliois un descendant du pasteur *Céladon* , qui a son teint , sa fadeur , & s'efforce d'avoir son ame. Il brûle respectueusement pour des divinités subalternes , dont il est fier de baiser la main. Son culte est divertissant : il se croit le sacrificateur , lorsqu'il est la victime. Quand il parle , on sourit de pitié , & il se figure que c'est du plaisir de l'entendre : toujours content de lui , rarement des autres , il les persifle , il s'en flatte du moins ; on s'apperçoit qu'il le voudroit , on le lui *rend* . . . Il ne s'en doute pas ; plus simple , il auroit peut-être de l'esprit ; mais il ne seroit pas si amusant.

Voilà , chevalier , le tableau vrai des originaux qui me réjouissent ici ; mais ce coup-d'œil superficiel & rapide ne m'empêche pas de songer aux graves objets qui m'occupent. Je fais mes dépêches tous les matins , & je remue l'état

du fond de mon cabinet de toilette. J'ai des intelligences dans tous les bureaux ; il n'y a point de ministre qui ne connoisse mon écriture , point de commis qui ne la respecte. Je propose des idées , on les contrarie ; je les discute , elles passent ; & en demandant toujours , j'obtiens quelquefois même ce que je n'ai pas demandé.

Nous attendons M. de ***. Vous connoissez l'influence qu'il a sur les affaires. Je dois avoir un *travail* avec lui , & vous n'y serez point oublié. Mais, vous êtes charmant ! tandis que je me tourmente pour vous être utile , vous êtes, vous, d'une sécurité que j'admire ! Réveillez-vous , s'il vous plaît : d'honneur , vous avez une délicatesse ridicule , une probité *cruellement* gothique. Pour moi , je n'estime pas assez mon siècle , pour prendre tant de mesures avec lui. Jetez un moment les yeux sur le tableau de la société ; vous verrez que l'intérêt personnel est tout , & vos principes gigantesques , rien. On est intrigant , ambitieux , exclusif ; on n'a point de ces consciences timorées , qui vous arrêtent à moitié chemin , & vous empêchent d'aller au grand. De la philosophie , chevalier , de la philosophie ! Elle étend les idées hors des limites vulgaires , leve ces scrupules meurtriers qui retardent la marche , anéantissent les ressources , & vous mettent un homme à cent pieds sous terre. Devant elle , les préjugés disparaissent , ainsi que toutes ces petites vertus de convention auxquelles on ne croit plus. Vous ne savez donc pas que , dans ce siècle de lumières , on a renouvelé la

morale ? Soyez de votre tems : dans le naufrage public , saisissez votre débris , comme un autre ; regardez encore une fois , & vous rougirez d'être timide. Que de médiocres usurpent les places qui appartiennent au génie ! Que de nains sur des piédestaux ! Entrez dans la carrière , ne fût-ce que par indignation , & pour enlever à la sottise ce qui n'est dû qu'à l'esprit & aux talens. La fureur me gagne. . . . Je me tue à vous prêcher , & vous n'en profitez pas. Vous êtes *désespérant* ! Tâchez de quitter votre Paris , & de venir nous voir. J'ai trop d'amour-propre pour vous croire infidèle , & trop de franchise pour vous répondre de ne pas l'être , si vous vous conduisez toujours avec cette nonchalance. Faites vos réflexions , & ne me laissez pas le tems de faire les miennes ; je suis terrible , quand je réfléchis.

A propos , nous avons été dernièrement faire une visite au château de * * *. Il y avoit quelques femmes qui ne valent pas la peine d'être citées , si ce n'est pourtant la vicomtesse de Senanges. Les hommes que nous avions menés , en raffoloient jusqu'au scandale ; ils prétendent qu'elle est de la plus jolie figure du monde ; je n'ai point vu cela. Ils soutiennent que , dans la conversation , il lui est échappé une foule de traits spirituels ; je n'en ai rien entendu. Il se peut , qu'à la rigueur , cette femme ait , dans sa personne , quelques détails assez passables ; mais je ne puis me faire à son ensemble ; il est gauche , à faire horreur ! & je parie qu'elle croit avoir des

graces : on devoit bien la défabufer. Chargez-vous de ce soin , chevalier , si vous la rencontrez jamais. . . . La rencontrez-vous ? Non ; j' imagine qu'elle va fort peu , elle n'est point *présentée* , & je ne crois pas qu'elle prétende à l'être : c'est ce qu'on appelle une existence fort équivoque. Informez-vous-en , je vous prie ; & si vous trouvez quelque occasion de l'humilier , pour l'amour de moi , ne la laissez point échapper ; il faut faire justice. Adieu.

L E T T R E X I.

De madame de Senanges , au chevalier.

J E suis fidèle à ma parole ; la voilà , monsieur , cette heureuse madame de Lambert , qui avoit de la raison sans effort , & qui en conseille à son sexe. Lisez-la , mais lisez-la bien ; & vous verrez si les femmes doivent aimer , & si les hommes méritent un sentiment , le grand nombre du moins. Je fais qu'il y a des exceptions ; le danger seroit de les appliquer ; & madame de Lambert , par exemple , n'eût pas approuvé cela. Quelle ame elle avoit reçue de la nature ! Rien ne lui coûtoit sûrement. Je l'ai lue avant de me coucher , quoique je vous eusse promis de n'en rien faire. Je ne fais point mentir ; oui , je l'ai lue , & peut-être que je ferois bien de la garder.

L E T T R E X I I .

De madame de Senanges , au chevalier.

JE rentre dans le moment , monsieur , plus fatiguée qu'amufée de tout ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée presque de bonne heure ; j'ai dîné au couvent , soupé à la campagne ; puis un triste wift ! & un partenaire qui étoit méchant , mais bien méchant ! Je joue mal , moi ; je suis distraite , & ce monsieur n'entend pas cela , il dit qu'il faut songer à son jeu ; il faisoit un bruit , un vacarme ! il comptoit toutes mes fautes ; oh ! il avoit de l'ouvrage. Cet homme est sévère , je vous en réponds. J'ai pourtant respecté son âge , autant que si j'étois née à Lacédémone ; car il est vieux comme le tems , & triste comme celui d'aujourd'hui. Enfin , me voilà , & je reçois votre billet ; c'est parler de choses plus agréables. Je suis bien au-dessous de vos louanges , & cependant il est des instans où je trouve qu'elles m'égalent à tout , non par l'opinion que j'ai de moi , mais uniquement par celle que j'ai de mon panégyriste. Ces instans d'amour-propre sont courts ; la réflexion me ramene au vrai. Vous êtes honnête , indulgent , peut-être prévenu ; & votre suffrage , tout précieux qu'il m'est , ne m'empêche pas de sentir ce qui me manque.

manque. Oui, je me rends justice, & j'y ai du mérite. Il est difficile de se défendre des éloges, quand c'est vous qui les donnez.

L E T T R E X I I I.

Du chevalier, à madame de Senanges.

J E reçois votre second billet, qui m'annonce que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Il ne me reste donc que le plaisir de causer avec vous, & j'y consacre ma soirée.

Je la tiens enfin cette madame Lambert si vantée, cette pédante éternelle, qui érige l'indifférence en dogme, qui ne sentant rien, voudroit anéantir le sentiment dans les autres; qui crie contre l'amour, parce qu'elle ne l'inspiroit pas, & nous prêche *la raison*, parce qu'apparemment on n'en vouloit point à la sienne! Vous ne l'aurez de long-tems, votre régente d'insensibilité. J'en brûlerai tous les jours un feuillet, en l'honneur du dieu qu'elle a si mal traité, & que vous abjurez pour elle. A quel propos cette femme-là s'est-elle avisée d'écrire? Que je lui en veuille! Je ne suis plus étonné de la sévérité de votre morale, de la cruauté de vos principes: c'est de ceux de madame Lambert, que votre cœur est armé; & toutes les nuits, hélas! vous mettiez vos armes sous votre chevet, pour effaroucher, sans doute, jus-

qu'aux rêves qui pouvoient vous retracer les délices d'un tendre attachement. Mais que dis-je ! je serois trop heureux, si vous ne deviez vos forces qu'à une lecture, dont, à la longue, on pourroit détruire l'impression. Votre ame n'a besoin que d'elle-même, quand elle s'aguerrit contre moi. Les moralistes ont beau dire : la nature n'a donné aux femmes que ce qu'il faut de courage pour résister quelque tems ; elles n'en ont jamais assez pour se vaincre tout-à-fait, lorsqu'elles chérissent le penchant qu'elles ont à combattre. Si vous étiez sensible, je vous rendrois votre volume, & je ne le craindrois pas. J'en suis trop sûr, votre raison n'est que de l'indifférence... Je ne prononce pas ce mot, sans découvrir toute l'étendue de mon infortune. Je vous le répète, madame ; vous êtes l'objet unique & sacré des affections de mon ame. Je ne puis respirer, penser, agir que par vous ; il ne vous échappe pas un regard qui n'aille à mon cœur, pas une parole qui ne s'y grave, pas une volonté qui ne devienne la plus douce des loix pour mon amour. Oui, sans doute, oui, je tiendrai ma promesse ; je ferai tout ce que vous voulez que je sois, c'est-à-dire, bien malheureux. Ma passion a trop de délicatesse, pour que les transports qu'elle fait naître ne conservent pas le même caractère. Les privations de mon cœur sont des jouissances pour le vôtre ; je me les impose toutes ; & je serai payé des efforts cruels de l'obéissance, par le plaisir d'avoir obéi.

Rien n'est égal à l'agitation que j'éprouve ; & je vous avouerai qu'il se mêle à mes alarmes le plaisir le plus vif que j'aie jamais senti, celui de me savoir susceptible de cette même passion , qui me réduira peut-être au désespoir. Ne rebutez point l'expression d'un attachement aussi vrai. Avant que vos beaux yeux soient fermés par le sommeil , reposez-les avec quelque intérêt sur ma lettre, quelque longue qu'elle puisse vous paroître. Interrogez votre ame , laissez-y pénétrer la voix du plus tendre amour ; qu'il veille dans votre cœur , tandis que vous dormirez ; qu'il en chasse , s'il est possible, la crainte, la défiance , tous les monstres , enfin, qui le gardent, l'assiègent , & m'empêchent d'en approcher.

Demain , madame , que devenez - vous ? & que deviendrai - je ? Je ne puis finir ma lettre... Que de tems écoulé sans vous voir ! La tête me tourne. Ayez pitié de moi , & pardonnez le désordre de mes sentimens, en faveur de leur vivacité.

LETTRE XIV.

Du chevalier , à madame de Senanges.

QUELLE lettre , & quel charmant procédé ! Vous saviez que votre absence m'alloit faire passer un jour bien triste , vous avez trouvé le

moyen de l'embellir , du moins de me le rendre supportable. Voilà de ces miracles qui n'appartiennent qu'aux âmes délicates. Plus je lis dans la vôtre , plus j'y trouve de perfections qui échappent malgré vous au voile de la modestie , & donnent bien de l'orgueil à celui qui fait les découvrir. Votre cœur s'est ouvert à moi ; vous m'avez marqué de la confiance . . . Tout mon amour est payé.

Je pense comme M. de Valois : une femme ne peut être heureuse sans l'estime des autres , sans la paix du cœur & la pratique de ses devoirs. Mais un attachement honnête n'exclut ni le repos , ni la considération , ni l'amour des bienfaisances ; il suppose même tout cela , puisqu'il ne va jamais sans la vertu. Telle est ma morale , & sûrement la vôtre. Votre raison vous la déguise , mais ne la détruit pas. Oui , croyez-le , madame , l'instinct confus d'une âme sensible est plus puissant sur la conduite , que toutes les réflexions. On applaudit à cette importune raison , qu'on ne suit pas. On blâme ce que le cœur veut , & on l'exécute.

Voilà ce qui arrive à tout le monde , & ce qui ne vous arrivera point , hélas ! j'en suis bien sûr. N'importe ; aujourd'hui je ne me plains de rien : vous avez su me rendre heureux , en dépit de votre absence . . . Ah ! ne me parlez plus de raison : un seul de vos regards détruit tous les conseils que vous donnez.

L E T T R E X V.

De madame de Senanges, au chevalier.

VOUS m'avez promis, monsieur, que vous songeriez à faire les démarches nécessaires pour la place de... Me tiendrez-vous parole? Votre négligence sur vos intérêts m'afflige. Vous ne vous montrez point assez à la cour; & l'on ne réussit dans ce pays-là, que par la constance & l'importunité. Les protecteurs s'y endorment bien vite, quand on n'a pas le soin de les réveiller; & souvent les amis de la veille n'y sont plus ceux du lendemain. Vous avez des concurrents dangereux, non par la solidité de leurs prétentions, mais par la chaleur de leurs démarches; la médiocrité est toujours active, le mérite toujours paresseux. Irons-nous voir la pièce nouvelle? La jouera-t-on demain? Aurez-vous la bonté de vous en informer? Bon. Une chose importante, une misère ensuite, voilà les femmes! Comme les contraires se succèdent dans leur tête! Quelquefois des philosophes; d'autres fois des enfans. Tour-à-tour solides, inconséquentes, légères & réfléchies! De la justesse par instinct, de la franchise par caractère, de la dissimulation par principes; frivoles, parce qu'elles sont mal élevées; ignorantes, parce qu'on ne leur apprend rien; foibles en apparence, & plus

courageuses que vous dans les grandes occasions ; très-portées à s'instruire , quoiqu'on ne leur tienne compte que de leurs graces ; tantôt sacrifiant le plaisir à l'étude ; & puis , passant d'une lecture grave , à l'arrangement d'un pompon ! n'est-ce pas ainsi qu'elles sont faites ? A qui la faute ? Mais si , malgré tous nos défauts , les hommes sont à nos pieds ; s'ils sont rachetés , ces défauts , par de grandes vertus ; si la science est douteuse , & le sentiment sûr , nous n'avons rien à vous envier , ni rien à regretter. Enfin , dites-en ce qu'il vous plaira : plus de régularité dans les détails ne formeroit peut-être pas des ensembles aussi piquans , ne fût-ce que par les contrastes. Quelle lettre ! comme elle vous ennuiera ! Je n'aime point à moraliser , & je ne fais pourquoi je m'en avise. Vous m'avez trouvée aujourd'hui bien sérieuse. . . . Hélas ! oui , je l'étois. . . . Adieu , monsieur.

LETTRE XVI.

Du chevalier , à madame de Senanges.

OSEROIS-JE vous demander , madame , pourquoi vous dites tant de mal des femmes ? Il est singulier que j'aie à les défendre contre vous. Je leur trouve , moi , une philosophie charmante , une prudence à toute épreuve , du calme dans le cœur. . . . tant de courage pour

combattre ce qu'elles inspirent ! Ah , que notre raison est folle ! & que leur folie est sensée ! Elles jouent avec les passions qui nous tourmentent , nous font croire tout ce qu'elles veulent , ne veulent rien croire de nous , & nous désespèrent en attendant qu'elles nous oublient. Nous avons juré tous deux de faire des portraits , mais il falloit bien que je défendisse les femmes. Vous prouvez qu'il en est de parfaites.

Allons , madame , je ferai quelques démarches , puisque vous l'exigez ; je serois coupable , en ne vous obéissant pas. Dieu ! qu'il me fera doux de me dire : je n'agis que par ses ordres ! Si je desire les honneurs , c'est pour les mettre à ses pieds ; elle épure mon amour-propre , en le subordonnant à mon amour !

Oui , tout ce qui n'est pas vous me devient étranger. Qu'est-ce , hélas ! que la gloire , quand le cœur est vuide , isolé par l'orgueil , & qu'on ne jouit point de cette gloire , dans le sein d'un objet aimé ? L'ambition n'est que le dédommagement des êtres froids. N'ayant ni vertus qui les invitent à se recueillir , ni sentimens qui les y forcent , il leur faut des erreurs qui les jettent au dehors , & les enlèvent à eux.

Je suis bien reconnoissant de l'intérêt que vous daignez prendre à moi ; puisque l'amitié fait penser & écrire avec tant de délicatesse , il faut encore la remercier , ne point se plaindre , & adorer l'ame généreuse qui renferme tous les sentimens , hors celui qui en est la perfection.

LETTRE XVII.

De madame de Senanges, au chevalier.

VOUS défendez si bien les femmes, que je ne puis me refuser à vous en marquer ma reconnaissance. *Que notre raison est folle, dites-vous! & que leur folie est sensée!* Le magnifique éloge! Il peint à merveille la modestie de votre sexe; j'observerai cependant, si vous le voulez bien, que ces hommes si vantés brillent plus par le raisonnement que par la raison. Ils analysent ce que nous pratiquons; ils ont imaginé des loix assez injustes, & nous les jugeons, même en nous y soumettant; ils sont nos esclaves ou nos tyrans, & nous leurs amis; ils ont trouvé plus commode d'être des despotes que des modèles, & de commander à nous qu'à leurs passions. Enfin ces êtres foibles (je parle comme eux) qu'ils déchirent, qu'ils trompent, qu'ils dédaignent, qu'ils adorent, l'emportent sur leurs maîtres, par cet attrait supérieur au pouvoir. Oui, tout usurpé qu'est le leur, nous ne daignons pas briser nos chaînes; nous avons & le courage, & peut-être l'orgueil de les porter. Qu'ils s'en fassent un triomphe; régner sur nous-mêmes, voilà le nôtre. Régner sur soi! Ah, que cela est bien dit, & qu'on seroit heureuse d'y régner toujours! Que je plains les personnes, dont les combats ne font souvent qu'accroître ce qu'elles

voudroient détruire ! Ah , plaignez-les avec moi , monsieur ! L'objet qui plaît , quelque vrai , quelque honnête qu'il soit , n'en est pas moins susceptible de changer. Plus son amour est vif , & plus on doit craindre qu'il ne s'affoiblisse , si c'est un des malheurs de l'humanité de se lasser du bien qu'on a le plus fortement désiré , s'il n'a plus les mêmes charmes aux yeux de celui qui le possède ; si . . . Eh , mon dieu , que de si ! Je ne voulois que mettre les femmes au dessus des hommes ; où cette fantaisie m'a-t-elle conduite !

L E T T R E X V I I I .

Du chevalier , à madame de Senanges.

EH ! de quoi les hommes sont-ils coupables ? Je ne les défendrai pas tous. Mais , s'il en est un , un seul , qui , en commençant d'aimer , se soit juré d'aimer toujours , qui souffre avec une sorte de volupté , plutôt que de déplaire à ce qu'il aime , ne m'avouerez - vous point que celui - là mérite une exception ? Eh bien , madame , il existe ; & vous n'êtes pas , sans doute , à vous en appercevoir. Mais , hélas ! vous voyez tout , & n'êtes sensible à rien J'entends de ce qui tient à l'amour. *Régner sur vous-même* , voilà le triomphe qui vous flatte ! Pourquoi donc cette guerre affligeante du préjugé contre le bonheur ? L'amour le plus vif , dites-vous , peut s'affoiblir.

Ah ! ce n'est pas quand on vous aime. Il seroit impossible avec vous d'échapper à la séduction, & que la constance ne devînt pas la source des plus grands plaisirs. Pour moi, madame, je m'abandonne à vous ; vous ferez le sort de ma vie. Je ne raisonne point, je sens vivement ; je vous aime avec excès ; je ne vous vois jamais sans vous aimer davantage ; & je préfère les tourmens que vous me donnez, au bonheur que je tiendrois d'une autre.

LETTRE XIX.

De madame de Senanges, au chevalier.

Vous voulez aller en Angleterre ; vous voulez me quitter ! Combien mon amitié est plus tendre que votre amour ! Combien je le hais cet amour ! Il rend injuste & même cruel ; n'est-ce pas l'être, que de vouloir priver ses amis de soi ? Ah, si vous ne m'aviez pas souhaité aujourd'hui l'état le plus obscur, que j'aurois mauvaise opinion de vous ! Mais vous l'avez si délicatement motivé ce souhait, il peint si bien votre ame, que la mienne est partagée entre la reconnoissance la plus vraie, & une colere tout aussi juste contre cette *fantaisie angloise* qui vous a pris hier, dites-vous. Hier ! eh, pourquoi ? Parce que je vois des gens sur lesquels il me semble que le public ne sauroit avoir d'idées. Je ne vous en

expliquerai pas la raison ; je ne m'en rends pas compte, je m'étourdis sur beaucoup de choses. Ah ! je ne cours pas encore assez. Vous parliez tantôt d'obscurité : oui, souvent elle est un bien. Sommes nous donc si fortunées ? on observe nos moindres démarches ; & si nous voulions ne vivre que pour un seul objet, le pourrions-nous ? De tristes visites, d'ennuyeux & grands soupers, des parties de plaisir, où l'on n'en a point, qui ne satisfont point l'ame, qui y laissent un vuide affreux ; voilà le bonheur des femmes, voilà ce dont on les croit tout enivrées. Heureuses quand cette vie dissipée suffit à leur cœur, quand elles la mènent par goût, & non par système, non pour se préserver d'un attachement dont elles craignent l'excès, les peines, les remords ou la publicité !

N'ai-je pas le malheur d'aller à *** ? Je n'ai pas osé refuser ; j'ai craint, j'ai réfléchi, j'ai dit oui ; & vous croirez que cet arrangement m'enchanté. Eh bien, tant mieux, croyez-le. Bon soir, monsieur.

L E T T R E X X.

Du chevalier, à madame de Senanges.

A H, madame, que je suis heureux ! Voici la première faveur que je reçois de vous ; mais elle est bien douce, bien sentie. Quoi, je vous

inspire quelque intérêt ? Quoi, mon éloignement seroit douloureux à votre amitié !... Je ne songe plus au voyage de Londres. Moi, vous quitter & mettre les mers entre nous ! moi qui ne peux souffrir d'être séparé de vous pendant un jour seulement, qui voudrois vivre à vos pieds, qui mourrois cent fois dans votre absence ! Je cherchois une femme qui pût me fixer, je l'ai trouvée; je ne desire plus rien. Le seul reproche que j'aie à vous faire, c'est d'attirer trop les yeux. Oui, oui, je le répète, je voudrois que vous fussiez moins brillante, j'aurois moins d'alarmes, parce que votre ame, cette ame si belle, vous appartien-droit davantage; je n'aurois pas à vous disputer à tous les vœux, à tous les hommages, aux distractions de toute espece. L'éclat des charmes nuit quelquefois à la solidité des sentimens. L'amour-propre amuse, dédommage de la perte des vrais plaisirs, de ceux dont la source est dans le cœur, de ceux qui sont faits pour vous. Mais quel triste dédommagement ! Que parlez-vous de craintes, de remords ? Que craint-on, quand on est belle & adorée ?... Quels remords peuvent naître d'un penchant délicat, honnête & vrai ? Votre ame s'effarouche trop aisément. Si vous aimiez jamais, vous seriez heureuse, vous le seriez toujours.

Pour moi, je suis au comble de mes vœux; votre lettre m'a enivré de joie, & le ravissement où elle m'a laissé, nuit à l'expression de ma reconnoissance.

L E T T R E X X I.

De madame de Senanges, au chevalier.

JE ne suis plus surprise, monsieur, que vous m'ayez quittée tantôt si brusquement, ni que vous vous soyiez refusé au desir que j'avois de passer avec vous le reste de la soirée. Non, rien à présent ne sauroit m'étonner. Des engagements plus anciens, plus chers, les seuls peut-être qui vous intéressent, vous appelloient ailleurs ; & moi, qui en ignorois la force, je voulois. . . . je croyois. . . . Je ne veux, je ne crois plus rien. J'ai appris bien des choses, dans la maison où j'ai soupé : on a parlé de votre constance ; & ce seroit une vertu, si, le cœur rempli d'un objet, vous n'aviez pas cherché à troubler la tranquillité d'un autre. Quand je disois du mal des hommes, si vous saviez quelle distance je mettois entr'eux & vous ! O ciel, je me trompois ! Je ne l'aurois jamais imaginé. Que m'importe après tout ? Ah, que je suis heureuse de ne connoître que l'amitié !

L E T T R E X X I I.

Du baron, à madame de Senanges.

SI je vous écris rarement, ma belle amie, c'est par discrétion, bien plus que par négligence.

Qu'auroit à vous mander un solitaire qui cultive ses champs, & ne sait plus trop comment va ce monde-ci ? Mais tout rustique que je vous paroissais, croyez que je songe à vous, & toujours avec attendrissement. On peut perdre de vue les personnes qui ne sont que jolies ; on n'oublie jamais celles qui sont aimables : vous êtes l'un & l'autre ; je me le rappelle à merveille, & le solitaire se laisse de tems en tems gagner par les souvenirs de l'homme du monde. Je mêle votre idée à l'image d'une matinée bien fraîche, d'un jour serein, en un mot, à tous les objets riens que me présentent les scènes variées de la campagne. Vous êtes toujours pour quelque chose dans la foule des beautés qui me sont offertes par la nature.

Les éloges d'un habitant de la campagne sont simples comme elle. Eh bien, ils n'en sont peut-être que plus piquans pour vous. L'odeur qui s'exhale des prairies, vaut mieux que ces parfums composés & vaporeux, qui enivrent les sens, les accablent, & finissent par les émousser.

Le bon M. de Valois me donne de tems en tems de vos nouvelles. Je fais par lui que vous êtes toujours libre, toujours raisonnable, c'est-à-dire toujours heureuse. Ah ! conservez long-tems, n'abandonnez jamais ce système d'indépendance, que vous devez à vos malheurs, autant qu'à vos réflexions. Ne vous laissez point séduire aux hommages, ils masquent des perfidies. Jouissez de votre beauté, respirez l'encens ; mais prenez garde qu'il ne vous entête.

Avec la sensibilité que je vous connois , vous seriez perdue , si vous cessiez d'être indifférente. Je ne suis point un pédant qui péroré en faveur des préjugés ; je suis l'ami le plus tendre , & c'est votre cause que je plaide.

Croyez - moi , j'observe dans le silence des passions & des petits intérêts qu'elles multiplient ; j'observe bien. Votre position , la trempe de votre ame , celle même de votre esprit , tout vous défend de vous lier. Vos chaînes seroient légères d'abord , leur poids se feroit sentir avec le tems.

Au reste , qu'est-il besoin de vous armer contre l'amour ? Les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui , font votre sûreté bien plus que mes conseils , & peut-être que vos principes. Quels hommes ! quelle race dégénérée ! Comme ils sont vains , inconsiderés , orgueilleux sans élévation , cruels sans énergie ! Ils ne tiennent pas même au caractère de la nation , par cette effervescence de courage , qu'autrefois il falloit réprimer , & qu'en vain voudroit-on aiguillonner aujourd'hui. Ils ne font plus , dans le feu de la jeunesse , de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. Leur ame s'endort dans le vice , se réveille dans le découragement , & se corrompt tout-à-fait par l'exemple. Le moyen de rencontrer , dans ce tourbillon méprisable , un être qui soit digne du titre d'amant , qui sache estimer ce qu'il aime , & s'enflammer pour ce qu'il estime ! Mais si , par hasard , il s'en trouvoit un qui eût sauvé son

ame de la contagion , qui attachât les regards par le mélange des agrémens & des qualités. . . . ah ! défiez-vous , sur-tout , de celui-là : c'est le sentiment que je crains pour vous ; l'homme qui peut en inspirer le plus , est celui dont vous devez vous garder davantage. Dans l'amant le plus honnête , la chaleur de la passion , sa vérité même n'en garantit point la durée. La différence que je fais de lui aux autres , c'est qu'il pleure son illusion , c'est qu'il regrette ce qu'il abandonne , c'est qu'il aime encore , même en le quittant , l'objet qui ne l'enivre plus. Eh ! qu'est-ce qu'un procédé , pour une ame vertueuse , dont la vie est l'amour , & qui est liée par ses sacrifices ? Que font les larmes d'un ingrat qui n'effuie pas celles qu'il fait couler ? Que signifie une commisération stérile pour une femme qu'on rend malheureuse , après l'avoir accoutumée à une sorte d'idolatrie , au délire du sentiment , & à l'orgueil de n'avoir point de rivales !

Ce tableau n'est que trop fidele , & je suis sûr de l'impression qu'il fera sur vous. C'est dans les cœurs tels que le vôtre , que l'amour s'approfondit , & fait ses affreux ravages ; il glisse sur les ames corrompues. Les femmes aiment , à proportion de leur honnêteté. Combien ce que je dis est menaçant pour vous !

Croyez-moi , nous ne valons pas les risques d'un attachement. D'ailleurs , la nature n'est nulle part si contrariante , que dans ce qui regarde l'union des deux sexes ; les hommes
aiment

aiment mieux , avant ; les femmes , après : comment voulez-vous que tout cela s'accorde ? Amusez-vous ; faites les délices de la société , & dominez sans jamais vous laisser dominer vous-meme. Adieu , ma belle amie : vous avez éprouvé des malheurs nécessaires & forcés , n'en ayez point qui soient de votre choix : ce sont les seuls pour lesquels il n'y ait pas de consolation.

B I L L E T

Du chevalier , à madame de Senanges.

J'AI passé chez vous hier , dans l'espoir de vous faire ma cour : on m'a dit que vous étiez partie : il m'a semblé pourtant que la voiture du marquis *** étoit à votre porte. C'est sans doute une méprise de vos gens. Que je leur en veux ! Ils m'ont privé du plaisir de vous voir ; j'espère que je serai plus heureux aujourd'hui.

Autre billet du chevalier.

VOILA huit jours de suite que je me présente à votre porte , sans pouvoir vous rencontrer , tandis que le marquis... Pardonnez à mon trouble... O ciel ! quel avenir j'envisage !... Pourriez-vous ?... Mais non... Cependant vous me fuyez , vous ne répondez pas même à mes lettres... Quelle froideur ! quel dédain ! L'ai-je mérité ?..

Autre billet du chevalier.

J' OUBLIE un moment toute mon infortune , pour ne m'occuper que de vos intérêts. Apprenez, madame, les bruits qui courent & qui m'indignent. On dit que le marquis . . . Je mourrai avant de le croire ; mais le public, cet inexorable public ! . . . Imposez-lui silence, ménagez votre gloire, & , s'il le faut, ajoutez à mon malheur. Le marquis ! . . . il auroit su vous plaire ! lui ! Vous ignorez peut-être Ah ! connoissez-le tout entier ; voici une lettre qu'il a écrite , il y a quelques mois , & dont lui-même a donné des copies ; ainsi je ne le trahis point. Vous y verrez l'opinion qu'il a des femmes , vous verrez son système de scélératesse avec elles , vous verrez enfin s'il devoit même vous approcher.

*Copie de la lettre du marquis *** , au chevalier de **.*

E S - T U fou , chevalier , avec tes sermons , que tu qualifies de conseils , & ton intolérance sur tout ce qui regarde la galanterie ? Tu veux que l'on soupire toujours , qu'on ne trompe jamais , qu'on soit de bonne foi , & avec qui ? avec les femmes ! Pauvre chevalier ! de la bonne foi avec des êtres dont l'essence est le manège , & qui estiment l'amour, bien plus par les ruses qu'il

fuggere, que par les jouissances qu'il donne ! Tu vas te rejeter sur les exceptions ; j'y croirai, si tu l'exiges ; mais, que veux-tu ? je n'en ai jamais rencontré.

Quant au plaisir de changer, tu ne l'as point assez approfondi, mon cher, pour le discuter avec moi. Le plus volage est, sans contredit, le plus philosophe ; & cette philosophie, par exemple, est merveilleusement adoptée par ce sexe charmant, dont tu es le tendre apologiste.

Une sauvage, abandonnée à l'impulsion de la nature, change pour satisfaire aux *lubies* de son tempérament ; une femme policée, pour tâcher de s'en faire un. L'une obéit à ce qu'elle a, l'autre cherche ce qu'elle n'a pas : toutes deux vont au même but, ont les mêmes principes, & emploient les mêmes moyens, comme les plus sûrs dans tous les cas. Il n'y a point de caractère à qui l'inconstance ne réussisse. La coquette change par système ; elle a l'air de multiplier ses charmes, en multipliant ses adorateurs. La prude, par équité : elle s'impose extérieurement tant de privations, qu'il est juste que son intérieur n'en souffre pas ; rien au monde n'est plus exigeant que l'intérieur d'une prude. Les étourdies y trouvent leur compte ; ce sont toujours quelques bluettes de bonheur qu'elles attrapent en courant. Les femmes voluptueuses, & je pourrois te citer ce qu'il y a de mieux dans ce genre, m'ont juré dans des quarts-d'heures d'épanchement, que le physique y gaignoit, & que la volupté n'y perdoit pas.

Tu vois que je m'appuie d'autorités respectables ; & d'ailleurs , j'ai sur cela une pratique soutenue , qui complete l'évidence de mes raisonnemens. Voilà donc les femmes décidées volages. Pourquoi diable veux-tu que nous ne le foyons pas ? Ce sentiment romanesque , dont tu me parles , quand il est porté à un certain excès , est , en quelque sorte , le néant de l'ame ; il éteint son feu que tu prétends qu'il concentre ; il l'endort , lui ôte le mouvement , la vie ; & je ne connois que l'infidélité , qui puisse rétablir la circulation. Encore est-il des cœurs désespérés , sur lesquels elle ne peut rien.

Eh , que devient l'honnêteté , vas-tu me dire ? Tout ce qu'elle peut , chevalier : tu verras qu'il est très-honnête de mourir d'ennui , de tenir à un lien qui pèse , de se piquer d'un héroïsme bourgeois , & de s'abrutir par délicatesse. Connois-tu rien de plus lourd à porter , qu'une chaîne où le procédé vous retient , quand le plaisir vous appelle dans une autre ? La vie est un éclair , il faut que nos goûts lui ressemblent , qu'ils soient brillans & rapides comme elle. Tu as peut-être rencontré quelquefois dans la société , de ces couples soi-disant amoureux & arrangés depuis des siècles , qui , en secret excédés l'un de l'autre , se gardent par ostentation , & pour donner un vernis de mœurs à leur commerce ? Ne conviendras-tu point que ces prétendus traits d'un amour exemplaire , sont révoltans pour un homme un peu profond , & qui a réfléchi sur la portée du cœur humain ?

Je voudrois qu'il y eût peine de bannissement pour tous ceux qui s'aimeroient plus de vingt jours de suite. Je me défie des femmes trop tendres , & dissertant à perte de vue sur les charmes d'une union durable , sur l'assortiment des ames , & ces lieux communs de la vieille galanterie. Ces raisonneuses-là sont quelquefois plus perfides que d'autres. Vivent les folles ! Les théologiennes , en fait de sentiment , sont au cœur , ce qu'est au palais d'un buveur , de l'eau bien clarifiée : on est , avec elles , désaltéré si tristement ! on languit dans leurs bras , & l'on a soif d'autre chose.

Toi qui , je l'espere , nous soutiendras bientôt qu'il est *monstrueux* d'être infidèle , fais-tu qu'il faut l'être , pour l'intérêt même des femmes qu'on aime ? Ayez une maîtresse que rien n'inquiète , que rien n'alarme : sûre de vos hommages , convaincue de votre sentiment , elle en accepte les preuves avec tranquillité , c'est-à-dire sans reconnoissance. Une femme tranquille ne tarde pas à être froide. Sa sécurité devient présomption , elle se fie à ses charmes , regarde l'amour comme une dette , croit l'amant trop heureux quand il s'acquitte. Vous lui êtes cher , si vous voulez ; mais vous cessez d'être piquant : elle-même ne fait plus de frais , elle est aimable quand elle peut , pense toujours l'être assez , se repose de tout sur votre ivresse , & finit par perdre la sienne. Donnez-lui une rivale ; tout se réveille & se ranime : sa haine pour celle qui lui ravit votre cœur , met en action l'amour qu'elle

a pour vous ; vous redevenez intéressant , les insomnies commencent , viennent ensuite les billets du matin. On s'emporte , on se désespere , on pleure , & l'on s'embellit en pleurant. Pour mettre ces dames tout - à - fait dans leur jour , il est d'obligation de les tourmenter ; leur esprit y gagne , leur ame aussi. Les femmes quittées sont surprises elles - mêmes des ressorts de leur imagination ; elles sont plus cent fois pour ramener un infidèle , qu'elles n'avoient fait pour le séduire ; & je ne les trouve vraiment aimables , que quand elles sont très - malheureuses. Qu'en arrive-t-il ? Les consolateurs surviennent , on les écoute , on se familiarise avec leurs propositions : on y cede , & ce sont des effets qui rentrent : le commerce va , les désœuvrés y trouvent leur compte , tout le monde est content.

D'ailleurs , une femme qu'on force à faire un nouveau choix , doit conserver une reconnoissance éternelle à l'amant qui lui procure le charme inexprimable de la vengeance. Ma morale est bonne , je t'en répons ; je change par indulgence pour moi , & par égard pour les autres. Il ne m'est jamais arrivé de me reposer plus d'un instant sur une même impression. Quand , par hasard , je vais au spectacle , j'y apporte toujours trois ou quatre intentions qui m'occupent , m'exercent & me tiennent en haleine ; j'y brave celle que j'ai eue , je lorgne celle que je veux avoir , & j'inquiete celle que j'ai. Voilà les entr'actes remplis. Ce mouvement éternel fixe les yeux sur moi ; les unes me prônent , les autres

me déchirent, toutes me citent ; & dans le vrai , celles qui ne m'ont pas eu , ne connoissent pas encore toutes leurs ressources.

Une de mes folies , à moi , c'est de faire faire aux femmes des choses extraordinaires ; il n'y en a pas , qu'en les prenant dans un certain sens , on n'amène au dernier période de l'extravagance ; & quand il s'agit de se distinguer par quelque bonne singularité , les plus réservées deviennent intrépides.

J'ai , depuis quinze jours (cela commence à être mûr) , une petite femme qui n'a que le souffle. C'est l'individu le plus frêle que je connoisse ; il semble qu'on va la briser quand on la touche. Son caractère a l'air d'être aussi foible que son *physique* est délié , délicat & fragile ; elle a peur de tout , ne va point au spectacle , de peur des reculades ; craint le colisée (où il ne va personne) , à cause de la foule. Eh bien , cette femme si craintive , si peu aguerrie , a eu le courage de me prendre ; elle a celui de me garder , & elle aura celui de me planter là , si je ne la gagne de vitesse. Mais ce n'est rien encore : je vais te conter , à son sujet , une anecdote curieuse qui pourra servir à l'histoire raisonnée & philosophique des femmes de ce siècle.

L'idole en question s'avise d'aimer éperdument la musique. Je lui fis naître , un soir , la fantaisie de s'enivrer des délices de l'amour , au son des instrumens les plus voluptueux , placés à une certaine distance , pour toutes sortes de raisons. La voilà folle de cette idée , toutes les

nuits elle ne rêve qu'à l'exécution du projet. Nous prenons jour , & nous choisissons exprès , afin d'avoir des difficultés à vaincre, celui qui en offroit davantage. Elle étoit priée à un grand souper , chez la jeune duchesse de *** ; son mari devoit en être. Comment se tirer de là ? Je le répète , dans les jours d'action , rien n'est tel que les femmes timides ; elles font des prodiges de valeur. On mit d'abord la duchesse dans la confiance. Il s'agissoit de tromper un mari ; tout devient facile alors. On sert , on annonce , on se met à table. Ne voilà-t-il pas que mon héroïne joue les convulsions , l'évanouissement ? Tous les convives se levent & cherchent à la secourir. L'intelligente duchesse s'en empare , la conduit dans son appartement , la fait sortir par une issue secrètement pratiquée pour son usage , & lui confie la clef d'une porte , par laquelle on pouvoit s'évader en cas de besoin. Après cette expédition , elle revient , rassure tout le monde , certifie que la malade est couchée , & s'adressant au mari : soyez tranquille , dit-elle , je vous renverrai demain votre femme dans le meilleur état.

Tu vois d'ici la jolie pélerine , ensevelie sous son coqueluchon , emprisonnée dans de petites mules bien étroites , exposée à toutes les gâtes nocturnes des aimables libertins qui voyagent à cette heure dans Paris , trembler , frémir , chanceler à chaque pas , & de tranfes en tranfes , s'acheminer vers ma demeure. Je l'attendois à l'entrée de la rue où je loge ; j'apperçois la voyageuse , & la recueille enfin plus morte que vive.

Elle me suit sous de longues galeries fort obscures (car on avoit discrètement éteint les lumières), & je la conduis avec des précautions tout-à-fait magiques, jusqu'à l'intérieur de mon appartement. La volupté elle-même avoit pris soin de le décorer. Le jeu des lumières, multiplié par le reflet des glaces, le choix des peintures les plus analogues au moment, tout sembloit y inviter au plaisir. Elle ne vit rien de tout cela. A peine fut-elle entrée, qu'elle se laissa tomber sur la plus molle, la plus sensuelle & la plus employée des ottomanes, où, pendant plus d'une heure, elle resta sans mouvement. Ce n'étoit pas là mon compte.

Mes clarinets commencerent à jouer; ils la tirèrent de sa léthargie. Elle reconnut & comprit à merveille ce signal des grands événemens de la soirée. J'avois recommandé que les premiers airs fussent bien sourds, bien lents, & interrompus par intervalle, afin de ne pas ébranler trop tôt des organes affoiblis par la fatigue. Ses sens se remirent, par degrés, à l'unisson, & heureusement pour moi, reprirent leur activité.

Après ce prélude, le souper sort de dessous le parquet, sur une table couverte de fleurs, & éclairée par des girandoles. Tu t'imagines bien que jamais souper ne fut plus délicat, ni plus irritant. Tant qu'il dura, la musique fut vive, gaie, pétulante, quelquefois même un peu bachique; elle se radoucit peu à peu, & nous indiqua le moment d'entrer dans le boudoir. J'aime bien mieux te peindre le triomphe, que de

t'en décrire le lieu. Mon orchestre, alors, part comme un éclair. Une musique animée, rapide, expressive, figure la chaleur, la vivacité, & l'intéressante répétition des premières caresses.

Ce calme passionné qui leur succede, cette langueur, ce recueillement de l'ame, où l'œil détaille ce que la bouche a dévoré, ces momens où l'on jouit mieux, parce qu'on est moins pressé de jouir, sont imités par cette harmonie douce, languissante, entrecoupée, qui ressemble à des soupirs. Enfin, de transports en transports, d'extases en extases, je parvins à lasser mes musiciens. Ma belle & nonchalante maîtresse leur demandoit encore quelques airs, & m'auroit volontiers chargé de l'accompagnement; mais l'aurore qui commençoit à paroître, vint l'arracher à son ivresse. Je la reconduisis chez son amie, & pendant le chemin, elle m'avoua naïvement que jamais concert ne l'avoit tant amusée. Le lendemain, on la renvoya à son benêt d'époux. Ce qu'il y a de réjouissant, c'est qu'elle contraignit cet imbécille-là d'écrire à la duchesse, pour la remercier du service qu'elle lui avoit rendu, & des soins tout particuliers qu'elle avoit eus de sa femme.

Tu t'imagines bien que ce coup d'éclat finit l'intrigue. Il est impossible qu'après cette soirée madame de *** fasse quelque chose de failant. J'en ai tiré, je crois, tout le parti possible, & je la rends de grand cœur à la société. Avoue, chevalier, qu'en mille ans, ton raffinement de sensibilité ne te donneroit pas des plaisirs aussi

vifs, aussi piquans, & sur-tout aussi neufs.

Adieu. J'ai été bien aise de t'initier une fois, dans des mysteres inconnus aux amans vulgaires. Cette lettre est une espece de code que je compte publier un jour, pour l'encouragement des dames & l'instruction des hommes. Il faut bien éclairer son siecle, & mériter le beau titre de citoyen.

LE T T R E X X I I I.

De la marquise d'Ercy, au chevalier.

Oh, l'excellente découverte! Ne craignez rien, chevalier : je serai discrete ; je respecterai le motif de votre séjour à Paris, & le secret de vos amours. Vous voilà donc infidele ? Je n'en voulois rien croire, plus par bonne opinion de moi, que par confiance en vous. Mais ce qu'il y a de tout-à-fait amusant, c'est que ce soit madame de Senanges que vous me donniez pour rivale ! Vous avez dû bien rire de ma dernière lettre. Je m'adresse à l'amant de cette femme, pour lui confier tout le mal que j'en pense ; c'est son chevalier, que je charge de punir son petit orgueil. Dans quel piege vous m'avez conduite ! avouez que le tour est *leste*. Je ne vous croyois point de cette force-là. Je suis votre dupe ; c'est un triomphe, je vous en avertis ; les dupes comme moi sont rares. J'avois pensé que, de

nous deux , c'étoit moi qui aurois l'esprit de tromper la première ; vous m'avez prévenue , & cela me donne un grand respect pour vous. Vous vous attendiez peut-être que j'allois éclater en reproches ? Non pas , s'il vous plait ; je ne suis pas persécutante , de mon naturel ; je prends les choses plus gaiement. D'ailleurs , des objets trop graves m'occupent , pour que j'aie le tems de jouer un désespoir en règle ; je n'ai pas deux minutes à donner à ce qu'on appelle un dépit amoureux. Ce sang-froid , sans doute , est piquant pour vous ; mais il est commode pour moi ; & au terme où nous en sommes , il est juste que nous nous mettions tous deux fort à notre aise. Vous vous imaginez bien que , dans l'abandon cruel où vous me laissez , je ne tarderai point à trouver des consoleurs. Comme je suis encore *infiniment* jeune , que je ne tombe pas tout-à-fait des nues , & que , sans être belle comme madame de Senanges , je suis , dit-on , d'une figure assez passable , je ne m'alarme point sur mon sort , & je suis consolée de votre crime ; (car les femmes prétendent , je ne fais trop pourquoi , que l'infidélité en est un) j'en suis consolée , dis-je , par la facilité de la vengeance.

Cependant , comme un reste d'intérêt me parle encore pour vous , je dois vous avertir charitablement , de ce qu'un odieux public débite sur le compte de votre nouvelle conquête. On ne lui dispute point sa jeunesse ; elle en a toute la gaucherie , & l'on auroit tort de la chicaner sur cet article ; mais on lui reproche de

n'être rien moins que naïve, & d'avoir la rage de faire l'enfant. On prétend que rien, si ce n'est son ame, n'est plus artificiel que son teint. Au reste, ce sont des mysteres de toilette, dans lesquels il ne nous sied pas de pénétrer. On me foutenoit, l'autre jour, & j'en étois furieuse, que sa douceur n'est que de l'hypocrisie; que son caractere tient le milieu entre la prude & la coquette (toujours en y ajoutant la nuance de la fausseté); que très-incessamment son cœur deviendra banal; & qu'enfin tout son esprit est composé de réminiscences. Pardon, chevalier! mais, comme l'amour est aveugle, & que tous ceux qu'il blesse ne voient guere mieux que lui, j'ai cru devoir vous fournir quelques lumieres sur l'objet de votre idolatrie; je suis sûre que vous m'en ferez bon gré. Levez un coin du bandeau, vous verrez peut-être ce que la passion vous cache.

A propos, on prétend que madame de Senanges veut vous assujettir aux chimeres d'un amour purement spéculatif. Vous voilà déclaré sylphe; je vous en félicite. Mais gare les gnomes, chevalier! ils profitent de certains momens; & madame de Senanges, que l'on calomnie toujours, a, dit-on, plusieurs de ces momens-là dans la journée.

Je vous ennuie, & je ne conçois pas moi-même pourquoi je vous ai écrit une si longue lettre. Ce n'étoit pas mon intention; je ne voulois que vous éclairer sur le compte de madame de Senanges, & vous tranquilliser sur le mien. Adieu, chevalier.

LETTRE XXIV.

Du chevalier, à madame d'Ercy.

VOTRE *sang-froid* ne me *pique* point, madame ; mais il me consolerait, si quelque chose pouvoit consoler un homme honnête, d'avoir à rompre le premier, des nœuds auxquels il a dû quelques intervalles de bonheur. L'ironie soutenue de votre lettre, me prouve combien votre ame est maîtresse d'elle-même, & le peu d'importance qu'elle attachoit à mon sentiment : je vois, par la manière dont vous y renoncez, le principe secret de mon inconstance. Votre froideur a commencé mon crime, les circonstances l'achevent, votre ton le justifie. Je ne serai point faux en cherchant à pallier mes torts.

Je suis reconnoissant, je le serai toujours, de la vivacité que, souvent malgré moi, vous avez mise à me servir ; je ne prononce votre nom qu'avec attendrissement. D'où vient donc suis-je infidèle ? est-ce votre faute, est-ce la mienne ? Ah ! je le sens, votre caractère ne pouvoit sympathiser long-tems avec le mien. Les détails de votre ambition, ceux de votre coquetterie, vous laissent les graces nécessaires pour conquérir, mais nuisent chez vous, aux moyens de conserver. Vous aimez en courant ; l'amour n'est pour vous qu'une distraction, une sorte de relâche à l'intrigue ; & quand il n'est pas l'af-

faire la plus importante de la vie , il en est la plus frivole.

Je ne m'expliquerai point sur l'espece d'attachement que j'ai pour madame de Senanges ; mais je la connois , je l'estime , je la respecte ; & c'est assez pour repousser l'injustice qui l'attaque. Je serois à la fois inhumain & lâche , si je la laissois immoler aux propos d'un public méchant & mal instruit. Vous ne faites sans doute que le répéter ; car je ne puis croire que vous ayez rien inventé des horreurs dont votre lettre est remplie. L'amour-propre blessé peut rendre injuste ; il ne rend point atroce & barbare. Encore une fois , je vous plains d'une erreur , je ne vous accuse point d'une infamie. Madame de Senanges est enviée , vous êtes crédule , intéressée à l'être ; par-là , tout s'explique. Vous avez pris le poignard de la main de ses ennemis , & vous n'êtes que l'instrument aveugle dont on se sert contre l'innocence.

Voulez-vous voir madame de Senanges telle qu'elle est ? Imaginez le contraire du portrait que vous m'en faites. Je laisse à la nature , à qui elle doit tous ses charmes , le soin de venger son teint des outrages de la jalousie ; c'est son ame qu'il importe de faire connoître & respecter. La sienne est trop belle pour être fausse. Qu'auroit-elle à cacher ? Croit-on lui enlever ses qualités , en lui supposant des vices qui sont si loin d'elle ? Croit-on la juger , quand on la calomnie ? Combien vous rougirez , madame , d'avoir cru si légèrement

des bruits qu'il étoit si aisé de détruire ! Avec quel plaisir (c'en est un digne de vous) vous justifierez madame de Senanges aux yeux même de ses accusateurs ! Eclairée par son expérience, combien vous tremblerez pour vous-même, puisque les mœurs, l'honnêteté, l'élévation des sentimens ne mettent pas celles qui honorent le plus votre sexe, à l'abri des plus noires imputations ! Au reste, madame, si on vous attaquoit jamais (car je crois tout possible, après ce qui arrive à madame de Senanges), jugez, par la chaleur avec laquelle je viens à son secours, du zèle que je mettrois à vous défendre.

LETTRE XXV.

Du chevalier de Versenai, à madame de Senanges.

QU'AI-JE donc fait, madame ? car vous êtes trop honnête pour me traiter avec tant de rigueur, si je n'étois pas infiniment coupable ; & j'aime mieux me supposer tous les torts, que d'oser vous en imaginer un. Encore une fois, qu'ai-je donc fait ? Voilà trois semaines que votre porte m'est fermée, que vous ne répondez point à mes lettres, & que vous recevez, presque tous les jours, un homme sur le compte duquel vous devez être éclairée. J'ai beau chercher dans ma conduite les motifs de la vôtre ; je ne les y trouve point. A Dieu ne plaise que je
regarde

regarde votre sévérité comme le jeu d'une coquette barbare , qui n'amène l'amour à l'excès de l'ivresse , que pour déchirer ensuite le cœur sensible qu'elle a blessé ! Je mériterois ce qui m'arrive , si j'avois nourri un seul instant cette idée outrageante pour vous. Non ; vous me punissez de quelque faute involontaire , & je n'ai pas même le droit de me plaindre.

Ils ont peu duré , ces beaux jours où vous me donâtes des preuves de confiance & d'amitié. Par combien de tourmens vous m'avez fait expier ce plaisir , hélas , si rapide ! C'est depuis cette époque de félicité , que tout a changé dans votre cœur & pour le mien. Quelle en est la cause ? Je m'interroge , je ne me reproche rien , & je pleure un crime que je ne connois pas. Je suis bien malheureux ! ne me faites pas du moins l'injure d'en douter. Quelques autres circonstances se sont mêlées à ma disgrâce ; je n'ai aperçu , je n'ai senti que les peines qui me venoient de vous. Mon ame est inaccessible à toute autre impression : je n'en ai qu'une , elle est affreuse ; mais elle tient à vous , je m'y attache , j'aime à l'approfondir , à m'y concentrer. J'enfonce avec délice le trait qui me tue , & je trouve un charme funeste à entretenir la douleur dont vous êtes l'objet.

Hélas , qu'est devenu cet intérêt si doux , que répandoit sur toutes mes actions l'espoir de ne vous pas déplaire ? Que de nuages brillans & perfides me cachotent un avenir que je ne croyois pas si prochain ! Rien , alors , rien ne

m'étoit indifférent. Vous chercher, vous attendre, vous appercevoir, obtenir un regard de vous, c'étoit mon bonheur; les rêves de la nuit, les événemens du jour, tout vous retraçoit à mon imagination, tout occupoit mon cœur..... Dans quelle solitude vous m'avez laissé! Maintenant tout me fuit, jusqu'à l'espérance, ce bien qui trompe & console. Je ne tiendrois plus à la vie, fans le plaisir de répandre des larmes, & de sentir, par l'excès de ma peine, à quel excès vous auriez pu me rendre heureux. Qu'on ne me parle plus de fortune, de gloire, de ces vains honneurs dont je ne briguois la possession tumultueuse, que pour me parer de quelques avantages aux yeux de celle qui les a tous. Tourment de l'ambition, fièvre des cœurs arides, les amans heureux te dédaignent; les infortunés t'abhorrent. Ah, madame! vous m'avez rendu affreux ce qui distrait les autres hommes.

Au nom des pleurs dont je mouille ce papier, instruisez - moi du moins des motifs qui vous font agir. M'a-t-on calomnié auprès de vous? Ne me cachez rien; je puis me justifier de tout; je ne crains que l'obscurité de mes accusateurs, & le mystère que vous m'en faites. Que vous a-t-on dit? Parlez..... Je meurs, si vous ne me répondez pas. Accablez-moi tout-à-fait; j'en suis réduit à envier un malheur qui ne puisse plus croître. L'incertitude où je suis, est plus affreuse que le désespoir.



L E T T R E X X V I .

*Du marquis de ***, au chevalier de Versenai.*

J E ne fais quel attrait , chevalier , me ramene toujours à toi , quand j'ai quelque bonheur à confier ; car , sans me vanter , je n'ai pas besoin de confident pour mes peines. Tu te rappelles peut-être une certaine lettre que je t'écrivis , il y a quelques mois ; elle fit un bruit , un scandale ! . . . on se l'arrachoit. J'en ai moi-même distribué des copies , afin de satisfaire à l'avidité des amateurs. Eh bien , il en est tombée une entre les mains de madame de Senanges. J'aurois cru , d'après l'inflexibilité de ses principes , & la dignité de ses mœurs gauloises , qu'elle pouvoit en être effarouchée. Point : depuis cette lecture , elle a redoublé d'intérêt pour moi , & me traite mieux que jamais. Elle me prêche un peu ; mais avec tant d'aménité , un organe si doux , qu'elle détruit elle-même tout l'effet de ses sermons. Je crois , Dieu me pardonne , qu'elle auroit quelque envie de me convertir. C'est un secret que je dépose dans ton sein , & tu suivras avec moi , mon cher chevalier , toutes les gradations de mon bonheur. J'ai eu jusqu'ici de ces femmes accommodantes , expéditives & faciles , qui donnent plus de vogue que de consistance. Ma réputation est plus brillante que so-

lide ; il est tems de la conduire à sa maturité , & d'en imposer à ces dames , qui , je ne fais pourquoi , se sont avisées de me croire superficiel. Madame de Senanges a justement ce qu'il me faut pour cette opération. Plus je la vois , plus je la trouve estimable. Avec une apparence de légèreté , elle a des goûts solides , de la supériorité dans l'esprit , de l'héroïsme dans l'ame , une noblesse vraie , répandue sur toute sa personne : c'est une femme qui mérite qu'on la distingue ; & en lui sacrifiant un mois plein , il est possible de se faire avec elle un très-grand nom.

Comme tu l'as cultivée (très-inutilement il est vrai , mais assez pour la bien connoître) , je te demanderai quelques instructions préliminaires. Quand je tombe dans l'embuscade des honnêtes femmes , je t'avouerai que je me trouve dans un pays perdu. Chevalier , tu me serviras de fanal , tu m'aideras de tes conseils ; je te crois miraculeux pour la consultation.

A propos , l'on ne te voit plus chez la belle vicomtesse. Te boude-t-on ? Serois-tu absolument éconduit ? J'en serois désolé. Je voudrois te voir là , pour applaudir à mes progrès , & encourager mon inexpérience. Je me dispose à jouer un rôle brillant ; mais il me faut un théâtre & des spectateurs. Quel guerrier aimeroit la gloire , sans l'aiguillon des témoins ? Il en est de même des amans. Bonjour.



L E T T R E X X V I I .

De madame de Senanges, au chevalier de Versenai.

J'APPRENDS , monsieur , que vous êtes brouillé avec madame d'Ercy , & je dois vous porter à la revoir. Elle a du crédit , sans doute des qualités. Vous lui avez rendu des soins , elle a pu vous être utile ; elle pourroit vous l'être encore : pourquoi rompre avec elle ? Si elle alloit vous desservir ! Mais non , je suis injuste. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde , me rend tout ce que je n'ai jamais été. Vous ne l'aimez donc plus , madame d'Ercy ? . . . Qu'elle est à plaindre ! . . . Si pourtant elle vous aime encore ! Ah ! ménégez son amour-propre , surtout sa sensibilité ; il est dangereux de blesser l'un , il est plus affreux d'affliger l'autre. Vous êtes honnête , votre cœur vous guidera mieux que personne. Enfin , monsieur , retournez chez elle s'il le faut. Non que je vous conseille de feindre ce que vous ne sentez plus ; changer est un malheur ; tromper , une bassesse : mais que vos égards la consolent de ce qu'elle a perdu , vous acquittent de ce qu'elle a fait , & vous conservent une amie. Si j'étois moins la vôtre , je n'entrerois pas dans tous ces détails. Vous me les rendez intéressans.

Je me suis bien consultée , & je me livre à mon amitié pour vous , parce qu'elle est pure ,

méritée ; parce que je n'en redoute plus rien.

Je vous l'avoue, j'ai craint votre amour, je me suis craint moi-même ; je vous ai fui, j'ai eu avec vous l'apparence des torts ; j'ai voulu l'avoir, pour vous détacher de moi. Ma porte vous a été fermée, j'ai reçu le marquis avec une affectation dont vous ignoriez le motif ; & j'ai moins appréhendé l'opinion qu'une telle conduite vous donneroit de mes principes, que je ne me suis reproché d'avoir écouté l'aveu de vos sentimens. Je devois vous imposer silence. Comment ne l'ai-je pas fait ? Comment ai-je eu l'imprudence de recevoir vos lettres & d'y répondre ? C'est un tort, un tort réel. . . .

Enfin, monsieur, je puis vous revoir. . . . Je le puis sans danger ; vous sentez à quelles conditions ; & si je vous suis chère, vous n'hésitez point à vous y soumettre.

Mon cœur n'est point fait pour l'amour. Eprouvée par des chagrins vifs, armée de l'expérience des autres, soutenue par de bons conseils, heureuse, sur-tout, du calme dont je jouis, je me suis interdit pour toujours une passion, dont les commencemens peuvent être doux, mais dont les suites m'effraient. La perte de l'honneur, celle du repos, & peut-être un jour l'abandon de l'objet auquel on a tout sacrifié ; voilà le sort des infortunées, qui paient d'un siècle de peines, quelques instans de bonheur. Et quel bonheur encore, que celui qu'on se reproche, qu'on dérobe aux yeux de tous, qu'on voudroit pouvoir se cacher à soi-

même! Je méprise trop , pour en parler , les êtres qui n'ont plus de remords.

Je me connois : si je devenois sensible , ma vie seroit affreuse. Je ne m'appartiendrois plus , je dépendrois d'un geste , d'un mouvement , d'un regard : tout porteroit sur mon cœur. Alarmée sans soupçons , déchirée sans preuves , si je ne me défiois pas de mon amant , je me défierois de mes charmes ; je ne m'en trouverois jamais assez pour lui plaire uniquement ; nous serions tourmentés tous deux. . . Eh ! quel seroit alors , quel seroit mon appui ? Il n'en est point pour celles qui tremblent de descendre dans leur intérieur. . . . Encore une fois , je tiens à mes résolutions ; j'y tiens plus que jamais , puisque je consens à vous recevoir. Vous , monsieur , renoncez au vain espoir de porter le trouble dans une ame contente d'elle - même , assez douce pour vous pardonner d'avoir eu le projet de lui enlever son repos , mais affermie dans ses principes , & toute entiere à l'amitié.

P. S. Reverrez-vous madame d'Ercy ? On prétend qu'elle ne m'aime pas. . . N'importe. . . Ce que je vous ai dit , je vous le répète ; & si vous suivez mes conseils , je ne pourrai que vous en applaudir. Si vous imaginiez cependant que votre présence lui causât de la peine ou de l'embarras ! Enfin , vous savez mieux que moi ce qui sera le plus convenable dans votre position ; & je pourrois , avec les meilleures intentions du monde , me tromper sur le genre de procédés qu'elle doit attendre de vous. Je vous renvoie

la lettre du marquis : je l'ai parcourue ; elle ne m'a inspiré que de la pitié. Croyez que personne au monde n'apprécie mieux que moi ces êtres frivoles , orgueilleux & cruels , la honte de leur sexe , le mépris du nôtre , & désavoués par tous deux. Ils ne sentent rien , ils sont punis.

BILLET

Du chevalier , à madame de Senanges.

VOUS consentez à me revoir , & vous m'offrez votre amitié. Je n'examine rien , je me soumetts à tout , je supporterai tout. Je suis trop affecté pour vous répondre. Je sors , & vais tomber à vos pieds.

LETTRE XXVIII.

De madame de Senanges , au baron.

VOTRE souvenir , vos conseils , tout ce qui m'assure votre amitié , m'est précieux ; j'aurois dû vous en remercier plus tôt. Mais , baron , la vie que je mene est si dissipée ! Des devoirs , des bienfaisances , quelquefois des affaires , tout m'enleve à moi-même , & j'en suis bien loin , quand je ne suis pas à mes amis. Que j'envie la

paix de votre solitude ! que vous êtes heureux ! votre ame est calme , c'est le plus grand des biens ; c'est le fruit de la vertu. Vous en deviez jouir , vous en jouirez toujours , & votre bonheur consoleroit presque de votre absence. Donnez-moi de vos nouvelles , donnez - m'en souvent : j'ai besoin d'en recevoir. Je cours beaucoup , & je ne m'amuse pas. Il est si peu d'êtres vrais , tant d'apparences trompeuses ! la bonne foi est si rare ! je le crains du moins. Si je le croyois , j'irois habiter un désert.

J'en conviens avec vous , tout sentiment trop vif est pénible. Il faut se commander , se vaincre , s'estimer toujours , & dédaigner les hommages , souvent faux , toujours intéressés de la plupart des amans. Les écouter est un tort ; les croire , seroit un malheur. Mon indépendance m'est chere , ma gloire me l'est plus ; je les conserverai toutes deux. Moi , j'aimerois ! moi , si malheureuse autrefois , j'entrerois dans une nouvelle carrière de peines ! D'où viennent vos alarmes ? Si vous saviez quelle opinion j'ai des hommes , combien les vœux qu'ils nous adressent me paroissent plus offensans que flatteurs ! si vous le saviez , vous seriez rassuré. Je n'en ai rencontré qu'un seul , qui se soit préservé du danger de l'exemple. Il n'a point les défauts de ses semblables , il est votre ami : mais je suis juste pour lui , sans qu'il soit dangereux pour moi. Mes réflexions m'ont armée contre tous. Je ne connois , je ne veux connoître que l'amitié. Le chevalier , si j'ose le dire , a puisé dans

vosre ame , il vous apprécie , & c'est pour cela que je le distingue. Nous avons souvent parlé de vous ensemble ; peu de personnes sont dignes d'en parler comme lui. Mon oncle doit vous écrire. Ne le croyez pas , s'il vous mande que je suis triste. Ses bontés , sa tendresse pour moi , lui font de ses craintes , des réalités. Cet oncle adorable est un pere , & quel pere ! Qu'il vive plus long-tems que moi ! C'est le vœu de mon cœur. On dit que le chevalier a aimé madame d'Ercy. Peut-être il l'aime encore : cela me paroît tout simple , elle est belle ; elle doit l'enchaîner. Vosre lettre m'a alarmée. Je me suis examinée ; je suis contente de cet examen , & pénétrée du motif de vos inquiétudes ; mais soyez tranquille , j'ai vosre amitié , que me faut-il de plus ?

LETTRE XXIX.

Du baron , au chevalier.

J'AI reçu , chevalier , une lettre de madame de Senanges , & j'exige de vous que vous vous taisiez sur la confiance que je vous en fais. Elle a l'air d'être bien aise de vous connoître ; mais il seroit nécessaire que nous causassions ensemble sur l'esprit général de sa lettre. Je ne vous en dirai rien par écrit ; je sens pour vous l'importance d'un entretien détaillé. Si vous le desirez , cet entretien , vous vous arracherez pour

quelques mois au tumulte , au vertige de Paris & de votre imagination , pour venir respirer dans ma solitude. Ma proposition vous révoltera d'abord. Je sais avec quel empire on est retenu par les liens d'une passion naissante , & le perfide espoir d'un bonheur trop souvent plus qu'incertain ; mais je connois encore mieux pour vous les dangers du séjour , que je ne conçois les horreurs de la séparation. L'habitude prolongée devient aussi impérieuse que l'amour même. On se familiarise avec l'idée vague d'un plaisir qui n'arrive point , avec des peines dont le sentiment s'émouffe , & dégénere en une langueur pire que les tourmens de l'activité. On use ainsi son courage en plaintes stériles , sa force en inquiétudes fatigantes. Le ressort de l'ame se détend , on s'accoutume à être foible ; insensiblement on devient lâche ; on perd l'estime de soi , & c'est alors que tout est perdu. L'être infortuné qui se méprise , n'a d'asyle que le tombeau. Je peins sans ménagement , parce qu'avec les hommes de votre âge , l'amitié vraie mesure la force de ses conseils à celle des passions qu'elle doit diriger ou détruire.

Voici la belle saison : c'est un moment de chaleur & d'énergie pour toute la nature. N'y auroit-il que les ames qui ne participassent point à ce renouvellement général ? Croyez - moi , chevalier ; venez reposer vos sens dans ma retraite. Venez-y rafraîchir , si j'ose m'exprimer ainsi , une ame desséchée par la crainte , enflammée par l'espérance , brûlée par toutes les ar-

deurs de l'âge, & d'une imagination éblouie.

Vous trouverez ici un beau ciel, un site pittoresque, des côteaux paisibles, une forêt majestueuse, le spectacle des travaux & des vertus champêtres, le mouvement d'une vie occupée, le tableau de l'innocence & la gaité qui l'accompagne; vous y trouverez des mœurs, du calme, un air salubre, des livres & un ami. Vous ne connoissez pas encore le plaisir de se lever avec le jour, d'aller, un *Montaigne* à la main, se promener sur les bords d'un étang solitaire, de fortifier les leçons du philosophe par le recueillement de l'homme sensible, par cette admiration religieuse qu'inspire l'aspect des campagnes, & de n'être interrompu dans ses utiles rêveries que par la rencontre d'un mortel vrai qui vous serre dans ses bras, partage vos plaisirs, & ne craint point d'entrer dans le secret de vos peines.

C'est dans mes prairies que croît le baume salutaire à vos blessures; c'est en s'enfonçant dans l'obscurité des bois, en y ouvrant son cœur à la voix d'un honnête homme, qu'on affermit le sien, qu'on apprend à se créer des plaisirs nobles, qui dédommagent des efforts qu'ils ont coûté, & sur-tout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime, & qu'on cherche à dégrader.

Mon ami, le bonheur n'est que la récompense de la force mise en action.

Croyez-vous y atteindre, tant que vous respirerez l'air envenimé de la capitale? Le désordre

y est autorisé par l'exemple , la foiblesse y est en quelque sorte indispensable. On suit la pente, l'abyme est au bout. Les bons naturels luttent quelque tems ; mais à la fin, le torrent les emporte, & ceux qu'il entraîne sont d'autant plus à plaindre, qu'il se joint au remord d'un vice qui leur est étranger, des retours impuissans vers l'honnêteté qu'ils ont perdue. Corrompre, & être corrompu, disoit Tacite, voilà ce qu'on appelle le train du siècle. Il semble qu'en écrivant cette sentence foudroyante, le peintre des Nérons & des Tiberes ait deviné la plaie incurable de nos mœurs, & l'état actuel de notre société. Tous les liens y sont rompus, tous les principes renversés. A force de généraliser la vertu, on parvient à l'anéantir. Sous prétexte d'être philosophe, on n'est ni pere, ni époux, ni citoyen. L'adultere n'est plus qu'un vieux mot de mauvais ton. Ce qu'il désigne est reçu, accrédité, affiché même, en cas de besoin. La probité pleure, la vertu se cache, la scélératesse leve le front, & il n'y a plus de frein à attendre pour la corruption, quand une fois la pudeur du vice a disparu.

A propos, voyez-vous encore le marquis *** ? Défiez-vous des hommes qui lui ressemblent, ils m'ont toujours fait horreur. Quand je les avois sous les yeux, je les appellois les chenilles du dix-huitième siècle. Redoutez de pareilles liaisons ; n'hésitez pas à les rompre. Point de mollesse, point de ces misérables bienséances de société, qui mettent une politique coupable

à la place de cette sévérité courageuse, la sauvegarde des mœurs, & de la dignité du citoyen.

Pardon, chevalier : cet élan d'indignation vient de mon amitié pour vous. Encore une fois, arrachez-vous pour quelque tems à tous les dangers qui vous environnent. J'ai des raisons pour vous en presser. Mon cœur vous desire, l'ombre de mes forêts s'épaissit pour vous recevoir ; la consolation vous y attend. Venez renaître à la nature, à vous-même, & retrouver le bonheur dans les embrassemens de votre ami.

L E T T R E X X X.

Du chevalier, au baron.

O respectable ami ! j'ai baigné des larmes de la reconnoissance chaque ligne de votre lettre, de cette lettre, où la vertu respire, où vous me donnez les conseils les plus sages, les plus attendrissans, que ma raison adopte, hélas ! & que mon cœur rejette. Ce cœur est enchaîné ; il s'attache à son lien. Je pleure de ne pouvoir aller vers vous ; je pleure, & je reste... Ma félicité, ma vie est aux lieux que madame de Senanges habite. Elle vous a écrit. Peut-être avez-vous entrevu que je serois malheureux... N'importe ; je ne puis la quitter. Sa porte m'a

été fermée ; ce n'est que depuis quelques jours qu'elle consent à me recevoir, & je m'éloignerois ! & je ne profiterois pas des instans de mon bonheur ! Qu'est-ce donc qu'elle vous a mandé ? Que vous êtes cruel ! Suis-je haï ? Dites Non , gardez-vous de me l'apprendre ; j'en mourrois : laissez-moi mes chimères, mon espérance ; elle est mon seul plaisir, ne m'en privez point. Puisque vous l'exigez , je vous garderai le secret sur la confiance que vous me faites. Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas ? Pardonnez à mon trouble, à mon inquiétude ; mes idées se croisent, se combattent, se brouillent : tout est confus dans mon esprit, à mes yeux ! Ils ne voient bien que madame de Senanges. Si vous saviez quelles cruelles conditions elle m'impose ! J'y souscrirai, je la toucherais par ma soumission, si je ne puis la désarmer par l'excès de mon amour. Moi, ne pas respecter ses principes ! Moi ! Fiez-vous-en à cette femme adorable pour épurer le feu qu'elle inspire, pour élever jusqu'à elle le cœur qu'elle embrase, pour n'y rien laisser que de noble, de délicat d'héroïque même. Oui, qu'il s'ouvre un champ d'honneur ; je suis un héros pour la mériter. Je me croyois honnête avant de la connoître, & je rougis aujourd'hui de ce que j'étois alors. Il semble qu'elle m'ait fait une ame exprès pour l'aimer. O pouvoir sacré du penchant qui m'occupe ! O sentiment d'un cœur exalté ! Enthousiasme de l'amour ! Tu rends capable des efforts les plus pénibles, & des plus grands sacrifices !

Ne craignez rien , baron ; l'époque honorable de ma vie , est l'instant où j'ai connu madame de Senanges. Je me sens digne de lui plaire ; & par ma présomption même , vous pouvez juger de mon retour à la vertu. Oui , oui ; je romprai avec le marquis ; je ne l'ai cru qu'étourdi ; il est vicieux , j'y renonce. Adieu , baron. Excusez le désordre de ma lettre. O vous le modele des amis , ne m'oubliez pas ; ne m'abandonnez jamais : je suis hors d'état d'écouter les conseils ; mais je crains bien d'avoir besoin de consolations.

L E T T R E X X X I.

Du chevalier , à madame de Senanges.

AH ! pardon , pardon , madame , si je vous écris , malgré votre défense. C'est un mouvement involontaire ; c'est le besoin de mon cœur : il m'est impossible d'y résister. Je viens de relire votre dernière lettre. Cette lettre qui m'a enivré dans l'instant où je l'ai reçue , m'afflige aujourd'hui ; j'en ai recueilli toutes les expressions , ma mémoire les a fidèlement retenues ; elle ne contient pas un seul mot qui ne me désespere.

Soyez mon ami , dites-vous ; moi , votre ami ! moi , madame ! Avez-vous bien songé à cet arrêt , quand votre main l'a tracé ? Mais non , l'ordre vous est échappé , sans le moindre retour de
votre

voire part sur les peines de l'exécution. Je ne vous ai point assez dit à quel excès je vous aime. Vous êtes l'être enchanteur que mes desirs ont cherché long - tems , sans pouvoir le trouver. Mon cœur a été distrait , souvent fatigué , le voilà rempli. Je connois , comme vous , les avantages de l'amitié ; ses chaînes sont douces , ses jours tranquilles ; mais que l'amour a de charmans orages ! L'amitié ! ... Non , je ne puis , je ne pourrai jamais m'en contenter ; elle est si froide , si paisible ! Dans certains momens , la vôtre même ne me satisfait point. Je renonce au traité , je maudis la raison , j'abjure ma promesse ; ensuite je me rappelle vos ordres , & j'expie par mes remords la révolte de mes sentimens.

Mais comment vous entendre parler , vous voir sourire , sans éprouver ce trouble involontaire , ces impressions délicieuses , dont il est impossible de triompher ? Comment se fait-il que , de jour en jour , je découvre en vous de nouveaux moyens de plaire & de séduire ? J'ai détaillé tous vos traits ; chacun d'eux renferme un charme qui lui est propre , que je crois connoître , dont j'emporte l'image en votre absence. Vous revois-je ? mes yeux sont frappés d'une foule d'attraits qu'ils n'avoient pas encore aperçus. C'est dans votre esprit , c'est sur - tout dans votre ame , qu'il faut chercher le secret de votre physionomie. . . . Dieu ! qu'il seroit doux de l'y trouver !

Cessez , madame , de me condamner à un sentiment réfléchi , modéré ; ce rayon de la divi-

nité, cette flamme immortelle qui me brûle & m'anime, n'est autre chose que l'amour; & vous pouvez me l'interdire! & vous osez le combattre! vous redoutez l'abandon de l'objet auquel vous auriez tout sacrifié! Ah! cessez de craindre; vos charmes vous répondent du présent, vos vertus de l'avenir. Si j'étois jamais aimé, si je pouvois en obtenir la douce certitude, ce bonheur ne feroit que resserrer mes liens; il ajouteroit l'ivresse de la reconnoissance à l'égarement de l'amour. L'ingratitude la plus coupable est celle d'un amant qui s'arme de sa félicité même contre l'objet auquel il la doit, & devient plus cruel, à mesure qu'on le rend plus heureux. Les moindres faveurs d'une femme qu'on aime, sont des bienfaits inestimables; & les ames délicates s'enchaînent par les mêmes causes qui détachent celles qui ne le sont pas.

Mais quel tableau vais-je vous faire? Peut-être va-t-il exciter votre courroux? Encore une fois, pardon; j'ai tort de me plaindre, je m'en repens, je m'en accuse. Puisque vous m'avez permis de vous revoir, je suis heureux! Souffrez seulement que je vous écrive, & ne me privez point de vos lettres. C'est dans le développement de votre ame honnête, que je puise le courage nécessaire à la mienne; vos lettres seules me donneront la force de vous obéir. Je me défends toutes les prétentions de l'amour: ah, laissez-m'en les soins!

P. S. Non, madame; malgré votre conseil, je ne reverrai point madame d'Ercy, j'y suis résolu.

Ce n'est pas un sacrifice que je vous fais ; vous ne voudriez pas l'accepter ; c'est un devoir que je m'impose. Si vous saviez quelle lettre elle m'a écrite ! Mais c'est trop long - tems parler d'elle ; je ne veux m'occuper que de vous. . . . De grace , répondez - moi , deux lignes , deux mots , un seul ! . . . Je tremble de n'être pas écouté.

L E T T R E X X X I I.

De madame de Senanges , au chevalier.

OUI, monsieur, c'est un parti pris. Je ne veux plus entendre parler de l'amour (même du vôtre), je ne le voudrai jamais. Je serois bien fâchée de m'appriivoiser avec lui ; je le crains tous les jours davantage ; & cette crainte , je cherche à l'augmenter. Aidez-moi dans mon projet : cet effort est digne de vous , & je vous promets , en récompense , tous les sentimens de l'amitié. Un moment : ne criez pas à l'injustice. Je ne suis que raisonnable , & je vais vous en donner la preuve. Vous aimez mes lettres , vous le dites au moins : elles vous font nécessaires ; vous y puiserez le courage que j'exige de vous. . . . Oh ! tant mieux ; je continuerai de vous écrire ; mais , songez-y , c'est à condition que vous serez bien courageux. Plus de lettres , pour peu que votre foiblesse recommence ; voilà qui est dit. Il ne faut pas vous enlever tout en un jour ; &

puis, il n'y a point de mal à causer avec son ami. Je vous prêcherai souvent, je vous ennuierais quelquefois, je n'y vois d'inconvénient que pour vous. Encore un coup, je vous accorde cet article. N'est-ce pas que je suis bien bonne ? Trop peut-être ; comment se corriger ? Y travailler est pénible, le succès incertain ; de là le découragement, état fâcheux, le plus fâcheux de tous. Je vous tiens parole ; voilà déjà un petit trait de morale ; il n'est guère amené, celui-là. Combien de choses inexplicables ! On n'est pas femme pour rien.

LETTRE XXXIII.

Du chevalier, à madame de Senanges.

Vous ne recevez plus le marquis ! j'étois bien sûre, madame, que vous ne le souffririez pas long-tems dans votre société. Ils ne sont pas dignes d'y être admis, ces êtres dont la fatuité s'exagere les succès, qui se vantent de tout, ne méritent rien, & finissent par se faire accroire ce qu'ils ont tant d'envie de persuader aux autres.

Je suis loin de penser que des conseils timides, & quelques réflexions de ma part, vous aient déterminée au parti que vous venez de prendre. Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous décider, & l'on n'a pas plus d'influence sur vos actions que sur vos sentimens.

Quoi qu'il en soit, & vous me permettez d'en convenir, je jouis de la disgrâce du marquis. Il me désespéroit, lui, son babil, ses déclarations & ses bonnes fortunes!.... Il avoit la rage de vous baiser la main : enfin il en va perdre l'habitude.

Quelle étoit donc cette femme qui est restée avant-hier si long-tems chez vous? Elle avoit de l'humeur, elle déclamoit contre l'amour; & vous, madame, vous l'écoutiez! J'abhorre les prudes, & celle-là de préférence. Elle disserte sans cesse, elle analyse tout; moi je n'analyse rien; je serois bien fâché d'analyser le sentiment. Cette femme est de marbre. Ses calculs sont froids, ils doivent être faux.

La dernière fois que nous causâmes ensemble, vous m'avez ordonné d'être moins triste, & je fais ce que je peux pour vous obéir; mais puis-je me commander?.... Ah, madame! je ne me reconnois plus; chaque instant de ma vie est troublé; le bonheur de vous voir l'est par la crainte qu'il ne s'évanouisse, & je redoute, en arrivant chez vous, l'instant cruel où il faudra vous quitter. Quel déchirement j'éprouve, quand nous nous séparons! Avec quel trouble je vous revois!.... Avec quelle émotion je pense à vous! Ma passion m'égare, elle me rend injuste; vous n'arrêtez les yeux sur personne, que le regard le plus rapide ne me laisse une inquiétude affreuse. Vous valez mieux que tout, vous me tenez lieu de tout, vous m'avez fait tout oublier!.... Hélas! je m'en apperçois; je

m'étois promis , pour vous plaire , de ne vous entretenir que de choses indifférentes je n'ai pu vous parler que de mon amour.

LETTRE XXXIV.

*Du marquis *** , au chevalier.*

J'E n'entends plus rien ni aux hommes , ni aux femmes. Tu es singulier , au moins , avec les bonnes qualités de ton cœur , & les bizarreries de ta conduite. Je me trouve dans un moment de crise. Poursuivi par une meute aboyante de créanciers , j'ai , pour appaiser le grand feu de ces messieurs , besoin de trois cents louis ; tu me les envoies de la meilleure grace du monde ; je te fais gré de l'à-propos , je vais te chercher , & ne te trouve point ; tu m'éludes dans les lieux publics , & il semble que tu affectes d'échapper à ma reconnoissance. T'explique qui voudra. J'ai pourtant d'excellentes choses à te dire. Ma vie est un tissu d'événemens qui se font valoir les uns par les autres , & j'ai peine moi-même à en suivre le fil , tant il se mêle de jour en jour.

Premièrement , je suis chassé de chez madame de Senanges. Cette femme est indéfinissable. Elle te congédie , & me reçoit ; elle te rappelle , & m'expulse. Il y a là-dedans un jeu croisé , une coquetterie étourdissante , qui me piqueroit , sans le prodigieux usage que j'ai de ces galantes

révolutions. S'acharner à une femme, c'est le moyen d'en perdre vingt. Ta madame de Senanges étoit pourtant ce qu'il me falloit pour le moment. Je cherchois une maîtresse à principes ; j'en avois besoin pour achever ma célébrité ; elle ne veut se prêter à rien, ma gloire ne la touche pas ; que veux-tu que j'y fasse ? J'en suis tout consolé ; & tu conviendras que j'ai de quoi l'être. On m'a mené chez madame d'Ercy, où j'ai déjà fait des progrès incroyables. Voilà ce qui s'appelle une femme ! Affaires, intrigues amoureuses, ruptures, perfidies, elle concilie tout, fait tout aller. Elle culbuteroit un royaume en cas de besoin. Je l'aime avec une tendresse peu commune ; & tout ce que je crains en la prenant, c'est qu'il ne soit difficile de la quitter.

Elle a je ne fais quoi qui retient, & je passe fort bien une heure avec elle, sans trop souhaiter d'être ailleurs. Je ne conçois pas que tu l'aies abandonnée avec autant de courage & de sang-froid. C'est un coup de maître que je t'envie, & je me sens toute la chaleur de l'émulation.

Elle a vraiment du crédit. Elle promet à tout le monde, ne tient parole à personne, raisonne politique, Dieu fait !

Un de ces matins, elle m'avoit donné rendez-vous chez elle de très-bonne-heure. J'arrive, on me dit qu'il n'est pas jour : je parle à ses femmes ; on m'introduit, &, préliminairement, on me fait passer dans la salle d'audience. Je ne pus m'empêcher de rire en la traversant. Elle étoit pleine de gens de toute espece. L'un tenoit

un placet , l'autre un mémoire ; on me montra le curé de la paroisse , & à côté du prélat , un histrion de province , qui sollicite un ordre de début dans les rôles de Crispin. A travers cette foule béante qui attendoit , avec une impatience respectueuse , le réveil de la marquise , je pénètre jusqu'au sanctuaire où elle repose. Je ne connois point de chambre à coucher plus voluptueuse , d'alcove plus séduisante ; les glaces y sont placées avec toute l'intelligence d'une femme qui aime à savoir ce qu'elle fait. Tandis que j'admirois le temple , on en réveille la déesse. Son premier mot est pour gronder. Elle soulève ses longues paupières , ouvre les yeux , les referme , les ouvre encore , m'apperçoit , veut me quereller , éclate de rire , & s'apaise. Sa coëffure de nuit étoit un peu dérangée & n'en étoit que mieux ; son teint me parut animé de ce vif incarnat que développent le calme & la fraîcheur du sommeil ; les rubans de son corset flottoient négligemment , & laissoient mes regards errer sur toutes les grâces d'un désordre médité. Je t'avouerai que , sans ces femmes . . . Mais il fallut être décent en dépit de moi , & que fais-je ? peut-être en dépit d'elle.

Après quelques entreprises peu suivies de ma part , & quelques minauderies de la sienne , on fit entrer le singe & les deux secrétaires. Chacun se mit à son poste. Le singe sauta sur le lit , y fit cent gambades , cent impertinences , & pensa me dévifager , parce qu'il est jaloux. Les secrétaires se placèrent aux deux côtés du lit : elle

leur dictoit tour-à-tour, à l'un, le vaudeville courant & quelques vers libertins faits par un abbé; à l'autre, des instructions & des notes pour le prochain voyage de la cour; moi, j'y ajoutois de tems en tems quelques apostilles. Les secretaires rioient sous cappe, le singe grinçoit des dents, les femmes de la marquise bâilloient, & tout contribuoit à la perfection du tableau.

Enfin madame d'Ercy se leve. Par des mouvemens étudiés, elle me laisse voir une foule de charmes qu'elle me supplie de ne pas regarder; & voilà mon joli ministre à sa toilette, en peignoir élégamment rattaché avec des nœuds couleur de rose. On fait entrer alors les pauvres aspirans de l'anti-chambre. Elle dit un mot, jette un coup-d'œil, caresse le crispin, ne prend pas garde au curé, reçoit étourdiment ce qu'on lui présente, m'ordonne de tirer tous les cordons de ses sonnettes, demande ses chevaux, renvoie son monde, s'habille, me congédie, & part pour V. . . . où, s'il faut l'en croire, on ne finit rien sans elle.

Cette description, chevalier, ne te donne-t-elle pas des remords effroyables? Madame d'Ercy est unique. Elle m'a déjà procuré des renseignemens merveilleux, & conseillé je ne fais combien de petites noirceurs, qui réellement sont d'un très-grand prix, par le mouvement qu'elles vont donner à la société. . . . Elle possède, au suprême degré, l'érudition des cercles, manie avec une dextérité rare le filet du

ridicule , & nous sommes de force pour bouleverser Paris à nous deux , quand la fantaisie nous en prendra.

■ Ce qui me déplaît en elle , c'est son obstination , que rien ne peut vaincre. Par exemple , elle veut absolument que j'aie eu madame de Senanges. J'ai beau l'assurer que cela n'est pas , que j'en serois sûrement instruit ; elle prétend que cela est , que cela doit être , que le contraire est fabuleux , & qu'il faut en tout observer les vraisemblances : elle me met dans une fureur ! Si j'avois été bien avec madame de Senanges , tu sens à merveille , que je ne serois pas assez enfant pour le taire ; je n'aurois pas manqué surtout de t'en faire part ; ce sont de ces procédés qu'on se doit entre amis ; mais d'honneur , j'ai échoué , & je l'avoue avec une sorte de confusion. A Dieu ne plaise , que je calomnie jamais ce sexe infortuné , qui n'a de vengeance que ses pleurs , & auquel sa foiblesse physique & morale ne laisse pour toute arme , que la probité des attaquans , ou la sensibilité des vainqueurs !

Au reste , tous ces bruits n'auront qu'un tems , & madame de Senanges ne sera point perdue pour m'avoir sur son compte. Tout ce que j'y vois de fâcheux pour elle , c'est qu'elle en aura l'étalage , sans en tirer le profit : aussi tu conviendras qu'elle est mal conduite. On lui suppose une tête vive , c'est le grelot qui attire ; on croit que la folie n'est pas loin , on court , on arrive , & l'on est pris pour dupe.

Adieu , chevalier : quand te verrai - je ? Ne sois point inquiet de ton argent : tu es un ami bien essentiel , & je n'ai garde de l'oublier. Ce souvenir me fera utile dans plus d'une occasion.

B I L L E T

Du chevalier , au marquis.

Vous connoissez l'opinion que j'ai de madame de Senanges. On doit du respect à une femme comme elle , & je regarderois comme des offenses personnelles tous les propos légers que vous tiendriez sur son compte. Je vous supplie d'y faire attention un peu plus sérieusement qu'à la dette dont vous me parlez , & que j'oublie.

L E T T R E X X X V .

De madame de Senanges , au chevalier.

JE ne vous écris , monsieur , que pour vous faire part du retour du maréchal de *** ; allez le voir , il est prévenu. C'est un homme qui vous servira , sans mettre d'importance à ses services ; il a beaucoup de franchise , une grandeur vraie , & une ame un peu paladine , dans un siècle où il y a si peu de chevalerie ! Puisque

vous demandez , ne négligez donc pas les démarches pour obtenir : il est indispensable que je me mette à la tête de tout cela , & que j'agisse , à votre défaut ; le voulez-vous bien ? Oh ! oui , vous consentirez que je partage avec madame d'Ercy le bonheur de vous être utile. J'ai des amis solides ; ils sont peu courtisans , mais fort estimés à la cour ; ils promettent rarement , mais tiennent toujours ce qu'ils promettent. Que je serois heureuse s'ils pouvoient réussir ! Il est juste que l'amitié ait ses jouissances comme l'amour.

Vous avez raison , je n'ai consulté que moi , en congédiant le marquis ; vos réflexions n'ont pu que précipiter l'effet des miennes. Le ciel préserve de me conduire jamais par un mouvement étranger ! A votre âge , on peut donner un bon conseil ; mais , pour une femme , il n'est presque jamais bon de le suivre. Vous m'aviez conseillée pour vous peut être ; je n'ai dû agir que pour moi . . . Eh ! pouvois-je recevoir long-tems le marquis , après ce que j'en fais & ce que j'en ai vu ? Ah ! monsieur , profitez de son exemple , gardez-vous bien de lui ressembler. Séduire , feindre , tromper , mentir sans cesse , & mentir , à qui ? au cœur qui nous est ouvert ; jouir des larmes qu'on fait répandre , s'honorer de ses perfidies , les compter pour des triomphes , associer des êtres dignes d'un meilleur sort aux créatures les plus méprisables : quels affreux plaisirs ! Et voilà les hommes à qui la plupart des femmes confient leur bonheur , leur réputation ! Quels hommes ! quelles femmes ! quel

monde ! Il faut le fuir , ou du moins le juger.

Eh , mon dieu ! quelle belle colere me transporte ! Mais enfin , je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous m'écrivez ; vous ne pensez point comme les monstres dont je parlois tout-à-l'heure , j'en suis sûre , & voilà pourquoi je n'ai pas craint de vous mettre de moitié dans mon indignation contre eux. Vous n'avez qu'un défaut , c'est de croire que l'amitié ne vaut pas l'amour ; tâchez donc de vous corriger.

L E T T R E X X X V I.

De madame de Senanges , au chevalier.

EN rentrant , monsieur , j'ai trouvé votre nom sur ma liste , & j'ai été sincèrement fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi pour vous recevoir. A quelle heure êtes-vous donc venu ? J'ai parti le plus tard que j'ai pu , & je ne fais pourquoi je suis mécontente de ma soirée ; je l'ai passée à m'ennuyer , à faire les plus tristes visites , hélas ! à voir des gens tout aussi fiers d'avoir des échasses , qu'un mérite à eux ; & puis des ames foibles à qui cet extérieur en impose ; & puis , des petites ames , pour lesquelles c'est tout , & la vertu rien ; la morgue fait pitié , la bassesse indigne.

J'ai été souper dans une maison de deuil ; je croyois trouver des gens tristes . . . Je n'en cher-

NO LES SACRIFICES

chois point d'autres. Ah, quels cœurs il y a dans le monde ! Une femme qui vient de perdre sa mere, une mere regrettable, & qui me disoit à l'oreille : je n'ai jamais tant souhaité d'aller au bal, que depuis que cela m'est impossible. Ah ! madame, lui ai-je répondu, dites-le bien bas.

Cette femme cependant est liée avec des prudes, jouit d'une bonne réputation, annonce l'exactitude à ses devoirs. Qu'on juge encore sur les apparences ! J'aimerois mieux qu'elle eût une tête bien folle : je pardonne plutôt des fautes continues de légéreté, qu'un instant de mauvais naturel.

Ne parlez point de cela, je ne le dirai qu'à vous ; je ferois bien fâchée de donner d'elle une idée défavantageuse : il est possible aussi qu'elle ne soit qu'inconsidérée dans ses propos. J'aime à croire tout ce qui justifie, & je me sens plus que jamais portée à l'indulgence.

LETRE XXXVII.

*De la marquise d'Ercy, au marquis de ***.*

CONVENEZ donc que vous êtes un homme bien odieux. Je vais souper à la délicieuse maison de campagne de madame *** , dans l'espérance de vous y rencontrer ; & l'on n'entend pas parler de vous ! C'est le séjour le plus riant, mais la

société la plus morne ! J'aurai des vapeurs pour quinze jours , & vous en ferez cause.

Au reste , voici l'histoire de mon voyage. Vous savez , ou vous ne savez pas , que , pour arriver là , il faut passer un bac ; imaginez - vous que mes chevaux , par un caprice qui n'a pas laissé que de m'étourdir , vouloient absolument me mener tout droit dans la riviere ; ils étoient vraiment mal-intentionnés ce jour-là ; & comme je ne nage pas bien , j'ai mieux aimé descendre de voiture , pour ne les pas gêner. Un charretier bien ivre , scandalisé de leur fantaisie , s'est mis à les fouetter de toute sa force , par bon procédé pour moi ; un de mes gens a attrapé un coup de fouet : il a battu le charretier qui a juré de son mieux , & ce mieux-là , je ne le connois pas encore. Nous voilà donc dans le bac , avec beaucoup d'humeur les uns contre les autres. Mes compagnons de voyage étoient des paysans qui rioient de bon cœur , & puis , un gros bon - homme , coëffé d'une perruque rousse , vêtu d'une redingote grise , & monté sur un cheval : le malheureux (c'est l'homme dont je parle) est sourd au point qu'un de ses amis qui causoit avec lui , ne pouvoit s'en faire entendre , quoiqu'on l'entendît de l'autre côté de la riviere. J'oubliois un monsieur en habit verd , en parasol verd , dans un cabriolet verd-pomme , qui regardoit couler l'eau , d'un air tout-à-fait attentif. Cet homme est un sage , ou un amant malheureux ; ou un fot , pour le plus sûr. Il n'a pas levé les yeux une seule fois. Le

plus beau ciel , de jolies femmes , tout cela lui est égal : il n'en voit rien. J'arrive enfin ; je trouve six femmes faisant un cavagnol. Ces six femmes sont des fiecles : la plus jeune a quarante ans , & elle se seroit fort bien passé de mon arrivée. Les autres la traitoient comme un enfant , & il est doux d'être grondé à pareil prix. Etes-vous assez content de moi ? J'entre dans des détails , je m'occupe de vous , voilà qui est tendre à faire peur ! J'aurois presque envie de vous fuir , pour m'épargner la peine de vous aimer. D'honneur , vous devenez inquietant pour mon repos : vous avez des desirs qui ne tiennent point à votre cœur , un cœur qui ne tient à rien ; ce *décousu*-là me séduit , me donne à rêver , & finira par me perdre. Et madame de Senanges , qu'en faites - vous ? Sérieusement , votre aventure avec cette femme vous fait un tort cruel. Vous avez eu le très-petit malheur d'échouer ; mais au moins falloit-il avoir la présence d'esprit de soutenir le contraire. Vous n'en avez rien fait ; voilà qui est criant ! Connoissez - vous une femme d'un certain genre , qui voulût se laisser donner un homme à qui madame de Senanges a fait éprouver un dégoût aussi marqué ? savez-vous bien que je la hais infiniment ? Elle a osé être ma rivale ; je ne ferai pas fâchée de la tourmenter un peu , le tout pourtant sans trop d'humeur. Je veux bien que ma haine puisse lui nuire ; mais je ne prétends pas qu'elle m'attriste. Bon soir.

LETTRE

L E T T R E X X X V I I I .

Du marquis, à madame d'Ercy.

J'AI été défolé, madame la marquise, de ne pouvoir vous accompagner au château de ***. J'aime les vieilles femmes, sur-tout quand elles jouent. Leurs yeux éteints pour l'amour, se rallument pour la cupidité. Comme elles n'ont plus que ce plaisir-là, elles s'y accrochent avec une sorte de fureur très-aimable. Ne pouvant plus être tendres, elles deviennent méchantes; & quand je le peux, ma grande volupté est de les agacer, de les aigrir les unes contre les autres, & de leur procurer au moins les sensations dont leur âge est susceptible. J'ai frémi du danger que vous avez couru dans votre voyage, mais bien ri de la description que vous en faites. Ce monsieur, qui regardoit la riviere, est sans doute un amant au désespoir; il cherchoit à se familiariser avec sa dernière ressource.

J'ai relu vingt fois, madame, l'article important de votre lettre, & j'avoue ingénument, que je suis embarrassé pour y répondre. J'en conviens, il étoit nécessaire, pour ma réputation, qu'on pût citer madame de Senanges au nombre des femmes qui ont eu des bontés pour moi. Le public m'attendoit là: je fais qu'il ne pardonne rien; mais il me jugeroit avec plus d'indulgence, s'il favoit que je n'ai jamais eu

d'autre idée, en allant chez elle, & qu'elle ne m'a pas même donné le tems d'ébranler ses principes. C'est une femme extraordinaire que madame de Senanges ! On ne fait par où la prendre, à moins que ce ne soit par un sentiment vrai, & c'est à vous seule qu'il étoit réservé de m'en inspirer un de cette nature.

Eh quoi, madame, mon revers auprès d'elle pourroit faire quelque impression sur vous ! Je ne demanderois pas mieux que d'avoir madame de Senanges, pour vous en offrir le sacrifice ; mais comment reparoître chez elle ? Oublions-la, ne songeons qu'au sentiment qui nous emporte l'un vers l'autre ; que tout s'anéantisse à nos yeux ; & ne soyons que deux dans l'univers ! Cédez à l'amour, madame, ne fût-ce que par coquetterie ; car je crois qu'il vous fiéroit à merveille. Je tombe à vos pieds, j'y plaide sa cause. C'est la vôtre, c'est la mienne : j'expire, si vous ne m'écoutez pas. Je suis avec respect, &c.

LETTRE XXXIX.

*De madame de Senanges, à madame***, son amie.*

CHERE amie, vous la dépositaire fidelle de mes sentimens, & la consolation de mes peines ; vous, dans le sein de laquelle j'ai tant de fois caché les larmes que m'arrache encore quelque-

fois une union respectable , mais détestée ; vous enfin qui lisez dans mon cœur (peut-être mieux que moi) , concevez - vous l'embarras , la contrainte même que j'eus hier avec vous ? Nous causâmes trois heures ensemble ; tout ce que la confiance a d'affectueux , étoit dans vos discours ; j'avois de la tristesse , vous m'en demandiez la cause ; je voulois parler , & je ne fais quoi m'en empêchoit : j'ai pu craindre de vous ouvrir mon ame ! Serait-elle moins pure ? Ah ! n'allez pas le penser. Qu'est-ce donc qui pese sur mon cœur ? Il redoute un épanchement qui le soulageroit , & des conseils dont il a besoin . . . Non , je ne redoute rien ; je vole au devant des secours & des lumières de l'amitié. Mon amie , votre morale est douce , mais vos principes sont sévères ; si vous n'étiez qu'indulgente , je vous aimerois autant , & ne vous consulteroïis pas. Je ne fais pourquoi je vous craignois hier : j'aurai plus d'assurance en vous écrivant ; & vous-même vous pourrez me répondre avec plus de liberté. Deux amies qui se parlent , ont bien de la peine à se juger.

Vous étiez chez moi , quand le duc de *** me présenta le chevalier de Versenai. Vous lui trouvâtes de l'agrément , de l'esprit , le meilleur ton , sur-tout un air de sensibilité préférable à tout le reste. Après cette première visite , il continua de me rendre des soins , & j'eus lieu de croire , en le recevant plus souvent , que le premier coup-d'œil ne nous avoit pas trompées. Je me livrois avec plaisir , & sans la moindre dé-

fiance, à l'intérêt tout simple que j'éprouvois en sa faveur. Ses attentions (& il est impossible d'en avoir de plus délicates) me flattoient sans m'inquiéter; j'aimois à le voir, mais je m'apercevois peu de son absence; enfin il m'avoit amenée à une amitié vraie, quand j'appris le genre de ses sentimens pour moi. Moins je pus douter de leur sincérité, plus ils m'affligèrent; la douleur de perdre un ami m'aveugla sur le danger d'écouter un amant. Ses lettres étoient si tendres, si respectueuses, que je me crus obligée de lui répondre; j'y trouvois même une sorte de plaisir, & j'étois loin de me croire coupable, en plaignant un homme honnête que je rendois malheureux. Cette illusion fut courte; vos avis, ceux du baron, des retours sur moi-même, tout vint m'effrayer à la fois; & je pris, quoiqu'à regret, le parti de ne plus voir le chevalier. Ma porte lui a été fermée pendant assez long-tems; il n'a point cessé, durant cet intervalle, de m'écrire des lettres qui n'étoient que trop faites pour m'attendrir. Il a choisi, pour rompre avec madame d'Ercy, le moment où je le traitois le plus mal; & ce procédé, je l'avoue, a fait sur moi une impression dont il m'a été impossible de me défendre; enfin, me reprochant de le désespérer, persécutée d'ailleurs par ses instances, je me suis examinée. Mes réflexions ne m'ont point alarmée, & je me suis cru assez forte pour le revoir. Je vous ai dit que je ne l'aimois pas, je l'ai écrit au baron; je me le suis persuadé. Vous aurois-je trompé tous

deux? Me serois-je trompée moi-même? Hélas! depuis que le chevalier revient ici, je ne retrouve pas tout-à-fait le repos sur lequel j'avois compté. Je suis inquiète, incertaine, rêveuse; ma conduite m'étonne plus qu'elle ne me tranquillise. Je blâme son amour, & je souffre qu'il m'en parle; il m'écrit, je lui réponds, je projette de le fuir, & il m'en coûte de passer un jour sans le voir. Mon amie, mon unique amie, l'aimerois-je? Voilà ce qu'il m'importe de démêler; voilà ce qu'il faut me dire, & ce que je tremble d'apprendre.

L E T T R E X L.

*De madame *** , à madame de Senanges, son amie.*

V O U S voulez que je vous éclaire sur la situation actuelle de votre ame; écoutez, & ne vous fâchez pas. Avec tous les symptômes que vous me donnez, l'éclaircissement ne me paroît point difficile. Ma charmante amie, c'est de l'amour que vous avez; consolez-vous. . . . un malheur n'est pas un crime. Je vous assure que, si mon mari ne me rendoit pas la plus heureuse des femmes, si je ne trouvois pas, dans le lien sacré qui m'attache à lui, toute la douceur, toute la vivacité d'une union indépendante, je sentirois peut-être, comme une autre, le besoin d'aimer.

La sévérité de mes principes vient de mon bonheur même , & je dois à quelques réflexions sur les foiblesses du cœur , l'indulgence de ma morale.

Oui , vous aimez , je vous le répète ; mais je ne vous l'apprends pas. Vous avez trompé le baron , le chevalier , moi , & vous ne vous êtes pas trompée vous-même. Je m'explique. Votre imagination vous étourdissait sur les avertissemens de votre cœur , sur cet instinct secret & confus qui va toujours son train , à l'insu même de la raison , accoutumée à prendre ses combats pour des victoires , & pour des triomphes durables , ses résolutions du moment.

Vous voilà sensible ; il est question maintenant d'être prudente. Vous conseiller d'étouffer votre amour , ce seroit y donner un degré de plus ; & ce n'est pas mon intention. Aimez , puisque tel est votre destin ; aimez , ma chere amie : mais , si vous le pouvez , renfermez votre sentiment ; jouissez - en pour vous , & ne l'érigiez pas en trophée pour celui qui l'a fait naître. Tout ce qu'à la rigueur on auroit droit de demander à notre sexe , c'est de ne pas succomber ; moi j'exige davantage. Si tous les amans étoient vraiment ce qu'ils paroissent , je vous dirois : laissez-vous deviner , & peut-être vous serez heureuse. Mais ces méchans hommes , si ardens quand ils veulent nous plaire , deviennent si froids , dit - on , quand ils sont sûrs d'y avoir réussi , qu'il faut les aimer , s'il est possible , sans qu'ils en sachent rien. Je parle pour eux , puis-

que c'est un moyen de les rendre toujours aimables ; j'imagine pourtant que , si ce secret venoit à prendre , ils seroient bien embarrassés.

N'allez pas croire, d'après un avis dicté par l'amitié, que j'aie mauvaise opinion du chevalier; au contraire, il me paroît très-aimable. Son caractère est noble, ouvert; je le crois susceptible d'un attachement. Chez lui, les écarts de la jeunesse ont été courts, & son retour m'a l'air d'être bien vrai; mais, mon amie, je vais au plus sûr. Une femme honnête n'avoue point qu'elle aime, sans perdre quelque chose à ses yeux, peut-être même aux yeux de l'homme dont les pleurs ont arraché l'aveu. Elle satisfait son cœur & compromet sa dignité : c'est un mauvais compte. Etre estimée, s'estimer soi-même, voilà le premier bonheur. C'est celui que vous connoissez, que vous connoîtrez toujours. Ne vous désespérez pas; le sentiment est l'apanage de notre sexe, & n'en est point la honte; mais que vous le surmontiez, ou qu'il vous entraîne, vous me trouverez toujours prête à vous applaudir de vos efforts, ou vous plaindre de vos foiblesses.

LETTRÈ XL I.

De madame de Senanges, au chevalier.

J'APPROUVE, monsieur, votre intimité avec madame d'Ercy, & le besoin que vous avez de

lui dire des secrets au spectacle ; cela est tout simple , mais il l'est peut-être moins de m'avoir assuré que vous n'alliez plus chez elle , quand j'ai des preuves du contraire ; quand vous me paroissez plus que jamais attachés l'un à l'autre , & que rien ne vous obligeoit à me le taire. Je n'ai point prétendu vous arracher au bonheur de la voir ; je vous y engageois au contraire ; j'étois bien aveugle ! Quoi, je vous donnois des conseils ! je me croyois du pouvoir sur vous ! c'est le premier de mes torts ; il est irréparable. Combien vous avez été embarrassé de mon apparition ! vous ne m'attendiez guere , vous ne me souhaitiez pas. Madame d'Ercy avoit l'air triomphant , sa gaîté l'embellissoit à vos yeux ; ma vue sembloit l'augmenter ; je lui prêtois de nouveaux charmes ; & vous avez pu ne pas rester avec elle ! Vous vous en êtes allé sans venir dans ma loge ; vous osiez à peine me regarder. Ah ! je le crois : on doit rougir devant l'objet qu'on trompe : le moment qui l'éclaire est la fin de son estime , & l'on regrette même le bien qu'on avoit usurpé. Il me faut donc renoncer à l'opinion que j'avois de vous , il le faut : je ne croirai plus à personne. Avec tant d'apparences de candeur , on peut donc n'être pas un ami vrai ! . . . Vivez heureux avec madame d'Ercy , & cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais Mais dites - moi , quels motifs cruels vous portoient à me tromper ? Quel prix de ma confiance ! Que vous avois-je fait , pour chercher à m'inspirer un sentiment qui n'étoit point dans votre cœur , & qui,

peut-être. . . . J'eusse été la plus malheureuse des femmes ; voilà le sort que vous me prépariez ! Combien je m'applaudis d'avoir eu aujourd'hui l'idée d'aller au spectacle ! Je suis désabulée, il est toujours tems de l'être ; pourquoi ne ferois-je pas contente ? Je n'ai perdu qu'une erreur.

L E T T R E X L I I .

Du chevalier , à madame de Senanges.

CESSEZ de feindre ce que vous ne sentites jamais. Est-ce bien vous, madame, est-ce vous qui les avez écrits ces mots affreux ? Sous quels traits vous me peignez ! Voilà donc tous les progrès que j'avois faits dans votre estime ! Moi, j'ai conservé quelqu'intimité avec madame d'Ercy ! vous en avez des preuves ! Oserois-je vous les demander ? Vous avez des preuves que je la trompe pour vous, que je vous trompe pour elle ; c'est-à-dire, que je suis faux & vil avec vous deux ! O ciel ! & vous le pensez, & vous n'hésitez point à me le dire ! J'ai tout perdu. Une conversation au spectacle, une entrevue importune, voilà sur quoi vous appuyez des soupçons qui m'arrachent le bonheur de ma vie ! Voulez-vous bien que je vous raconte l'histoire d'hier, comme elle s'est passée ? Daignerez-vous m'entendre ? Hélas ! daignerez-vous me croire ?

La toile étoit levée : je passois dans le corridor, pour aller prendre ma place : je m'entends appeler, j'accours, & j'apperçois madame d'Ercy, dont je n'avois pas même reconnu la voix. J'eus beau lui dire que je voulois voir la première scene : elle me fit entrer dans sa loge, affecta de me parler, de me dire cent riens qui me tuoient, & qu'elle recommençoit toujours. Sans doute elle pressentoit votre arrivée; vous avez paru, mon embarras a redoublé, aussi bien que sa joie cruelle. Vingt fois je me suis levé pour sortir; vingt fois elle m'a retenu par des instances ironiques, un persifflage inhumain, & mille questions désespérantes, auxquelles il m'étoit impossible de répondre. Que je détestois ses ris immodérés, que je la détestois elle-même, & que je m'en voulois, sur-tout, d'être tombé dans une pareille embûche ! Je craignois de rencontrer vos regards, je redoutois la jalouse pénétration des siens; j'étois au supplice, elle en jouissoit; & vous, madame, vous ne vous en doutiez pas. Enfin, j'ai trouvé l'instant d'échapper à ma furie; mais je n'ai pas eu la force de rester au spectacle. Comment aurois-je osé monter à votre loge? Je n'étois que malheureux, & je me croyois coupable. Quand on aime comme moi, on se reproche jusqu'aux hasards qui peuvent déplaire à celle qu'on aime; on s'accuse de tout, on se punit même des apparences; mais, hélas! le motif de mes actions vous échappe; vous les voyez d'un œil sévère, vous les jugez de même. Ah! si votre cœur avoit quelque part à votre lettre,

combien me deviendroit précieux tout ce qu'elle renferme ! Combien je chérisois votre courroux, vos alarmes ! Je bénirois jusqu'à mes tourmens, je retrouverois tout dans leur cause, & serois consolé par ce sentiment intérieur qui mêle un charme secret aux pleurs qu'il fait couler. Que ce songe est doux ! mais que le réveil est horrible ! Eh quoi, madame, vous me défendez jusqu'à votre présence ! vous ne voulez pas même être témoin de mon infortune ! Au moins, rendez-moi votre estime ; je meurs si je ne l'obtiens. J'attends votre réponse ; je la crains ; je la desire : tout se combat en moi. Vous pouvez m'accabler ; mais je vous défie d'enlever jamais rien à mon amour ; il me restera, en dépit de vous, & il sera mon tourment, s'il n'est pas ma consolation.

L E T T R E X L I I I.

De madame de Senanges, au chevalier.

J E ne croirai plus rien, je ne serai plus injuste. Pardon : je vous ai soupçonné, je suis bien coupable ; mais vous avez souffert, & je suis trop punie. Qu'allez-vous penser de ma lettre ? Que je m'en veux de l'avoir écrite ! Je commence à détester même l'amitié. . . . Elle est inquiète, défiante ; elle a des défauts que je ne lui connoissois pas. Pour être heureux, il faudroit fuir tout sentiment.

L E T T R E X L I V .

De madame d'Ercy , au chevalier de Versenai.

NE suis-je pas bien haïssable ? Je vous ai joué un tour langlant, n'est-il pas vrai ? J'en ai ri de bon cœur. Vous appeller, vous retenir dans ma loge, vous accabler de mon babil indiscret, tandis que la jalousie concentrée de madame de Senanges figuroit vis-à-vis de nous ! Voilà de ces choses inouïes, qu'on ne pardonne pas, contre lesquelles on devoit sévir, comme attentatoires à la liberté des citoyens. Quoi, vous n'êtes pas plus avancé que cela dans l'usage du monde & des femmes ! Ce pauvre chevalier, il étoit d'un embarras, d'une gaucherie ! Vous n'osiez ni regarder, ni parler, ni répondre ; souriois-je, vous frémissiez. Madame de Senanges, qui ne sourioit point, vous avoit pétrifié d'un coup-d'œil. Je vous fais gré de cette candeur tout-à-fait enfantine ; mais convenez donc que vous étiez parfaitement ridicule. Quoi, vous ne savez pas encore vous tirer de ces incidens-là ! Deux femmes qui se croisent vous déconcertent, vous anéantissent ! Vous ne savez pas payer d'effronterie ; vous succombez à la situation, & vous donnez gain de cause à toutes deux ! Je vous croyois mieux stylé. Quand on a l'esprit de faire une infidélité, il faut avoir le courage de la soutenir. Dans tout ceci, j'ai

trouvé le moyen de vous faire jouer le petit rôle. Vous êtes le volage , je suis l'infortunée ; & c'est moi qui triomphe ! Il ne faut pourtant pas vous désespérer ; je suis bonne , moi , & je veux bien vous aviser de votre bonheur ; car , sûrement , à la manière dont vous saisissez les choses , vous êtes encore à vous en appercevoir.

Madame de Senanges , dit-on , vous martyrise par ses lenteurs , son extrême réserve , & sa pudeur , presque égale à la vôtre. Eh bien , cette petite aventure lui épargnera les tranfes d'un aveu , & à vous , la peine de le solliciter ; elle vous aime à la rage ; c'est moi , chevalier , qui vous l'apprends ; vous pouvez vous conduire en conséquence , & vous rendre aussi coupable qu'il est en vous de l'être ; je vous réponds de l'impunité. Vous ne voyez donc rien , depuis que vous aimez cette femme-là ? Vous n'avez donc point vu son dépit à travers sa feinte tranquillité ; & malgré son affectation à ne pas tourner ses regards vers ma loge , je ne suis point la dupe de son petit dédain simulé. Quelle mine elle faisoit aux acteurs , comme s'ils eussent été complices de ce qui lui arrivoit ! Je crois même qu'elle a tiré son flacon ! Oh , pour le coup ! si vous tenez à un pareil indice , il vous plaît d'ignorer à quel point vous êtes heureux. Eh bien , chevalier , me boudez-vous encore ? C'est moi qui vous procure une lumière que vous auriez peut-être repoussée , par délicatesse. C'est moi qui vous confie que vous êtes adoré ! C'est-à-dire , que toutes les fois que vous aimerez une

femme, pour savoir ce qu'elle en pense, vous aurez besoin d'être instruit par une autre. Donnez-moi la préférence, je vous prie; vous me la devez, à tous égards. Vous pourrez juger par ma lettre, que je ne suis pas courroucée contre vous. Quant à madame de Senanges, c'est autre chose; vous me permettrez de la haïr, & de le lui prouver dans l'occasion. Il faudra peut-être aussi que je vous dise pourquoi; mais je me tairai sur cet article, si vous le voulez bien; c'est le seul que j'abandonne au talent rare que vous avez pour deviner.

L E T T R E X L V .

Du chevalier, à madame de Senanges.

HIER, dans l'ivresse de ma joie, transporté du billet que je venois de recevoir, je vole chez vous; vous étiez à votre toilette; vos cheveux échappés au ruban qui les retient, flot-toient en boucles, & tomboient jusqu'à terre. Enhardi par un sourire que vous m'accordiez, pour dissiper entièrement l'impression de mes peines, je vous renouvelle en tremblant, la prière que je vous fis en vain, il y a quelques mois. Vous gardez le silence, j'insiste; vous hésitez, je deviens plus pressant, & vous me dites avec un son de voix enchanteur : *je verrai, chevalier . . .* Ah, madame! vous m'avez oublié.

J'ai tant souffert ! Songez , de grace , à tout le chagrin que vous m'avez donné. Je fens bien vivement le prix de ce que je demande ; & c'est peut-être un titre pour l'obtenir. Hélas ! souvenez-vous de ces mots : *je verrai , chevalier*. Moi , je ne les oublierai de ma vie , pas même après le don. Seriez-vous assez cruelle pour me refuser ? Oh , non ! je crois vous voir sourire encore , & vous acquitter enfin de ce que vos yeux m'ont presque promis.

L E T T R E X L V I.

De madame de Senanges , au chevalier.

NON , je ne souris point à votre demande , je n'en ai nulle envie : je l'ai de refuser , d'être plus raisonnable que vous. Quoi , parce que monsieur a eu un chagrin d'un moment , vite il lui faut une consolation ; & de quel genre encore ? Voilà donc comme vous êtes , vous autres ! Vous profitez de vos peines pour augmenter vos droits. Quand je vous dis que les hommes demandent toujours ! D'abord , ce n'est que la permission d'aimer , puis un sentiment , puis un aveu ; & il ne seroit pas fait , peut-être on recommenceroit à se plaindre. Ah , celle qui a l'imprudence d'écouter , de disputer , de compter sur elle-même , s'expose à bien des dangers ! Je songerai pourtant à ce que. Non ; je

vous trompe, je n'ai rien promis ; ne comptez sur rien, je vous le défends. Adieu.

LETTRE XLVII.

Du chevalier , à madame de Senanges.

QUE seroit - ce donc qu'un présent de l'amour, si les dons de l'amitié jettent l'ame dans l'ivresse qui me transporte !

Je la possède enfin , cette tresse si ardemment désirée ; c'est une conquête que j'ai faite sur votre raison ; & jamais vainqueur n'a été plus fier de son trophée , que je ne le suis du mien. Que dis-je ! ce n'est point de l'orgueil, c'est un sentiment plus doux. Malgré toute ma fierté, je suis encore aussi loin de concevoir de l'espérance , que vous êtes loin de m'en donner..... N'importe..... ma délicatesse me fournit des moyens de bonheur ; & mon cœur est content , si le vôtre les devine.... Que faut-il à l'amant vrai ? Tout, sans doute, oui, tout ; mais que de riens consolent & charment pour lui les rigueurs de l'attente ! Que ces riens sont importants ! Qu'il est infortuné, l'ingrat qui n'en connoît pas le prix ! Est-il une faveur légère ? en est-il une seule qui ne soit tout aux yeux d'un amant.... digne de sentir l'amour ? Je les ai baisés mille fois, ces beaux cheveux, dont l'amitié m'a fait le sacrifice ! Je me les représente
flottans

flottans encore sur mille charmes, interdits même aux regards les plus respectueux.... Le cœur me bat ; un feu soudain court dans mes veines ; je languis ; je brûle.... O délices de l'amour ! ravissmens au dessus de l'expression humaine !

Croyez-moi , madame , ce sentiment que vous craignez , est le charme de la vie ; il diminue les peines , il double les plaisirs , il rend la vertu plus aimable ; c'est le besoin des belles ames ; c'est la source de l'héroïsme ; c'est l'attrait de toute la nature. Pourquoi voulez - vous donc contrarier son vœu le plus doux , & le moins fait pour être combattu ? Est-ce bien moi qui ose me plaindre ? .. aujourd'hui , dans ce moment... Souveraine absolue de toutes mes affections , quelque pénibles que soient vos loix , soyez sûre d'être obéie. J'ai , dans mon cœur , de quoi jouir , malgré vous ; & en me défendant d'être heureux , vous ne pouvez m'empêcher de l'être. A ce soir. Comme les heures où je vous vois sont rapides ! comme elles se traînent dans votre absence !

B I L L E T

De madame de Senanges , au chevalier.

ON m'attend ; il faut que je parte , & cependant j'écris. Ce don de l'amitié vous rend heureux , dites - vous , & pourtant ne suffit pas ;

Tome II.

I

vous voudriez le tenir d'un sentiment que je crains. Vous voudriez..... que ne voudriez-vous point? Et moi, moi dont la sévérité se permet trop de choses (je dis la sévérité, pour dire comme vous) moi qui vous parois si cruelle, je suis bien mécontente de moi, je le suis... je dois l'être. Mais vous, monsieur, mais vous, comment se peut-il qu'aujourd'hui vous ayez pu un seul instant vous plaindre? Vous êtes injuste! & dans quelle occasion vous l'êtes! La reconnoissance n'est pas votre vertu.

LETTRE XLVIII.

Du chevalier, à madame de Senanges.

(*) IL vous vient, madame, une idée assez peu favorable au genre de mes sentimens pour vous; vous m'en faites part, elle m'afflige; je le témoigne, parce que je ne fais rien feindre; & au lieu de me plaindre d'un chagrin, vous m'accusez d'une bouderie qui seroit un véritable tort. Oh! vous aurez beau faire; de ceux-là, je n'en aurai jamais. A vous entendre, je vous ai su

(*) On doit supposer quelques lettres entre celle-ci & la précédente. Ces sortes de lacunes se trouveront quelquefois dans la correspondance de la vicomtesse & du chevalier. Les amans détaillent trop, pour que le public veuille bien être le confident de tout ce qu'ils ont à s'écrire.

mauvais gré d'une franchise de caractère.....
que j'avois déjà devinée ; car il n'y a pas une
seule bonne qualité dont je ne vous soupçonne,
& ce que je découvre est toujours au dessus de
ce que j'imagine.

Vous avez donc juré de vous contraindre ,
& de fermer votre cœur pour que la vérité n'en
forte pas ? Quel serment ! Ah , madame ! où sont
donc les inconvéniens que vous voyez à me la
dire ? Vous craignez sans doute que cela n'a-
joute à mon bonheur , & vous aimez mieux
avoir une vertu de moins , que de me donner
un plaisir de plus. Non , non , je n'en crois rien ,
vous êtes trop sensible pour tenir long-tems à
cette résolution. Si vous n'avez point d'attrait
vers moi , vous ne ferez jamais de projet contre ;
vous gémirez , au fond de votre ame , d'un mal-
heur que vous causerez malgré vous , & vous
me laisserez le charme de la confiance , pour me
consoler des peines de l'amour. Voilà comme
vous êtes ; convenez-en : voilà ce qui me trans-
porte , ce qui m'enchaîne à vous. Quel seroit
votre embarras , s'il vous falloit mettre de l'a-
dresse dans votre conduite , & de l'artifice dans
vos discours ! Alors que deviendroient vos gra-
ces, qui sont toutes si naturelles ? Votre physiono-
mie même y perdrait ; elle n'est aussi séduisante,
que parce que votre cœur s'y peint avec toute
sa pureté , sa candeur & sa délicatesse.



LETTRE XLIX.

Du baron , au chevalier.

RASSUREZ - VOUS , chevalier ; je ne m'aviserai plus de combattre votre amour. J'ai rempli les devoirs de l'amitié ; votre passion résiste à tout ; puisse - t - elle être heureuse ! Je me contente , à cet égard , de quelques vœux secrets. Mes conseils rouleront sur un autre article. Toutes vos lettres sont pleines de belles maximes , qui annoncent bien plus la préoccupation de votre cœur que la justesse de vos idées. Vous dédaignez les honneurs , les titres , la fortune ; votre sentiment vous entraîne & vous aveugle ; son activité est la cause de votre nonchalance sur le reste : vous ne voyez que l'ennui des démarches , & non l'avantage du succès. Un nuage que vous avez formé vous-même , s'élève entre vous & la société. Vous vous déguisez ce qu'elle exige , & vous affectez du mépris pour des devoirs dont l'importance vous effarouche. A votre âge , on croit qu'on a tout , quand on aime. Ah ! chevalier , cette effervescence dure peu ; & quand elle cesse , sur quoi s'appuyer , dans le vuide qu'elle laisse après elle , si l'on n'est pas entouré de soutiens qui la remplacent ? Il faut étendre ses relations , multiplier ses ressources , fournir à sa sensibilité plus d'une sorte d'aliment , & se ménager de loin ,

au défaut de l'ivresse , des jouissances pour la raison.

L'amour est l'enchantement de la jeunesse ; l'âge viril s'enflamme pour la célébrité ; servir ses semblables , assure le bonheur de toute la vie. La bienfaisance est sans contredit le plus noble de nos penchans. L'on reconnoît bientôt , à la joie intérieure qu'elle donne , la pureté de son origine.

Il est des citoyens condamnés par leur naissance , à parcourir une sphere peu étendue. Pour être obscurs , ils n'en sont pas moins estimables , quand ils remplissent le rôle qui leur fut assigné ; & l'œil qui voit tout , est ouvert sur leurs actions , comme sur celles du monarque qu'ils servent & qui les ignore. Il en est d'autres qui tiennent de plus près à la grande chaîne de la société , qui lui doivent davantage , parce qu'elle a plus fait pour eux ; & leurs vertus destinées à l'éclat , sont en quelque sorte un fonds qu'ils doivent faire valoir , au profit de l'humanité. Mon ami , vous êtes de ce nombre. La probité désintéressée de vos aïeux ne vous a pas laissé une de ces fortunes immenses , qui rendent suspects les moyens par lesquels elles furent acquises , & presqu'odieux ceux qui en héritent ; mais vous tenez d'eux les vrais biens , une succession d'honneurs légitimes , un nom cher à la France , & qui , arrivé sans tache jusqu'à vous , vous impose la noble obligation de le transmettre à l'avenir dans la même intégrité. Je vous vois entouré de parens peu riches , dont vous êtes

l'espérance , & dont un jour vous pourriez devenir l'appui. Croyez-moi , mon cher chevalier , on ne refuse pas , sans une sorte de honte , le courage qui demande le prix de la vertu.

On m'écrit qu'il est question pour vous , d'une place à la cour ; mais que vous ne mettez aucune chaleur à la solliciter. Songez donc que cette place vous approche de la personne de votre maître , & rougissez de ne pas briguer avec empressement tout ce qui peut vous donner des droits à sa confiance.

Seriez-vous , par hasard , dans cette erreur commune , que l'ambition ne se concilie presque jamais avec l'honnêteté ? Si vous y êtes , revenez-en ; & si elle ne vous a point gagné , ne l'adoptez jamais. Un des malheurs du genre humain , c'est que des hommes dépravés profitent presque toujours du repos de ceux qui sont honnêtes , pour usurper ce qui est dû à ces derniers , & ce qu'ils laissent échapper , par une modestie qui n'est plus une qualité dans l'homme , quand elle nuit à l'activité du citoyen. Au lieu de gémir sur l'abus de la faveur , de pleurer sur la plaie du gouvernement , que n'agissent-ils ? Une audace noble , des démarches permises , des sollicitations appuyées par des titres , leur épargneroient des larmes ; à l'état , des malheurs ; & au chef , une injustice qu'il ne fait que parce qu'on prend leur masque pour le tromper. Que m'importe une probité infructueuse & nonchalante , qui se resserre au lieu de se répandre ? Elle devient coupable de tout le mal qu'elle pouvoit

empêcher ; elle est nulle au moins tant qu'elle sommeille ; c'est l'or au fond de la mine.

Quand on est dans le cas de parvenir aux places élevées , quand on y est porté par les circonstances , comment ose-t-on les dédaigner ? Peut-on n'être pas enflammé de l'enthousiasme du bien public , à la vue de ces postes honorables , qui donnent tant d'exercice au sentiment de la bienfaisance ? C'est de là qu'on peut envoyer des secours au mérite qui se cache , qu'on peut tendre la main aux malheureux qu'opprime l'autorité subalterne : c'est de là que la vérité part quelquefois , pour aller jusqu'aux pieds du trône , réveiller la conscience du prince , & plaider la cause des sujets. Quand je réfléchis à tous ces avantages , je ne conçois pas comment ceux même qui , par des moyens illicites & bas , franchissent , si l'on peut le dire , ces hauteurs de la société , n'y respirent point un air nouveau , & ne secouent point , en y arrivant , toutes les passions viles qui les y ont conduits ; comment leur ame rétrécie par les petites intrigues , ne s'étend point à l'aspect des grands objets ; comment enfin , tout vicieux qu'ils furent , le pouvoir & les occasions de faire le bien , ne les rendent pas à la vertu.

Vous allez me dire que je moralise toujours , & m'objecter ma propre conduite pour réfuter mes raisonnemens : il seroit trop long de vous en détailler tous les motifs : qu'il vous suffise de savoir qu'une indifférence prétendue philosophique n'y est jamais entrée pour rien. Si j'eusse

été à votre place , si les voies m'eussent été aplanies comme à vous , je jouirois aujourd'hui , ou d'une disgrâce honorable , ou des services que j'aurois tâché de rendre à mes concitoyens. Tout vous rit , vous n'avez pas même besoin de faire naître les circonstances ; je ne vous invite qu'à leur obéir. Allez en avant , mon cher chevalier. Vous êtes jeune , vous avez une belle ame , je vous crois digne d'être ambitieux. Si l'ambition d'un scélérat est un fléau pour la société , celle d'un honnête homme doit être un sujet de joie pour tous ceux qui lui ressemblent.

J'aime , dites-vous , & il faut à l'amour un cœur tout entier. Eh bien , agissez pour l'intérêt même de votre sentiment ! laissez aux amans ordinaires des soins efféminés , une tendresse oiseuse , une galanterie banale & froide : ou je connois mal madame de Senanges , ou ce fade protocole ne la touchera point. Offrez - lui dans vous des qualités que le public estime , des honneurs qui en soient la récompense ; épurez votre amour , en l'associant à la gloire ; & qu'elle ne puisse le rejeter , sans s'accuser d'une injustice.

M'avez - vous tenu parole ? Avez - vous cessé de voir le marquis ? A l'égard de madame d'Ercy , défiez - vous - en ; à force d'être frivoles , ces femmes-là deviennent cruelles. On peut les prendre sans conséquence ; mais il faut s'en séparer avec précaution : comme elles n'ont , pour masquer le vuide de leur ame , que les hommages qu'on leur rend , elles ne se consolent pas d'en

perdre un seul ; & il faut plus de soins alors pour enchaîner leur amour-propre , qu'il n'en avoit fallu pour obtenir des preuves de leur amour.

Je me souviens qu'autrefois elle voyoit Senanges dans quelques maisons ; elle pourroit nuire à la femme charmante que vous aimez. Je ne cesse de dire ; mais vous pardonneriez mes sermons , en faveur du zèle qui les inspire & les anime.

L E T T R E L.

Du chevalier , au baron.

O mon guide ! Ô mon ami ! cher baron , vous ne m'écrivez pas une seule lettre , que je ne la regarde comme un bienfait. Votre morale m'éleve & m'échauffe ; elle joint la véhémence qui entraîne , à l'attrait qui persuade : mais à présent que je suis foible pour m'y rendre , & sur-tout que je me plais à l'être , tout ne sert qu'à enfoncer plus avant le trait qui s'attache à mon cœur ; les illusions de mon amour me font plus que toutes les vérités ensemble ; & pour mieux m'enchaîner , il prend les caractères de la vertu. Oui , je suis plus vertueux , depuis que j'adore madame de Senanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes ; & je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites , que peut-

être je m'en faisois moi-même. O sentiment qui les réunis tous, émanation céleste, charme unique des êtres jetés sur ce triste globe; seul dédommagement des peines de la vie, je te venge, autant qu'il est en moi, des attentats de la raison, par les impressions tendres & profondes que tu me fais éprouver! Ce sont elles que je vous oppose, mon cher baron: si vous saviez ce qu'un seul regard de madame de Senanges porte de plaisir à mon cœur, si vous pouviez concevoir l'ivresse où je suis, si vous vous rappeliez jusqu'à la volupté des peines qu'on souffre en aimant, vous envieriez mon bonheur, loin de chercher à le détruire; & vous avoueriez enfin que l'homme a tout, quand il idolâtre, quand il divinise un objet qui lui fait tout oublier. Que les soins ambitieux sont froids, pour se mêler à ceux de l'amour! Plaire à madame de Senanges, lui consacrer ma vie, n'exister que pour elle, voilà ce que je veux, ce que je desire; tout le reste me paroît languissant & importun: le besoin de briller, de m'agrandir, je ne l'éprouve plus; je n'ai plus que celui d'aimer & d'être aimé.

Ah! croyez-moi, la bienfaisance ne m'en paroît pas moins le devoir le plus saint, le plus doux à remplir. Je suis digne de goûter les délices qu'elle promet & qu'elle donne; mais pour être bornée, est-elle anéantie? N'est-ce rien que de se rendre digne du cœur honnête qu'on a choisi, d'épurer ses affections pour le mériter; d'être vertueux sans témoins, pour l'être davan-

tage ; de faire le bien dans le silence ; de ne pas désirer les regards publics , & de ne jamais descendre aux bassesses de l'amour - propre qui détruit le charme des plus belles actions , en attaquant leur principe ? Tous les retours sur soi sont autant de larcins à ce qu'on aime.

Cher baron , ma façon de penser n'est pas si éloignée de la vôtre qu'elle paroît l'être d'abord. Je me disois foible , il n'y a qu'un moment : plus je m'examine , & plus je m'applaudis de mon courage. Que de liens honteux j'ai brisés , depuis que mon cœur s'est rempli d'amour pour madame de Senanges ! Elle y a réveillé ce tact intelligent & prompt , qui avertit de ce qu'il faut fuir , de ce qu'il faut chercher ; qui représente toutes les bienséances , munit contre les séductions dangereuses , & devient une espèce de conscience pour toutes les délicatesses de la sensibilité. Sans cette femme adorable , je languirois encore dans les chaînes de madame d'Ercy ; j'aurois fini peut - être par me vouer à l'intrigue , m'endurcir dans le luxe , & acquérir un triste crédit aux dépens de la considération.

Sans elle je verrois encore le marquis ; je me ferois familiarisé avec sa morale ; & pour courir après l'éclat du moment , j'aurois perdu les mœurs , le trésor de toute la vie. A peine l'ai-je connue , j'ai pris en horreur tout ce qui ne lui ressembloit pas ; mes yeux se sont détournés de ce qui portoit l'affiche de l'indécence & de la fausseté , pour se reposer sur les idées de l'honnête & du vrai , les seules qu'on puisse avoir ,

quand on l'approche. J'habite un monde nouveau qu'elle a créé pour moi ; & je me suis estimé davantage , à mesure que je l'ai plus aimée. Eh bien , baron , direz - vous encore du mal de l'amour , quand il produit de si nobles effets ? Que sont , auprès de ce que je sens , les vaines jouissances de l'ambition ? Vous aviez pourtant trouvé le moyen de me réconcilier avec elle ; c'étoit de me la faire envisager comme un secret de plaire à madame de Senanges : oui , qu'elle ordonne , qu'elle ait seulement l'air de désirer ; il n'est rien que je n'entreprenne ; il n'est point d'élévation où je n'arrive , dans l'espoir de lui en offrir l'hommage , & de lui dire : vous m'avez fait ce que je suis ; si l'état a un citoyen de plus , c'est à vous qu'il le doit : ma gloire est l'ouvrage de vos charmes , & je n'en jouis que parce qu'elle est un garant de plus pour mon amour.

J'aime avec un excès. dont je ne me croyois pas susceptible. Je n'imaginois pas que , dans le tumulte du monde , on pût se recueillir , s'isoler , être entièrement à un seul objet. Tout ajoute à mes sentimens , tout , jusqu'à la comparaison de ceux qui m'ont effleuré jusqu'ici. A l'instant peut-être où vous m'écriviez des conseils , cher ami , je m'enivrois de l'espoir de plaire ; pouvois-je vous entendre ? devois - je vous écouter ? Oui , oui ; j'ai cru entrevoir un rayon de bonheur. . . . Madame de Senanges ! . . . je ne puis me résoudre à vous rien cacher ; votre ame est un sanctuaire où je déposerois avec confiance

jusqu'aux foibleſſes de la divinité que j'aime. . .
Eh bien, madame de Senanges. . . elle ne ſera
pas toujours inſenſible ; quelques converſations,
ſa triſteſſe quand elle me voit affligé, ſa joie
quand mon front eſt plus ſerein, les querelles
charmantes qu'elle me fait ; le dirai-je ! des mou-
vemens de jaloſie qu'elle n'a pu me cacher, me
livrent aux plus douces eſpérances. O Dieu ! je
ferois aimé ! je lirois dans ſes beaux yeux, l'ex-
preſſion d'un ſentiment que j'aurois inſpiré !
Mon cœur treſſaille ; tous mes ſens ſont agités,
& je ne ſuis plus, je ne veux plus être qu'à
l'amour.

La fin de votre lettre m'a alarmé ; qu'aurois-
je à craindre de madame d'Ercy ? Elle a connu,
dites - vous, M. de Senanges ; voudroit - elle
l'inſtruire ? O ciel ! quel ſouçon ! avez-
vous pu le former ? puis-je l'avoir moi-même ?
Non ; je ne puis prendre ſur moi de refuſer toute
vertu à une femme qui m'a rendu ſenſible : non,
mon ami, nous nous trompons tous deux ; je
n'enviſage aucuns malheurs ; les moindres que
je coûterois à madame de Senanges, ſeroient le
terme de mes jours. Laissez - moi l'aimer, &
croyez qu'un amour comme le mien, ſuppoſe
toutes les qualités dignes de me conſerver un
ami tel que vous.



L E T T R E L I.

*De madame de Senanges, à madame *** , son amie.*

MON amie , quand je vous ai fait l'aveu de mon sentiment ; quand nous en avons parlé , vous m'avez cru du courage ; je m'en croyois ; vous étiez dans l'erreur ; je me trompois moi-même : lisez dans mon ame ; sachez tout. Maîtreſſe encore de mon ſecret , je tremble , à chaque inſtant , qu'il ne m'échappe ; ſa douleur me tue ; il eſt malheureux ; il l'eſt par moi , ſans ſe plaindre , ſans l'avoir mérité ; il m'eſt tout , & je l'afflige ! Ma ſituation eſt affreufe , je ne ſens que ſes peines : il l'ignore , il ne ſaura jamais que je donnerois ma vie pour qu'il fût heureux : jamais Puis-je en répondre ? En aurai-je la force ? En ai-je bien la volonté ? Ah , ne me ménagez point ! faites-moi enviſager ce que je n'apperçois plus qu'au travers d'un bandeau qui s'épaiſſit de jour en jour. Raiſon , devoir , prudence , tout ce qui me raffuroit , m'abandonne ; vos conſeils même auront-ils aſſez de pouvoir ? Mon amie , il n'y eut jamais d'exemple d'un amour comme le mien ; ma réſiſtance , mes combats l'ont accru ; & ce penchant ſi doux , que je n'ai pu vaincre , que rien ne pourra détruire , que le ciel condamne peut-être , je dois le renfermer toujours. Eh , pourquoi ? ſeroit-ce donc

un crime de dire à l'objet qui en est digne : je vous aime , je suis trop vraie pour vous le cacher ? Ma confiance est fondée sur la pureté de mon sentiment , & sur l'estime que j'ai pour vous

Le chevalier est si honnête ! oh , oui , j'en réponds ; je suis sûre de son cœur , il ne veut qu'être aimé ; il ne seroit pas heureux , si j'avois un reproche à me faire ; & d'ailleurs , s'il osoit , si jamais il cesseroit d'être dangereux pour moi. La vertu m'est chère , me l'est autant que lui ; & l'ennemi de ma gloire ne m'inspireroit que du mépris.

Combien je l'aime , & que j'aurois de plaisir à le lui dire ! Son bonheur m'éleveroit au-dessus de moi-même. Se pourroit-il qu'il me fit perdre quelque chose dans son opinion ? Concevez-vous ce que je souffre , lorsque son silence , ses soupirs , ses yeux me peignent sa tristesse , & qu'il me faut contraindre jusqu'à l'expression des miens ? Toujours prête à me trahir , toujours craignant d'avoir trop dit , & plus malheureuse de n'en pas dire assez , mon cœur se déchire , je suis toute à l'amour , & je lui parle d'amitié ! Il s'en va désespéré , me laisse plus à plaindre que lui , & me croit insensible. Ah , j'avois raison de redouter le moment où je cesserois de l'être ! Mon amie , vous êtes ma seule consolation ; plaignez-moi ; aimez-moi , ne m'abandonnez pas.

L E T T R E L I I.

*De madame *** , à madame de Senanges , son amie.*

VOUS avez voulu revoir le chevalier ; j'avois envie de vous en détourner , j'aurois mieux fait ; l'intention étoit bonne , il falloit la suivre : vous m'auriez approuvée fans doute ; mais les fuites , peut-être , eussent été les mêmes. On a beau chasser un amant destiné à plaire , je ne fais comment il arrive qu'il revient toujours ; & une fois revenu , il a des droits d'autant plus solides , qu'on avoit fait plus d'entreprises contre lui. Tout cela tient à une sorte de fatalité ; chacun a la sienne , qu'il est impossible de vaincre ; mais si le sentiment est involontaire & forcé , la conduite dépend de nous. Ainsi ne vous désespérez pas : ce maudit chevalier n'est pas si avancé qu'il le croiroit bien. Autre chose est d'aimer , ou de succomber à l'amour : vous ne pouvez empêcher l'un ; mais vous pouvez très-fort vous dispenser de l'autre. Les êtres qui n'ont à se défendre de rien , plus heureux , sont moins estimables ; & la lutte du cœur contre une impression chérie , annonce des qualités incompatibles avec le calme de l'indifférence. Mon amie , vous voilà au moment d'une action décisive ; puisez dans la conviction même de votre foiblesse , le courage nécessaire pour en triompher. Prouvez-
nous

nous que , dans une ame attachée à ses devoirs , l'honneur seul peut résister à tout , & que la fatalité même n'a point de prise sur la vertu.

Croyez - moi , l'agitation de l'amour épure à la fin le cœur qu'elle a bouleversé ; je l'imagine au moins. Pour connoître ses forces , pour en jouir avec confiance , il faut avoir trouvé des occasions de les exercer , & le port n'est doux , qu'après tous les risques de la tempête.

Ainsi , je vous répète , non pas d'étouffer votre amour , mais de le renfermer. Vous me remercieriez , à chaque effort que vous coûtera cette contrainte , & l'orgueil d'un pareil sacrifice vaudra bien pour vous le plaisir d'avoir cédé.

Je viens de relire votre lettre . elle me décourage. C'est l'épanchement de l'ame la plus tendre & la moins disposée à combattre le sentiment qui la remplit. Mon amie , ma chere amie , profitez du moment qui vous reste ; vous avez juré à un homme de n'être qu'à lui , mais c'est le ciel qui a reçu le serment , c'est l'amitié qui vous le rappelle , & votre gloire qui le réclame. Arrêtez - vous un instant sur le bord de l'abyme , & voyez-en la profondeur ; rejetez - vous en arriere , il en est tems encore. Mes bras sont ouverts pour vous recevoir , & mon cœur est prêt à recueillir vos larmes. Les pleurs sont biens moins amers , quand ce n'est pas le déshonneur qui les fait couler. Songez à vous , & comptez sur votre amie.

BILLET

De madame de Senanges, à son amie.

MES pleurs coulent , & je mérite à peine qu'ils s'épanchent dans votre sein. J'aime , & je n'ai plus la force de le cacher J'aime Ô mon amie ! ce seul mot m'épouvante , & mon effroi ne me garantit de rien. Vous voulez que je renferme mon amour. Hélas , il n'est plus tems ! Il paroît dans mes regards , mes discours le respirent , mon silence le trahit ; encore une fois , il n'est plus tems tout ce que je puis vous promettre , c'est d'ennoblir ma foiblesse ; vous m'estimerez , & je n'aurai pas tout perdu.

LETTRE LIII.

De madame de Senanges, au chevalier.

AH , que vous me caufez de chagrin , & que je serois fâchée cependant de ne vous pas connoître ! Le présent me trouble , l'avenir m'alarme ; & malgré votre délicatesse , vos sermens & ma confiance , si j'étois prudente , je ne vous verrois plus : mais , hélas , il m'est si nécessaire , si doux de vous voir ! Tout ce qui m'amusoit , m'importune aujourd'hui : d'où vient donc ce changement ? Je veux l'ignorer toujours ; je

ne veux jamais que vous le sachiez : pourtant ne croyez pas que ce soit ce que je redoute, ce que je n'ai jamais senti. Je n'y conçois rien. Craindre le danger, & n'avoir pas le courage de s'y soustraire ! Peut-on être plus foible, plus inconséquente ? Oui, je le suis : ah, que n'ai-je plus ou moins de raison ! Quoi, ne pouvoir ni éviter, ni vaincre ce qu'on ne cesse de combattre, & n'avoir à espérer pour prix de ses combats, qu'une victoire détestée ! Le malheur, ou des torts, quelle perspective ! Le désordre de mon ame est extrême ; ne l'augmentez pas, je vous en conjure : au nom de votre amour, au nom de l'amitié la plus tendre, d'une amitié... comme il n'en fut jamais, plaignez-moi ; mais ne vous plaignez pas de moi. Nous ne nous voyons que des instans ; croyez-vous être le seul à vous en appercevoir ? La vie que je mène me déplaît ; elle ne m'a pas toujours déplu, j'étois tranquille alors, & me croyois heureuse. Actuellement, je ne fais plus ce que je suis !... Je tremble de le savoir ! Je tremble sur-tout, que vous ne deviniez... ce qui n'est pas.

L E T T R E L I V.

De madame de Senanges, au chevalier.

IL est vrai, je suis triste ; ne m'en demandez point la cause ; je serois au désespoir s'il vous

arrivoit de la pénétrer. Je forme des projets contre vous , contre moi , & je n'en exécute aucun. Je ne suis plus la même ; cette froideur , dont peut-être j'étois vaine , s'il falloit la perdre ! Comment fuir , comment le pouvoir , comment même le souhaiter ? Pourquoi vous êtes - vous attaché à moi ? Tout autre ne m'eût pas inquiétée.

Si vous étiez , comme nous , asservis à des loix cruelles , vous ne me demanderiez point d'où peuvent naître mes alarmes ; & si vous ne preniez pas le repos pour le bonheur , vous tiendriez du moins à cet abri des peines les plus sensibles ; le charme de l'indépendance , qui est une chimere peut-être , mais toujours celle d'une ame haute , la force des préjugés , la tyrannie du devoir , tout vous armeroit , si rien ne pouvoit vous défendre ; & tant d'efforts , toujours douloureux , quelquefois inutiles , déchireroient votre cœur. Oui , je le répète ; vous concevriez alors combien doit être affreuse la position de celles qui doivent , qui veulent se vaincre , & se reprochent un combat affligeant pour deux personnes à la fois.

J'ai remené , ce soir , le vieux duc de *** , votre parent ; il vouloit absolument que je le chargeasse de quelque chose pour vous : eh , que lui aurois-je dit ? Si j'aimois malgré moi , je le cacherois à vous , à moi , à toute la nature ; je renfermérois du moins ce que je ne pourrois détruire ; je souffrirois de vos peines , je chérirais peut-être le principe des miennes ; je serois bien à plaindre !

Je me sens , depuis quelques jours , d'une mélancolie qui m'effraie ; j'évite le monde , je redoute la solitude ; plus on est seule quelquefois , & moins on est seule. Je me crains plus que tout ; mais j'ai beau me fuir , c'est moi que je retrouve par-tout. Ah , que j'étois différente , quand je n'aimois que mes amis ! Je les aime toujours ; je suis encore heureuse ; je suis Oui , je suis fort tranquille.

L E T T R E L V.

Du chevalier , à madame de Senanges.

SI vous aimiez , vous le cacheriez à moi , à vous , à toute la nature... Eh ! madame , d'où peut naître cette résolution ? Je connois les bien-séances , les préjugés qui captivent un sexe dont vous êtes l'ornement ; mais je connois encore mieux les droits d'un amour honnête , & je fais que rien au monde ne balance l'attrait d'un cœur courageux , qui veut jouir de lui-même en se donnant , & qui se donne en dépit de l'univers. Hélas , que vais - je vous dire ! Est - ce de l'amitié , de la froide amitié , qu'on exige de pareils sacrifices ? Vous craignez . . . Ah ! soyez tranquille ; vous n'aimez pas. L'amour , je le sens trop , ne craint rien que de n'être point partagé.

Qu'est-ce donc qui vous arrête ? Si jamais je

parviens à vous inspiter quelque retour, reposez-vous sur moi pour envelopper mon bonheur de cette ombre qui en est le charme : je voudrois vous dérober à tous les regards , borner mon existence à vous , la concentrer dans mon amour , & l'anéantir pour le reste. Vains souhaits ! Vous vous plaisez à me voir malheureux ; les soupirs qui échappent à mon cœur n'arrivent pas jusqu'au vôtre ; & ce que vos lettres semblent quelquefois me faire entrevoir , est bientôt détruit par vos discours. Je ne puis plus suffire à ce que je souffre. Ah ! madame , ajoutez à mes maux , ou daignez les terminer.

L E T T R E L V I.

De madame de Senanges , au chevalier.

J E suis restée , depuis l'instant où vous êtes sorti , immobile à la place où vous m'avez laissée : je n'ai rien pensé , rien senti. Je retrouve enfin des forces , & je les emploie à vous écrire. Eh bien , monsieur , il est dit ce mot ! vous me l'avez arraché..... Applaudissez-vous de votre ouvrage ; jouissez de ma peine , soyez heureux , si on peut l'être quand on vient d'affliger ce qu'on aime. Mais que vous faisoit l'aveu que je ne voulois , que je ne devois jamais laisser échapper ? Ne m'aviez-vous pas devinée ? Me conduisois-je avec vous comme si j'eusse été

indifférente ? & n'étois-je pas assez enchaînée par mon sentiment ? Que ne me laissez-vous l'espoir peut-être insensé , mais consolant , d'être maîtresse de mon secret , & sur-tout l'orgueil de n'avoir rien à me reprocher ? Vanterez-vous encore mon courage , ma raison , ce que j'avois , ce que je n'ai plus ? J'ai trop compté sur mes forces. Des combats pénibles , une résistance coûteuse , votre douleur , vos plaintes , votre injustice , tout ce qui vous accuse , en un mot , tout vous a servi. Je vous ai aimé malgré moi , je vous l'ai dit malgré tout , & mon repentir ne peut changer mon cœur. . . . C'en est fait , ils sont finis pour moi ces jours tranquilles , où je n'avois rien à cacher , où je n'avois besoin de la discrétion de personne. J'étois calme , exempte de crainte , ainsi que de remords ; & rien aujourd'hui , rien ne peut me rendre à la douceur de cet état. Que mon ame est agitée ! quel pouvoir vous avez sur elle , puisque vous l'avez emporté sur tant d'efforts ! puisque cette ame que vous venez de déchirer , est entièrement à vous ! Cependant n'espérez pas de moi d'autres faiblesses ; je vous fuirais au bout du monde : je vous fuirais , n'en doutez pas , si vous exigiez la moindre preuve de ce que j'ai eu tant de peine à vous cacher. Ah ! pourquoi vous l'ai-je dit ? Je crains de descendre en moi-même ; je crains tous les yeux , sur-tout les vôtres ; & je me punirai d'une faiblesse... qui pourtant me seroit chère , si vous me juriez qu'elle suffira toujours à votre bonheur.

LETTRE LVII.

Du chevalier, à madame de Senanges.

O la plus adorable, la plus aimée des femmes, la plus digne de l'être ! Mon ivresse est au comble ! Vous m'aimez, je vous idolâtre, & vous pleurez ! Ah dieu, vous n'osez, dites-vous, descendre en vous-même ; vous craignez de lever les yeux sur moi ! Non, ne redoutez point votre cœur ; vous y retrouverez encore la gloire que vous croyez avoir perdue. L'honneur dans une ame tendre, délicate & passionnée, survivroit... même à la défaite. Votre réputation est un dépôt que vous m'avez confié ; il est sacré pour moi, il le fera toujours. Que demain votre réveil soit calme. Soyez fiere d'avoir vaincu un préjugé barbare qui n'est point la vertu, qui n'en est que le masque. Le crime dont vous vous accusez n'existe que dans votre imagination ardente & encore étonnée. Vous coupable ! vous ! si vous croyez l'être, je le suis donc bien davantage. Ecartons ces idées, ne répandons point d'amertume sur des instans délicieux... Que ne suis-je le témoin de votre repos ! que ne puis-je attendre votre réveil, m'offrir le premier à vos regards, y trouver l'expression de l'amour, & non du repentir ! Pour moi, je n'ai point fermé l'œil ; mais quelle ravissante insomnie ! quelle voluptueuse agitation ! Je me

croyois dans un monde nouveau, je me suis recueilli dans mon bonheur, je m'en suis rendu compte. Tous les sentimens que le ciel nous donne pour charmer & embellir la vie, se disputoient mon cœur; la plus tendre, la plus douce, la plus pure des illusions me reportoit à vos pieds: je croyois encore vous parler, vous entendre, serrer votre main, fixer sur vous des yeux brûlans d'amour, & j'étois bien aise de tenir mon ame éveillée, pour la reposer plus long-tems sur l'image de mes plaisirs. O vous qui êtes tout pour moi, cessez de pleurer, de rougir; ne sachez qu'aimer.

LETTRE LVIII.

Du chevalier, à madame de Senanges.

VOTRE mélancolie, dites-vous, est le seul bien qui vous reste. Eh! n'est-ce rien que d'aimer, que de jouir du bonheur de ce qu'on aime?... Tout le mien s'évanouit, si vous n'êtes pas heureuse.... Je ne la puis souffrir cette importune tristesse où vous semblez vous complaire; je hais le repentir qui vous y attache; je hais le charme que vous y trouvez peut-être, & cette révolte du cœur contre un aveu que la bouche seule a prononcé... Vous voulez donc que je pleure une victoire, hélas! trop incertaine; que je gémissé de vos bienfaits, & que

j'essuie vos larmes , quand votre main a séché les miennes ? Non , l'impression que vous éprouvez est involontaire. C'est une inquiétude vague , produite en vous par une habitude d'indifférence que vous preniez pour le bien suprême , & dont la perte vous afflige , sans que vous sachiez même ce que vous regrettez. Ah ! l'amour , l'amour le plus vrai dissipera ces nuages ; il parviendra , sans doute , à vous tenir lieu de la tranquillité froide que vous avez perdue. Ne me dites plus , ne me dites jamais que vos peines sont mon ouvrage. Ne mêlez point à la douce expression de la tendresse , l'amertume des reproches les plus sensibles. Si vous souffrez par moi , eh , quels sont donc , je le répète , quels sont les plaisirs que vous me supposez ? Croyez-vous qu'il me fût possible de m'isoler dans la possession d'un bien qui , pour être senti , goûté , digne de nous , exige l'accord des volontés , des ames , & cette ivresse mutuelle , sans laquelle l'amour n'est qu'une chimere , une erreur des sens , une imposture qui promet tout , & ne donne rien aux malheureux qu'elle a trompés ? Idole de ma vie , vous par qui je respire , vous l'ame de mon ame , reprenez votre sérénité. Vos inquiétudes me désespèrent , vos regrets m'humilient. Donnez-moi votre confiance , c'est tout ce que mon amour ose exiger du vôtre.



L E T T R E L I X.

De madame de Senanges, au chevalier.

C E repentir qui vous blesse & qui me tue, hé bien, je sens qu'il m'attache encore plus fortement à vous. Pardonnez-moi mes peines, & mes craintes, & mes reproches. Souffrez que je me plaigne à vous de vous aimer trop. Souffrez les derniers efforts d'une cruelle & impuissante raison, qui n'agit sur moi que pour me déchirer. Ah! laissez-moi jusqu'à mon chagrin; d'ailleurs je suis plus tranquille depuis tout ce que vous m'avez promis... Je vous en rends grace, & pourtant vous en êtes plus dangereux pour moi. N'abusez pas de ma reconnoissance, n'en abusez jamais; c'est à vous que je veux tout devoir. Je compte sur vous bien plus que sur moi-même. Votre honnêteté, ma confiance, mon amour, je dirois presque ma foiblesse, tout vous lie; & ce lien qui seroit sans pouvoir sur la plupart des hommes, aura des droits sur vous.

Je reçois votre seconde lettre à l'instant.... Que j'en suis mécontente! Pourquoi cette affectation à me parler sans cesse d'un autre que vous? On m'accuse, je le fais, d'avoir aimé le prince de***; je ne me justifie point d'une telle calomnie: sa passion fut vraie, & mon indifférence connue. Cette inquiétude, ce premier avertissement de l'ame, l'émotion, le trouble

qui effraient & charment la mienne, c'est vous, mon cher chevalier, vous seul qui me les avez fait connoître; aimez votre ouvrage. . . . Mais non, vous soupçonnez ma tendresse; ah, que j'aurois bien le droit de ne pas croire à la vôtre! & j'ai pu céder à l'amour, j'ai pu l'écouter cet amour qui rend injuste, qui fait qu'on a du chagrin, & qu'on en donne! . . . C'est un dieu, dit-on, un dieu! lui! il n'en a que le pouvoir, il n'en a pas la bonté. Je le jure à ses pieds, où je ne voulois jamais être; j'y vais en révoltée, & j'y prends des chaînes nouvelles. Douce & respectable amitié! quand vous remplissiez mon cœur, quand vous lui suffisiez, la défiance n'y trouvoit point de place. Aujourd'hui, j'ai des torts, des alarmes, même des soupçons. . . . Mon état est bien changé!

LETTRE LX.

Du chevalier, à madame de Senanges.

OUI, oui, l'amour est un dieu; je n'ai qu'à vous regarder pour le croire, & m'interroger pour le sentir. Quoi, cette inquiétude, ce premier avertissement de l'ame, ces émotions, ce trouble que vous peignez avec des couleurs si vraies, je suis le premier, je suis le seul qui les aie fait naître en vous! . . . Je jette des regards de dédain sur tout ce qui m'environne, & je

sens, pour la première fois, que l'orgueil peut être un plaisir. Je n'ai plus d'inquiétude, je n'en eus jamais. Je connois, je respecte votre vertu; ce qui séduit tant de femmes, ce qui les éblouit, les mouvemens de vanité qu'elles prennent si souvent pour de l'amour, ne pouvoient agir sur vous; vous n'êtes point susceptible de ces prestiges qui fascinent la raison, étourdissent sur les risques, & nuisent presque toujours, sans intéresser jamais; c'est un cœur qu'il falloit au vôtre. L'amant honnête & sensible que vous avez daigné choisir, veut se croire supérieur à tout, puisqu'il vous l'a préféré.

L E T T R E L X I.

Du chevalier, à madame de Senanges.

HIER, je ne vous ai vu qu'un instant; aujourd'hui, je ne vous verrai pas, ou du moins, ce ne sera qu'avec tout le monde: demain le spectacle, après-demain une autre distraction. Ah dieu! comment ne haïssez-vous pas ce tourbillon qui vous enleve à moi, vous étourdit sans vous plaire, vous emporte sans vous fixer, n'occupe que votre tête, & laisse au fond de votre cœur un vuide que vous sentez, sans vouloir le remplir? Se donner, se donner à ce qu'on aime! que trouvez-vous donc là de si effrayant?... Ah, cruelle, si le mot vous fait peur, que le sen-

timent vous rassure ! Il donne des forces contre le préjugé, il écarte les défiances, il détruit, par un charme secret, toutes les subtilités de la raison, de cette froide raison qui ne vaut pas l'instinct aveugle d'un cœur tendre.

Cependant vos craintes me sont chères ; j'aime jusqu'à vos alarmes. Elles me confirment ce que j'avois toujours pensé ; elles constatent l'aveu le plus charmant que vous ayez pu me faire. Non, si vous aviez aimé, vous ne redouteriez pas tant d'aimer encore. Le premier pas enhardit au second ; les scrupules, qui se sont épuisés dans les efforts d'une première résistance, ne se renouvellent que foiblement à une autre attaque : vous auriez moins de courage, si vous connoissiez mieux le plaisir de succomber. . . . C'est pour moi, pour moi seul, que vous cessez d'être indifférente ! c'est moi qui fis éclore votre sensibilité ! Cette idée m'enivre. Que l'inexpérience du cœur est précieuse, dans la femme qu'on aime !

Avez-vous songé à ce que vous me promîtes hier ? Pourrai-je enfin vous voir, sans craindre les témoins, toujours importuns, souvent indiscrets, & qui m'arrachent les plus doux instans de ma vie ?

Une seule chose peut adoucir mes peines, je me soumetts à tout, mais j'ose. . . . oui, j'ose exiger votre portrait, pour prix de mes sacrifices. Il me consolera du moins en votre absence ; mes yeux qui n'arrêtent sur vous que des regards timides, pourront à loisir se reposer sur votre

image ; elle ne sera point, comme vous, armée d'une raison cruelle ; je pourrai lui peindre mes desirs, la couvrir de baisers, la tremper de larmes, sans craindre de voir repousser ou mes caresses, ou mes soupirs. Si vous me refusez, je doute de votre amour, & tout finit pour moi.

L E T T R E L X I I .

De madame de Senanges, au chevalier.

DOUTER que je l'aime ! lui, en douter ! m'envier jusqu'à un reste de raison qui m'a si mal défendue ! Homme injuste. . . non, vous ne méritez pas cet abandon de l'ame que vous comptez pour rien ; la mienne est à vous, elle n'est plus à moi ; j'aime à vous la laisser toute entière, & vous vous plaignez ! J'ai beau détester la contrainte à laquelle je suis assujettie, regarder comme anéantis pour moi tous les momens que je passe loin de vous ; vous ajoutez vos reproches à mes privations ! elles ne sont pour vous que des raisons pour craindre, des titres pour douter, & non des motifs d'aimer mieux. Vous qui êtes si honnête, vous qui avez toutes les vertus, excepté une seule, qu'encore il vous est permis de ne point avoir, ayez pitié de mon désordre, rendez-moi, s'il se peut, à mes devoirs ; & puisqu'il n'est plus tems de fuir, puisque je ne le peux plus, que je ne le veux

plus, soyez généreux, soyez digne d'un amour souvent contraint, toujours combattu, & dont je crains l'excès. Ne m'accusez point de froideur, n'ébranlez pas une résolution qui ne me coûte que trop. Sûr d'être aimé, sûr de l'être plus tendrement que je n'ose vous le dire, n'arrachez pas à ma tendresse ce qu'on refuse avec douleur, mais ce qu'on n'accorde pas sans crime. Je vous implore pour moi contre vous-même, ... hélas ! contre tous deux. Non, jamais, jamais je ne risquerai de perdre le seul bien qui m'attache à la vie, l'estime de ce que j'aime; cette crainte suffiroit pour me rendre malheureuse : voudriez-vous que je le fusse ? Si quelque chose peut réparer mes torts, c'est le courage de n'en avoir pas de plus grands. Vivre pour vous aimer, vous en donner à chaque instant des preuves innocentes, en chercher, en inventer de nouvelles, voilà tout ce que je puis vous promettre, & ce qui doit vous satisfaire. Dites; si vous aviez le pouvoir de former un être pour votre bonheur, lui donneriez-vous des émotions qui ne tiendroient qu'aux sens ? Seriez-vous assez peu délicat, pour les préférer à celles dont l'amour seroit le créateur, qui font l'ouvrage de l'amant, qu'il fait naître, qu'il développe, qui seroient ignorées sans lui, qui existent par lui, & n'existent que pour lui? ...

P. S. Avez-vous songé à l'importance de la demande que vous me faites ? Mais vous ferez malheureux si je vous refuse ; je suis bien embarrassée !

LETTRE

L E T T R E L X I I I .

De madame de Senanges , au chevalier.

DIREZ - VOUS encore que je ne songe pas à vous ? Eh bien , oui , la voilà cette copie d'une femme dont le courage vous paroît surnaturel , mais dont le cœur est bien foible ! Puissiez-vous en être content ! Puissiez-vous attacher assez de prix au don que je vous fais , pour n'en plus désirer d'autre ! Ah , du moins , que ce présent de l'amour le plus tendre , vous prouve à quel point vous m'êtes cher , & l'excès de ma confiance , & l'abandon de tout ce qui peut s'accorder sans remords ! Je vous aime , je vous le dis , je vous écris sans cesse , je vous donne mon portrait , enfin je n'ai que des reproches à me faire , & je m'applaudis , hélas ! de quoi ? de n'avoir pas les plus grands torts. Il se réduit à cela , ce courage qui vous chagrine , vous étonne , me coûte , & qui mieux apprécié , ne seroit que de la foiblesse. Ah ! dites-moi que vous serez assez reconnoissant pour ne rien exiger , mais jamais rien. Mon dieu ! les prieres d'un amant qui est aimé , qui l'est comme vous l'êtes , ne sont que de la tyrannie. Rassurez-moi ; que toute entière au plaisir de vous voir , je n'aie plus d'effroi. Que mon image , en vous rappelant le sentiment qui m'attache à vous , n'en soit pas la preuve , sans être ma sûreté. Je passe ma vie à craindre

ce qui feroit votre bonheur , à me reprocher ce que je fens , à vouloir ce que je dois , à fouhaiter peut-être le contraire. Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises ? Aimez , difiez-vous , & nous ferons heureux : moi , heureufe ! Ah , oui , fi vous l'êtes ; oui , fi votre amour eft auffi tendre , auffi vrai qu'il le paroît ; & quoiqu'il m'ait ôté le repos , le calme , tout ce qui me fut précieux , je ne regrette rien , pas même la liberté à laquelle je tenois tant , & que j'ai perdue fans retour.

LETTRE LXIV.

Du chevalier , à madame de Senanges.

VEILLAI-JE ? est-il bien vrai ? c'est elle ! là voilà , cette image adorée , ce trésor que mon cœur attendoit , ce gage fans prix d'un amour qui fait tout mon bonheur ! . . . Hélas , combien le peintre eft resté au-deffous de son modele ! Ce font quelques-uns de vos traits ; mais votre ame , où eft-elle ? où eft l'expression , la vie ? Ah , que le pinceau eft impuiffant , pour rendre ces graces inexprimables , que l'esprit donne , que l'imagination multiplie , & que perfectionne la sensibilité ! Je vous tiens , & je vous cherche encore ! N'importe , ce qui manque au portrait , mon cœur l'ajoute.

Puiffiez-vous (c'est vous qui parlez) attacher

assez de prix au don que je vous fais , pour n'en pas exiger d'autres ! Que vous me rendez peu de justice ! Ce ne sont point les privations qui m'effraient ; tant qu'elles ajouteront à votre bonheur , je souffrirai tout ce qu'elles enlèvent au mien ; mais , cruelle , voulez-vous commander aux mouvemens involontaires de l'ame ? Voulez-vous enchaîner ce feu qui la dévore , l'embrase , & s'augmente par les efforts qu'on fait pour l'éteindre ? Pour vous former un amant à votre choix , il faudroit donc anéantir l'amour. Ce que je vous dis n'est point la satire de votre système ; je le trouve barbare , injuste peut-être ; cependant je le respecte : n'étant pas le fruit du caprice , il est l'ouvrage de la vertu ; & toutes les fois qu'il ne s'agira que de moi , vous êtes bien sûre du sacrifice ; ma vie est à vous. Eh , quel seroit mon triomphe , s'il étoit payé de vos larmes ! Je ne veux point d'une félicité qui vous arracheroit des soupirs ; je ne veux point dérober à la foiblesse ce que la volonté me dispute , ce que le vœu du cœur ne m'accorde pas ; j'aime mieux souffrir toujours , oui toujours , que de mériter un reproche par une témérité peu délicate , & des emportemens qui humilient , quand ils ne sont point partagés. Mais en me réduisant à cette façon d'aimer , ne croyez pas que j'en sois plus paisible , moins inquiet , ou moins difficile : les besoins de l'ame se multiplient , à proportion de ce qu'on ôte aux sens ; l'amour ne veut rien perdre , il n'y a point de privation qui ne doive lui valoir une jouissance. Ce que

vous m'ôtez d'un côté, vous me le rendrez de l'autre ; moins je suis exigeant sur les preuves, plus je le ferai sur les sentimens, & vous devez m'aimer d'autant plus, que vous me rendez moins heureux.

LETTRE LXV.

Du chevalier, à madame de Senanges.

CIEL ! qu'éprouvai-je ? quelle ardeur féditieuse s'allume dans mes veines, y coule avec mon sang ? D'où vient mes yeux sont-ils chargés d'un nuage qui leur dérobe tout, excepté vos charmes ? Je ne puis me les rappeler, sans un trouble enchanteur & cruel à la fois ; ils tyrannisent ma pensée, ils sont toujours présens à mon cœur ; & quand je m'arrache à vous, j'emporte avec moi leur image & mon supplice ; oui, mon supplice ! Mes jours, mes nuits, tous les instans de ma vie sont marqués par une agitation douloureuse, par les tourmens d'un amour contraint, & qui renaît toujours plus vif, pour vous être toujours immolé. Les rêves même les plus doux, ne sont que des lueurs rapides qui me replongent plus avant dans l'infortune : une réalité barbare me fait expier jusqu'à mes songes ; & peut-être voudriez-vous m'enlever encore ces fantômes de mon imagination. Oh, si vous saviez ce que je souffre, de com-

bien de larmes secretees , de soupirs brûlans il me faut payer le triomphe inhumain dont je meurs , & dont peut-être vous vous applaudissez !..... Qu'ai - je promis , ô Dieu ! Quel horrible ferment ! Aurai - je la force de le tenir ? Quel complot avons - nous fait à l'envi contre les droits de la nature & de l'amour ! En vain je m'encourage à remplir cet engagement odieux ; je soupire , malgré moi , après l'instant du parjure. Ah , pardon !... je m'égare ; je vous offense , je me déteste ; mais jugez vous-même de ma situation ; rappelez - vous notre dernière entrevue. Vous m'aviez ordonné de vous faire la lecture d'un ouvrage nouveau. Hélas , une distraction bien pardonnable ramena mes yeux sur vous ; ils s'y arrêterent avec un attendrissement que je ne pus cacher , & le livre échappa de mes mains , sans qu'il me fût possible de le reprendre ! Après quelques momens d'un silence... qui disoit tout , j'allai tomber à vos pieds. Par un mouvement dont je ne fus pas maître , je pris une de vos mains , que je baignai de larmes : mon trouble augmenta , je vous ferrai contre mon cœur , & il sembloit qu'il alloit s'ouvrir pour vous recevoir. C'est alors que vos yeux , ces yeux si doux s'armerent de sévérité. Vous m'enviez jusqu'à l'innocente expression d'un sentiment dont vous souffrez l'hommage , & vous condamnez son excès , qui seul peut en ôter le crime. Ah , cruelle , défendez donc à mon cœur de palpiter d'amour en votre présence ! défendez donc à vos regards d'y ral-

lumer sans cesse cette flamme que le respect y tient renfermée, & qui s'irrite par l'obstacle !

Pourquoi tous vos mouvemens semblent-ils dirigés par les graces, & peignent-ils la volupté ? Pourquoi votre haleine seule suffit-elle pour enflammer l'amant qui vous approche ? Pourquoi cette bouche si fraîche, semble-t-elle appeler le baiser qui l'effarouche ? Hélas ! si vous voulez m'imposer toutes les privations, pourquoi m'environner de tous les attraits. . . . Il faut donc que mon tourment naisse du sein des délices ; il faut que je me précautionne en vous abordant, contre les élans de l'ame, le charme des yeux, & les écarts même de la pensée ! Vous n'allumez le desir, que pour en exiger le sacrifice : tous ces effets de l'amour, qui deviennent sacrés par leur cause, toutes ces émotions du cœur, dont les sens ne sont que les interpretes, tous ces tributs de la sensibilité, vous paroissent autant de crimes ; & quand je ne suis que le plus tendre des hommes, vous m'en croyez le plus coupable ! . . . & vous m'aimez ! Non, vous vous êtes trompée, sans doute. . . . Reprenez l'aveu qui vous a tant coûté. . . . que dis-je ! Ah ! gardez-vous de me croire : plaignez le désordre où je suis, & laissez-moi votre amour, dussé-je mourir de mes tourmens.



L E T T R E L X V I.

De madame de Senanges, au chevalier.

J'AI trop attendu.... mais je prends enfin ce parti qui m'est plus affreux que la mort. Je vais vous éviter.... il le faut, je le sens.... Ah! pourquoi, cruel, m'y avez-vous forcée? C'en est fait, je renonce au bonheur, à la vie, à vous. Je ne passerai plus mes jours à vous souhaiter, à vous attendre, à vous voir. Mes yeux ne rencontreront plus les vôtres; & mon cœur, le cœur vrai dont vous doutez, lorsqu'il est tout entier à l'amour le plus tendre, ce cœur qui n'est rien pour vous, si la honte n'en accompagne le don, malheureux par vous & jamais guéri, conservera toujours un souvenir cher & des regrets douloureux du bien dont il se prive. Je me trompois, hélas! je cherchois à me tromper. J'osois compter assez & sur vous & sur moi, pour me consoler d'un aveu, dont la délicatesse de vos sentimens me voiloit le péril & le crime. Vaines chimères d'un cœur qui s'abusoit! Elles sont évanouies; je vous fais souffrir, je ne puis soutenir cette idée; j'ai du courage, sans doute; & si le supplice de refuser ce que j'aime ne tourmentoit que moi, je trouverois des forces pour le supporter; mais votre peine m'est horrible: ce n'est qu'en vous fuyant, qu'il me sera possible de n'y pas céder. Quels reproches vous m'a-

vez faits la dernière fois que nous nous sommes vus ! Quelle lettre vous m'avez écrite aujourd'hui ! Plaignez-moi , sans me haïr , sans m'accabler davantage. Je dois lever le bandeau qui me sert trop bien : voyez-moi telle que je suis ; vous ne croirez plus alors que ma perte soit irréparable. Vous fûtes heureux avant de me connaître , & vous le ferez , hélas ! sans moi Il est des femmes plus séduisantes ; aucune ne vous aimera autant ; mais vous accordant plus , elles vous conviendront mieux. Vous plairez , vous aimerez , vous m'oublierez . . . je le veux ; oubliez-moi ; laissez-moi en mourir , & payer avec joie votre tranquillité , de la perte de ma vie. Eh , puis-je y être attachée ? elle va m'être affreuse. Je m'arrache à l'objet dont j'aurois voulu ne me séparer jamais. Je n'ai plus rien à craindre , ni à regretter.

Gloire imaginaire , devoirs affreux , préjugé que j'abhorre & respecte , vous me privez de mon amant. C'est donc à vous que j'immole aujourd'hui bien plus que moi . . . Non , jamais je ne l'aurois pu , si je n'avois pas vu hier que le sentiment le plus tendre , & dont je vous donne des preuves si vraies , faisoit bien plus votre tourment que votre félicité. Mes forces m'abandonnent. Jamais je ne vous ai tant aimé ; & si je disois un mot de plus , ce seroit peut-être . . . Ne nous voyons plus . . . Adieu . . .

L E T T R E L X V I I.

Du chevalier, à madame de Senanges.

QUEL affreux réveil ! qu'ai-je éprouvé en lisant votre lettre ! Un frémissement universel s'est emparé de moi, & dans ce moment j'eusse désiré mourir, si j'avois pu serrer votre main, lire mon pardon dans vos yeux, & emporter la satisfaction d'être encore aimé. . . . Vous, m'éviter ! ne me plus voir ! . . . O ciel ! vous le voulez. . . . Un coup de poignard m'eût été moins sensible que cet arrêt. . . . Le voilà donc ce bonheur que j'attendois de l'amour le plus tendre ! Il faut renoncer à tout Il faut vous fuir. . . . Je ne puis prononcer ce mot sans la plus profonde douleur. Je voudrois que vous puissiez entendre mes cris, & les sanglots d'un cœur que vous assassinez. . . . Je tombe à vos pieds. Ma généreuse, mon adorable amie, s'il vous reste une étincelle d'amour, que dis-je ! . . . si la pitié vous parle en ma faveur, pardonnez-moi, pardonnez des reproches que je déteste, dont je rougis, dont je suis la victime. . . . Aimez-moi toujours, ne m'abandonnez jamais. . . . Je vous jure dans cet instant sacré, dans cet instant de pleurs, de déchirement & de désespoir, que je vais mettre mon étude éternelle à vous faire oublier le crime trop excusable, hélas ! de mon ivresse & de vos charmes. Je vous plairai par mes

sacrifices : ils ne me feront point pénibles, non ; encore une fois, ils ne me le feront pas, recevez-en le ferment. . . .

Ne m'accablez point, ne me livrez point à moi-même. Si vous êtes inflexible, je pars, je cours m'ensevelir. . . . Je suis hors de moi, je ne me connois plus. . . . Voulez-vous ma perte ? Daterai-je mon infortune du jour où je me suis enivré d'amour pour vous ? Hélas ! je suis assez puni ; & vous-même, cruelle, vous-même, si vous pouviez me voir, vous croiriez que je le suis trop. Ecrivez-moi, je vous en conjure, & permettez-moi d'aller sur-le-champ me jeter à vos pieds, ou vous deviendrez coupable à votre tour. Je vous croirai barbare, si vous n'êtes pas sensible dans le moment où je mérite le plus que vous le soyez. Gardez-vous de m'interdire votre présence ; elle est ma vie. Ma faute m'éclaircira, elle va épurer mon cœur. . . . il sera délicat, désintéressé, il sera digne de vous. Haïssez-moi, méprisez-moi, si je trahis ma promesse. Vous que j'adore, que j'idolâtre, ne craignez point que je manque de courage. L'excès du sentiment me soutiendra : il me donnera la force de souffrir, ou plutôt il suffira pour mon bonheur.

J'attends votre réponse, elle va décider de mon sort, songez-y ; je tremble. . . . les minutes vont me paroître des siècles. . . . Adieu. . . . feroit-ce pour jamais ? . . . Je n'en puis plus ; je tombe d'accablement, & à force de pleurer, je ne vois plus ce que j'écris.



BILLE T

De madame de Senanges , au chevalier.

HÉLAS ! non , je ne suis point barbare. Votre douleur , votre lettre , vos promesses , je cede à tout cela , je vous verrai.... Ah ! puis-je vous affliger ? Songez à vos sermens , mon cœur les reçoit , il ose y compter. Mon état ne differe pas du vôtre.... Je vous aime plus que ma vie , je vous verrai aujourd'hui , je vous verrai , j'y consens.... ah dieu !.... résister à vos larmes ! je ne le puis....

BILLE T

De madame de Senanges , au chevalier.

AH , plaignez - moi ! Ne suis - je pas obligée d'aller passer quelques jours au château de ***, chez madame de *** ma parente ? Je vais la voir tous les ans dans les premiers jours de septembre , & c'est un devoir dont je ne puis me dispenser. N'allez pas m'en vouloir. Je vous quitte , hélas !... vous n'êtes que trop vengé.



LETTRE LXVIII.

De madame de Senanges, au chevalier.

QUAND je suis arrivé ici, on étoit à la promenade. J'ai passé deux heures à relire vos lettres, à songer à vous, & j'attendois sans impatience le retour de plusieurs personnes qui sont, comme moi, habitantes de ces lieux.

Qu'elles sont heureuses, toutes les femmes avec lesquelles je suis ! Je les crois indifférentes ; rien ne trouble leur repos, leurs jours sont sereins, leurs nuits tranquilles, elles jouissent de tout ; & moi, dans l'ombre des forêts, comme au milieu du tumulte de Paris, je suis toujours la même. Le calme de la campagne n'en apporte point à mon cœur. Il n'est qu'un plaisir, qu'un bien, qu'un bonheur pour moi ; mes yeux même n'apperçoivent plus le reste.

J'étois hier dans un bosquet où la lumière pénètre à peine, inaccessible à tout, excepté à l'amour. Votre image l'embellissoit, votre absence m'y faisoit soupirer ; & malgré ce que j'y desirois, j'aimois à y être. Le silence de ce lieu, son obscurité, un ruisseau dont le murmure invite à la rêverie ; tout s'y rassemble pour charmer les indifférens, & enivrer ceux qui ne le sont plus. J'y restois, je ne pouvois le quitter ; & j'y ferois encore, si l'on n'étoit venu m'en arracher : mais tout cela n'est rien, sans ce qu'on

aime. Quand les autres admirent, moi je regrette. La nature feroit un effort pour moi, elle deviendrait plus belle & plus riche, elle étonneroit davantage l'univers, qu'elle ne m'offriroit que mon amant.

L E T T R E L X V I I I.

Du chevalier, à madame de Senanges.

ENFIN vous voilà de retour ! je renaissais... l'air qui m'environne m'est moins nécessaire que votre présence : me tiendrez-vous parole ? Exécuterons-nous le charmant projet que nous avons formé avant votre départ ? Que j'ai de choses à vous dire ! J'ai reçu des lettres de madame d'Ercy, je vous les montrerai... Elle a déjà chassé le marquis, & ne demandoit pas mieux que de me rappeler ; vous jugez comment cette fantaisie prendra sur moi. Elle est déchaînée contre vous ; elle s'exhale en menaces, & jure de vous poursuivre jusqu'à son dernier soupir. Le caractère de cette femme m'épouvante ; mais n'en redoutez rien. Je veillerai sur ses démarches, & je saurai bien vous mettre à l'abri de ses noirceurs, je ne voulois pas y croire. Le marquis part avec le maréchal de *** son oncle, nous allons en être débarrassés. Quels êtres ! oublions-les, pour ne nous occuper que de notre amour ; songez à ce que vous avez promis ; je vais donc vous revoir !

L E T T R E L X I X .

De madame de Senanges , au chevalier.

EH bien ! venez , mon cher chevalier , venez souper ce soir avec moi : nous serons seuls ; vous l'avez souhaité , j'y ai réfléchi , & j'y consens. Je trouve au fond de mon cœur tout ce qui peut m'assurer du vôtre , & , dans le sacrifice d'une vaine chimere de bienfiance , le plus doux des plaisirs. Mon amour est pur , le vôtre n'est pas moins honnête ; ma conscience est tranquille : elle s'endort dans le sein de la probité. Je suis sous la sauve-garde de mon amant ; l'ombre du doute seroit injurieuse à tous deux ; & si jamais je dois craindre l'un de nous , il est impossible que ce soit lui. Tout nous sert , le ciel même nous favorise ; je ne l'ai jamais vu si serein ; pas un nuage qui l'obscurcisse. Depuis que vous m'aimez , la nature est plus riante : on se plaint aujourd'hui de la chaleur ; eh bien , l'abattement où elle me jette a du charme pour moi ; & puis , j'ai une idée , un projet qui m'enchanté. Nous souperons dans le joli bosquet qui est sous mes fenêtres ; nous aurons le plus beau clair de lune du monde ; sa lumière est faite pour l'amour. Point de riches tapis , point de lambris dorés ; des gazons bien frais , des palissades de chevre-feuilles & de jasmins , des arbres bien verts , voilà le lieu où vous serez attendu. Nous n'y

regretterons point l'art ; & nous jouirons à la ville , de la simplicité des campagnes. Tout ce que les indifférens n'apperçoivent point , sera senti : nous serons ensemble. Non , il n'est de volupté vraie que celle qui est pure ; l'ame ouverte au remords est fermée au bonheur. Nous nous aimerions moins , si nous avions quelque chose à nous reprocher. Combien j'aime à me dire : je lui confie le soin de ma gloire ; elle lui est aussi chere qu'à moi-même : son cœur est ma vie ; il le fait , & ne peut l'oublier ! Il ne ressemble point aux autres hommes ; je l'aime , il est heureux : ma confiance est fondée. Celui qui mérite un sentiment , n'exige point de preuves ; l'aveu du mien n'est pas un tort , mon amant est vertueux.

Mais comment ai-je pu combattre un penchant dont vous étiez l'objet ? Il m'affligeoit , je vous ai craint ; que j'étois injuste & malheureuse !

Adieu ; je fors pour affaires , je rentrerai pour vous recevoir. Mon cœur est pénétré d'une joie bien douce ; nulle alarme ne s'y mêle. Que j'aurai de peine à ne pas dire votre nom à mes juges ! Vous m'avez donné l'être ; un néant affreux m'environnoit ; j'existe enfin , je vis pour vous.



L E T T R E L X X.

Du chevalier , au baron.

Q U' A I - J E fait , malheureux ! j'ai trahi la confiance , l'amour ; je dirois presque la probité , s'il étoit possible que l'être qui la respecte en vous , l'eût tout - à - fait perdue. Non , mes remords n'ont point assez expié ma faute. Je me condamne à rougir devant vous. La honte est le supplice , & le besoin du coupable qui appartient encore à la vertu : je me dégrade à vos yeux , pour me réhabiliter aux miens.

J'étois heureux ; j'avois l'espoir de l'être davantage ; j'ai tout détruit. Par où commencer un récit affligeant pour votre ame , flétrissant pour la mienne ? ... Ah ! cette foiblesse est un tort de plus

Vous le savez , je m'applaudissois des impressions que je faisois par degrés sur le cœur de madame de Senanges ; chaque jour développoit un sentiment en elle , & voyoit éclore un plaisir pour moi. Je crus que je ne pourrois survivre à l'aveu de sa tendresse. La rigueur des devoirs qu'elle m'imposoit étoit adoucie par le charme de lui obéir ; les retours sur moi - même étoient plutôt des recueillemens de l'amour , que des desirs d'en augmenter les droits. Je luttois contre des sens actifs , un physique tout de feu , par
le

le secours d'une ame plus ardente encore, & je me nourrissois de cet orgueil délicat qui fait jouir de ce que le cœur sacrifie.

Madame de Senanges alla passer quelques jours à la campagne. Je l'avois suppliée, avant son départ, de me donner à souper tête à tête avec elle, le soir même de son retour (c'étoit hier); elle me l'accorda, par un excès de confiance qui la peint, qui m'accuse, & me rend plus criminel. Jamais malheur ne fut précédé par des apparences si riantes, hélas! & si trompeuses. Tout étoit préparé sous le berceau le plus solitaire du jardin. La lune qui perçoit à travers les charmes, sembloit se plaire à éclairer de ses rayons mystérieux le bonheur de deux amans. Un vent frais agitoit à peine les bougies, mais nous envoyoit tous les parfums dont l'air étoit embaumé. Les étoiles brilloient du feu le plus doux. Je voyois la nature plus intéressante, je la voyois à côté de madame de Senanges; & tout ce qu'elle embellissoit, me sembloit être son ouvrage. Avec quel attendrissement je contemplois cette femme charmante, à qui j'étois redevable d'une existence dont je n'avois pas encore d'idée! Vous peindrai-je sa gaîté douce & spirituelle à la fois? Elle se livroit à son amant avec la sécurité de l'innocence, l'estimoit assez pour n'en rien craindre, & croyoit trouver sa sûreté dans la naïveté même de son abandon. Je ne fais quelles délices ignorées jusqu'alors, couloient au fond de mon ame, & la pénétoient d'une

joie inexprimable & profondément sentie.

Après le souper, nous nous perdimes dans le petit bois; & quoique je fusse embrasé de tous les feux du desir, je n'eus pas à me reprocher la tentation d'une témérité; je n'imaginois pas que mon bonheur pût aller plus loin... j'étois à côté d'elle; j'étois seul avec elle; j'étois aimé. L'excès de ma félicité sembloit m'interdire une espérance qui, en me promettant des plaisirs plus vifs peut-être, m'en auroit ôté de plus délicats. Un enthousiasme secret m'élevoit au dessus de moi-même; il est des momens où l'amour a quelque chose de sublime.

L'heure où elle se couche, cette heure fatale vint à sonner, & je crus soudain qu'un rideau se tiroit sur toute la nature. J'obtins cependant que nous ferions encore un tour de promenade, avant de nous séparer. Un seul moment qu'elle m'accorda fut la cause de mon crime. Je ne remarquai qu'alors une des portes du jardin, par laquelle on peut sortir de chez elle; je me souvins qu'une fois, en plaisantant, j'avois essayé de l'ouvrir avec une de mes clefs, & que j'y avois réussi; ce souvenir me fit naître l'idée bien innocente dans son principe, mais affreuse dans ses effets, de rester jusqu'au jour, & de respirer, au moins, le même air que madame de Senanges. Je la reconduisis, & la quittai avec moins de regret, dans l'espérance de veiller près d'elle.

Alors je feignis de me retirer; & sans que ses gens m'apperçussent, je me glissai dans le jardin,

où je me félicitois d'une supercherie que justifioit à mes yeux la pureté de mes intentions. J'atteste ici l'honneur, j'en jure par madame de Senanges elle-même; j'étois aussi loin de former un projet qui pût l'offenser, que de renoncer à mon amour pour elle. Je me livrois à l'enchantement de ma situation; j'ouvrois mon ame à une foule de sensations inconnues aux amans ordinaires; mon imagination se remplissoit d'une féerie voluptueuse; tous les rêves du bonheur venoient enivrer mes sens & aliéner mes esprits... je n'habitois plus la terre. Le silence de la nuit, son calme attendrissant, la clarté sombre des cieux me partageoient entre l'extase & le délire; je me croyois dans un sanctuaire, dont madame de Senanges étoit la divinité.

Les fenêtres de sa chambre étoient restées entr'ouvertes, à cause de l'excessive chaleur; on n'avoit baissé que les jalousies. Je m'en approchai en tremblant: je retenois mon haleine; mon cœur palpitoit; des larmes brûlantes tomboient de mes yeux; & sans m'appercevoir du desir, j'étois comme accablé par l'excès de mon amour. Revenu de ces défaillances, de ces langueurs passionnées, j'allois chercher les vases de fleurs qui ornent le parterre, & je les plaçois sous sa croisée, afin que leurs parfums pussent arriver plus vite jusqu'à ma belle maîtresse.

Enfin, le jour se leve & m'avertit de m'éloigner. Je ne fais quel démon ennemi de mon bonheur, me suggéra le desir coupable de la

voir, de l'admirer pendant son repos. Les fenêtres de sa chambre sont fort basses & presque au niveau du jardin; voici l'instant du forfait, de la honte & du repentir.

Un frémissement s'empare de moi; je m'arrache de ce lieu, j'y suis ramené; je le quitte encore, j'y reviens toujours. D'une main à la fois audacieuse & timide, je lève les jalouses; je franchis ce foible obstacle, & me voilà dans l'asyle que j'aurois dû respecter! Quel tableau! Madame de Senanges endormie! c'est la peindre que la nommer! Jamais rien de si ravissant ne s'offrit à mes regards! Ses paupières formoient un voile qui, en cachant l'éclat de ses yeux, n'empêchoit pas qu'on n'en devinât la beauté. Une gaze légère laissoit appercevoir la blancheur de son sein..... Que dis-je! son attitude, quoiqu'abandonnée, étoit encore décente; la pudeur ne peut la quitter, même pendant le désordre du sommeil. J'étois immobile d'admiration & de plaisir; je n'entrevois pas même la possibilité d'attenter à ses charmes. C'étoit mon ame qui jouissoit; mes sens étoient enchaînés par le respect, & je m'étois prosterné devant cet ange, dont je n'osois approcher.

Acheverai-je, ô ciel, ai-je pu survivre à cet oubli de moi-même! Cher baron, tandis que je m'enivrois à genoux d'une vue aussi dangereuse, madame de Senanges me parut agitée d'un rêve qui lui arrachoit par intervalles quelques mots confus & inarticulés. Parmi ces pa-

roles peu distinctes, je lui entends prononcer mon nom. Je ne peux vous exprimer ce que je sentis dans ce moment : mes yeux ne voyoient plus, un nuage m'environnoit ; il sembloit que mon cœur se détachât de moi pour s'élançer vers elle ; je crus qu'elle m'avoit appelé ; je crus que ses bras s'étendoient pour me chercher ; je m'y précipite ; mes lèvres ardentes se collent sur les siennes ; je couvre son sein de baisers, & mes caresses alloient ne plus connoître de frein.... Elle s'éveille avec des cris affreux & un effroi.... que je méritois d'inspirer.....

Combien la vertu est imposante ! que son indignation est terrible ! Madame de Senanges me reconnoît, me foudroie d'un regard, & m'anéantit avec ce seul mot : *lâche, & c'est ainsi que tu aimes !* Mes yeux se noient de larmes, je veux répondre, & ne le puis ; ma voix se perd dans les sanglots ; je sors avec la confusion, le trouble, le déchirement & les remords d'un vil scélérat qui vient de profaner un temple, & de commettre un sacrilège.

Heureusement aucun des gens n'étoit encore levé. Me soutenant à peine, je descends dans le jardin, dans ce jardin si beau il n'y a qu'un instant, & qui me parut affreux alors : je gagne la porte, je l'ouvre & m'échappe. Rentré chez moi, je m'évanouis : le fidele Dumont me donne en vain du secours, je reste sans connoissance pendant près de deux heures, & je ne la reprends que pour vous faire ce récit, qui contient ma

destinée. Je ne vous demande point de conseils ; il n'en est plus pour moi. Accablez-moi de reproches ; je les mérite. J'ai tout perdu ; je suis le plus coupable des hommes. Mon ami , perdrai - je aussi votre estime ?

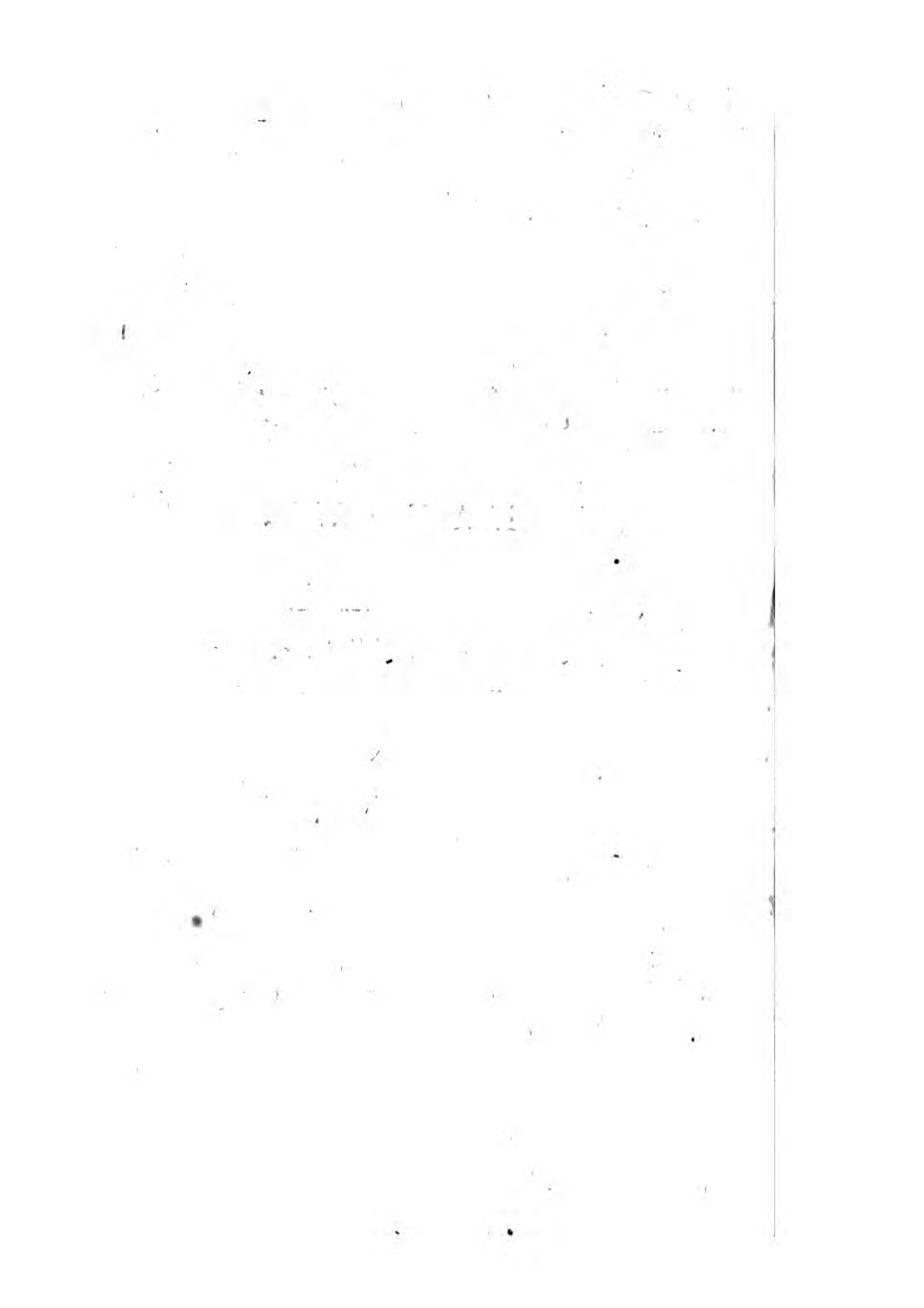
Fin de la première partie.



LES SACRIFICES

DE L'AMOUR.

SECONDE PARTIE.





L E T T R E S
DE LA VICOMTESSE
DE SENANGES,
ET DU CHEVALIER
DE VERSENAI.

L E T T R E I.

De madame de Senanges, au chevalier.

Je doute si je veille . . . j'ouvre des yeux presque éteints par les larmes ; je les referme avec effroi : je voudrois me dérober au jour , il m'est horrible ; il n'éclaire plus que mon déshonneur , ou plutôt le vôtre. Vous que j'abhorre aujourd'hui , qui êtes-vous ? Je ne vous connois plus . . . que dis-je ! mon malheur est de vous connoître , de vous haïr . . . sur-tout de vous mépriser Quoi , je m'étois avilie jusqu'à t'aimer , jusqu'à t'en faire l'aveu ! Je t'en croyois digne ; & cette erreur que tu m'arraches , que tu as eu la bar-

barie de m'arracher , hélas ! je la regrette... elle ne peut renaître. Vous n'excitez plus en moi que de la colere, de l'indignation , je dirois de la pitié. si vous étiez susceptible de remords : mais celui qui voulut abuser de mon sommeil , qui put ne pas respecter l'asyle de l'innocence , & le cœur qui s'étoit confié à lui , n'est pas fait pour le repentir. Jouissez des pleurs que vous me coûtez , de mon désespoir & de ma honte. Moi, de la honte ! je n'en ai que pour vous je suis pure à mes yeux ; ma vertu est toute entière , je l'ai conservée au milieu de vos transports : vous êtes le seul coupable , le seul à plaindre.

Ah , que ne puis-je , au prix de ma vie , effacer de la vôtre l'instant qui vous dégrade ! Je vais partir ; le séjour que vous habitez m'est odieux ; votre présence me seroit insupportable. Je ne puis vous fuir trop tôt ; je ne serai jamais assez loin de vous. Que j'aimerai les lieux où l'on ne vous connoît pas , où l'on est assez heureux pour ne pas vous connoître , où je n'entendrai pas prononcer votre nom ! ... J'y retrouverai le bonheur.... Que dis-je ! il n'en est plus pour moi ; il ne peut rentrer dans le cœur d'où vous êtes sorti. Je pleurerai toujours mon sentiment , l'opinion que vous m'avez forcée de perdre ; & si je vous pleurois , vous ! ce seroit le comble de mes maux.... Je me défie de la haine que j'ai pour toi ; serois-je assez infortunée , pour t'aimer encore ? Quel empire vous aviez sur l'ame que vous venez de déchirer ! Le ciel me punit ;

vous m'étiez plus que tout, plus que lui-même. Combien j'en rougis ! Ne me répondez point ; accordez-moi cette dernière grace. Je sentirai le tourment de vous avoir une obligation ; mais il faut m'y soumettre : eh ! que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez éclairée, vous me rendez à moi-même : mon ressentiment s'affoiblit, mon amour expire. Je suis tranquille. . . . je vous pardonne.

L E T T R E II.

Du chevalier, à madame de Senanges.

Vous avez trouvé le secret d'ajouter à l'horreur de ma situation. Je m'attendois à des reproches ; plus ils sont cruels, plus ils m'ont semblé doux ; mon cœur les imploroit, il fouhaitoit que votre propre main déchirât sa blessure. Coupable d'un crime envers vous, profanateur de la vertu même, j'avois besoin de votre courroux ; mais le calme qui lui succède, votre affreuse tranquillité, votre froid pardon, sont des raffinemens de vengeance que je n'imaginois pas. J'aime mieux votre haine, que de vous voir, un seul moment, insensible à mes torts, que dis-je ! à mes forfaits. C'en est un d'avoir passé la nuit chez vous, sans que vous le fussiez, & de vous avoir exposée à tous les soupçons qu'entraînoit une pareille imprudence ; c'en est un autre d'a-

voir forcé votre asyle ; l'audace qui suivit , les réunit tous , & vous êtes paisible ! & c'est moi qui suis obligé d'exciter votre ressentiment ! Ah ! vous êtes plus barbare que vous ne croyez l'être. Vous me méprisez , dites-vous ! . . . Non , non ; vous ne me méprisez pas. Le délire des sens n'est point une bassesse du cœur. Je n'ai point eu de projet , je le jure à vos pieds : je peux manquer de raison , jamais de vertu ; l'homme honnête ne s'en écarte un instant que pour y revenir avec plus d'ardeur. Pouvois - je donc être insensible à la vue de tant de charmes ? . . . Ils m'ont perdu , ils me justifient. Où m'égaré-je encore ? ô vous , l'arbitre de ma vie , ô vous , mon juge suprême , excusez un transport que mon cœur dément ! Il est loin de s'absoudre , ce cœur qui vous adore , qui vous a offensée , & qui ne se plaint de rien , que de n'être pas assez puni. Si vous daignez encore me voir , la pâleur de mon front , l'abondance de mes larmes , le remords vrai qui me tourmente , tout vous prouvera trop à quel point je m'accuse , combien mon supplice me semble mérité. . . . Est-il vrai ? vous allez partir ? vous ? je ne vous verrois plus ? Gardez-vous d'accomplir cette résolution ; craignez un amant que l'amour rendit insensé , & qui le deviendrait encore plus par le désespoir. . . . Je ne fais où je suis. . . je frémis , je pleure , & crains tout. . . . Est-il un désert , une rive sauvage , un antre inhabité , où je ne vous suivisse ? La terre a-t-elle une solitude où je n'allasse vous chercher ? Après le crime qu'elle m'a fait commettre , ma passion

est capable de tout ; elle croit parmi mes torts , mes regrets , mes sanglots. Vous voir ou mourir , voilà le vœu , voilà le cri de mon cœur ; il doit retentir dans le vôtre. Vous me défendez de vous écrire ; peut-être vous ne me répondrez pas ! cette idée m'accable ; je frissonne ; je ne puis achever. . . . Adieu , cruelle.

L E T T R E I I I.

Du baron , au chevalier.

L A I S S E Z - M O I , ne m'écrivez plus ; qu'ai-je besoin de vos confidences ? J'aimois à vous croire supérieur même à l'opinion que j'avois de vous ; j'embrassois cette chimere. Si vous ne suiviez pas tous mes conseils , au moins vous en connoissiez le prix , & j'étois consolé de l'excès de votre passion , par la délicatesse que je supposois dans vos sentimens. Aujourd'hui , qu'ai-je à espérer , qu'ai-je à vous dire ? Si l'amour n'est pas plus pur ni plus noble dans votre cœur que dans un autre , êtes - vous digne encore de l'amitié ? Vous manquez à tout , en blessant cet amour , qui devoit être en vous le gage de toutes les vertus. Vous insultez à la plus respectable des femmes , vous affligez votre ami & le sien ; vous vous fermez le cœur de tous deux , & vous n'osez rentrer dans le vôtre. Le voilà , cet héroïsme dont vous étiez si vain ! Il enflam-

moit votre tête, sans échauffer votre ame. O ma vertueuse amie, j'étois bien inspiré, quand je voulois vous précautionner contre des soins perfidés, & vous détourner d'un piège couvert de fleurs ! Combien vous devez pleurer, en vous rappelant ma dernière lettre ! Je pleurois en l'écrivant ; il sembloit que je prévisse l'outrage qu'un ingrat vous réservoir.

Falloit-il choisir madame de Senanges ; pour la rendre le jouet de vos desirs effrénés, & la victime de votre emportement ? Vous n'aviez point de projet ! . . . la belle excuse ! si vous en aviez été capable, je ne daignerois pas vous montrer de la colere ; vous seriez vil, & je me défendrois de prononcer jusqu'à votre nom. Je n'ai jamais été un moraliste chagrin ; mais je suis inexorable sur les foibleffes qui attaquent le bonheur d'un être & la probité d'un autre. Si madame de Senanges étoit une femme ordinaire, je vous blâmerois, parce que l'abus de la confiance est toujours condamnable ; mais vous n'auriez affaire qu'à mon esprit ; mon cœur ne feroit point affecté. il l'est plus que je ne puis vous le dire. Quelle femme vous rendez malheureuse ! Songez donc à ses combats, à ses peines, à tout ce qu'elle a souffert avant l'aveu, au repentir qui l'a suivi. Pour comble de maux, vous la forcez à vous haïr, quand elle commençoit à attendre son bonheur du plaisir de vous aimer.

Je ne m'arrêterai point sur cette image ; je deviendrois dur, je ne veux être que vrai. Si

mon ton vous déplaît, vous êtes perdu. Ressayez-vous de ma liaison intime avec votre pere; ses dernières paroles furent pour me recommander son fils; & c'est dans son cœur expirant que j'ai déposé le serment de l'amitié. J'ai suivi avec complaisance les progrès de votre éducation; mais c'est pour votre début dans le monde, que j'ai gardé mon zèle. J'ai rempli jusqu'ici, & je remplirai jusqu'à la mort, les engagements que j'ai pris; seriez-vous jamais assez vicieux, pour me forcer au parjure?

Votre lettre m'a indigné d'abord; elle a fini par me toucher, parce que je vous estime encore assez pour vous croire très à plaindre. Il est question maintenant de réparer. Il faut que madame de Senanges puisse estimer un jour l'être qui fut un moment méprisable à ses yeux. Qu'elle retrouve un amant digne d'elle, & vous êtes sûr alors de retrouver un ami.

L E T T R E I V.

Du chevalier, au baron.

JE vous ai fait l'aveu de ma faute, quand je pouvois vous la taire; & qui ne craint point de s'humilier devant son ami, est digne de le conserver. Le ton de votre lettre m'a affligé, & c'étoit, je crois, votre intention; mais il ne m'a point aigri. Je fais tous les droits que vous avez

sur mon cœur ; & le premier , à mes yeux , c'est cet attrait indépendant , cette pente si douce , cette sympathie qui indique à une ame celle qui lui convient le plus , pour recevoir les épanchemens de ses plaisirs , de ses peines , même de ses foibleffes. Toute autre considération m'auroit maintenu dans le respect , & n'eût jamais arraché de moi les tendres preuves de l'amitié. Vous êtes l'ami de mon choix , & non des circonstances. Plaignez-moi , ne m'accablez pas ; je me meurs , je voudrois n'être plus , je n'ai plus rien à attendre , rien à espérer ; le présent me tue , & je saurai bien abréger l'intervalle qui le sépare de l'avenir. . . . Elle ne m'écrit point , elle ne me répond point , elle refuse de lire mes lettres ; voilà tout ce que je vois , ce que je sens. Ne me demandez pas un courage impossible. La cruelle ! est-elle assez vengée ? Sa barbarie est au point , qu'elle me fait paroître moins criminel. Qu'ai-je donc fait , ô ciel ! qu'obéir à l'amour , au délire , au plus doux penchant de la nature ? Vous-même , à ma place , auriez-vous pu vous contenir dans les bornes d'une froide modération ? Tout ce que la beauté a de séduisant s'offroit à moi ; je croyois m'entendre nommer par madame de Senangés ; tous ses mouvemens développoient à mes regards une foule de charmes . . . & mes yeux & ma bouche ne les auroient pas dévorés ! Une intelligence céleste eût alors retrouvé des sens ; elle eût renoncé à la perfection de son essence , pour le plaisir de devenir coupable. . . .

Eh

Eh quoi , son premier regard ne m'a - t-il pas arrêté ? A travers l'égarement de mes desirs , mon cœur n'a - t-il pas reconnu sa voix ? Cet amant si audacieux n'est-il pas tombé à genoux devant elle ? Elle ne se rappelle que mon attentat , & ne veut point se souvenir de mon respect & de mes larmes. Il est des momens où je regrette de n'avoir pas profité du désordre de l'amour , pour en arracher tous les droits. O liens intimes de la jouissance , nœud sacré , bonheur au dessus de l'homme , qui attires deux ames l'une à l'autre , les unis , les pénètres , les confonds à jamais , tu m'aurois laissé une partie de la sienne ; & celle-là , du moins , ne pourroit m'échapper ! Où suis - je ? qu'ai - je dit ? . . . Ah ! je n'ai plus de raison , je n'en veux plus avoir. Ne me faites pas de reproches ; craignez mon désespoir ; traitez-moi , baron , avec le ménagement que l'on doit aux malheureux.

L E T T R E V.

De madame de Senanges, à M. de Valois.

MON protecteur , mon ami , ne soyez point inquiet de votre malheureuse niece. Je pars pour ma terre , & je serai déjà loin , quand vous recevrez ma lettre. J'ai craint vos représentations , vos prieres ; j'ai craint l'ascendant que vous avez sur moi , je ne fais point vous résis-

ter, & j'ai besoin de fuir. Le plus noir chagrin me poursuit ; j'aspire après la solitude, & les rochers de... conviennent à la situation de mon ame : cette ame est profondément triste ; mais elle emporte votre image, elle n'est pas tout-à-fait infortunée. Je renonce à tout, excepté à vous aimer ; je ne tiens plus qu'à vous. Gardez-moi le secret sur ma retraite ; j'implore cette grace... O vous qui me tenez lieu de pere, combien il m'en coûte pour m'éloigner ! Aimez-moi, je le mérite ; les sanglors me suffoquent ; vous seul me restez dans l'univers. Adieu.

LETTRE VI.

*Du chevalier, à madame de***.*

AH ! madame, vous êtes l'amie de madame de Senanges ; vous m'avez témoigné des bontés. Qu'est-elle devenue ? où est-elle ? Il seroit inutile de vous cacher à quel excès je l'adore ; vingt fois je me suis trahi ; jugez de ma douleur ! Elle a quitté son oncle, il ne fait pas lui-même quel séjour elle habite ; je vis dans les tranfes, je cours, j'erre comme un homme égaré ; je demande madame de Senanges à tout ce qui m'environne, hélas ! & je ne la trouve que dans mon cœur. Elle ne vous cache rien : je m'adresse à vous ; rendez-moi le repos, la raison, la vie. Je succombe à mon désespoir : ayez pitié

de moi, instruisez-moi, & foyez sûre que, jus-
qu'à ma dernière heure, je garderai le souve-
nir d'un tel bienfait.

L E T T R E V I I .

*De madame de *** , au chevalier.*

VO T R E lettre, monsieur, m'a trouvée dans
les larmes ; je suis aussi inquiète, aussi trem-
blante que vous. Madame de Senanges est ma
meilleure, que dis-je ! ma seule amie ; je con-
nois ses vertus, je les adore, je donnerois ma
vie pour elle. Quelle nouvelle infortune me
l'arrache ? Je pleure, & son éloignement, & le
mystère qu'elle m'en a fait. Dieu ! si vous en
étiez la cause, que je vous haïrois ! je vous rede-
manderois la douceur de mes jours, vous me
répondriez des malheurs de mon amie. J'ignore
tout ; voyez, pressez, interrogez ; & si quelque
lumière vous parvient, hâtez-vous de m'en faire
part. Je ne dors plus, ou si je sommeille un ins-
tant, c'est pour être tourmentée par des rêves
affreux. Que je plains les âmes sensibles ! &
cependant je serois bien fâchée de changer la
mienne, à moins que ce ne fût pour celle de
madame de Senanges. Quelle femme ! Je
pleure, & c'est ainsi que je la loue.



LETTRE VIII.

De madame de Senanges , à son amie.

Du château de

COMMENT vous avouer ce que je voudrois me cacher à moi-même ? comment dévoiler sa honte ? Je ne l'estime plus ; connoissez tous mes malheurs. L'idole que mon cœur s'étoit faite , celui que j'adorois , cet homme que je croyois un dieu , n'est qu'un être vil il a trompé ma confiance il a voulu profiter de mon sommeil ! Je m'étois mise sous la garde de ses sentimens , quelle imprudence ! elle m'a perdue , mon amour est éteint . . . un désespoir affreux me reste , & jusqu'au souvenir des jours de mon innocence , tout m'est horrible que les siens coulent en paix ! l'inhumain n'est pas digne de partager mes tourmens Que le repentir n'approche pas de son cœur ! qu'il soit heureux ! je suis vengée. Je le hais . . . je le méprise . . . il a pu m'y forcer ! Je détesterois même sa douleur Qu'il ignore à quel point je l'aimois , à quel point . . . je suis infortunée ! Mais que m'importe son bonheur , les regrets , ce qu'il pense , ce qu'il sent ? Ma gloire est pure , je l'ai sauvée de son audace & de ma foiblesse ; j'oublie jusqu'à son nom , ne m'en parlez jamais . . . C'en est fait , je ne le reverrai plus ; j'ai renoncé

à l'univers entier ; je fuis les regards , j'y crois voir les reproches écrits. L'aveu de mon sentiment fut un crime , je dois m'en punir. Je finirai mes jours dans cette retraite , hélas ! loin de mon oncle , de vous. J'ai quitté tout ce qui m'est cher , & je vis ! . . . mon amour est expié . . . j'habite un désert , c'est ce qu'il me faut , je le voudrois plus triste encore. Cette chaîne de montagnes , qui le dérobe presque à tous les yeux , ne me cache point assez ; le jour m'afflige , la nuit me désespère , le calme de la nature ne peut me rendre au repos. Je me condamne à la solitude , je m'arrache à tout , & son image me poursuit ! . . Est-ce ainsi qu'on haït ? Ah ! lorsque M. de Senanges m'a abandonné une terre dont je m'étois promis de ne jamais approcher , qui m'eût dit qu'elle seroit mon asyle ? Qui m'eût dit , surtout , que j'y regretterois les jours que j'y ai passés près de lui ? Persécutée alors , mais irréprochable , je n'avois à me plaindre que du sort ; j'étois bien avec moi-même , & me croyois au comble de l'infortune. J'y suis arrivée L'avez-vous vu ? vous a-t-il écrit ? S'il étoit malheureux ! . . quoi , je serois assez foible , assez lâche pour m'y intéresser ! Non ; c'est par un motif noble que je ne lui souhaite point de mal , & je m'en applaudis ; il en est plus coupable. De grace , qu'il ignore ma retraite. Jugez , par l'importance du secret que je vous révéle , du tendre attachement de votre malheureuse amie.

P. S. Comme je ne fais si le maréchal de *** est à Paris ou dans ses terres , voulez-vous bien

envoyer cette lettre à son adresse? Il ne saura point le lieu d'où j'écris. Je voudrais qu'il pût réussir dans ses sollicitations pour la place que demande... je n'ose le nommer; j'aurai sûrement du plaisir à le haïr, si je peux lui être utile.

L E T T R E IX.

*De madame ***, à madame de Senanges.*

QUELLE joie j'ai ressentie en recevant votre lettre! mais qu'elle m'a affligée, quand je l'ai lue! Mon amie, ma chère amie, quoi, cent lieues nous séparent! Je ne puis voler dans vos bras, vous porter les consolations de l'amitié! Que vous m'avez donné d'inquiétude! Hélas! je ne suis pas plus tranquille. Victime intéressante de l'amour & de l'honneur, que vous avez de droits sur mon ame! O ciel! le chevalier fut aimé, & c'est lui qui cause tous vos chagrins! il a pu trahir votre confiance, manquer à la probité, & vous le pleurez! & vous daignez le fuir, vous intéresser à lui, solliciter, à son insu, la place qu'il ne mérite plus d'obtenir! Il ne mérite que l'indignation, ou plutôt un entier oubli. Vous, l'oubliez! vous qui ne me parlez que de lui! vos protestations de haine sont des transports d'amour. Vous détestez le crime, & adorez le coupable; vos reproches partent d'un cœur brûlant de passion, & l'image de l'ingrat vous suit moins

pour vous irriter que pour vous attendrir. Ah! ne le haïssez pas tant; c'est le moyen de vous en détacher plus vite. Avez-vous cru vous guérir, en vous éloignant? Mon amie, vous n'avez fait qu'une imprudence inutile à votre repos, & qu'il ne tient qu'à un monde cruel de mal interpréter. Vous voilà livrée à vous-même, au milieu des montagnes, parmi des rochers solitaires, qui retentissent de vos regrets; vous avez cru que cette nature sauvage vous affermiroit contre les foibleſſes du ſentiment. Que vous vous êtes trompée! les aſyles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs tendres, par la tritèſſe même qu'ils leur inſpirent. On y eſt ſeul avec ſon cœur, on peſe ſur le trait qui le bleft, les impreſſions s'approfondiſſent, les larmes coulent, on y trouve un charme funeſte, & le mal s'aigrit par le remede qu'on y vouloit apporter. Revenez parmi nous, vous y trouverez des diſtractions, des conſeils, des ames qui parleront à la vôtre; tout eſt muet où vous êtes, excepté votre cœur, dont la voix eſt contre vous, en faveur du perfide que vous cherchez peut-être, en croyant le fuir. L'amour malheureux ſoupire, ſans qu'il s'en apperçoive, après un recueillement qui l'augmente. Nous vous préſerverons ici de ces illuſions de la ſenſibilité. Si ces motifs ne vous touchent pas, pourrez-vous réſiſter à la douleur de M. de Valois? Il eſt au deſeſpoir; il y a quelques jours qu'il vint chez moi; il m'interrogea ſur le myſtere d'un ſi bruſque départ; je ne ſavois que lui dire;

nous pleurions ensemble, & les yeux baignés de larmes, je voulois le consoler. Mon amie, vous lui devez trop pour ne pas finir sa peine, & mettre votre réputation à l'abri des conjectures malignes. Vous êtes jeune, belle & vertueuse; que de titres pour être calomniée! Ne laissez point de prise aux propos, & n'ayez pas contre vous le crime des apparences. Pour tranquilliser monsieur de Valois, j'ai imaginé de lui dire que monsieur de Senanges étoit secrètement à Paris, avec le dessein de se raccommoder avec vous, & que peut-être vous aviez voulu échapper à ses poursuites. Je ne me reproche point un mensonge qui vous justifie. Encore une fois, quittez votre lugubre habitation; je tombe à vos genoux pour vous en prier. J'ai remis moi-même votre lettre au maréchal, qui m'a chargée de vous mander que l'affaire du chevalier prenoit la meilleure tournure. Et c'est vous qui l'obligez! quelle femme vous êtes! & que, dans vos foiblesses, vous me paroissez supérieure, même à la vertu des autres! Adieu: je croyois qu'il m'étoit impossible de vous aimer davantage; mais vos malheurs m'ont fait sentir les progrès de l'amitié.



L E T T R E , X.

Du chevalier de Versenai, au baron.

ELLE est partie ! elle emporte mon ame avec elle : je n'existe que par le sentiment de la douleur. Tout m'afflige ; je n'envisage plus la possibilité d'être heureux. Elle est partie ! & l'on ignore le lieu de sa retraite ! Ah , baron ! quand j'ai appris cette affreuse nouvelle , mon sang s'est glacé , ma raison s'est perdue , je ne voyois qu'à travers un voile funebre. Revenu de ce premier saisissement , j'ai interrogé tous ceux qui pouvoient me donner quelque indice , & satisfaire mon avide curiosité. J'ai erré de toutes parts , j'ai fait des recherches dans tous les couvens de Paris & des environs , & n'ai , pour fruit de mes soins , que de nouvelles inquiétudes. Aux éclats de mon désespoir a succédé un chagrin sombre , & la plus affreuse mélancolie. Cher baron , par quels forfaits ai-je donc mérité tous les maux que j'éprouve ? J'aime à faire le bien , j'honore les hommes vertueux , je sens qu'ils m'inspirent une noble émulation : tout mon crime est d'être sensible. Dieu ! si la sensibilité est un don , tu fais payer cher tes présens ! Cause mystérieuse & cachée , moteur suprême , être des êtres , pourquoi nous as-tu jetés sur ce globe , puisque les passions que tu nous a données , sont autant de pièges

où nous sommes attendus ; puisque des sentimens aussi purs que toi , s'aigrissent dans les cœurs les plus honnêtes & les plus doux , puisque l'amour lui-même , qui devrait être le charme de la vie comme il en est la source , la remplit de troubles , d'amertume , & déchire les ames où il devrait verser la consolation ? Cette idée me plonge dans une rêverie qui , pour peu qu'elle se prolongeât , me meneroit au tombeau. Peut-être en ce moment , madame de Senanges pleure ! & c'est moi qui fais couler ses larmes , moi qui l'adore moi qui , mourrois avec délice , si un seul de ses regards honoroit mes derniers momens ! Nous nous tourmentons tous deux , avec le desir de notre mutuelle félicité : qu'a-t-elle à me reprocher ? un mouvement , un transport indépendant de ma volonté , & qu'a désavoué mon cœur , dès que j'ai été le maître de ma raison. A quoi tient le bonheur ? Mon ami , je m'abandonne à mes réflexions ; elles me soulagent , en m'enfonçant dans ma tristesse. Je ne crains point qu'elle vous importune ; quand elle m'accable , je rejette mon fardeau sur vous , & vous ne le repoussez jamais. O sublime amitié ! un des avantages de l'infortune , est de forcer l'homme battu par la tempête , à se réfugier dans ton sein ; & qui n'a pas été malheureux , n'est pas digne encore d'avoir un ami.



L E T T R E X I.

*De madame de Senanges, à madame ***.*

Vous déchirez mon cœur, vos instances me désespèrent ; il m'est affreux de m'y refuser, il me l'est de vivre séparée de vous ; mais n'espérez pas m'en détourner. Moi, je m'exposerois à le voir ! hélas ! il n'est point haï ; ma colere me trompoit ; lui haï ! plus coupable encore, je sens qu'il n'en seroit pas moins adoré Votre amie n'a plus qu'à s'enfvelir dans cette retraite : mon funeste amour m'y condamne. Je n'ai pu le vaincre, je pourrai davantage ; je pleurerai ici, jusqu'à mon dernier soupir, mon égarement, son crime, & mon oncle, & vous. Ma situation est affreuse ; chaque jour, chaque instant en redouble l'amertume. J'erre dans ces lieux abandonnés, seule, loin de ceux que j'aime, privée de tout, & ne puis échapper au cruel ; il me suit jusques dans mon sommeil ; je m'en indigne, je veux en vain m'y soustraire ; tous mes efforts ne servent qu'à rendre plus profonde la blessure que rien ne peut guérir. Sachez plus : son forfait dont je me punis, & que je déteste le croiriez-vous ? J'ai surpris en moi, au milieu de mon déchirement, même de mon indignation, j'y ai surpris avec effroi, avec horreur, le vœu coupable de me retrouver dans ses

bras. J'en meurs de confusion. Je vais perdre entièrement votre estime ; mais je l'aime mieux que de vous surprendre un sentiment ; votre amitié me restera , votre pitié m'est due. Jugez à présent , si je dois quitter ce séjour baigné de mes larmes , témoin de mes sanglots , de mes combats & de ma faiblesse. . . . Ah ! jamais Quoi , je ne pourrai l'oublier ! quoi , son souvenir , toujours repoussé , toujours présent !

Mon oncle. . . . ah , ciel ! . . . je reçois une lettre. . . . on me mande. . . . mon oncle se meurt ! je vole auprès de lui , je m'accuse de son état , je déteste mon absence , je frémis de mon arrivée. Si je ne le serre pas dans mes bras , si je n'embrasse qu'une ombre ! . . . si . . . Conservez ses jours , grand Dieu ! & prenez ma vie. N'enlevez point à l'humanité votre plus parfaite image ; ce que je ne mérite pas d'obtenir , je vous le demande pour vous-même. Je ne fais où je suis , je sens tous les maux à la fois. Ah , j'ai pu le quitter ! je ne me le pardonnerai jamais. Mon amie , une fluxion de poitrine ! . . . il est expirant ! Le sort me réservait ce dernier coup , & j'y succomberai ; je n'ai plus que cet espoir. Retourner dans le lieu que cet homme habite ! quel supplice ! N'importe , j'y cours. . . . mes projets , mes résolutions , mon intérêt même , tout est oublié. . . . Un avenir affreux s'ouvre devant moi ; mais c'est sur le plus sensible , le plus honnête , le plus respectable des hommes , que je pleure ; je le redemande au ciel , à toute

la nature : mes cris seront-ils entendus ? Trahie par ce que j'adorois , tremblante pour le digne objet de mes plus tendres affections , suis - je assez infortunée ? Non , cruel , non , je ne pense plus à toi ; je ne songe qu'au danger de l'être le plus vertueux , de celui qui te ressemble le moins. Hélas ! j'avois retrouvé en lui un second pere , il en avoit les bontés ; je l'aime trop , pour parler de ma reconnoissance ; mais vous savez , mon amie ce qu'il a fait pour moi ; mon bonheur fut son ouvrage. Je lui devois plus , je lui devois toutes les vertus , si j'avois suivi son exemple. Et je ne le reverrois pas ! ses yeux seroient fermés pour toujours ! j'en serois privée . . . privée à jamais ! Je ne puis , je ne saurois soutenir cette accablante idée. Combien de jours doux & paisibles j'ai passés auprès de lui ! Hélas ! ils ne peuvent renaître ; mais qu'il vive , que je le voie , que chacun de mes instans soit marqué par de nouveaux soins , & je supporterai tout. Quel moment de désordre & de douleur ! que de tourmens ! & que j'ai peu de force ! Chere amie , je n'avois qu'un asyle , qu'un seul appui ; peut être , à l'heure que je vous parle , peut-être je n'en ai plus. L'abyme s'ouvre , il va se refermer sur moi ; je retombe au pouvoir de M. de Senanges. Oui , si M. de Valois m'est arraché , j'ai tous les malheurs à craindre , je les envisage tous ; mais je ne sens , je ne redoute que celui de le perdre. Tout est prêt Adieu , mon amie. Jugez si je vous aime ! je vous en assure , au milieu de tant d'agitations ,

de trouble & d'alarmes. Que vais-je apprendre ? Je viens de me trouver bien mal . . . je suis mieux ; je pars.

LETTRE XII.

Du baron, au chevalier.

MALHEUREUX jeune homme ! de quoi vous plaignez-vous ? Cette même sensibilité qui cause vos peines , peut - être un jour doublera vos plaisirs. Vous êtes dans l'âge où l'on s'exagère tout , & particulièrement ses infortunes , où l'on n'oublie que ses torts. Le revers dont on est la cause , est toujours le crime de la Providence ; on ne se reproche rien , elle seule a tout fait , & il se joint à une légèreté pardonnable , une ingratitude qui ne l'est pas. Croyez-moi ; vous êtes trop heureux d'être sous l'empire de cette Providence toujours agissante pour le bonheur même de ceux qui l'attaquent : vous la calomniez ; moi , je la bénis ; elle veille également sur nous deux. N'est-ce pas elle qui a mis sur votre route un ami qui s'offroit pour vous conduire , & que vous n'avez pas écouté ? N'est-ce pas elle qui vous le représente dans vos chagrins , qu'il est prêt à partager ? Cessez donc de vous livrer à des murmures injustes , à la rêverie d'un cœur malade , & aux sophismes d'un esprit faux. Quoi qu'il en soit , votre lettre m'a

vivement affecté. Je suis ému de votre situation : vous ne pouvez l'imputer qu'à vous ; mais elle n'en est que plus affreuse , & je n'en suis pas moins attendri. Quoi, madame de Senanges a disparu , & l'on ignore où elle s'est retirée ! que je la plains ! Cruel homme ! dans quel cœur avez - vous jeté la désolation ! Mais je suis loin , en ce moment , de m'élever contre vous ; il me vient une idée , n'en abusez pas ; je ne vous la dis que pour vous tranquilliser. Je soupçonne qu'elle est allée dans une terre qu'elle a dans le ***. C'est un séjour sauvage , fait exprès pour une ame triste & passionnée. Au nom de l'amitié , n'abusez point de ma conjecture ; la moindre indiscretion , en déshonorant madame de Senanges , vous perdrait , sans retour , dans son cœur & dans mon esprit. Calmez - vous , supportez le mal que vous vous êtes fait ; ayez du moins la philosophie du malheur : elle consiste dans le courage ; & il n'est point d'extrêmes dans la vie , où il soit permis d'en manquer.

P. S. Vous ne me parlez plus de madame d'Ercy : que devient-elle ? C'est une tête légère , vous le savez ; un cœur gâté. C'est moi qui vous le dis , prenez vos précautions ; je vous le répète. Adieu.



LETTRE XIII.

De madame d'Ercy, au chevalier.

QU'EST-CE donc que vous faisiez avant-hier, mon cher chevalier, dans le bois de ***? Vous marchiez à grands pas; vous aviez l'air égaré, un geste convulsif, & une allure tout-à-fait sauvage: dès que vous m'avez apperçue, vous vous êtes enfoncé dans une allée sombre, comme si l'aspect des femmes vous étoit devenu antipathique. D'honneur, vous ressemblez à un certain *prince triste*, qui figure dans je ne fais plus quel roman, ou à ce fou de Roland, qui déracinoit des arbres, parce que sa maîtresse étoit infidelle; ou, si vous l'aimez mieux, à Dom-Quichotte dans la forêt noire; il ne vous manque plus qu'un palefroi pour monture, une princesse à désenchanter, & des géans à pourfendre. Quand on est ridicule, il faut l'être à ce degré là; cela devient amusant pour les autres. C'est donc une affaire arrangée; vous voilà paladin dans l'ame. Madame de Senanges doit bien rire de toutes vos extravagances; elle vous a ôté votre raison, votre figure, vos graces, & en dédommagement, que vous a-t-elle donné? Rien. A merveille! elle vous traite en véritable preux: on dit plus; pour être tout-à-fait dans le costume, elle s'en est allée bien loin, bien loin... On n'a pas pu me dire où; c'est une chose consacrée
dans

dans les archives des Esplandian , des Amadis & des Palexandre , qu'il doit y avoir cent lieues au moins , entre les soupirs d'un chevalier , & les beautés de sa dame : vous voilà tous les deux dans les grands principes , vous adorant à une distance convenable. Je raffole de cette manière d'être. Raillerie à part , chevalier , pourquoi donc madame de Senanges vous a-t-elle inhumainement abandonné ? Il y a mille tournures à donner à cette absence là : je ne suis pas encore au fait des meilleures. J'ai moi-même été passer quelques jours à la campagne ; il faut que je me remette au courant. Tout ce que je fais d'avance , c'est que madame de Senanges ne vous échappe , soyez - en bien sûr , qu'afin que vous ne lui échappiez pas ; & , puisqu'elle a pu vous enforcer au point où vous l'êtes , je suis tentée , moi , de la croire capable de tout. Au reste , comptez toujours sur mon amitié : je vous regarde comme un homme qui auroit deux ou trois siècles sur la tête : qu'est-ce que cela fait ? On inspire de la vénération & de la curiosité : tout est au mieux. Adieu , chevalier ; avant peu je vous donnerai des preuves non équivoques de mon affection ; il faut bien pardonner.



BILLET

*De madame de Senanges, à madame***,
son amie.*

JE suis arrivée hier au soir : je respire : M. de Valois est mieux ; je l'ai tenu embrassé pendant un quart-d'heure , sans pouvoir dire une parole : il ne m'a point fait de reproches ; il m'a reçue avec bonté ; j'ai goûté un instant de joie. Demain je serai chez vous , à votre lever ; ce seront encore quelques momens de bonheur. Hélas , qu'ils passeront vite ! Adieu.

BILLET

Du chevalier, à l'amie de madame de Senanges.

EST-IL vrai ? madame de Senanges est de retour ? Je n'ose lui écrire ; j'ose encore moins me présenter chez elle. J'ai recours à vous : ayez pitié de mon trouble ; mon état est fait pour attendre l'ame la plus insensible ; la vôtre est bien loin de l'être. Je vous ai conté naïvement l'histoire & les progrès de ma passion : je ne vous ai point caché mes torts ; vous m'avez écouté avec indulgence , & n'y avez vu que ceux de l'amour. Ah , madame ! si vous daigniez dire un

mot en ma faveur! Sans vous je n'ai plus d'espoir. J'attends votre réponse: je tremble d'un refus; mais j'espère que vous excuserez ma demande. Je suis au désespoir! Il faut me plaindre, & non me juger.

B I L L E T

De l'amie de madame de Senanges, au chevalier.

MADAME de Senanges étoit chez moi, monsieur, quand j'ai reçu votre lettre; elle a reconnu votre écriture, & est tombée dans mes bras, presque évanouie. Revenue à elle, elle m'a défendu de prononcer votre nom, & je n'ai eu garde de la contrarier. Ne lui écrivez point; ce n'est pas là le moment: qu'on ne vous voie point autour de sa maison: attendez tout du tems, & sur-tout de votre bonne conduite. Vous m'intéressez, parce que je vous crois honnête, malgré votre égarement; mais vous avez blessé l'ame de mon amie, & je ne puis vous promettre de lui parler pour vous.

L E T T R E X I V.

De madame de Senanges, à son amie.

EH bien, suis-je assez foible, suis-je assez malheureuse? Je ne puis voir même son écriture,

sans être émue jusqu'au fond de l'ame. Je voulois aller chez vous ce matin ; mais à peine suis-je remise du trouble dont vous avez été témoin . . . Qu'est-ce donc qu'il vous écrivoit ? le perfide ! que peut-il avoir à vous dire ? Que je m'en veux de vous avoir imposé silence , quand vous étiez prête à m'en parler ! Falloit-il m'en croire ? vous étiez bien sûre du plaisir que vous m'auriez fait , en bravant une défense douloureuse à mon cœur , & qui devoit être interprétée par le vôtre. Mon amie , je l'aime plus que jamais. Ces lieux où je l'ai vu si souvent à mes pieds , cette chambre , témoin de son crime & de sa soumission tout ensemble , ce jardin où je me suis égarée tant de fois en rêvant à lui , tous les objets qui m'environnent ne me retracent que son image ; tout m'invite à l'adorer , tout prend une voix pour le défendre.

Hier , je causois avec mon oncle au chevet de son lit. Le chevalier , me dit-il , a eu pour moi des attentions que je n'oublierai jamais ; il a passé lui-même deux fois par jour , pour savoir de mes nouvelles ; & quand les accidens avoient redoublé , il s'en retournoit les larmes aux yeux.

Mon amie , si mon oncle m'avoit regardée dans ce moment , il auroit vu les miennes couler. Je le quittai brusquement , pour aller pleurer à mon aise dans un coin de la chambre. Ce bon M. de Valois ne se doutoit pas , en me parlant ainsi , de l'impression profonde qu'il alloit laisser dans le cœur de sa niece ; il ignore que cet homme si sensible pour lui est le dieu qu'elle

s'est choisi , & que sa tendresse pour moi rejail-
lit sur tout ce qui m'appartient. Ses traits sont
altérés , dit-on , & c'est mon ouvrage ! Quoi ,
ces traits charmans , si bien gravés dans mon
cœur , le chagrin les a flétris ! j'en suis la cause !
& j'hésite à lui pardonner , à le voir !..... Le
cruel ! il ne m'a pas écrit ; je ne l'ai point ap-
perçu ! Ah , sans doute il a craint que je ne lui
renvoyasse ses lettres , il a tremblé de me dé-
plaître ! & j'allois l'accuser d'un tort , quand il
me donne la preuve la plus délicate de son atta-
chement !

Dieu , quelle nouvelle ! mon amie , combien
je vais jouir ! La place de *** est accordée au
chevalier : concevez - vous mes transports ? Ne
nous plaignons point des tourmens de l'amour ,
puisque'ils amènent de si grands plaisirs. Il ne
fait rien des démarches que j'ai faites ; je ne serai
point connue , je serai doublement heureuse.
Je vous quitte pour écrire au maréchal , & le re-
mercier de ses soins ; il ne fait pas toute l'éten-
due de son bienfait.

B I L L E T

*Du maréchal de *** , à madame de Senanges.*

Vous êtes très-aimable , madame ; mais vous
vous intéressez pour des gens qui ne sont guere
sages. J'ai vu ce matin le chevalier de Verfe-

nai, il avoit l'air d'être furieux de la faveur de la cour ; il vouloit remercier le ministre ; & fût à peine d'avoir obtenu , il songeoit à la démission. Je n'y conçois rien. J'ai tâché de lui remettre la tête , je lui ai fait entendre qu'il manquoit à ses amis , que c'étoit mal payer leur zele que de faire un pareil éclat ; je vous ai nommée J'ai cru qu'il étoit devenu fou ; il s'est enfui sans me dire un mot , & m'a laissé tout stupéfait d'une scene qui , je crois , n'a pas encore eu d'exemple. Vous m'expliquerez peut-être cette énigme : j'espere toujours que le chevalier voudra bien pardonner au roi , de l'avoir préféré à ses concurrens ; & de quelque maniere que la chose tourne , je ne me repentirai pas des démarches que j'ai faites par vos ordres.

LETTRE XV.

Du chevalier , à madame de Senanges.

O CIEL ! ajoute aux facultés de mon ame , fournis-moi des expressions dignes de mes transports , & sois toi - même , en m'inspirant , l'organe de ma reconnoissance ! Dans cet instant , le plus beau de ma vie , vous me pardonnerez , madame , d'oublier vos ordres , de n'obéir qu'à mon cœur . . . Je ne me connois plus , je mouille de larmes le papier que j'écris en tremblant. Image de la divinité , vous qui n'opposez à l'of-

fenſe que des bienfaits, il eſt impoſſible que vous rejetiez mon hommage. Quoi, du fond de votre ſolitude vous ſongiez à m'être utile ! j'occupois votre ſouvenir ! & je voulois refuſer une place que j'obtiens par vous ! & je n'ai pas deviné la main d'où partoît un tel ſervice ! je ne me le pardonnerai jamais. Si mon cœur étoit auſſi grand, auſſi ſublime que le vôtre, je ne m'y ſerois pas trompé. Combien vous l'emportez ſur moi ! vous m'accablez par des vertus ; je vous déſie d'être plus vengée : vengée ! Dieu ! ſeroit-ce là votre projet ! j'en frémis ! Tout pénétré que je ſuis de vos dons, ſi le cœur n'y avoit point de part, ils me ſeroient affreux : je les accepterois par obéiſſance ; mais j'irois mourir à vos pieds, décoré du titre que je tiendrois de votre généroſité, & non d'un autre ſentiment. Raſſurez-moi ; permettez-moi d'aller tomber à vos genoux ; que je liſe dans vos regards, ou mon pardon, ou mon arrêt. Souvenez-vous des momens où vous juriez de m'aimer toujours ; une faute que l'amour fait commettre, ne doit être punie que par l'amour. Daignez ſeulement me recevoir ; votre premier regard vous convaincra mieux que tous mes diſcours, de la vérité de mon repentir : voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.



BILLET

De madame de Senanges, au chevalier.

EH bien, monsieur, je vous verrai, j'y consens; mais j'exige que vous alliez prendre madame de * * *, & que vous veniez avec elle. Ne me parlez point de reconnoissance; si je vous ai servi, c'est moi qui vous dois. Je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à la maladie de M. de Valois; il vous acquitte de tout ce que j'ai fait pour vous.

LETTRE XVI.

Du chevalier, à madame de Senanges.

QUELLE scene attendrissante! L'impression m'en est restée toute entière. C'en est fait, vous m'avez élevé jusqu'à vous; je n'apperçois plus la difficulté des conditions, je n'envifage que la gloire de les remplir. J'ai retenu toutes vos paroles; mon ame avide les dévorait, à mesure que vous les prononciez.

Chevalier, m'avez-vous dit, je vous pardonne, c'est déclarer assez que je vous aime; je vous en renouvelle l'aveu, & j'en fais le serment entre les mains de mon amie; mais elle recevra le vôtre, & je l'exige en sa présence, que vous

respecterez toujours mes devoirs, mes principes, le nœud fatal qui me lie. L'amitié sera témoin de vos promesses; l'honneur en fera le sceau, l'amour la récompense; & si vous y manquez, vous blefferez à la fois, l'amour, l'honneur & l'amitié.

Non, mon adorable amie, non, je n'y manquerai jamais : je vais employer à vous mériter, l'ardeur que je mettois à vous obtenir. La certitude que je vous en donne, est fondée même sur ma faute; elle m'a appris que je pouvois m'égarer, & ma force dépend aujourd'hui de la connoissance de ma foiblesse. Chaque degré de perfection qui me rapprochera de vous, fera une jouissance pour mon cœur; plus les desirs que vous ferez naître seront ardens, plus il me fera doux de les enchaîner à vos pieds, & je mesurerai mon plaisir aux tourmens du sacrifice. Vous aimer, être aimé de vous, vous rapporter toutes mes actions, épurer mes pensées en vous les adressant, acquérir quelques qualités pour me rendre digne de vos vertus, ce bonheur me tiendra lieu de tout, il fera le vôtre, & je chercherois une autre volupté! non, une étincelle de votre ame a passé dans la mienne. J'adopte vos affections, vos goûts, vos sentimens. Déplorons seulement, mais pour la dernière fois, déplorons ensemble le malheur de deux êtres tels que nous, entraînés l'un vers l'autre par le penchant de la nature, & séparés par l'autorité des loix. Il faut que vous gardiez à votre tyran, que dis-je! à votre bourreau, des

charmes qui n'appartiennent de droit qu'à l'objet aimé ! il faut que celui dont la tendresse vous défie, respecte le cruel dont la jalousie vous outrage ! . . . Il faut . . . O tyrannie du préjugé ! source intarissable de larmes . . . Mais laissons le voile sur ce tableau de l'infortune il n'en est plus pour moi. J'ai lu ma grace dans vos yeux ; tout est riant aux miens ; la peine est déjà loin , quand la félicité commence. J'oublie tout ce que j'ai souffert ; les âmes sensibles ont ce privilège sur les autres , que , parvenues au comble des malheurs , elles conservent dans la pureté la source des grands plaisirs.

LETTRE XVII.

Du vicomte de Senanges , au commandeur de Senanges.

C'EST trop endurer ; mon parti est pris , commandeur. Je ne vous écris point pour vous demander conseil , mais pour vous instruire de ma résolution qui est inébranlable. J'aime madame de Senanges plus que jamais ; mon sang , à son nom seul , s'enflamme & me suffoque. Je me suis séparé d'elle , par un mouvement d'orgueil , ou plutôt , parce que j'étois fatigué moi-même des tourmens que je lui faisois souffrir. Mon âme , en retombant sur elle de tout son poids , a senti le besoin de se livrer à sa passion ,

dussé-je en mourir , & entraîner avec moi celle à qui le sort m'unit. La jalousie , affreuse quand on s'y abandonne , est la plus infernale des furies lorsqu'elle est concentrée. Au défaut d'un autre aliment , mon cœur se dévore lui-même. Vous n'imaginez pas le supplice que j'éprouve. J'ai beau me distraire par des exercices violens , passer ma vie à la chasse , me plaire à détruire des animaux , n'ayant point d'autres êtres à tyranniser ; le trait empoisonneur me fuit , il me brûle , il s'attache plus fortement à mon cœur à mesure que je veux l'en retirer : chaque effort est douloureux ; tous sont vains. Je trouve madame de Senanges sur le roc que je franchis , & dans l'ancre où je vais me cacher. Tantôt je la vois parée de tous ses charmes , dignes des hommages de l'univers ; & toutes les fougues de l'amour s'emparent alors de moi : tantôt je me représente les jours de son infortune ; je la vois mourante à mes pieds , qu'elle arrose de larmes , & palpitante sous le poignard que je leve sur son sein. Ce souvenir seul m'arrache des cris , je frissonne , je pleure , & , le croirez-vous ? je suis plus malheureux de m'être privé de mes fureurs , que je ne l'étois en les exerçant sur elle ! O Dieu ! avec quelle ame m'as-tu fait naître ! L'excès de la sensibilité mène donc à la barbarie ! Mon amour m'épouvante , & je serois désespéré d'en guérir. Il est de ma destinée d'être le fléau de ce que j'aime ; celle de madame de Senanges est de vivre avec moi. Les autels ont reçu nos sermens , je les réclame : je refaisis ma

victime ; elle m'appartient ; j'use de mes droits , puisque je n'ai pu rien gagner sur ses sentimens. Eh quoi , tandis que je souffre , tandis que mes jours sont tissus d'horreur & d'amertume , les liens coulent dans la paix & l'indépendance ! celle qui est à moi , fait l'enchantement de tout ce qui n'est pas moi ! Je l'adore , & elle peut me haïr avec sécurité ! Que dis-je ! elle peut insulter à ma peine , dans les bras d'un autre ! O rage ! prenez pitié , mon frere , d'un malheureux qui vous aime , qui respecte les liens du sang , obéit aux impressions de la nature , ouvre son cœur à l'amitié , & qui n'est devenu féroce que pour trop sentir l'amour. Une femme que j'ai rencontrée quelquefois à Paris , & qui me prie de ne la point nommer , me mande que madame de Senanges est plus aimable , plus belle , plus fêtée , plus brillante que jamais ; cependant sous l'apparence du zele le plus vrai & le plus désintéressé , elle me donne des soupçons horribles sur sa conduite. Je crois tout , je pars , pour l'épier moi-même , pour m'enivrer du poison qui me tuera. Cette femme me recevra secrètement ; je vous verrai chez elle. Ne parlez point de mon projet ; j'ai besoin du mystere le plus profond. Quel est donc ce chevalier si assidu auprès de madame de Senanges ? C'est la première fois qu'un homme la voit avec autant de suite. Que veut dire le séjour qu'elle a fait à sa terre ? Tout m'alarme , tout m'irrite ; le volcan fermente depuis assez long-tems , il faut qu'il éclate : je veux être éclairci , vengé , quitte à pleurer ma

vengeance. Malheur à tout être qui , plus heureux que moi , me fera mieux sentir mon infortune ! Elle est au comble ; ne suis-je pas pour vous-même un objet d'effroi ? Vous devez me plaindre , vous devez m'aimer : suis-je le maître de l'astre qui me domine ? suis-je le maître des bouillons de mon sang , & de la fièvre ardente allumée dans mes veines , depuis que j'ai la faculté de sentir ? Ah ! quand tu me verras , serre-moi dans ton sein , ne me fais point de reproches , ne me donne point de consolations ; les uns me seroient odieux , les autres inutiles.

L E T T R E X V I I I.

Du commandeur , à son frere.

S'IL en est tems encore , gardez-vous de partir. Que voulez-vous faire ? O Dieu ! dans quel abyme vous jetez-vous ! Je crois deviner quelle est la femme qui vous a empoisonné de soupçons , & le motif du zèle atroce dont elle se pare. La conduite de madame de Senanges me paroît irréprochable. Faut-il que vous soyez furieux , parce qu'elle est tranquille ? On ne peut commander au bouillon du sang , dis-tu ! eh , malheureux , fais-toi saigner.

Votre lettre m'a rempli de terreur , & pour vous , & pour l'objet intéressant que le sort a mis en votre pouvoir. Sans doute je voudrois

vous voir retourner avec madame de Senanges, si vous pouviez vous vaincre ; mais je vous arracherois moi-même d'entre ses bras, si vous conserviez les mêmes dispositions. Infortunée créature ! n'a-t-elle pas assez souffert ? êtes-vous digne de l'aimer encore ? vous qui l'avez tyrannisée sept ans, sans qu'elle vous ait donné le sujet d'un reproche légitime ! Rougissez & tremblez de vos nouveaux transports. Je vous aime, oui, je vous aime ; mais je protège l'innocence, la foiblesse & la vertu. Ah ! mon cher frere, devrois-je avoir à les protéger contre vous ? Adieu.

L E T T R E X I X .

De madame de Senanges, au chevalier.

JE suis sûre enfin de la pureté de votre amour : le mien peut éclater. J'ai reçu vos sermens, votre probité en est le garant, mon amie le témoin. Je vous rends la confiance, le passé est anéanti, l'avenir ne m'alarme plus, je m'enivre du présent. Dieu ! combien la vertu m'est chère ! votre retour vers elle me donne le droit de vous dire à quel point, à quel excès je vous aime. Oui, j'adore jusqu'aux maux que j'ai soufferts ; ils sont ma sûreté. Une autre hésiteroit peut-être à se fier encore à vous ; mais la défiance est le partage des âmes communes, les cœurs généreux

pardonnent. C'est votre faute qui me répond de votre courage. Vous me connoissez d'ailleurs ; vous savez que votre estime m'est plus que vous-même : s'il me falloit perdre l'un ou l'autre, mon choix seroit bientôt fait , & je n'y survivrois pas. Cher amant , tous les feux de l'amour sont dans mon cœur , mais la vertu n'en sortira pas plus que votre image. Etre digne de vous , l'être toujours de tous deux , m'agrandir à mes propres yeux , pour m'élever aux vôtres ; voilà le motif de ma résistance : ma force est votre ouvrage , elle surmontera tout. Gardez-vous de m'accuser de froideur ; vous , m'en soupçonner ! vous !.... Ah ! s'il m'étoit permis de voler dans vos bras , de vous ouvrir les miens , d'obéir à l'attrait le plus doux , si je le pouvois sans remords , sans vous couvrir de ma foiblesse , sans rougir devant vous , avec quel transport , avec quel abandon je devancerois vos vœux ! Je m'immole au devoir , n'en murmurez point : cet effort incroyable , s'il nous coûtoit peu , s'il étoit ordinaire , seroit-il fait pour nous ? Soumettons-nous au sort , il ne nous a pas unis. Je dois respecter le nœud qui m'accable ; vous me le rendez plus pesant ; mais rien ne peut le rompre : pour être haï , en est-il moins sacré ? Cette voix intérieure , ce juge inflexible qu'on porte en soi , & qu'on ne surprend jamais , quelquefois m'intimide & me trouble ; vous l'emportez cependant , & votre pouvoir (quel est donc ce pouvoir ?) est plus fort que le sien ; je lui soumets ma conduite , mes principes ; je lui soumets tout , excepté un

sentiment que ni le ciel, ni les jugemens des hommes, ni mes efforts ne sauroient m'arracher. Eh quoi, je me ferois des reproches! Maîtresse de ses actions, l'est-on de son cœur? Le mien est pur; le mal est de céder, non de sentir. Ce que vous m'avez inspiré ne peut être criminel. Ce fatal serment, pourquoi, pourquoi n'est-ce pas à vous que je l'ai fait! Inutiles regrets! nos ames sont confondues: quel bien vaut celui-là? Ah! livrons-nous à d'innocens transports: nous nous aimons, nous sommes vertueux; nous avons tout. Que je suis contente! Je m'abandonne à mon amant, je ne le redoute plus; mes frayeurs sont dissipées, mon ame est tranquille, votre empire plus absolu; vous avez recouvré mon estime; j'ai retrouvé ma gloire; elle tient à la vôtre. J'ai cru l'avoir perdue, dès que vous avez été coupable. Adieu. Si j'étois susceptible d'une seule pensée contraire à ce que je dois, c'est à vous que j'aurois recours, pour m'aider à en triompher.

LETTRE XX.

Du chevalier, à madame de Senanges.

QUE d'élévation, de noblesse & d'héroïsme dans ce que vous m'avez écrit! Vous êtes la seule femme qui puisse ainsi changer en faveur précieuse la plus cruelle des privations. J'ai lu jus-
qu'au

qu'au fond de votre ame ; vous m'en avez ouvert tous les trésors. Qu'elle est belle ! qu'elle est noble & tendre à la fois ! Votre courage n'est point imposant & dur ; il attire , il se communique , il invite à l'imiter : une seule pensée mêle de l'amertume à mon bonheur. Un autre que moi a possédé vos charmes , un de vos vains a légitimé pour vous les enbrasemens d'un montre ! vous avez pu accorder au plus cruel des hommes , ce que vous refusez à votre amant ! Ecartons cette idée , elle détruiroit tous mes plaisirs. Ah ! votre ame alors , cette ame dont je jouis , que personne n'a connue avant moi , se retiroit en elle-même , & ne se laissoit point approcher : c'est à moi seul qu'elle s'est donnée ; & je desire , & je regrette ! ah , pardon ! Je suis aimé , dois je me plaindre ? Vous trouvez le secret de contenter l'amour , sans rien prendre sur la sainteté du serment. O serment redoutable ! chere amante , je l'abhorre , parce qu'il vous lie ; je le respecte , pour vous égarer. Oui , oui , je serai digne de vous , je le veux. J'aurai toujours avec moi la lettre que vous venez de m'écrire ; & si les desirs m'égarerent , je la relirai ; elle me donnera la force de me vaincre Qu'est-ce donc que vous voulez dire , avec ce juge inflexible qui vous alarme quelquefois ? Ah ! qu'a-t-il à vous reprocher ? Ne parlez jamais de remords ; ils ne sont pas faits pour vous.

L E T T R E X X I.

De madame de Senanges, au chevalier.

C'EST de l'état le plus affreux que je passe à la douce tranquillité ; & si l'horrible souvenir de ce que j'ai souffert se présente à moi , c'est pour me faire mieux sentir le bonheur de mon état présent. Mes maux sont effacés ; les vôtres seuls , ceux que je vous ai causés , me restent. Je voulois renoncer à vous ! moi , dont vous êtes l'ame , qui vous ai donné la mienne avec si peu de réserve & tant de bonne foi , que vous êtes le confident comme l'objet de mes pensées , de mes vœux , de mes peines , ah , des plus doux plaisirs , & de tous mes sentimens ! Ah , je ne cherche point à la reprendre ! Au milieu de mon désespoir , voulant me séparer de toute la nature , & rentrer dans son sein ; désespérée , anéantie , je n'en étois pas moins à vous. Au comble du malheur , je craignois de vous affliger ; je vous cachois une partie de ce que je souffrois ; je mourois de ma douleur , sur-tout de la vôtre , du mépris affecté que je vous marquois. Puisque j'existe , je n'ai pas cessé de vous estimer ; j'étois à genoux devant le dieu dont je brisois l'autel. Mais , dites , mon ami , est ce qu'on raisonne quand on sent ? Ah , vous connoissez peu l'amour , si vous vous étonnez de ses inconséquences , de son désordre ! Mille fois dans un

même instant , on accuse , on se repent ; on est en proie à l'impression qu'on déteste , à l'erreur qui vous tue , & à l'idée qu'on rejette. Aujourd'hui je suis heureuse Puisse , hélas , ce calme charmant , être aussi durable que mon amour !

L E T T R E X X I I.

De madame de Senanges , au chevalier.

VOILA deux jours que je ne vous ai écrit : vous êtes fâché , & c'est avec raison ; mais vous le ferez bien davantage , quand vous saurez ce que j'ai fait. J'ai été voir ce matin une religieuse de mes amies : elle n'a cessé de me parler contre l'amour. Quoi , cher amant , ce seroit un mal de vous adorer ? Non , non , je n'ai garde de le croire. Nous sommes heureux , & le ciel est trop juste pour s'offenser du bonheur. Ne me suis-je pas assez immolée ? D'où vient donc que ma conscience . . . Ah ! elle n'intimide mon amour que pour l'augmenter. Moi , des remords ! j'aime & n'ai point cédé . . . qui peut les faire naître ? Je n'en fais rien : je fais seulement que vous en triomphez , c'est bien plus que de les détruire. Dussé-je en être accablée , je n'en voudrois pas un de moins , puisque c'est à mon amant que je les sacrifie. Si l'amour est un crime , ne m'en-viez pas le bien d'être coupable pour vous. L'ex

cès de sensibilité, qui fera peut-être le tourment de mes jours, m'est peut-être plus cher que la vie, s'il est le charme de la vôtre. Que dis-je ! je sens qu'une éternité de peines qui ne tomberoient que sur moi, ne sauroit balancer dans mon cœur l'objet que j'aime ; & (j'en demande pardon à l'Être souverain qui m'entend) sûre de sa colere, je n'en serois pas moins à vous : je ne craindrois que pour vous, & je le remercirois, s'il m'accabloit de tous les maux, pour vous en préserver.

On vous a donc fait hier mon éloge, & vous l'avez écouté avec plaisir ? C'est ce dernier article qui me touche. Je ne sens que les louanges qu'on vous donne, & ne peux jouir de celles qu'on daigne m'accorder, qu'autant qu'elles vous intéressent. C'est pour vous seul, c'est pour vous plaire, que je voudrois réunir tout ; & si j'enviois quelque chose aux autres, ce seroit pour vous offrir davantage, non pour avoir plus.

B I L L E T

De madame de Senanges, au chevalier.

JE hais tout ce qui me distrait de votre idée. Je voudrois retrancher de ma vie les instans que je passe loin de vous ; & je préférerois un désert où, seule avec mon amant, je pusse le voir toujours, à cette foule d'hommages, faux ou vrais, dont on me croit si enchantée.

A propos de désert , on me contoit ce soir , qu'un homme qui étoit seul dans une loge à l'opéra , & ne se croyoit pas entendu , s'écrioit , à la vue d'une forêt : *ma chere maitresse , que n'y suis - je avec toi !* L'heureuse femme ! J'en veux à l'homme qui a dit cela. Ce transport & ce mouvement de sensibilité sont des larcins qu'il a faits à votre cœur.

L E T T R E X X I I I .

Du chevalier , au baron.

AH , cher baron , je vous ai tant de fois accablé de mes peines ! . . . il est bien juste qu'enfin je vous fasse part de mon bonheur. Je vous ai instruit de mon raccommodement avec madame de Senanges ; vous avez su les conditions qu'elle y a mises , & le serment qui l'a confirmé : je me soumets à tout. J'obéis , je combats , je souffre , & n'en suis pas moins heureux. C'est un secret particulier à cette femme unique , d'exciter les desirs les plus vifs , & de les enchaîner par un attrait plus doux , s'il est possible , que la félicité qu'ils promettent . . . Quelquefois un trouble inexprimable m'agite ; le désordre de madame de Senanges augmente le mien ; je ne raisonne plus , ne vois plus , & suis prêt à tomber dans ses bras. C'est alors qu'un seul de ses regards , imposans quoique toujours tendres , m'avertit,

m'arrête, & me peint sa reconnoissance, pour me dédommager du sacrifice : alors les desirs se taisent, il ne me reste plus à côté d'elle que cette émulation d'héroïsme & de délicatesse à qui je dois tous mes plaisirs. Elle est loin d'être insensible à l'ardeur que je renferme. Quelquefois des larmes furtives tombent de ses yeux... elle veut en vain me les cacher : cache-t-on quelque chose à ce qu'on aime ! Que de femmes succombent avec froideur ! quelle ame dans sa résistance ! Elle allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu. Elle a le délire de l'amour, sans en avoir les foiblesses : elle me donne ce qu'elle peut donner ; & plus ses devoirs sont horribles, plus elle se croit obligée de les remplir. Il n'entre dans cette conduite, ni manège, ni coquetterie, ni fausse gloire : elle est honnête, parce qu'elle ne jouiroit de rien, si elle ne l'étoit plus. Le suffrage public est moins ce qu'elle ambitionne, que la volupté secrète d'être bien avec soi-même, & toujours estimable aux yeux de son amant. Concevez-vous rien de plus sublime, qu'une femme jeune, belle, & sur-tout sensible, assez courageuse pour immoler sa jeunesse, ses charmes, ses sentimens, au tyran qui la persécute, & qu'elle abhorre ? Elle hait son époux, elle m'aime ; elle est fidelle à l'un, & pleure dans le sein de l'autre les maux dont elle est à la fois & la cause & la victime ! que dis-je ! elle n'est fidelle qu'à ses principes. Non, non ; ce n'est pas monsieur de Senanges qui l'arrête..... O ciel ! il

conserveroit de pareils droits sur mon amante! Cette idée m'indigne, elle suffiroit. . . . Attendons tout du tems & de l'amour; peut-être que son ivresse l'emportera sur de cruelles résolutions; peut-être. . . . Ah! renfermons dans mon ame ce vœu coupable, ce vœu toujours renaissant, toujours plus enflammé. Dois-je avoir une pensée qui puisse offenser ce que j'aime? Baron, ne redoutez plus rien des fougues de mon âge; tout est soumis, tout est dompté. Madame de Senanges purifie le feu qu'elle allume; je m'éleve à sa hauteur; mon ame a tant à jouir, elle est si délicieusement occupée, que les sensations n'agissent sur moi qu'à son insu; elles s'anéantissent dans le sentiment, & je m'accoutume à un bonheur qui n'a pas besoin d'elles pour être entier, durable, & presque au dessus de l'humanité.

Combien j'en connois le prix! que je le goûte avec reconnoissance! Il me semble que je vois se développer devant moi, une suite brillante de jours paisibles. Que ce calme est doux! Je chéris jusqu'à l'orage auquel il succede. Adieu, baron. Soyez toujours heureux; votre ami commence à l'être.



L E T T R E X X I V .

De madame de Senanges, au chevalier.

J E reçois , en rentrant , un billet de mon beau-frère , qui m'inquite extrêmement : il me demande un rendez - vous pour demain au soir ; eh ! que peut-il avoir à me dire ? Je l'ai vu hier : il étoit embarrassé , contraint : si c'étoit ! . . . si son frère l'avoit chargé de me parler ! s'il avoit l'effroyable fantaisie de se raccommo-der avec moi ! . . . Ah ! plutôt . . . la mort , plutôt tous les supplices ensemble , que celui d'être arrachée à mon amant , de rentrer dans l'esclavage , & de gémir encore sous le poids insupportable de la tyrannie ! J'en ai trop été la victime . Je m'y suis soustraite ; j'ai échappé aux chaînes de fer dont m'accabloit l'homme cruel qui vouloit être craint & ne pouvoit être aimé : jamais , jamais prières , promesses , menaces , jamais rien ne me fera renoncer au parti que j'ai pris . De quel œil reverrois-je M. de Senanges ? comment supporterois-je sa présence , aujourd'hui qu'il auroit quelques reproches à me faire , & que son injustice ne seroit plus , comme autrefois , ma consolation ? . . . Pourquoi ma tendresse pour mon pere fit-elle taire en moi tout autre sentiment que la crainte de l'offenser ? . . . Ce fut cette crainte , ce fut la timidité de l'enfance , qui m'entraîna aux autels ; & j'y jurai , en frémissant , de chérir celui que

j'osois déjà détester. Peut-être ce premier tort causa tous les siens; sûr de n'être pas aimé, sa fureur, sa violence, des emportemens incroyables le vengerent de mon cœur, & affermirent un éloignement que je ne pus ni ne daignai lui cacher. Quel tems de ma vie, grand Dieu! combien votre amie, combien votre amante fut malheureuse! Cet homme fut le tourment de mes jours, comme vous en êtes le charme; je le crains, je le redoute davantage, depuis que je vous adore. Il eut des droits affreux..... lui!... Cette idée redouble une horreur que je ne croyois pas susceptible d'augmenter. Mes nouveaux soupçons, ses persécutions passées, mes torts présens, tout me le rend un objet d'épouvante. Que dis-je! je lui pardonne les larmes qu'il m'a fait répandre, mais non le despotisme de son cruel amour; il est révoltant pour un être libre, dont la fierté s'indigne, & dont la délicatesse gémit, qu'on prétende l'affervir, au lieu de le mériter. Quoi, monsieur de Senanges? . . . Ah, qu'il soit heureux, qu'il le soit loin de moi! Je me respecte trop pour faire part au public de mes sujets de plaintes. De quelque manière qu'on me juge, je ne me justifierai point à ses dépens. Je n'en dirai point de mal, & je m'applaudis de ce que, même dans le tems où j'en ai le plus souffert, je ne lui ai souhaité que du bonheur; mais jamais je ne retournerai avec lui. Non, non, je ne quitterai point la maison du meilleur des hommes; je passerai ma vie chez lui, je la passerai auprès de lui; & si le ciel reçoit

mes vœux , il abrégera mes jours , s'il le faut , pour prolonger les siens. Il me seroit moins douloureux de finir que de le perdre. . . . Pardon , cher ami ; je vous attriste & je m'alarme peut-être mal - à - propos ; mais ce billet me donne la fièvre , je n'en dormirai pas ; & puis , ce commandeur . . . depuis deux ou trois jours , il a des conférences secrètes avec mon oncle. Dans le trouble où je suis , mon cœur avoit besoin de s'épancher. Parlons de vous ; j'aime à reposer mon ame sur ce qui me fait remercier le ciel d'en avoir une. Ne vous effrayez pas ; vous savez que je suis extrême dans mes craintes , comme dans ma tendresse ; gardez - vous de partager les premières ; souffrez seulement que je les adoucisse en vous les confiant. Laissez-moi mes terreurs , je ne supporterois pas les vôtres. Ne portez votre imagination que sur des objets doux & rians , & plaignez-moi sans vous affliger. Je vous manderai demain si j'en suis quitte pour la peur.

B I L L E T

Du chevalier , à madame de Senanges.

NON , non , il ne se confirmera point ce sentiment qui vous agite. Les maux qu'il nous annonce sont trop affreux , pour que j'ose seulement les imaginer. Ah ! dissipez vos alarmes , ne mêlez point d'amertume à l'ivresse de l'amour ,

à la sécurité du bonheur , à l'innocence de notre attachement. Sur quel motif M. de Senanges . . . mais je ne veux pas même prononcer son nom ; je ne veux m'arrêter que sur le bonheur d'être pardonné , de jouir de votre ame , de vous livrer la mienne , d'être tout entier à vous. Que je suis heureux ! Non , non , je ne crains rien. Que dis - je ! vous vous effrayez , vous tremblez , & je suis tranquille ! . . . Je vous trompe ; est-il possible que votre cœur ait une peine qui ne réponde au mien ? Je vous verrai ce soir , & j'espère que vos inquiétudes s'évanouiront dans cette entrevue.

L E T T R E X X V .

De madame de Senanges , au chevalier.

AH , mon ami ! quelle affreuse scene je viens d'essuyer ! J'avois raison de craindre ; mes sentimens ne me trompoient pas. Impatiente de savoir ce que le commandeur avoit à me dire , j'arrive , je cours à son appartement : le premier objet qui frappe ma vue , j'en frémis encore , c'est mon persécuteur , mon tyran , l'homme qu'il m'a fallu jurer d'aimer , qui fit tout pour être haï ; l'être qui ne m'inspira jamais que de l'effroi , monsieur de Senanges enfin. Dieu , quel moment ! Je me suis crue en son pouvoir. L'horrible ferment qui me lie , mes

malheurs passés, mes torts actuels (si c'est un tort d'être sensible), sa présence m'a tout retracé ; & mon amour même en eût acquis des forces , s'il en pouvoit prendre de nouvelles. Tremblante, éperdue, j'ai cru voir mon tombeau s'ouvrir, j'ai cru voir le barbare m'entraîner, m'arracher à vous. J'étendois les bras vers mon amant, je le demandois à tout ce qui m'environnoit ; & dans mon égarement, je l'eusse peut-être demandé à monsieur de Senanges lui-même, si je n'étois pas tombée sans connoissance à ses pieds. Revenue à moi, je l'ai trouvé aux miens ; ses mains pressoient une des miennes, je l'ai retirée en frémissant, elle ne lui appartient plus Je ne connois de maître que le ciel & vous.

Madame, m'a-t-il dit, ma vue vous effraie ; c'est ma faute & mon tourment. Je vous ai persécutée ; l'amour au désespoir est cruel. Votre indifférence fut la source de mes fureurs ; votre douceur ne put les calmer ; votre vertu ne vous mit point à l'abri de ma jalousie. Je fus injuste, soupçonneux & haï ; vous fûtes vengée ; mais je peux me vaincre pour vous plaire. Je vous regrettai, je vous adorai toujours ; je vous aime plus que jamais. Daignez me pardonner, revenez avec moi, rendez-moi digne de vous, & vous me rendrez au bonheur. Je repars dans deux jours, je compte que vous me suivrez.

Ces derniers mots ont ranimé mon courage. Non, monsieur, non, lui ai-je dit, je ne vous suivrai point ; vos sentimens me pénètrent de

reconnoissance ; je ne me souviens pas que vous ayez eu des torts avec moi ; mais j'eus celui de ne vous pas convenir ; je l'aurois toujours : nous serions malheureux l'un par l'autre ; nos caracteres ne sympathisent point ; la raison nous a désunis. Vous m'avez permis de demeurer chez mon oncle , souffrez que j'y reste.

Il m'a interrompu avec emportement , & d'un air terrible : je fais , a - t - il repris , je fais la cause de vos refus je suis instruit , je le suis mieux que vous ne pensez. Si j'ai dissimulé d'abord , un reste de bonté pour vous m'y portoit ; je voulois éviter un éclat déshonorant pour tous deux ; mais quand je vous promettois des jours sereins auprès d'un mari offensé , je vous trompois ; & si vos chaînes vous ont paru pesantes dans le tems que je vous estimois , elles le seroient davantage aujourd'hui Vous avez perdu le droit de vous plaindre ; j'ai acquis celui d'être inhumain & juste. Tremblez ; je vous aime , vous en êtes indigne : je vous punirai de vos torts & de ma foiblesse ; vous n'attendrez pas long - tems les effets de ma vengeance. Je les attendrai en paix , lui ai - je répondu ; je vous estime trop pour vous redouter.

Il est sorti brusquement : le commandeur l'a suivi. Après avoir cherché inutilement à l'appaïser , il est revenu fort alarmé de ses menaces. J'ai repris mes sens pour lui faire les reproches les plus vifs. Mon frere , m'a-t-il dit , s'est mis à mes genoux , pour m'engager à vous demander , sans m'en expliquer le motif , un

& la voilà chargée de chaînes éternelles , parce qu'il lui échappe un serment qu'il est affreux d'exiger , & contre lequel son cœur réclame , en même tems que sa bouche le prononce ! Le vôtre est resté libre en dépit du pouvoir paternel & des fers de la coutume : vous me l'avez donné , il est mon bien , mon trésor , ma vie ; je les défendrai contre toutes les puissances de l'univers. Eh ! quels sont donc enfin les droits de votre despote ? Elle est nulle votre promesse. On l'a surprise à l'inexpérience d'un âge qui ne fait ni résister , ni combattre , ni sur-tout prévoir. Pouvoit-on disposer de votre cœur , à l'insu de votre raison ? Réflexions , hélas , trop inutiles ! peut-être en ce moment votre persécuteur travaille à nous désunir , & prépare le poignard dont il doit nous immoler tous deux : qu'il tremble ! s'il vous ravit à mon amour , il rompt tous les nœuds qui me retiennent , il laisse un champ libre à ma fureur ; je ne vois plus en lui qu'un indigne rival , & non le mortel que vous m'ordonnez de respecter : son sang ou le mien Ah ! pardonnez , pardonnez à des mouvemens de rage , que je retiens à peine . . . mais qu'il faut encore que je vous sacrifie. Le monstre ! il vous est sacré , il doit me l'être. O ciel ! . . . & ce droit précieux , ce droit consolant de l'homme qu'on outrage , la vengeance m'est interdite par l'amour ! Eh bien , si votre époux se portoit aux extrémités que nous craignons , j'irois , oui j'irois tomber aux pieds de l'inhumain ; je l'assurerois moi-même de votre innocence ;

cence ; j'aurois le ton qu'on a lorsqu'on dit la vérité ; je faurois le convaincre , ou mourir de ma main , si ce n'étoit pas de la sienne... Vous voyez quel est mon trouble. Votre lettre m'a mis hors de moi ; je suis en proie aux terreurs , au courroux concentré , à l'amour le plus tendre... Hélas , qu'il a peu duré , le calme dont nous jouissions , & dont je m'applaudissois ! j'étois si heureux ! je croyois l'être toujours ! Vous m'aimez , je le suis encore... ce bonheur est indépendant du ciel , de la terre , & des orages de la destinée. Adieu.

BILLET

De madame de Senanges , au chevalier.

QUEL réveil ! qu'ai - je appris ! cette nuit ! à l'heure précisément que vous êtes sorti de chez moi. deux hommes se sont battus... voilà ce que mes gens ont entendu dire ce matin , & ce qu'ils m'ont répété.... si c'étoit... Grand Dieu ! je n'ose vous faire part de mon soupçon , tant il m'effraie.... Ecrivez-moi , parlez-moi vrai , je vous l'ordonne , je veux être éclaircie.... le doute me tue.



BILLET

Du chevalier , à madame de Senanges.

L'AVENTURE d'hier n'est point effrayante. Puisque vous l'exigez , je vais vous la conter telle qu'elle est. En vous quittant , comme le tems étoit beau , j'eus la fantaisie de marcher , & fis suivre ma voiture. Elle étoit déjà assez loin , lorsqu'un homme s'élançe comme un furieux de la petite rue attenante à votre maison , en me criant , défendez-vous. Il avoit l'épée à la main , je tire la mienne ; mes gens entendent le cliquetis des armes , ils accourent. J'eus beau leur imposer silence , ils appellent , jettent des cris. Mon adversaire alors rompt la mesure , se renfonçe dans la rue d'où il étoit forti , & disparoit ; je remonte en voiture , & rentre chez moi , surpris , mais peu troublé de cet événement. C'est quelqu'un qui se fera trompé : en s'appercevant de son erreur , il aura craint d'être connu ; voilà comme j'explique l'énigme de ce combat. Revenez à vous : tant que ma vie vous sera chere , j'aurai le courage de la défendre.



B I L L E T

De la même, au même.

VOILA deux jours que je ne vous vois point, je meurs d'inquiétude..... Quel est donc ce mystère ? expliquez - vous ; vos billets ont quelque chose de contraint , de mystérieux.... Que penser , que croire ? Tout ce que j'imagine me fait trembler ; ne me trompez pas. Ce matin Dumont avoit l'air alarmé.... Cher amant , seriez - vous... je frémis , & n'ose achever... mes pleurs coulent malgré moi : rassurez - moi ; je suis au désespoir....

L E T T R E X X V I I.

De la même, au même.

C'EST lui!.... je l'avois deviné ! votre domestique l'a reconnu , il vous l'a dit ; vous vous en doutiez , mais vous avez feint de n'en rien croire.

Ah , cruel ! je fais tout ; je succombe... une nuit affreuse m'environne. Oui , j'ai fait venir Dumont , & j'exige que vous ne lui en disiez rien. Il n'a pu résister à mes instances , il a parlé ; cet instant a pensé me coûter la vie. O vous , qui

Qij

m'êtes bien plus qu'elle, vous êtes blessé, peut-être en danger... M. de Senanges... le barbare ! qu'il connoit bien mon cœur ! Pour le déchirer mieux, ce n'est pas mon sein qu'il perce ; & je n'ai pu détourner vers moi le coup qui me fait mourir mille fois ! .. C'est maintenant que cet homme est mon bourreau. Il me laisse vivre, pour me faire sentir tous les maux, hélas !... le supplice d'être liée à lui, & le désespoir de trembler pour vous.

Il y a trois jours, en vous quittant, j'étois loin de prévoir ce qui alloit se passer. Et c'est moi qui vous adore, moi qui suis la cause de cet affreux événement ! Sans moi, vos jours seroient heureux, rien n'en troubleroit la douceur ; c'est moi qui vous assassine ! Pourquoi vous ai-je connu ? vous m'avez donné l'être, & votre sang a coulé pour moi ! moi, qui paierois, de tout le mien, une seule de vos larmes ! Qui donc a instruit monsieur de Senanges ? d'où peut-il savoir ?... eh ! que fait-il ? je ne l'aimai jamais ; je ne lui enleve rien ; ce qui fut à lui, je le refuse à l'amour... à vous ! que pouvois-je de plus ? N'importe, le cruel est mon époux, & je vous demanderois le silence le plus profond sur sa fureur, si votre générosité ne m'avoit pas prévenue.

Je suis ma lettre, je cours ; ni lui, ni les circonstances, ni les péris ne peuvent m'arrêter ; le blâme de l'univers, le courroux du ciel, tous les maux ensemble devoient fondre sur ma tête, que je volerois au devant d'eux pour arriver jusqu'à vous. J'ai obéi aux bienfécances ; j'ai été

la victime du devoir : vous souffrez , je n'en connois plus. Mon incertitude , mon faiffement , ma douleur. Dans une heure , je saurai . . . je vous verrai. Je n'ai plus la force d'écrire ; je vole chez vous.

L E T T R E X X V I I I .

Du même , à la même.

JE bénis & ma blessure & mes maux passés , & la fureur de monsieur de Senanges ; c'est à lui que je dois le plaisir le plus vif que j'eusse encore goûté. Vous m'êtes venu chercher jusques chez moi ; je vous ai vue assise auprès de mon lit ; j'ai vu vos larmes couler ! le bonheur ne peut aller plus loin. Ne vous repentez pas d'une démarche qui vous honore ; tout s'ennoblit par le sentiment. Il est mille femmes qui tiennent plus aux bienséances qu'à la vertu ; mais qu'il en est peu qui , comme vous , s'affranchissent des entraves de l'étiquette , & dédaignent le blâme d'une action , quand elles sont sûres , & qu'elles peuvent être fieres de son principe. Oui , vous venez d'ajouter à mon admiration. Combien je remercie le sort , que , dans mon aventure avec monsieur de Senanges , l'avantage lui soit resté ! Si j'eusse versé une goutte de son sang , j'élevois une barriere entre nous deux. . . . Ah , que plutôt il repande tout le mien ! Ne craignez plus la

rage de votre époux ; sans doute elle s'est épuisée sur moi. Que je me trouve heureux ! je suis entièrement guéri : c'est l'effet de votre présence.

B I L L E T

De la même , au même.

JE ne vous dirai rien ce soir qui ne soit triste comme moi ; je ne suis pas encore revenue de tous les événemens qui depuis quelques jours agitent ma destinée. Pourquoi donc vous écrire ? ... Hélas ! pour parler à vous , pour vous dire combien je vous aime , pour me dédommager du peu de tems que nous passons ensemble , & charmer le regret d'en être éloignée. Voilà bien des raisons , lorsqu'il ne faudroit que deux mots ; je vous écris , parce que je ne peux m'en empêcher , parce que c'est l'attrait de mon cœur , son plaisir , ou sa consolation. Il est deux heures après minuit , je ne puis me résoudre à me coucher ; je suis pénétrée d'une terreur secrète je crains de perdre un seul des momens où je puis vous assurer de mon amour.



BILLET

De la même, au même.

UNE lettre de cachet, un ordre du roi
Je ne vous verrai plus. O Dieu ! c'en est fait . . .
de quel crime suis-je donc coupable ? .. Plaignez-
moi , conservez-vous, ne vous affligez pas... res-
pectez monsieur de Senanges ; ou vous me per-
dez sans retour . . . on entraîne votre amante
où ? dans quel lieu ? Je ne fais ; mais votre
image, mon amour & mon innocence m'y sui-
vront J'emporte vos lettres, votre portrait,
le seul bien qui me touche, le seul que je possé-
derai désormais ; j'abandonne le reste . . . On me
laisse à peine le tems de vous écrire mon
désordre, mes larmes quand vous recevrez
ma lettre, quand vous apprendrez Sort bar-
bare, je te pardonne tout, si tu épargnes ce que
j'aime ! Adieu : je vous adore : vivez pour m'ai-
mer. Adieu, adieu ; ce mot affreux ! il est
peut-être le dernier que je vous dirai Cher
amant ! je me meurs Soyez tranquille ; je
prendrai soin de ce qui vous est cher.



LETTRE XXIX.

Du chevalier , au baron.

DÉCENCE , honnêteté , vertu , rien n'est sacré Pleurez , baron , pleurez le crime des loix , le renversement des principes , l'outrage fait à l'amour , à l'amitié , à tous les sentimens. On vous enleve votre amie , on me ravit ce que j'adore Madame de Senanges est au couvent , elle y est depuis huit jours. Dans le premier moment de cette horrible catastrophe , je n'ai pu vous la mander ; j'étois insensible à force de maux ; mes yeux ne voyoient point , ma main tremblante ne pouvoit écrire ; mon désespoir étoit stupide & morne . . . Impitoyable Senanges , tigre qui me déchires , es-tu content ? ta rage est-elle assouvie ? Nous ne la verrons plus , cette femme adorable ! elle a disparu de la société : l'univers n'existe plus pour elle. Ses larmes coulent dans la solitude , & elle n'a personne qui les effuie.

Baron , cette idée m'accable ; je ne puis la supporter. Ah ! quand cet homme m'attaquoit avec tant de fureur , pourquoi son épée ne s'est-elle pas plongée toute entière dans mon sein ? Pourquoi n'a-t-il pas joui de mon dernier soupir ? d'où vient existé-je encore ! que dis-je ! Hélas ! si je n'étois plus , quel cœur resteroit à madame de Senanges ? qui répondroit à ses gé-

mifemens ? Elle souffre ! vivons pour souffrir avec elle : mon malheur surpasse le sien , c'est ma seule consolation.

Baron , je ne voulois pas vous croire , quand vous vous livriez à vos soupçons sur madame d'Ercy Eh bien , c'est elle , j'en frémis ! oui , c'est elle qui a tout fait ; c'est elle qui a instruit M. de Senanges , qui l'a reçu , qui a conspiré ma perte. Je viens de lui écrire & de la confondre. Elle a poussé la noirceur jusqu'à indiquer le couvent de *** , dont sa parente est abbesse La cruelle ! c'est sous l'éclat des charmes les plus séduifans , qu'elle cache l'ame la plus atroce. Beauté , prestige trompeur , je te déteste , depuis que tu as servi de masque à un cœur faux & méchant Et j'ai aimé cette femme ! j'ai aimé celle qui désespere madame de Senanges ! Je suis contraint de respecter les jours du mortel qui l'affassine ! elle me l'a ordonné avant de partir ! il faut me soumettre à ses ordres ! il le faut Concevez - vous , baron , une situation plus épouvantable ?

Ce n'est pas tout : je nuis à ce que j'aime , en le défendant. On déshonore la vertu même , & je ne fais qu'appesantir ses fers , quand j'éleve la voix pour elle ! Je suis entouré d'hommes foibles & cruels , qui , sans verser une larme sur la victime , donnent toujours raison à celui qui l'égorge ; de femmes impitoyables , idoles languissantes pour tout bien , qui ne se raniment qu'au mal d'autrui , & dont la coquetterie jouit avec délice du désastre de celle qui les éclipsoit

toutes... Ah, baron, baron, quel monde! & mon devoir m'y attache! Je le quitterai, je le fuirai; madame de Senanges ne l'embellit plus, je n'apperçois que ses vices.

Etre sacré, tendre objet de la plus amère douleur, toi, dont je connois l'ame, dont le courage est au-dessus du mien, va, je te jure que tes malheurs m'attachent encore plus fortement à toi; mon amour se nourrit de sa tristesse, se complaît dans ses déchiremens: ma vie t'appartient jusqu'à son dernier souffle. Puissent mes sanglots pénétrer dans la tombe anticipée où tu es descendue! Puissent-ils te répondre du cœur qui t'idolâtre!

Cher baron..... je peux aussi l'assurer de votre.... elle est malheureuse, vous l'aimez davantage, vous l'estimez toujours.

Dieu! que vais-je devenir? Il est impossible que mes lettres lui parviennent; n'importe: je lui écris à tous les instans; je me satisfais, je répands mon ame, je m'adresse à la sienne; j'épanche un sentiment profond, il me semble que le papier s'anime sous l'expression de mon amour.

Quoi, baron! n'est-il aucun moyen de tirer madame de Senanges de sa prison? Tout est-il donc fini pour elle & pour moi? Ses yeux ne rencontreront-ils plus les regards de son amant? Vous avez conservé quelques connoissances qui peuvent la servir, faire valoir les droits de la vertu, appuyer vos prières, & confondre l'injustice. Parlez, agissez; je saisis ce rayon d'es-

poir, mon respectable ami! je vous devrai tout.

S'il existe encore des êtres sensibles, madame de Senanges trouvera des protecteurs. Vous les remplirez de votre ame, vous les toucherez par votre éloquence; vous fêcherez les larmes de deux amans, & vous ferez le dieu de l'amitié.

L E T T R E X X X.

De la marquise d'Ercy, au chevalier.

EN vérité, chevalier, on ne s'attend point à un assaut comme celui-là. Je suis encore toute émue de vos reproches: vous êtes d'un pathétique effrayant; & si cela continue, vous deviendrez un vrai fléau de société. Vous ne savez donc pas que j'ai de misérables nerfs qu'un rien agace? Ils avoisinent le cœur; tout se tient dans le monde; & vous venez, avec votre douleur, vous jeter, sans ménagement, tout au travers de ma sensibilité. Je conçois vos peines; mais il est indiscret de m'en accabler; & parce que vous souffrez, il ne faut pas que je suffoque. Par exemple, vous m'accusez d'avoir trempé dans l'horrible tort que vient d'avoir monsieur de Senanges avec sa femme: comment voulez vous que je ne sois pas affectée d'une pareille imputation? Moi, ne pas respecter vos amours! Moi, vous enlever ce que vous aimez! Est-ce ma faute, si celle que vous adorez a un mari

jaloux , & sujet à quelques vivacités ? Il est vrai que la dernière est un peu forte ; cet homme-là devient difficile à vivre ; & je n'imagine rien de plus gênant pour vous , que la manière dont il se conduit : mais en suis-je responsable ? Quand ces maudits maris ont une fois le travers de trouver mauvais que leurs femmes aient des amans , il n'est plus possible de leur faire entendre raison. Que voulez-vous ? on ne peut que gémir alors sur le sort des infortunées que ces emportés - là persécutent. J'ai reçu secrètement monsieur de Senanges , dites - vous ; oh , la bonne idée ! ce seroit la première fois que j'aurois mis de la discrétion à quelque chose. Croyez - moi , je l'ai reçu sans mystère ; je l'ai vu , parce que telle a été ma fantaisie ; il est amusant avec ses fougues & son désespoir.

Un jour qu'il étoit bouffi de colère , (je l'aime comme cela) il me dit qu'il alloit faire renfermer sa femme. On ne s'attend point à ces sortes de boutades ; il étoit trop furieux pour que j'osasse le contredire ; je me contentai de gémir intérieurement. Voulez - vous que je me fisse étrangler ? Je le répète , il n'est pas douteux que cet incident-là ne vous dérange horriblement... Il faut prendre patience , mon cher chevalier.

Savez-vous bien que votre situation a même un côté très-avantageux ? Si madame de Senanges fût restée dans le monde , vous vous seriez , à coup sûr , familiarisé avec ses charmes ; (on se fait à tout) elle seroit devenue moins piquante à vos yeux : cette catastrophe renouvelle & ses

attraits & vos sentimens. Une femme n'est jamais si belle , que quand on la voit dans la perspective ; l'imagination s'enflamme ; on embellit ce qu'elle a , on lui prête ce qu'elle n'a pas. D'ailleurs , un peu de chagrin ne messied point ; nous en contractons nous autres une sorte de langueur touchante , qui est une arme de plus pour la coquetterie , & qui intéresse par l'altération même de la beauté.

Autre motif de consolation : telle femme dont on ne disoit rien lorsqu'on l'avoit sous les yeux , devient , quand elle disparoît , le sujet de tous les entretiens ; ceux qui ne l'ont pas eue , triomphent ; ceux qui s'arrangeoient pour l'avoir , se désespèrent. Ses rivales exagèrent ses torts , ou l'accablent de leur pitié. On en parle , elle occupe ; & s'il faut aller plus loin , je trouve , moi , que c'est un état que d'être au couvent. Je ne plaïsante point ; pourvu qu'on y reste un peu long-tems , on doit tirer un grand parti de cette position. Elle épouvante d'abord , & elle a ses agrémens , comme mille autres choses.

C'est en étendant ainsi ses idées , qu'on se met au dessus des événemens ; mais vous êtes , vous , d'un sombre désolant ; c'est un abyme que votre cœur ; on n'osera plus en approcher. Consolez - vous , mon pauvre chevalier ; surtout ne m'écrivez plus des lettres lugubres ; ces lamentations - là me ferment le cœur , me noircissent la tête. Si vous ne changez pas de style , je finirai par ne plus vous lire ; & vous sentez que ce seroit pour moi la plus affreuse des privations.

LETTRE XXXI.

Du baron, au chevalier.

J'E ne vous fais plus de reproches, mon cher chevalier, je ne raisonne plus, je pleure. Croyez que votre austere ami fait donner des larmes à l'infortune. Celle de madame de Senanges est affreuse; la vôtre... ah! c'en est fait; tant que vous souffrirez tous deux, il n'est plus de bonheur pour moi. N'en doutez pas, je vais agir. J'avois rompu toute communication avec les gens en place & les personnes qui sont avec eux les dépositaires du crédit; je reprends toutes mes relations, pour tâcher de vous être utile. J'ai déjà écrit à la maréchale de ***: c'est une femme vertueuse sans pédantisme; elle ne juge point sur les apparences, & me croira: elle a d'ailleurs la plus grande influence sur ce qui se passe à la cour, & je suis sûr de l'intéresser en faveur de l'être charmant qu'on accable. J'ai un autre projet qui réussira, si Senanges n'a point perdu tout sentiment d'humanité. Hé bien! avois-je mal prévu? avois-je raison de vous détourner d'un attachement qui ne pouvoit manquer d'avoir des suites cruelles? Ne revenons point là-dessus..... Combien je vous plains, combien je suis à plaindre moi-même! En vain j'ai cru, dans ma retraite, jouir quelque tems d'une ame tranquille; la mienne n'est plus à

moi : vous en disposez ; vos soupirs s'y répètent. Les fleurs de mes champs , l'ombre de mes bois , n'ont plus de charmes pour moi ; vos chagrins ont tout flétri , tout empoisonné. On peut se mettre soi-même hors de la portée des coups du sort ; mais quel est le mortel dur que n'atteint point le malheur d'un ami ?

L E T T R E X X X I I .

*De madame de *** , au chevalier de Verfenai.*

LES barbares ! ils vous l'ont arrachée ! ils vous l'ont ravie ! qu'a-t-elle fait ? O mon cher chevalier ! cette nouvelle est venue jusqu'à la campagne où je suis ; chacun en parle à sa manière ; les uns font pour madame de Senanges , les autres pour son mari ; ceux-là sont des monstres. Ah , que ne pouvez-vous m'entendre ! Dès qu'on me contrarie , j'entre dans une colère !... si l'on insiste , mes larmes coulent , & mon attendrissement persuade plus que mes raisons. Je ne puis souffrir qu'on rie autour de moi ; l'aspect des heureux me choque ; mon amie est dans les pleurs. Hélas ! pourquoi l'avez-vous aimée ? que ne respectiez-vous son repos ? Je m'en prends à vous , à moi , à tout l'univers ; elle souffre , il est coupable. Le sacrifice le plus courageux de la passion la plus vive , voilà donc ce qu'on punit en elle ! On ne fait pas combien

elle est vertueuse, on ne le fait pas, & on la calomnie! elle est le jouet du monde, qui confond le tort & l'infortune! on lui fait bien expier ses charmes, hélas! on lui ôte jusqu'à ses vertus. J'ai le cœur ferré, je l'épanche avec vous; j'en avois besoin. Malheureuse femme! comment lui écrire? Sans doute les ordres les plus rigoureux sont donnés, pour empêcher les lettres d'arriver jusqu'à elle; mais quel est l'obstacle qui ne soit aplani par l'amour? Si les vôtres lui parviennent, ô mon cher chevalier, soyez auprès d'elle l'interprete de mes chagrins, de mon désespoir; dites-lui bien que tout ce qui lui arrive, ne fait qu'ajouter à mes sentimens; dites-lui, répétez-lui cent fois, que je l'aime plus, & ne l'estime pas moins. Oui, oui, plus on se déchaîne contre elle, plus je m'y attache. Je connois son honnêteté, je lui dois hommage. Tant qu'elle a joui de quelque repos, je l'ai chérie: on me la rend sacrée, depuis qu'on la persécute. Hélas! que ne puis-je pénétrer dans sa retraite, partager sa solitude, & lui prouver, par les soins les plus tendres, qu'une infortunée peut garder une amie! Je fais gloire d'être la sienne; donnez-moi de ses nouvelles; jusques-là, je vais languir, détester tout ce qui m'environne. La campagne me paroît affreuse; je vois toujours madame de Senanges abandonnée, gémissante, séparée de ce qu'elle aime, & je ne jouis qu'à regret d'une liberté qui me rappelle son esclavage. Et M. de Valois, que dit-il?... Que je le plains! J'attends votre réponse; ma
seule

seule amie , ma respectable amie ! hommes injustes !... Adieu : je m'attendris , je m'afflige ; & votre douleur n'a pas besoin du surcroît de la mienne. Que voulez-vous ? l'ame que je crois la plus attachée à madame de Senanges , est celle où j'aime à répandre le regret de l'avoir perdue.

L E T T R E X X X I I I .

Du baron , au vicomte de Senanges.

Vous serez surpris d'abord , vicomte , de la démarche que je risque auprès de vous ; mais lisez ma lettre jusqu'à la fin ; & si vous ne l'approuvez pas , il sera toujours tems de me repentir.

J'ai connu madame de Senanges , lorsqu'elle étoit encore enfant ; j'allois souvent chez son pere ; je suivois , avec une complaisance attentive , le développement de cette ame noble , courageuse & pure : je l'aimois , comme si elle eût été ma fille ; & j'avois de moins le bandeau de l'amour paternel , si épais pour cacher les défauts.

Pendant les premières années de votre mariage , vous me permîtes de la voir. Je vous ai plusieurs fois ouvert les yeux sur ses bonnes qualités. Plus d'une fois j'ai réprimé vos premiers transports ; vous commenciez par être

furieux, vous finissiez par être reconnoissant. Aujourd'hui, le mal est fait; mais qui répare, n'est plus coupable; & le mal même dont on rougit, est une leçon précieuse qui tourne au profit de la vertu. De quelque manière que vous me jugiez, un homme désintéressé qui vit à la campagne, loin des relations, des intérêts, des intrigues, & qui, du fond de sa retraite, élève sa voix pour votre femme, ne peut être que votre ami. C'est à ce titre que jé vous parle; c'est à ce titre que vous devez m'entendre.

J'apprends par la voix publique, que vous venez de faire mettre madame de Senanges au couvent; & moi, vicomte, je vous demande à vous-même quel est son crime. Je vois, d'ici, la passion qui s'apprête à me répondre; mais c'est à votre raison que je m'adresse. L'une agit en aveugle; c'est l'autre qui juge. Encore une fois, quel est le forfait que vous punissez dans madame de Senanges? L'hymen vous unit; (voilà votre malheur & le sien!) l'hymen impose des devoirs, elle les a tous remplis; des sacrifices, rappelez-vous ceux qu'elle a faits: mais vous vouliez de l'amour! Eh! soyons justes: se commande-t-il? L'attrait peut-il naître de l'autorité? Connoissez-vous, vicomte, une puissance qui puisse détourner l'instinct irrésistible de la nature? C'est elle qui produit le charme que nos conventions contrarient; c'est elle qui avertit le cœur de ce qu'il lui faut pour être heureux; c'est elle qui fait rêver une jeune personne; & tout est perdu, quand une réalité triste dément les

douces chimères dont elle s'étoit bercée. Que pouviez-vous attendre de madame de Senanges ? de la vertu. La disproportion de vos âges devoit nécessairement exclure la sympathie , ce nœud secret qui lie les âmes , comme le contrat unit les fortunes. Madame de Senanges vous regardoit comme un guide qui devoit la conduire , la préserver des écueils , & lui donner le fil du labyrinthe où elle alloit entrer ; mais ce guide pouvoit être son ami . . . qu'a-t-il fait pour le devenir ?

Quand les parens se laisseront-ils d'immoler leurs filles aux vils calculs de l'avarice , de peupler la société d'époux qui se haïssent , d'enfans peu chéris , & de tyrans & de victimes ?

Il est des momens où je serois tenté de défendre les femmes , même dans l'excès de leurs égaremens. Elles ont à couler quelques jours de bonheur , & l'on y répand l'amertume ; on les condamne aux devoirs les plus rigoureux , dans l'âge où elles n'ont que la force de sentir. Le cœur trompé s'aigrit & se révolte ; ce qui n'eût été en elles qu'un penchant naïf , le garant de leur innocence , devient un goût effréné qu'elles pleurent , qui les dégrade , & qu'elles ne suivent que pour être , même dans leur désordre , fidèles encore à la voix de la nature.

Daignez me répondre. Madame de Senanges s'est-elle jamais laissée entraîner à l'exemple d'une telle conduite ? Pendant sept ans que vous avez vécu avec elle , l'œil perçant de votre jalousie a-t-il pu lui découvrir un tort ? Elle gémissait

soit de vos fureurs, sans songer à s'y dérober. Des gémissemens concentrés, triste consolation de l'infortune timide, doivent-ils servir de prétextes pour l'accuser ?

Lassée de vos persécutions & de vos malheurs, encore plus que des siens, elle a désiré une séparation à laquelle vous avez consenti; elle a vécu à Paris, sous les yeux de son oncle, d'une manière irréprochable; & c'est après quelques jours passés dans le calme, que sa vie devient plus orageuse que jamais.

Vous croyez les propos, vous vous fiez aux conjectures, vous vous laissez infecter de soupçons; & sans autre preuve, vous flétrissez, vous emprisonnez, vous déshonorez avec éclat un être vertueux, qui s'est toujours respecté, & ne s'est jamais armé de vos torts, pour s'autoriser à une foiblesse. Je sais que vous croyez le contraire; je suis mieux instruit que vous, & je dois vous désabuser. Si madame de Senanges est sensible, elle a un droit de plus sur vous; elle vous a immolé son sentiment: j'en ai la certitude, & je serois coupable, de taire une vérité qui peut être utile à l'innocence. Croyez que je ne la défendrois pas, si sa conduite eût même été suspecte.

Revenez à vous, vicomte; rendez à votre femme la liberté, la gloire, ce qui lui est dû, ce que vous ne pouvez lui arracher sans barbarie, sans vous préparer d'éternels remords. Convenez hautement que vous avez été trompé. Qu'il sera honorable, cet aveu! qu'il sera digne de

vous ! quelle impression il fera sur l'ame de madame de Senanges ! vous êtes malheureux, vous allez cesser de l'être. Si vous saviez combien une belle action soulage ! . . . mais , vous le savez , vous êtes généreux , vous n'avez besoin que d'un ami assez ferme pour mettre un frein aux passions qui vous emportent. N'obtiendrai-je rien ? La belle madame de Senanges , que vous avez aimée , que vous aimez encore , languira-t-elle dans l'ombre d'un cloître ? Est-ce là le tombeau que vous lui préparez ? Faudra-t-il qu'elle y descende vivante , & qu'elle y soit traînée par vous ? Non , vous ferez plus humain ; & je sens , à mes pleurs qui coulent , que vous êtes attendri vous-même.

LET T R E X X X I V .

Du vicomte de Senanges , au baron.

J'APPROUVE ce que vous me dites , baron , & ne puis faire ce que vous me conseillez. C'est à force d'infortune que mon ame est inflexible. Je crois à la vertu de madame de Senanges , j'en ai même la conviction ; & plus j'y crois , moins je veux me rétracter. Si elle avoit des torts réels , peut-être les lui pardonnerois - je plutôt que mes fureurs , plutôt que mes injustices produites par son indifférence. Je sens tous les feux de l'amour , & je suis haï . . . N'est-elle pas assez cou-

pable ? Faut-il donc que je souffre seul ? Elle ne songe à moi qu'avec horreur ; mais elle y songe au moins. Ses peines lui rappellent mon image ; & cette jouissance atroce plaît au cœur désespéré qui n'en peut obtenir une autre. Croyez que je me suis plus d'une fois attendri sur un supplice que j'ordonne ; mais cet attendrissement se tourneroit en rage , si j'imaginois qu'elle pût en être instruite. Je pleure sur ses fers , à condition de ne jamais les briser. Au reste , j'ai une espérance , c'est que je cesserai bientôt d'être : que dis-je ! j'en ai un pressentiment , & je m'y plais. Ce même homme , qui ne respire que pour la tourmenter , ne souhaite la mort que comme la fin de ses tourmens. Le croiriez-vous ? au moment où je vous écris , mes larmes coulent , & je persiste dans ma résolution. Je maudis le ciel de l'ame qu'il m'a donnée. Combien les passions y sont brûlantes ! combien le chagrin s'y approfondit ! Votre lettre a fait sur moi tout l'effet qu'elle pouvoit faire ; elle m'a attendri , sans me changer. Adieu ; je suis moins vengé que puni.

LETTRE XXXV.

Du chevalier , au baron.

QUEL moment de regret , d'ivresse , de douleur & de charmes ! Après ce que j'ai fait pour l'amour , il ne me reste plus que d'en instruire

l'amitié. . . . Je veux que mon cœur aujourd'hui épuise tous les plaisirs. . . . Je viens de la voir. . . . oui , je l'ai vue. La grille, les verroux qui l'enferment, les fossés qui l'entourent, tout a été vain. . . . Je l'ai vue, jugez de mon ravissement ! Cette aventure est accompagnée de circonstances intéressantes, & je ne veux ni ne dois vous en taire aucune :

Avant-hier, dans un accès de la plus noire mélancolie, abhorrant les devoirs auxquels je suis attaché, & le mouvement d'une cour qui me fait mieux sentir la solitude de mon cœur ; lassé de tout, à charge à moi-même, je pris soudain le parti de fuir, de m'éloigner d'un monde bruyant, & de me rapprocher du désert où languit le seul objet qui m'attache encore à l'existence. Je me jette dans ma chaise, accompagné de l'honnête Dumont, & pars pour le village de * * *, qui est à vingt lieues de Paris, & à une demi-lieue du couvent de madame de Senanges. Je descends à la première auberge, j'y laisse Dumont, je lui dis de m'attendre, de n'être pas inquiet ; & seul, je m'achemine vers le lieu fatal, unique but de mon voyage. Ah, baron, quel séjour !

Il a en perspective, d'un côté, une forêt antique & sauvage ; de l'autre, il est dominé par un côteau aride, où sont épars çà & là quelques sapins dont le feuillage attriste. De là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir, au lieu de murmurer.

L'horizon resserré de toutes parts, n'offre rien

à l'œil que de lugubre. On diroit que le ciel craint de se montrer à cette terre ingrate & abandonnée. Cet asyle a l'air d'être destiné pour des criminels, & c'est la vertu qui l'habite, c'est madame de Senanges qu'on y renferme!

Quand j'y arrivai, le jour étoit sur son déclin. Il s'étoit élevé un vent affreux : tout servoit à augmenter pour moi l'horreur du tableau. Je m'arrête à quelque distance de cette prison, & mesure des yeux la hauteur des murs qui la défendent. Cet aspect, en m'épouvantant, m'attache, me fixe, & je reste immobile dans cette contemplation, espérant toujours que je pourrois être aperçu de madame de Senanges. . . .

Peut-être en ce moment, disois-je en moi-même, peut-être occupai-je sa pensée. Elle ne me croit pas aussi près d'elle; & quand le plus court intervalle nous sépare, elle gémit de mon absence. . . . Pressentimens de l'amour, parlez à son imagination; avertissez son cœur, dites-lui que son amant erre autour de sa retraite.

J'étois absorbé dans cette idée, lorsque je vois sortir d'une des portes du couvent, un paysan jeune, d'une figure gaie, franche & ouverte, & qu'aux outils dont il étoit chargé, je reconnus pour le jardinier de la maison. Il s'avance vers une chaumière qui étoit à quelques pas, & que j'avois déjà remarquée; une femme, c'est la sienne, dont le travail & les intempéries de l'air n'avoient point altéré les traits, filoit sur le seuil de la cabane. Un enfant déjà robuste jouoit à ses côtés. Du plus loin qu'elle voit son époux, elle vole à lui.

Son enfant, qui couroit déjà , dans un âge où les nôtres savent à peine marcher , est aussi-tôt qu'elle dans les bras de son pere , qui les caresse , les baise tour-à-tour , & trouve ainsi dans le plaisir qu'il fait à deux êtres innocens , la récompense de ses travaux.

Ce tableau , devant lequel mon cœur se seroit épanoui dans tout autre tems , le resserré , le replie sur lui-même , & m'abandonne à des réflexions qui m'étoient personnelles.

Ils s'aiment , disois-je , ils jouissent de la nature , & des sentimens qu'elle inspire. Ils s'aiment sans être troublés dans leur amour. Leur simplicité même assure leur bonheur ; & madame de Senanges & moi

A ces mots , il m'échappe un soupir qui , entendu de ces bonnes gens , leur fait prendre à moi plus d'attention Je m'en apperçois , m'éloigne , malgré je ne fais quel instinct secret qui m'invite à me rapprocher d'eux. Je crois , baron , que les infortunés contractent insensiblement quelque chose de farouche ; ils brûlent de dire , & tremblent d'être devinés

La nuit commençoit à être plus sombre : je m'enfonce dans la forêt. Le croiriez - vous ? les ténèbres , le silence , qui n'étoit interrompu que par le bruit des vents , l'horreur du lieu , le risque que je courois , n'ayant pris aucune arme , rien ne put m'arracher au charme qui m'y retenoit. J'y passai toute la nuit : ma rêverie m'emportoit loin de moi . . . J'étois , si j'ose le dire , gardé par mon infortune. Il semble que les mal-

fauteurs respectent les jours du mortel qui est aux prises avec le sort, ou que lui-même ne veuille pas se dessaisir de sa victime. Je me rapprochois du couvent, je me rengageois dans le bois, & me livrois au cours de mes pensées.

Soudain le son d'une cloche funebre retentit dans les airs. C'est alors que je connus l'effroi. Alors une sueur froide se répand sur tout mon corps, je crus que j'allois expirer. Mon imagination noircie, effarouchée, me représente madame de Senanges mourante, succombant à sa douleur. Ce son que j'avois entendu étoit pour moi le signal de ses derniers soupirs; j'erre, & poussant des cris, je me traîne jusqu'à sa prison: je me jette aux pieds des murs qui nous séparent; je les baigne de pleurs.... & crois embrasser son tombeau.

Le jour paroît enfin, & dissipe par degrés les vapeurs sombres dont j'étois environné. Par un de ces mouvemens qu'on n'explique pas & qui trompent rarement, je jette les yeux sur la chaumière d'où devoit partir ma consolation. Le jardinier en sort en chantant; & me retrouvant sur son passage, il m'observe avec la plus avide curiosité.

Mes cheveux étoient épars, mon air égaré, mon front pâle encore des terreurs de la nuit. Il voit des pleurs tomber de mes yeux; il s'attendrit, s'approche, me demande, du ton le plus compatissant, s'il peut m'être utile. Je gémis; il me presse; je sanglote, & m'efforce en vain de lui répondre; je verse un torrent de

larmes ; il ne peut s'empêcher d'y mêler les siennes , & je ne sus pas résister à cette marque de sensibilité.

Mon ami, lui dis-je, homme humain & généreux, tu vois mon désespoir, connois - en la cause, tu es digne de la connoître : tout ce que j'aime est là (& je lui montrai le couvent).

Je lui nommai madame de Senanges ; mais je crus, baron, devoir lui dire qu'elle étoit ma sœur J'ai eu recours à ce stratagème, pour éviter les indiscretions, & sur-tout ne pas dégrader aux yeux de cet homme respectable, les services qu'il pouvoit me rendre & que j'en attendois. Un mari sévère & jaloux, continuai-je, m'a arraché cette sœur chérie toute sa famille la pleure ; elle n'est point coupable : garde-toi de le penser, tu commettras un crime . . .

Au nom de madame de Senanges, il avoit eu de la peine à ne pas m'interrompre. Madame de Senanges, s'écria-t-il, après que j'eus cessé de parler, cette jeune dame si prévenante, si douce ! . . . Oh ! oui, oui . . . je garantirois bien son innocence. Tout le monde l'aime : mais si vous la regrettez, elle n'est pas moins touchée de votre absence. Hier, en travaillant dans une allée solitaire du jardin, je l'ai surprise au travers d'une charmille, tandis qu'elle baisoit un portrait, qui sûrement étoit le vôtre : elle pleuroit de si bon cœur, que j'en étois tout attendri ; & je m'en retirai le plus doucement qu'il fut possible, pour lui laisser ignorer que je l'avois aperçue.

Concevez, baron, concevez, s'il est possible, le ravissement où me jeta l'éloge naïf & le récit de cet honnête payfan.

Hé bien, mon dieu tutélaire ! tu peux nous servir, me rendre la vie, jouir toi-même de tout le bien que tu auras fait. Le barbare auquel elle est unie, a défendu qu'on lui remît aucune des lettres qu'on pourroit lui écrire. Favorise notre secrete correspondance. Sers l'amitié, la vertu, & le malheur. Ton nom paroitra sur la premiere enveloppe de mes lettres que je t'adresserai ; sur la seconde sera le nom de ma sœur : tu auras soin de les lui faire tenir, & tu prendras les liennes pour me les envoyer.

Il consent à tout : je lui demande son nom, je lui apprends le mien. La joie étinceloit dans ses yeux, & il avoit l'air de m'être redevable, à l'instant même où il étoit le plus tendre, le plus zélé des bienfaiteurs.

Ma fortune est à toi, lui dis-je Que dites-vous, repliqua-t-il avec une sorte de douleur ? ne me proposez rien, vous m'ôteriez tout le plaisir.

Ce n'est pas tout ; il faut qu'avant que je parte, tu me fasses voir madame de Senanges. Ce soir, au coucher du soleil, quand les religieuses iront à l'office, ne pourroit-elle point paroître à la croisée de son appartement ? Je ne veux qu'un regard, je suis heureux ; parle à Julie sa femme-de-chambre, dis-lui que je suis ici. Mon ami, mon cher René (c'est son nom) tu auras consolé deux cœurs à la fois quelle jouissance pour le tien !

Il me promet de travailler à ce que je lui demande, & me conseille de disparoître jusqu'à la fin du jour : il entre alors dans le couvent ; mais avant de me quitter, il m'avoit montré l'appartement de madame de Senanges. En m'éloignant, je le regardois toujours.

A peine ai-je fait quelques pas, je vois de loin accourir le pauvre Dumont, tremblant, hors d'haleine : il s'étoit égaré en me cherchant dans la forêt. Il me gronda bien fort, de l'inquiétude où je l'avois mis, & je me la suis plus d'une fois reprochée. Pour sa consolation, je lui contai mon aventure avec une confiance qu'il méritoit.

Arrivé à notre auberge, il me pressa en vain de prendre quelque repos : je comptai, avec l'impatience du désir, toutes les minutes qui s'écoulerent jusqu'à l'heure où je devois être instruit du succès de mon message ; long-tems avant qu'elle sonnât, je me mis en marche. Le premier objet que je rencontre, est l'honnête René, qui venoit au devant de moi pour m'informer de tout ce qu'il avoit fait. Julie étoit instruite ; elle étoit montée chez sa maîtresse, elle en étoit descendue, toujours en sautant de joie : le rendez-vous étoit fixé sous les fenêtres de sa chambre, à l'heure où dans cette saison le jour commence à tomber. Dans la crainte de laisser échapper l'instant d'où dépendoit ma vie, je n'eus garde de m'éloigner. M'écartai-je d'un pas, je reviens avec précipitation, l'œil toujours fixé sur l'endroit où devoit m'apparoître

ma belle & infortunée maîtresse. Je tremble au bruit le plus léger, je frémis du moindre son; je crains tous les regards; j'espère, je languis, j'attends, je me meurs: elle se montre enfin.... les forces me manquent. Jamais deux amans ne se trouverent dans une situation plus douce & plus cruelle à la fois: elle me parloit des yeux; il sembloit qu'elle voulût se précipiter dans mes bras; je lui tendois les miens, j'étois à genoux; mes soupirs inarticulés montoient jusqu'à elle; ses sanglots leur répondoient. Qu'elle étoit belle & touchante! Sa douleur ajoutoit encore à ses charmes! Elle se retira un moment, & me fit signe de rester: bientôt elle reparut, & me jeta un billet conçu en ces termes:

„Dieu! c'est vous!... je n'ose en croire mes
 „yeux; mon cœur m'en assure: que ne puis-je
 „mourir de ma joie! Mais fuyez, fuyez, cher
 „amant!... votre danger, ma gloire, la vôtre
 „même... Fuyez, emportez ma vie: voyez cou-
 „ler mes larmes, & n'y résistez pas... Je ne
 „peux suffire à tout ce que j'éprouve; mon ame
 „est prête à m'abandonner!... Adieu.....”

Je couvris cette lettre de baisers & de pleurs: le plaisir, la douleur, le trouble & la crainte se confondoient dans mes sens, dans mes esprits & dans mon cœur: une porte du couvent, s'ouvrant avec fracas, força madame de Senanges de disparaître: la croisée se ferma; tout disparut pour moi, & je demeurai comme anéanti.

Après quelques momens, je repris mes sens, & me traînai vers la chaumière de René. Je me

jetai dans son sein, sans proférer une parole.... Il comprit ce silence. Sa femme étoit touchée jusqu'aux larmes. Le souper de ces bonnes gens étoit préparé; ils me proposerent de le partager avec moi; je l'acceptai. Jamais le banquet le plus splendide ne me parut si délicieux, que ce repas frugal & champêtre, apprêté par la nature, offert par la bonhomie, & qui me retracoit la simplicité des premiers âges du monde. Notre souper fini, Thérèse (c'est le nom de la femme de René) se leve, prend la lampe, & me conduit au berceau de son enfant; elle vouloit voir s'il repositoit: convenez donc, me disoit-elle, qu'il ressemble bien à son pere; & elle baisoit le pere, à cause de la ressemblance. Baron, je laisse à votre ame le soin de développer ce tableau; je vous l'indique, il est fini pour vous. Cher enfant de mes bienfaiteurs, m'écriai-je, pressé par la plus tendre émotion, tant que je vivrai, l'infortune ne flétrira point tes jours; né dans le sein de la candeur & de l'innocence, tu as tous les titres. Dors, dors avec sécurité; d'aujourd'hui je te prends sous ma protection. Madame de Senanges & moi, nous ne t'abandonnerons jamais. Alors je me courbai sur son berceau pour le caresser à mon tour, & j'y laissai, sans qu'on s'en apperçût, un rouleau de cinquante louis. Il falloit bien payer le port des lettres que René alloit recevoir pour moi, & qu'il devoit remettre à leur destination. Dumont m'attendoit; je me fais un effort pour quitter ce couple respectable; je ne pouvois me détacher

de leurs embrassemens , & je voyois sur le front de René la satisfaction intérieure d'échapper à la récompense. Je pars enfin ; mais , avant de m'éloigner , je retourne vingt fois la tête vers cette croisée où madame de Senanges avoit paru , & que je ne voyois plus qu'avec les yeux de l'ame pour lesquels les ténèbres n'existent point.

Cher baron , je suis encore au village de C'est de ce lieu que je vous écris. Ici je suis seul , inconnu , j'y suis près d'elle : que ne puis-je y rester , y mourir , y être enseveli ! Je m'en arrache demain , & c'est avec un serrement de cœur inexprimable. J'ai pourtant , ô ciel , des graces à te rendre ! Un rayon de bonheur m'a lui , dans l'abyme où je suis tombé ; j'ai vu encore une fois celle que j'aimerai jusqu'au dernier soupir ; j'ai trouvé moyen de lui faire parvenir l'épanchement de ma douleur : j'ai apporté quelque soulagement sous un toit rustique & dans la demeure du pauvre ! . . . Je ne suis pas tout-à-fait malheureux.

LETTRE XXXVI.

De madame de Senanges , au chevalier.

JE vous ai vu ! Dieu , quel moment ! & comment vous peindre mon trouble , ma joie , ce doux frémissement , ces larmes délicieuses ,
qui

qui n'ont jamais coulé que pour vous. . . . Mes craintes même étoient des plaisirs. Ah ! ces souvenirs adorés ne sortiront jamais de mon cœur : il est brûlant d'amour ce cœur, il est tout entier à votre image. Sous le poids des chaînes il me fait sentir que je suis libre, puisque je vous idolâtre. Où êtes-vous ? je vous appelle en vain, vous ne pouvez plus m'entendre. A chaque instant qui s'écoule, à chaque pas que vous faites, vous vous éloignez de moi ! . . . Tout-à-l'heure devant mes yeux, près de votre amante ! . . . A présent, hélas ! . . . Ciel ! voilà une lettre de vous ! cher amant, vous m'aimez ! . . . & vous osez me plaindre ! L'ingrat ! il ne fait donc pas que la mort la plus affreuse me seroit douce, si je la souffrois pour lui. Ah ! calmez-vous ; apprenez à vaincre le sort, soyons au-dessus du nôtre. Ne me faites plus l'injure de vous affliger. Peut-on nous séparer, quand l'amour le plus tendre nous unit ? & pensez-vous que je regrette un monde qui avoit déjà disparu pour moi ? Que l'univers, que mon persécuteur, que le ciel même me portent envie ! j'ai, dans ma prison, votre estime, le témoignage de ma conscience, & les preuves les plus touchantes de votre tendresse : que m'importent l'injustice d'un homme & le blâme de tous ? Je n'ai à rougir à mes yeux, ni aux vôtres. . . Je rends grâces à mon tyran. Oui, ces grilles, ces verroux, le recueillement de ce cloître, ces impuissantes barrières, je les chéris ; elles me sauvent de ma foiblesse, & peut-être redoublent mon sentiment. Tout, dans ces

lieux, tout l'accroît. J'y suis loin d'une foule importune. J'y passe mes jours à relire vos lettres que je couvre de baisers : votre portrait, je le presse sur mon cœur palpitant ; qui le dispute à mes regards ; & ce n'est point encore assez pour moi. Je vous vois dans tous les objets qui s'offrent à mes yeux ; & je les fermerois à tout, si je cessois de vous y trouver. O vous ! qui m'êtes apparu comme un dieu bienfaisant ; vous, dont la présence vient d'enchanter, d'embellir ma vie, ma solitude, tout ce qui m'environne ; cher amant, mon bien suprême, mon seul, mon unique bien ! que ne vous dois-je pas ? Les fureurs de la jalousie, l'austère vigilance de mes gardiennes, rien n'a pu vous arrêter, ni m'enlever au bonheur de vous revoir.... C'est le ciel qui vous a conduit ; il protège la vertu ; il pardonne à la sensibilité que l'innocence accompagne. De quoi nous puniroit-il ? S'aimer comme on l'adore, c'est lui offrir l'encens fait pour lui plaire. Oui, sa bonté veille sur nous ; il nous envoie ce payfan respectable, plus grand dans la misère, que bien des êtres qui le dédaignent. Cet homme d'ailleurs vous a vu, il vous a parlé.... jugez de ce qu'il acquiert à mes yeux ! combien je l'aime ! Il dit que mon frere est charmant ; il l'a dit à ma Julie : je me suis fait répéter cent fois ses moindres paroles. Mon frere, mon ami, mon amant, vous qui m'êtes encore plus, combien je vous fais gré du détour dont vous vous êtes servi ! Le mensonge cesse d'être une lâcheté, quand il ennoblit les services que notre bienfai-

teur nous rend , & qu'il lui conserve la dignité de son caractère. J'admire , j'apprécie votre délicatesse , mais elle ne m'étonne pas.

Julie est convenue avec lui qu'elle iroit tous les jours , pour qu'on ne les vît point ensemble , porter mes lettres & chercher les vôtres à une place indiquée. Comment les payer assez d'un tel bienfait ? Ne nous plaignons pas : le mystère de notre commerce y répand un nouveau charme. Plus libre , on peut devenir coupable. Qui fait même , qui fait si , me voyant tous les jours , vous m'auriez autant aimée ? Ah ! je bénis ce qui m'arrive , si je vous en suis plus chère. Adieu , adieu. . . . foyez calme ; que je vous inspire un sentiment doux ! Jouissez des plaisirs qui se présenteront , ils seront les miens : mais donnez des momens à l'amour , à son recueillement , à mon idée : foyez heureux ! . . . Ah ! dites , pourriez-vous l'être sans moi ?

L E T T R E X X X V I I .

Du chevalier , à madame de Senanges.

Où suis-je ? d'où vient m'avez-vous forcé de fuir , d'abandonner votre désert ? Qu'il est affreux celui où je me retrouve ! Combien j'y suis isolé , au milieu de la multitude qui s'agite autour de moi , & que je déteste , parce qu'elle me distraît , parce qu'elle envenime

encore la profonde blessure de mon cœur ! Où m'a-t-on entraîné ! quels devoirs pénibles me lient ! quelle froide étiquette m'enchaîne ! Ames stériles & glacées , combien je souffre d'être parmi vous ! Tout de vous est menaçant , jusqu'au rire de douleur qui avorte sur vos lèvres perfides ; vous ne devinez le malheureux que par le desir de lui échapper. C'est dans la cabane de René , qu'on trouve les épanchemens d'une ame sensible , & les tendres larmes de la commisération ; c'est là que j'ai joui d'un instant de bonheur : me voilà retombé dans les ténèbres de la mélancolie Hélas ! qu'est devenue celle que j'adore ? Elle pleure , & ma main ne peut sécher ses larmes ! Elle gémit , & ses gémissemens ne peuvent arriver jusqu'à moi ! On l'a enlevée aux vœux d'un monde qu'elle embellissoit ; on flétrit sa jeunesse , on la condamne aux ennuis d'une solitude . . . éternelle peut-être ! On attaque jusqu'à sa réputation ; & c'est pour moi , c'est par moi , qu'elle est malheureuse & déshonorée ! & je vis ! & je ne vais pas expirer sur le lieu qu'elle habite ! Que fais-je ici , où l'on insulte à vos chagrins , où l'on ferme l'oreille à la voix de vos défenseurs ! Ce sont vos ordres que j'exécute. Quand je vous accable , il est juste que vous m'en punissiez . . . Ah ! ma peine est trop cruelle. Quels objets attristent mes regards ! que l'aspect du vice est effroyable , lorsqu'on entend retentir de loin les soupirs de l'innocence ! Tandis que tant de femmes , le crime dans le cœur & l'audace au front , consultent dédaigneuse-

ment sur le choix de leurs plaisirs, vous languissez dans les tourmens de la servitude ! Que dis-je ! vos fers sont glorieux , & leurs jouissances empoisonnées. Votre honnêteté vous reste ; le remords ne les quitte pas : elles se méprisent. . . elles sont les infortunées. Mais quoi ! n'est-il aucun moyen de briser vos fers , de s'armer contre l'injustice , de vous rendre à votre amant ? . . . Ecoutez, je puis tout ofer , je puis tout entreprendre , la foule des périls est un aiguillon de plus pour mon amour. Je vous arracherai à votre persécuteur ; nous fuirons ensemble sous des climats où la vertu sera respectée , où la honte ne sera pas le prix des plus doux sentimens ; nous rentrerons dans tous les droits de la nature. C'est le choix du cœur qui fait la véritable patrie. En quittant la vôtre , vous secouerez le joug des petits préjugés, des misérables bien-séances qu'elle adopte , & qui ne deviennent sacrés que par le pli de l'habitude , ou les terreurs de l'éducation. . . . Vous serez à moi. Des amans tels que nous ne sont nulle part étrangers ; ils se retrouvent toujours ; jamais ils n'ont rien perdu. Ce projet me transporte , il m'enivre ; dites un mot, il est accompli.

A quoi pensé-je ! Ces chimères de mon imagination , vous ne voudrez point qu'elles se réalisent. Au moins , gardez - vous de les condamner. J'aime à repâître ma tristesse de ces illusions qui la soulagent & la trompent ; j'aime à me figurer des lieux où , sous un ciel pur & parmi des êtres sensibles , nous serions libres de

nous aimer. Laissez-moi habiter un monde enfanté par ma rêverie ; laissez-moi vous y suivre en idée ; & puisque le sort nous sépare, souffrez qu'une erreur innocente nous unisse un moment. Hélas ! hélas ! mes larmes coulent ; me voilà rendu à la vérité. Plus vous affectez de calme dans votre dernière lettre , dans cette lettre où vous commandez à votre douleur , pour épargner la mienne , plus vous ajoutez à mon déchirement. Que je sois heureux , moi ! que je sois heureux ! c'est vous qui me le recommandez ! vous voulez que je goûte les plaisirs qui se présentent ! Ah , cruelle !... vous pleurer le jour , vous pleurer la nuit , m'abymer dans mes regrets , chérir tout ce qui les augmente , retourner sans cesse dans ces promenades solitaires où je vous ai quelquefois accompagnée , vous y appeler , y chercher les vestiges de vos pas , couvrir de baisers les gages précieux de votre tendresse : les voilà mes plaisirs ; je n'en ai , je n'en veux point avoir d'autres. Je hais les femmes dont je suis environné ; il me semble qu'elles sont toutes complices de vos malheurs ; je vous les compare ; jugez si je vous suis fidelle ! Dans la lettre que je vous ai écrite avant de sortir du village de *** , & que René a dû vous remettre , je vous parlois de l'odieuse madame d'Ercy ; vous ne m'en dites rien. Ah ! c'est un être vil , que vous n'appercevez pas. O ciel ! & j'ai pu l'aimer ! moi , destiné à vous adorer ! moi , qui devois sentir un jour l'enthousiasme de la vertu !

Que faites-vous dans ce moment ? Tournez-

vous vos regards vers le lieu où je me suis prosterné devant vous ? Les laissez-vous s'égarer sur la forêt ténébreuse où j'ai passé la plus longue des nuits ? Sentez-vous, comme moi, toutes les horreurs de notre séparation ?

LETTRE XXXVIII.

De madame de Senanges, au chevalier.

JE voudrois vous consoler, je n'en ai plus la force. Votre présence, ce moment de bonheur m'avoit élevée au-dessus de mes maux ; mon courage a disparu avec vous ; un accablement profond lui succede . . . Hélas, nous sommes séparés ! . . . Cette porte redoutable, c'est peut-être pour toujours qu'on l'a fermée sur moi ! Je ne vois point de terme à mes peines . . . les ai-je donc méritées ? . . . Je suis privée de tout, je suis loin de vous ; ma réputation est flétrie, mon oncle désolé, je fais couler les pleurs d'une amie, & j'ai, avec tous mes malheurs, celui d'affliger ce que j'aime ! . . . Ah ! quand je vous ai dit que j'étois tranquille, quand je m'applaudissois de pouvoir vous tromper, c'est en versant un torrent de larmes que je vous reprochois les vôtres . . . Moi, chérir des lieux que vous n'habitez point, revoir tous les jours la lumière, & jamais mon amant ! . . . Vous chercher même dans les ténèbres, & toujours

en vain ! Etre innocente & soupçonnée , malheureuse & sans espoir ! enchaînée ici , quand mon cœur vole vers vous , & que je vous ai défendu , que j'ai dû vous défendre d'y reparoitre ! Moi , ne pas haïr des tourmens dont vous souffrez , que votre douleur me rend horribles , que je ne soutiendrois pas , si vous cessiez de les partager ! . . . L'effort humain ne peut aller jusque-là . . . Je viens de relire votre dernière lettre , & je suis plus calme . Qu'elles sont tendres vos lettres ! combien vous méritez d'être adoré ! & je me laisse abattre par le chagrin ! N'ai-je pas tort , puisque vous m'aimez ? Oubliez un moment de foiblesse ; sur-tout ne m'imitiez pas . Donnez de mes nouvelles à madame de *** . Il m'en coûte de ne lui pas écrire : mais si je multiplie les messages , je crains qu'on ne découvre le mystère de notre commerce ; & je résiste aux mouvemens de l'amitié , je me prive de ses consolations , pour me conserver au bonheur de m'entretenir avec vous . Dites - lui les raisons de mon silence & mes regrets : son cœur fera grace au mien ; je la connois ; elle pardonnera à l'amante , sans douter de l'amie . Je ne vous ai point parlé de madame d'Ercy , & vous vous en étonnez ! Vous honorez de votre haine un objet de mépris ! Ce n'est pas votre fureur , c'est votre pitié , qu'elle doit faire naître . Le coup horrible qu'elle nous a porté , l'avilit à ses propres yeux . Quelques années encore , & elle deviendra l'opprobre de ceux dont elle est l'idole . Ses adorateurs disparoîtront avec ses

charmes , ses vices lui resteront , elle sera seule dans la nature Nous serons trop vengés. Vous , ne perdez jamais le souvenir du sentiment qu'elle vous avoit surpris , ni des services qu'elle vous a rendus. Rien ne dégage une ame honnête de la reconnoissance ; & dût-elle s'armer contre moi , en me défendant , il vous faudroit la respecter. Oh , mon ami ! que ces déserts sont lugubres ! que d'infortunées y gémissent en silence ! que de vœux forcés , ou suivis d'un désespoir qu'il faut dévorer ! Les soupirs y sont interdits ; on s'y cache le jour ; les nuits sont interrompues par des sanglots , ou plutôt les nuits y sont éternelles ! Hé bien , ces redoutables asyles , je les ai chéris un moment. Mes yeux sont toujours attachés sur la place que vous y occupiez , mes larmes l'ont marquée , je ne l'envisage point sans un battement de cœur , une émotion , un frémissement dont on s'apercevrait , si je ne fuyois pas tous les regards. Julie est ma seule compagnie ; je n'en veux point d'autre. Elle me parle de vous ; j'écris tous les jours à mon oncle , il m'est prescrit de n'écrire qu'à lui. Cette occupation m'est bien douce : je partage mon tems entre mon amant & cet homme respectable. Combien il m'inquiete ! Les soins de sa niece lui manquent ; on l'a arrachée de ses bras comme une criminelle ; sa délicatesse & son cœur ont souffert ; sa santé mal affermie De quelque côté que je me tourne , des sujets de douleur s'offrent à moi. Que nous sommes loin l'un de l'autre ! Que je suis à plain-

dre , & que j'ai peu de fermeté ! Soyez plus courageux que moi. Ce n'est pas ma situation qui me désespère , c'est votre absence. Ménagez vos jours , si vous voulez reculer le terme des miens.

LETTRE XXXIX.

Du commandeur , à madame de Senanges.

M. de Senanges , chez qui je suis , ma chère sœur , vient d'écrire à l'abbesse de votre couvent , & je mets ma lettre sous la même enveloppe que la sienne , afin qu'elle vous soit remise plus sûrement. Je suis attendri de votre infortune , & je ne néglige pas vos intérêts. J'aime mon frère ; mais la tendresse que je lui dois n'a point étouffé celle que j'ai pour vous. Je vous plains ; je fais plus : depuis votre détention , je n'ai point quitté votre mari , dans l'espérance de le fléchir , de lui ouvrir les yeux , & de vous rendre la liberté. Le malheureux ! au milieu de ses fureurs , il est dévoré par son amour. M. de Valois lui a écrit , il a reçu une lettre du baron de *** , qui tous deux garantissent votre innocence ; il en est convaincu. Quelquefois il déteste sa violence , des pleurs roulent dans ses yeux , & il est tout prêt à pardonner ; mais soudain un sentiment contraire s'empare de lui , & il se livre à des emportemens qui me font trembler pour sa vie.

Elle me hait , dit-il , & je serois sensible à ses maux ! Qu'elle gémissé , qu'elle expire dans les larmes , qu'elle expire en me maudissant ! Que m'importe sa vertu ? c'est son amour que je voulois Que dis-je ? sa vertu ! elle aime un autre que moi ; & je ne les ai pas tous deux poignardés de ma main !

A ces mots il rougit , ses veines s'enflent , tout son corps est agité de convulsions ; je cours à lui , je veux le consoler , le secourir : il me repousse d'un air farouche , & quelquefois il s'enferme six heures de suite , sans que personne ose approcher de son appartement.

La chasse est la seule distraction qu'il veuille souffrir , & il semble qu'il ne la préfère qu'avec le projet d'y hasarder ses jours. Il affecte de monter les chevaux les plus ombrageux , & de s'abandonner à leur fougue dans les routes les plus impraticables. Il aime à s'écarter de ses gens , & à s'égarer seul dans l'épaisseur des bois.

Je vous l'avouerai , l'état de mon frere m'attendrit jusqu'aux larmes. Sa passion en a fait un tigre ; mais alors même qu'il vous persécute , il est plus infortuné que vous : cependant c'est dans sa passion même , toute féroce , toute effrénée qu'elle est , que je trouverai les moyens de le désarmer. Ces fortes de caracteres , quand ils ont été fatigués par de fortes secouffes , deviennent susceptibles d'émotions tendres. La même sensibilité qui leur met le poignard à la main , les détermine à la compassion : c'est là que je veux l'amener ; j'en ai la certitude , si

vous voulez seconder mes efforts , mes prieres , & n'être pas impitoyable à votre tour.

Il vous a proposé de retourner avec lui ; voulez-vous y consentir ? J'obtiens tout. Avant deux jours vous êtes libre ; vous rentrez dans tous vos droits aux yeux d'un monde pour lequel vous êtes faite , & où vous reparoîtrez avec éclat , quand votre mari vous aura fait lui-même la plus authentique réparation.

Ma chère sœur , réfléchissez un moment , & voyez à quels maux vous vous exposez , en persistant dans votre animosité contre un homme de qui dépend votre existence. Il peut vous enlever jusqu'à la considération , si précieuse pour une ame comme la vôtre. Vous êtes au plus beau de votre carrière : voulez-vous la finir dans les larmes , les regrets , & j'ose dire , le déshonneur ? La femme la plus innocente ne l'est plus aux yeux du public , dès que son mari sevit contre elle. Ce public , souvent si injuste , devient équitable alors , parce que , ne pouvant scruter le fond des cœurs , il est obligé de juger sur les apparences.

Je fais tout ce que vous avez eu à souffrir de mon frere. Je connois ses emportemens , la violence de ses transports , & la rage de sa jalousie ; mais il a tant souffert lui-même , que ses tourmens ont dû lui servir de leçons , & dompter son cœur qui vous aime avec idolatrie.

Tirez au moins cet avantage de votre solitude , de voir les choses avec plus de sang-froid & sous un jour plus vrai. Personne au monde

ne fait mieux que moi , combien vous êtes honnête & irréprochable ; mais prenez - y garde : votre fermeté actuelle n'est que l'effervescence du sentiment nouveau qui vous occupe. L'amour , dans une ame comme la vôtre , ne va point sans une sorte d'héroïsme qui ennoblit tout ce qu'il suggere , qui soutient pour le moment , & peut égarer pour le reste de la vie. Vous avez immolé au devoir la passion la plus tendre , & l'orgueil de cette victoire vous tient lieu de tout . . . même du bonheur. Aveugle que vous êtes ! qui sait si vous ne pleurerez pas un jour ce qui vous console aujourd'hui ? Celui que vous aimez est jeune , ardent , jeté dans un tourbillon où l'inconstance est presque de nécessité. Qui sait si , après les premiers regrets de votre absence , il ne se laissera point aller aux séductions d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche ? Qui sait si un établissement avantageux ne l'emportera point sur les rêves affligeans d'une passion sans espoir ?

Je ne cherche point à vous effrayer ; mais il court déjà des bruits qui pourroient donner du poids à mes conseils , si je voulois y croire. Encore un coup , cessez de vous faire un dieu , d'un être qui , après tout , n'est qu'un homme , c'est-à-dire , toujours à la veille d'être infidèle. Je vous parle avec une franchise un peu dure ; mais je la crois nécessaire pour fixer votre esprit sur les objets qui doivent l'attacher davantage , & le détourner de ceux qui vous trompent en vous enivrant. Rentrez en vous-même : don-

nez à votre vertu des motifs aussi nobles & plus solides. Mon frere a des vices, j'en conviens : tâchez de les vaincre à force de bons procédés, de douceur & de modération. Il est une adresse louable qui peut suppléer au défaut de l'attrait, & il est permis d'abuser le malade qu'on veut guérir. Vous ne pouvez aimer celui qui fit si long-tems, & qui fait encore le supplice de vos jours; mais vous pouvez le plaindre, ne le point haïr, le ramener par degrés, & devenir sa bienfaitrice, en vous l'acquérant pour ami.

O combien je jouirois de sa félicité.... de la vôtre ! Qu'elles seroient douces les larmes que je répandrois dans votre sein, si je pouvois vous voir unis, si je pouvois vous rendre à la société, pour laquelle vous êtes perdus tous deux !

Si vous persistez dans votre résolution, mon frere est condamné à une vieillesse affreuse, que vous aurez peut-être à vous reprocher; & vous, au printems de vos jours, vous perdez votre état, l'estime des honnêtes gens, les hommages dus à vos charmes, & tout le fruit de vos vertus. C'est pour vous, pour vous seule, que j'insiste maintenant. Pour briser vos fers, c'est à vous-même que je m'adresse. Dites un mot, ils vont tomber : vous recouvrez vos avantages, vous sauvez mon malheureux frere, & vous me rendez la vie, en assurant le bonheur de la vôtre. Répondez-moi. Senanges a mandé à l'abbesse qu'il vous permettoit de m'écrire; j'attends votre lettre avec la plus vive impatience; elle

décidera de votre sort ; jugez combien elle m'intéresse !

LETTRE XL.

De madame de Senanges , au commandeur.

CHER commandeur , que j'aime votre lettre , & votre procédé ! Il me prouve qu'il est encore des âmes honnêtes. Il m'apprend qu'on n'oublie pas toujours ceux que l'autorité opprime , & que le fort persécute. C'est le frère de M. de Senanges qui s'occupe de mes malheurs , qui songe à les terminer ! Tout son sang n'est donc point soulevé contre moi ! Ah ! prenez garde , il finira par vous haïr , s'il peut se convaincre que vous ne me détestez pas. Il voudrait m'enlever le peu d'amis qui me restent ; il voudrait mettre le dernier trait à mon infortune , en me fermant tous les cœurs qui me plaignent & cherchent à me consoler.

Dieu , quelle proposition vous me faites ! Vous ne connoissez pas encore M. de Senanges , puisque vous me conseillez de retourner avec lui. J'ai été , pendant sept ans , en bute aux orages de cette âme inexplicable & féroce. Les moyens de douceur que vous me suggérez , je les ai tous employés. Combien de fois je me suis jetée à ses pieds ! combien de fois je les ai trempés de mes larmes , pour implorer , je ne

dis pas sa justice (il n'en connoît point), mais sa pitié, sa commisération pour un être qu'il accabloit, sans qu'il le méritât ! Il sembloit que son courroux s'accrût à proportion de mes efforts & de mes prieres.

Dispensez-moi de vous raconter les extrémités auxquelles il se portoit. En refusant de me réconcilier avec lui, ce sont peut-être des crimes que je lui épargne ; ce sont, au moins, des cruautés inouïes, & qui surpassent toute expression.

Son caractère peut changer Non, commandeur, non, jamais ; il s'est aigri avec l'âge. Il est, dites-vous, convaincu de mon innocence Il paroît l'être ; c'est un piège qu'il tend à votre crédulité ; il n'a plus de droits sur la mienne. A peine aurois-je consenti, que je verrois toutes les fureurs se rallumer, & elles acquerroient un nouveau degré de force, par la contrainte même de cet instant de dissimulation. C'est alors que mes jours seroient affreux, que mes nuits se consumeroient dans les sanglots, que tous mes momens seroient marqués par les horreurs de son despotisme.

Si dans le tems que mon ame, toute entiere à la douleur, ignoroit jusqu'au nom de l'amour ; si dans ce tems-là, dis-je, il se dénoit de mes moindres mouvemens, de mes gestes, de mes regards, de mes paroles les plus innocentes, que seroit-ce à présent que mon cœur est agité par la passion la plus vive qu'on ait jamais sentie ? Il entendroit mes soupirs les plus secrets ;
il

il liroit dans mes yeux l'expression involontaire de mon amour ; il interpréteroit mon silence , souvent plus passionné que les discours , & surprendroit , avec une rage dont j'aurois tout à craindre , jusqu'aux mysteres de ma pensée. Oui , oui , commandeur , il me devineroit à tous les instans du jour , & peut-être moi-même n'aurois-je pas la force de lui rien cacher.

On peut abuser le malade qu'on veut guérir. Moi , l'abuser , moi ! j'aimerois mieux lui donner mon cœur à dévorer , que de flétrir ce cœur qu'il n'a jamais connu par l'ombre même de la feinte. Elle me feroit insupportable ; la pureté de l'intention ne corrigeroit point ce qu'elle a d'odieux pour moi , & je ferois vraie , dût la mort la plus horrible être le prix de ma sincérité !

Me voilà telle que je suis. Plaignez mes malheurs ; respectez mes principes. Après des raisons aussi fortes , pourriez-vous encore m'engager à un raccommodement qui ne feroit qu'un prétexte à des atrocités nouvelles. Je le fais bien , & je le sens avec une profonde amertume , M. de Senanges m'a enlevé la considération dont je jouissois , & , j'ose le dire , le prix de ma conduite ; il m'a ôté , non pas l'honneur , mais la gloire , cette gloire qui tient à l'opinion ; il m'a privée de tout , & il me fait passer par un tombeau pour arriver à un autre. Je n'ai plus de relations avec les humains ; ils me méprisent ; ils ignorent l'étendue de mon infortune & la force de mes sacrifices ; mais le témoignage de ma conscience me reste. Il me tranquillise ,

m'aguerrit contre cet opprobre apparent, qui est le vice de notre société, & non un châtement qui doive effrayer l'innocence ; on n'est jamais punie que par son cœur ; le mien est pur.

Il existe un mortel qui partage mes affections, mes peines, & mon courage ; un seul homme vertueux, qui rend justice à mon honnêteté (qui en est la victime peut-être) : voilà mon juge, voilà mon univers. Oui, j'aime, commandeur, & cet amour est trop noble pour que je rougisse d'en faire l'aveu. Etois-je donc la seule femme au monde que la nature condamnât à ne rien aimer ? On a livré mon enfance au plus impitoyable des époux ; je n'ai connu, avec lui, que les frémissemens de la crainte, les terreurs de l'antipathie, & la rigueur des devoirs, qu'aucun charme n'adoucissoit. Après cette épreuve épouvantable, j'ai joui d'un moment de liberté : j'ai cru qu'elle étoit le bien suprême ; j'ai épuisé tous les plaisirs de la dissipation ; j'ai, en quelque sorte, effleuré la surface du bonheur : mais le calme où mon ame sommeilloit, devint bientôt une langueur pénible. J'aperçus, ou plutôt je sentis le vuide de ces amusemens frivoles qui m'avoient séduite ; des soupirs, qui n'avoient point d'objet, m'échappoient quelquefois, & je souhaitois involontairement de rencontrer un être à qui je pusse les adresser.

Il s'en présenta un qui, comme moi, ennuyé de la pompe & du bruit, aspirait à la douceur d'un sentiment dans lequel il pût se recueillir. Je ne fais quelle sympathie, je ne fais quelle

voix secrete du cœur, nous avertit des rapports qui se trouvoient entre nos deux ames, & les attira l'une à l'autre. J'ai rencontré chez lui tout ce que l'amour a d'honnête, de délicat, & de généreux; il ne s'est point effarouché des devoirs que j'avois à remplir, & auxquels, avant tout, je voulois être fidelle. Il s'est soumis aux conditions les plus cruelles qu'on puisse imposer à un amant; & j'ai jugé de sa tendresse par le respect qu'il avoit pour ma gloire. Son attachement n'a rien coûté à mes principes; il est ma vie; que dis-je! il m'est bien plus qu'elle; il me rend mon malheur supportable. Je prononce le nom de ce que j'aime, & mes peines se calment.

C'est à vous, c'est au frere de M. de Senanges que je fais de pareils aveux; jugez si je vous estime, jugez si ma confiance est entiere, & si je crains qu'elle soit jamais trompée.

Ah! commandeur, mon cher commandeur, ne cherchez point à détruire un sentiment sans lequel je ne serois plus. Tout le monde a droit de m'accabler, de m'accuser.... Mon honneur est en dépôt dans le cœur de mon amant. C'est là que je n'ai rien perdu; c'est là que je jouis de tous mes droits: c'est là que l'intérêt le plus vif, & que l'estime la plus méritée me dédommagent des affronts de l'univers: & vous voudriez me faire renoncer à la seule douceur qui me reste! Non, non; ne l'espérez pas: gardez-vous de croire aux bruits qui se répandent; ils ne peuvent être que faux.... Il fait ce que

j'ai fait pour lui ; il voit à quels maux je me suis exposée, plutôt que de m'arracher à mon amour ; il fait que , dans cette solitude , je n'ai d'autres ressources , pour exister encore , que de penser qu'il m'est fidèle. Et il feroit ingrat ! Il ne pourroit l'être , sans devenir le plus inhumain des hommes , sans avoir quelques traits de ressemblance avec mon persécuteur.

Pourquoi voulez-vous me donner des alarmes ? Croyez-vous me guérir en m'effrayant ? Il est impossible qu'un cœur comme le mien se détache ; je n'ai donné que lui , mais je l'ai donné sans réserve , & la mort viendra le glacer , avant qu'il soit volage ou moins sensible. En me rendant le chevalier suspect , ne croyez pas me ramener à un mari que je ne dois point haïr , mais que je ne puis aimer , & que je ne tromperai jamais.

M. de Valois , cet oncle si tendre , cet ami si vrai , ce bienfaiteur si généreux , M. de Valois m'a fait les mêmes instances que vous ; mais j'ai vu aux caractères effacés de sa lettre , que sa main trembloit en les traçant , & qu'il les avoit mouillés de pleurs. J'ai vu qu'il frémissait lui-même du conseil qu'il me donnoit , & qu'il m'engageoit à rentrer en grâce avec M. de Senanges , comme on encourage une coupable au supplice qu'on lui prépare.

M. de Senanges ! son idée seule me fait frissonner. Plutôt, plutôt expirer mille fois dans cette retraite , que de passer mes jours déplorables avec lui ! Ici , du moins , un regard vengeur

& formidable ne s'attache point à toutes mes actions ; la tyrannie ne s'étend point jusqu'aux émotions que mon cœur éprouve. Je puis songer librement à ce que j'aime , je puis me reposer à loisir sur son idée , pleurer sur son image ; je puis m'abandonner aux délicieux épanchemens de l'amitié.

Une jeune personne , qu'un amour infortuné traîna dans cette retraite , où elle va bientôt se lier par des vœux , a deviné mes peines , & m'a confié ses tourmens. Nous gémissons , nous soupirons ensemble , & nous trouvons , dans cette confiance intime de nos malheurs mutuels , la plus douce des consolations. Hélas ! je prie le ciel qu'il me conserve cette précieuse amie. Sa santé languissante me fait sans cesse trembler pour ses jours , & je serois au désespoir qu'elle me fût arrachée.

Laissez-moi ici , puisque vous n'avez pas d'autre moyen de m'en tirer. Puisse seulement mon exemple être utile à celles dont les parens voudroient forcer l'inclination ! Puissé - je être la dernière victime des nœuds mal assortis ; & que mes pleurs ne soient pas perdus pour un sexe trop foible , trop opprimé , & presque toujours malheureux ! Combien de femmes , à ma place , se seroient abandonnées aux désordres les plus excessifs , & auroient peut-être mérité leur sort , par le scandale de leur foiblesse ! L'honneur m'a soutenue , mais en suis-je moins accablée ? Irréprochable à mes yeux , suis-je moins criminelle aux yeux des autres ? mes fers en sont-ils moins

pefants? O mon pere, mon pere! si ceux qui ne sont plus prennent quelque part aux maux de ceux qui habitent ce triste globe, combien tu dois souffrir! combien mes gémissemens doivent troubler le calme de la tombe où tu es renfermé! Vois ta fille emprisonnée, avilie aux yeux de la société, en proie aux fureurs d'un barbare. . . . Vois-la déchirée par tous les combats de l'honneur le plus inflexible contre la passion la plus ardente. Que dis-je? où m'égaré-je? Va, je ne te reproche rien; tu n'as point prévu les suites de ma complaisance, & de l'union fatale dont les avantages t'avoient ébloui! Au comble des revers, j'ai du moins la satisfaction de n'avoir jamais manqué au respect que je te devois, & de t'avoir prouvé, par mon obéissance, combien tu étois aimé.

Cher commandeur, ma lettre est couverte de larmes, & je ne fais si vous pourrez la lire. Combien mon cœur est oppressé! Hélas! je vous remercie de l'intérêt généreux que vous prenez à moi; mais je ne puis vous offrir ma reconnoissance. J'attendrai que M. de Senanges prenne enfin pitié de la malheureuse créature qu'il ne se lasse point de poursuivre; j'attendrai qu'il me permette de retourner chez l'adorable M. de Valois. Sinon je resterai ici, j'y pleurerai, s'il le veut, jusqu'à mon heure suprême, qui peut-être ne tardera pas long-tems. Vous, cependant, veillez sur les jours de votre frere; je suis loin d'en souhaiter la fin: je desire son bonheur, sa tranquillité, dussé-je l'acheter de la mienne.

Tout ce que je vous demande, c'est de solliciter mon retour chez mon oncle. Si vous l'obtenez, je vous devrai plus que la vie, & j'emploierai le reste de la mienne à me rendre digne d'un tel bienfait.

L E T T R E X L I.

De madame de Senanges, au chevalier.

C H E R amant, que je suis heureuse ! je viens de vous faire un sacrifice nouveau ; je viens de vous donner une preuve nouvelle de mon amour ! J'ai reçu une lettre du commandeur ; il me propose ma liberté, si je veux retourner avec M. de Senanges : il est sûr, dit-il, de le fléchir : mais moi, j'ai frémi de cette proposition ; je l'ai rejetée. J'aime mieux gémir quelque tems ici, que d'être condamnée à ne vous voir jamais. Si je me réconciliois avec M. de Senanges, nous serions séparés pour toujours ; ma captivité seroit cent fois plus dure que celle où je languis. Vous m'aimez, je vous adore. On agit pour moi, plusieurs personnes emploient en ma faveur tout ce qu'elles ont de crédit ; peut-être réussiront-elles ; peut-être vous reverrai-je encore. Enfin, j'ai le plaisir de m'immoler pour vous : c'en est un que vous devez sentir, puisque vous connoissez l'amour ; le mien s'augmente à tous les instans. Votre idée me suit, elle m'enchanté ;

je la porte aux pieds du sanctuaire ; vous êtes le dieu que j'y implore. Mon culte est de l'idolatrie, vous la méritez : que ne puis-je vous dresser des autels ! Que ne puis-je voir le monde à vos pieds, & lui donner l'exemple !

Combien un sentiment tendre s'approfondit dans la solitude ! Rien n'y distrait l'esprit , tout y parle au cœur ; tout y entretient cette rêverie qui reporte l'ame sur les plaisirs passés, & lui fait un plaisir encore de sa réflexion sur les maux présents. Oui, cher amant, oui, quand je songe à vous, votre seule image répand autour de moi un charme inexprimable ; je suis heureuse de l'excès de mon amour, & de l'assurance du vôtre : je suis heureuse en dépit de M. de Senanges, de ma prison, de ce cloître formidable & du délaissement de l'univers. Vous m'aimez, vous me le dites, vous m'en donnez les preuves les plus tendres : ah ! si je pleure, mes larmes n'ont point d'amertume.

Que je chéris le bon René ! Avec quel intérêt je suis tous ses travaux ! Sa femme ne le quitte pas ; elle est aussi laborieuse, aussi active que lui ; le desir d'aider son mari lui donne des forces ; ils s'aiment, ils ne s'apperçoivent point de la peine, & je suis jalouse de leurs plaisirs.

Que ne suis-je condamnée à cultiver moi-même un petit enclos que j'habiterois avec vous ! Combien aisément alors mes mains s'accoutumeroient aux occupations rustiques ! Jouets d'une pompeuse tyrannie, que de femmes, ainsi que moi, préféreroient aux palais où elles gémissent

sent , un simple champ où elles pourroient se rendre à la nature , sentir l'amour , & fuir ces goûts dépravés qui ne leur offrent pas même une fausse image du bonheur !

Voilà plusieurs jours que vous ne m'avez écrit ; ce souvenir m'afflige & m'effraie malgré moi. Ce cruel commandeur ! ne dit-il pas que vous pouvez changer ? Vous , changer ! Vous , je vous soupçonnerois d'un crime ! Tout me rassure & vous justifie. C'est moi qui suis coupable ; il est impossible que vous le deveniez. Adieu : je compte ces jours-ci écrire à madame de *** ; je m'y détermine , & je lui dois cette preuve d'amitié. Je lui donnerai l'adresse de René , qui me remettra sa lettre. Quand il est absent , sa femme qui est instruite , est aussi exacte que lui. A propos , elle vous remercie de votre libéralité. René en a été furieux , & Julie a eu bien de la peine à le consoler.

LET TRE XLII.

De madame de Senanges , au chevalier.

QUELLE nuit ! quelle horrible nuit ! Le jour lui succède ; mais l'effroi m'en est resté. O mon ami , que cette solitude commence à me paroître affreuse ! il me semble que je suis seule dans l'univers : il semble que toutes les tempêtes se soient fixées sous ce ciel ténébreux. Cette nuit ,

à travers le murmure des vents & le tumulte des airs , j'ai cru entendre des soupirs plaintifs & inarticulés ; je me suis levée avec précipitation ; je ne sais quelle illusion me faisoit reconnoître votre voix dans les sons lamentables qui arrivoient jusqu'à mon cœur. J'ouvre la croisée de ma chambre , je regarde , j'écoute , & m'aperçois de mon erreur. Mais d'où vient suis-je tourmentée par des rêves lugubres ? D'où vient qu'à mon réveil je verse une abondance de larmes que rien ne peut tarir ? Pourquoi le deuil de toute la nature semble-t-il m'annoncer quelque désastre , qui se laisse pressentir sans que j'ose l'imaginer ?

Je suis restée à ma fenêtre jusqu'au lever du jour , les regards fixés sur la place que vous avez occupée un instant , ou sur la forêt qui est voisine de ces lieux , & dont l'aspect mélancolique entretient mes ennuis.

J'ai vu René sortir de sa cabane ; je lui parlois des yeux , & il m'a répondu , par un signe de tête , qu'il n'avoit rien à me remettre. Hélas , vous ne m'écrivez plus ! craignez-vous d'être découvert ? Est-ce que vous m'abandonnez ? M'aimeriez-vous moins , depuis que je suis bien malheureuse , & que je le suis pour vous ? Pardonnez , pardonnez : je souffre , je vous le dis : à qui me plaindrois-je , si ce n'est pas à vous ? J'espère que j'aurai de vos nouvelles aujourd'hui. Que les heures sont longues ici ! vous seul pouvez les abrégier. Je dépends de vous seul ; un mot , & ma tristesse s'évanouit. Je souffre

trop, pour que vous négligiez les occasions de me consoler. La lettre que le commandeur m'a écrite me désespère. Il court des bruits, dit-il, qui pourroient donner du poids à ses conseils. Ah, dieu! eh, quels sont donc ces bruits? Je me forge mille chimères; je me livre à mes terreurs, & m'alarme sans pouvoir vous accuser. Hélas! prenez pitié de ma situation: elle est assez cruelle, sans que votre silence ajoute à son horreur. Mon ami, dans le monde entier, je n'ai plus que vous. Dites, que voulez-vous que je devienne, si vous m'ôtez votre cœur? Vous devez savoir que la vie ne me feroit rien sans votre amour. Adieu.... adieu: je n'ose vous dire à quel excès je m'inquiète; je crains de vous accabler du fardeau de mes peines. Y seriez-vous moins sensible?... Ai-je tout perdu?

B I L L E T

Du baron, au chevalier.

QU'EST-CE donc, chevalier, que le bruit qui se répand dans Paris? Vous épousez, dit-on, la baronne de ***. Je vous estime trop pour le croire; mais prenez garde que ce bruit ne vienne aux oreilles de madame de Senanges: il porteroit la mort dans son cœur.

Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous; quelle est la cause de votre silence? J'ai

reçu une réponse de Senanges. Le malheureux ! il est impossible de le défarmer. J'écris tous les jours vingt lettres ; je presse, je sollicite : la marchale agit ; je n'ai pas un moment de repos, & je serois bien fâché d'être tranquille. Adieu.

LETTRE XLIII.

De madame de Senanges, au chevalier.

Vous me restez seul dans l'univers, & vous m'abandonnez à mes incertitudes ! trois lettres sans réponses ! Hélas ! je ne connoissois pas le doute : que son supplice est horrible !... Moi douter ! douter de votre amour ! ah ! pardonnez, je suis injuste. Pardonnez, cher amant ; je connois votre cœur ; le soupçon n'approche pas du mien... D'où vient donc que mes larmes coulent ? .. Que signifient votre silence & ces pressentimens qui m'épouvantent ? ... Ah ! je les rejette. O ciel, j'ai pu m'y arrêter ! Vos affaires, des voyages à la cour, les devoirs de votre place, que fais-je enfin ? ... il vous a été impossible de m'écrire, puisque vous ne l'avez pas fait... On m'apporte une lettre de M. de Valois..... Dieu ! il me mande... ai-je bien lu ? ... quelle affreuse nouvelle !... le bruit court que vous épousez la baronne de *** ; mon oncle semble le croire, mon oncle prétend... on l'a trompé ; mais on n'abuse point une amante... Ne crai-

gnez pas que je vous accuse : je suis trop malheureuse pour ne pas compter sur vous. Rien ne peut altérer ma confiance. . . . cependant. . . . ah ! si . . . votre changement seroit pour moi la mort , & pour vous le regret de toute la vie. . . Non , je ne me fixe point à cette insupportable idée. Ecrivez , écrivez-moi : dites - moi ce que je souhaite , ce que je fais ; dites-moi que vous m'aimez toujours , que cela seul est vrai ; que le reste. . . Ah , mon ami , quelle imposture ! Encore une fois , je n'y crois pas. . . je vous adore . . . je suis aimée.

L E T T R E X L I V.

*De madame d'Ercy, à l'abbesse du couvent de***.*

M. de Senanges vous recommande , ma chere cousine , de veiller plus que jamais sur tous les pas , tous les mouvemens , toutes les démarches de sa femme. . . . Eh bien , dites-moi , comment s'accommode - t - elle de sa solitude ? est-elle bien changée ? Il seroit étrange qu'elle ne le fût pas. Je fais bien , pour moi , que , si l'on m'enfermoit , je serois bientôt laide à faire peur. Commence - t - elle à l'être un peu ? Ecrivez - moi ce qui en est : les moindres détails me semblent intéressans. . . . quand ils me viennent de vous. Je n'ai point de nouvelles à vous mander , si ce n'est le mariage du chevalier de

Verfenai , avec la jolie baronne de *** , jeune veuve d'un homme de qualité , tres - fêtée à la ville , & très - puissante à la cour. Adieu , ma chere cousine : j'irai vous voir incessamment ; j'ai grand besoin de vos conseils.

LETTRE XLV.

De madame de Senanges , au chevalier.

AH ! pourquoi me rappeler au jour ? ... Julie , ma Julie , si mon sort te touche , laisse-moi mourir. Oui , j'abhorre tes funestes secours. Tes soins , ta pitié même , tout m'est un supplice. . .

Il est vrai , il est possible ! vous m'avez trompée , vous ! La bonne foi n'habite donc point sur la terre ! je n'ai que l'espoir de rentrer dans son sein. Vous le voulez , vous m'y condamnez ; vous ne me laissez que cet asyle ! je ne le voulois pas croire. Une religieuse qui m'a toujours marqué plus d'affection que les autres , vient de me faire part d'un billet de son frere ; je vous l'envoie.

*Billet du comte de *** à sa sœur , religieuse
au couvent de***.*

“**J**E vous apprends , ma sœur , le mariage de la
„ baronne de *** , notre parente , avec le che-

„ valier de Verfenai , qui est déjà très-avancé,
„ dit - on , & fait pour aller à tout. Il avoit une
„ grande passion dans le cœur pour une cer-
„ taine femme qu'on a enlevée , & qui est , je
„ crois , dans votre couvent ; mais les charmes
„ & le crédit de la baronne ont tout éclipsé ;
„ le roi même desire ce mariage , & le cheva-
„ lier paroît enchanté d'un établissement qui
„ lui promet la plus haute faveur. Comme je
„ connois l'intérêt que vous prenez à tout ce
„ qui nous arrive , je me suis hâté de vous inf-
„ truire d'un événement dont toute notre fa-
„ mille paroît très-satisfaite. „

ET la cruelle pense m'avoir servie ! . . . O ciel ! . . . les bruits du public arrivés jusqu'à M. de Valois , qui est maintenant à cinquante lieues de Paris ; ceux que l'abbesse a répandus dans le couvent ; mes pressentimens affreux , tout ce que votre silence m'annonçoit , tout est confirmé ! Je regrette jusqu'aux tourmens de mon incertitude ! . . . C'en est fait : mes yeux s'ouvrent à la profondeur de l'abyme où vous m'avez entraînée . . . Je ne l'appercevois pas : les fers , l'opprobre , la prison , tant de peines endurées pour vous , je les aurois chéries jusqu'à mon dernier jour : plus mon sort avoit d'horreur , plus je me croyois sûre de votre foi. Je mé- daignois l'opinion des hommes ; j'aurois bravé la vengeance céleste : ma récompense , ma gloire étoient dans votre cœur. Que m'étoit l'estime des autres ? j'avois la vôtre. Mais aujourd'hui ,

que me reste-t-il ? Dites, ai-je, dans l'univers, ai-je un seul appui ? Tomberai-je aux pieds d'un Dieu que j'offense, hélas ! que j'offenserai toujours, puisque je ne cesserai jamais de vous aimer ? Porterai-je à M. de Senanges le repentir de vous avoir mal connu, des vœux coupables, un cœur désespéré, & dont le dernier battement sera pour vous ? Soutiendrai-je la présence d'un homme qui m'a soupçonnée, d'un public qui me méprise ? Suis-je digne encore de mes amis ? Je les ai quittés pour vous ; jamais, jamais je ne les reverrai. C'est dans l'abandon de tout ce qui m'est cher, que je finirai mes jours, ces jours que vous m'avez rendus épouvantables ! Vous me plaindriez, cruel, vous me plaindriez, si vous aviez un cœur. Combien mes maux se multiplient ! votre crime me rend présens tous ceux que j'ai soufferts ; il remet sous mes yeux, avec plus de force encore, le spectacle funebre dont ils ont été les témoins.

Hélas ! dans ce séjour funeste, j'avois trouvé une amie. L'attrait qui emporte l'un vers l'autre deux malheureux, le rapport de nos situations, celui de nos sentimens, tout nous avoit rapprochées ; je goûtois une secrète douceur à m'affliger avec elle, & de ses peines, & des miennes. Eh bien, j'en suis privée pour toujours ! elle m'a été ravie, l'infortunée ! Elle espéroit trouver le repos aux pieds des autels ; trompée jusques dans cet espoir, elle n'y trouva que l'image du perfide qui l'avoit abandonnée

née. La retraite, l'exemple, les austérités, rien ne put calmer sa douleur; l'amitié même ne put l'adoucir; son ame étoit mortellement blessée. Victime d'une passion payée de la plus noire ingratitude, je l'ai vue consumée de chagrin, s'éteindre dans les pleurs: je n'en verfois que sur elle. . . . alors je m'applaudissois de vous aimer. Je l'ai vu mourir dans mes bras qui essayoient, en la serrant, de la retenir à la vie. J'ai vu tomber, j'ai recueilli sa dernière larme; elle étoit encore pour l'amour. . . . pour le barbare que la beauté, la candeur, la vertu ne purent enchaîner. Elle est morte en prononçant son nom, en demandant au ciel de veiller à son bonheur. Je n'oublierai jamais le regard tendre & prolongé, qu'avant d'expirer elle a jeté sur moi; ce regard lugubre s'est fixé sur mon cœur, il n'en sort point; il sembloit m'avertir que, trahie comme elle, j'irois bientôt la rejoindre. . . . C'est le vœu que je porte sur sa tombe. . . . Amie trop malheureuse, toi, si digne d'un autre sort, toi que j'ai perdue, sans doute parce que tu m'aimois, parce que tu me consolais, & que je suis née pour souffrir! . . . je te regretterai toujours!

Mais, quoi! elle a fini désabusée, & je la pleure! Il faut la suivre. . . il est donc un port assuré contre vous. . . il en est un! il est un terme au malheur, & j'y touche. . . Je ne me connois plus; rien n'égale le désordre & l'égarement où je suis. Ma gloire même, qui l'a emporté sur mon amour, sur vous! . . . oui, je la

déteste, & je voudrais vous en avoir fait le sacrifice, pour que vous fussiez plus coupable... Pardonnez, grand Dieu ! cet élan criminel, involontaire, & promptement défavoué : mais pour m'être immolée au devoir, en suis-je moins punie?... Qui, moi, j'oserois me croire innocente !... Hélas ! je suis au pouvoir d'un cruel ; je brûle pour un autre !... C'est le plus inhumain des deux qui est adoré. Je mérite mon sort... Ecoutez.

Dans ces instans affreux, je n'ai plus rien à cacher. J'ai perdu votre cœur ; croyez-vous que je veuille de votre estime ? Quand je faisois couler vos larmes, quand je vous résistois, savez-vous que je partageois vos vœux?... Oubliez ce que je viens de vous dire ; oubliez tant d'abaissement, de foiblesse... jusqu'à mon nom...

O ciel ! tandis que je meurs désespérée, vous vous enivrez d'amour auprès d'une autre ! vous vous occupez des projets de votre ambition, & ce que je souffre est peut-être une jouissance pour vous deux ! Mais quelle ame seroit assez dure pour vouloir d'un tel hommage ? Elle ignore, sans doute, ce qu'elle me coûte. Puisset-elle ne le jamais éprouver ! Vos lettres, votre portrait, je vais m'en séparer ; je ne vous suis plus rien, je ne veux rien de vous. Ah ! si en les éloignant de moi, je pouvois parvenir à vous oublier !... Tu le voudrois, ingrat ! tu es capable de m'envier jusqu'au plaisir de mourir pour toi !

Recevez du moins sans aversion cette lettre

trempée de mes larmes , la dernière que je vous écrirai. Jouissez de tous les biens dont vous me privez ; ces caractères que ma main trace avec peine , vous ne les reverrez plus.... vous l'avez voulu.... vous allez être à une autre!... Ne me répondez pas.... Vivez aussi fortuné que j'ai vécu misérable.

L E T T R E X L V I.

De madame de Senanges , à son amie.

AH ! mon amie , ma tendre amie , souhaitez-moi la mort ; je n'ai plus à attendre qu'elle. L'auriez-vous cru ? auriez-vous seulement osé l'imaginer ? Il m'abandonne ; il se marie ! Il m'a menée dans l'abyme , il m'y laisse ! il insulte à mes larmes ! Qu'ai-je donc fait.... que l'adorer ? Heureuse ou malheureuse à son gré , je ne connoissois que lui dans l'univers : la pauvreté , la misère , l'abaissement , si j'y eusse été réduite pour lui , je les aurois préférés à l'empire du monde , dont je n'aurois voulu que pour le mettre à ses pieds , que pour vivre sous ses loix. Il étoit mon bonheur , je ne faisois des vœux que pour le sien : & voilà la femme qu'il trahit , qu'il dédaigne , qu'il oublie !.... Prenez pitié d'une infortunée en pleurs , qui ne tient plus à rien , qui se voit délaissée de toutes parts , & qui respirant encore , sent d'avance les hor-

reurs du néant. C'est mon dernier soupir que je vous envoie. Encore un coup, ne me plaignez pas de mourir; plaignez-moi d'aimer, plaignez-moi d'idolâtrer l'ingrat qui me tue: il est le seul homme, le seul... qu'on ait jamais aimé à cet excès. En finissant à tout, je ne m'arracherai qu'à lui. Jugez de mon égarement! je viens d'apprendre que M. de Senanges a fait à la chasse une chute qu'on m'assure être fort dangereuse: & ce n'est pas lui qui m'occupe! Combien je suis coupable! tout barbare qu'il fut, il est mon époux; je dois le plaindre, je dois trembler pour lui; je dois oublier tout, puisque ses jours sont en danger. Ah! je frémis de moi-même, ma foiblesse m'épouvante, & mes remords ne servent qu'à l'augmenter.... Cruel amant! jouis à présent de tous les maux que tu m'as faits! Ce souvenir m'arrache des cris.... Qu'allez-vous penser de moi? Dites que vous m'aimez toujours, que vous ne me méprisez pas! J'ai besoin de cette assurance.... Je l'obtiendrai. Je ne doute pas de votre cœur, il connoît le mien. Vous savez trop, si j'ai jamais mérité l'opprobre dont je suis couverte, les chagrins qui ont flétri mes jours, & le coup qui les termine. L'espoir de la faveur, un vil motif d'ambition; voilà donc ce qui m'enleve ce que j'aime!.... Cette conduite est si atroce, qu'il y a des momens où je ne puis le croire coupable; mais les bruits qui ont couru, que M. de Valois m'a mandés, qui sont parvenus jusqu'à l'abbesse de ce couvent; le

billet, l'odieux billet que j'ai lu... tout dépose contre lui. Son crime n'est que trop avéré. Cependant j'ai envoyé à Paris le jardinier de la maison; on l'a laissé aller : il est parti sous le prétexte qu'il vouloit voir son pere, qui est infirme & mourant : il doit s'informer de tout. Je l'attends... je me meurs; son retour décidera de mon sort... Ma main s'affoiblit, mes yeux s'obscurcissent. O mon amie, je n'ai que la force de vous dire un adieu... sans doute éternel !

L E T T R E X L V I I .

*De madame de *** , à madame de Senanges
son amie.*

EST-CE bien vous?... est-ce vous qui m'écrivez? Que ces caracteres me sont précieux! Votre main les a tracés: votre ame y respire, la mienne s'y attache, mes pleurs les arrosent; je les recueille dans mon sein; je ne veux plus m'en séparer. Oh, que vous me connoissez bien! que vous m'avez bien jugée! Oui oui, je vous aime, je vous estime toujours. Les actes de despotisme & de violence sont des preuves contre la sensibilité des hommes, & non contre la vertu des femmes. Votre lettre m'a pénétrée de douleur & d'admiration. Quelle générosité dans les reproches que vous vous

faites au sujet de M. de Senanges ! Vous le plaignez , & je vous approuve : mais votre honnêteté l'accuse ; & c'est le ciel qui le punit. . . . Revenons à l'objet qui vous est cher , qui vous adore , que vous soupçonnez , & qui sûrement ne l'a pas mérité. Non , il est impossible que le chevalier de Versenai soit coupable d'un crime ; il est impossible qu'un misérable intérêt d'ambition ait avili son ame , dénaturé son caractère ; on ne change point ainsi. Revenez à vous , vous n'êtes point trahie , vous êtes encore aimée , vous le serez toujours. Dans la solitude , l'imagination s'effarouche aisément , & le caractère de l'infortune est de saisir les sujets de chagrin bien plus avidement que les motifs de consolation. Croyez - moi ; le retour de l'homme que vous avez envoyé , dissipera vos inquiétudes. Je réponds du chevalier ; autant je m'en suis défié autrefois , autant je l'estime aujourd'hui. Vous voilà donc séparée de la nature entière , loin d'une société dont vous étiez les délices , loin d'un monde à qui l'on vous proposoit pour modèle ! Une terre aride , un horizon borné , voilà ce qui s'offre à vos regards ! & moins vos yeux parcourent d'espace , plus vous vous perdez dans le vague de vos idées. Au nom de mes pleurs , tâchez de leur commander : que ne puis-je aller vous consoler moi-même ! Quelle prison devrait être inaccessible à l'amitié ? Si la mienne vous est chère , recevez-en le tendre témoignage : puisse-t-il adoucir vos maux ! Combien leur souvenir

m'afflige ! combien je vous regrette ! quel vuide vous laissez dans ma vie ! Que sont devenus nos entretiens si tendres , ces épanchemens si vrais , où se déployoient pour nous tous les charmes de la confiance , tous les trésors de la douce amitié ? Quand le bonheur est perdu , que les souvenirs en sont amers ! Je suis encore à la campagne ; je crains de retourner à Paris ; je crains de voir tous les lieux qui me retraceront votre image. . . . Adieu , ma tendre amie ! j'espère , j'ai un pressentiment que vos maux finiront bientôt. Le chevalier n'est point ingrat ; j'en suis sûre , je vous le répète : le fantôme n'est que dans votre esprit ; c'est à votre cœur à le combattre. Si vous le pouvez , écrivez - moi ; ne craignez point de me parler de vos peines ; j'aurois tant de plaisir à les partager !



LETTRE XLVIII.

De madame de Senanges, au chevalier.

RENÉ ne revient point ! Vous ne daignez pas même m'assurer de votre inconstance... Ah ! le coup est porté... A l'heure où je vous écris, vous êtes aux pieds de votre maîtresse : offrez-lui ma douleur ; offrez-lui ma vie ; elle ne sera pas longue. Oui, je suis sûre, ingrat, que tu me verrois expirer plutôt que d'y renoncer, & que tu ne recueillerois mes derniers soupirs, que pour la joie de les porter à ma rivale. Tu pleureras un jour le cœur que tu déchires... Non ; ne versez point de larmes, n'en versez jamais ; laissez-moi pleurer seule l'erreur que j'adorois, l'amant que j'ai mal connu, que j'ai trop aimé. Cette femme que vous me préférez est sans doute plus belle que moi ; mais a-t-elle plus fait pour vous ? Est-ce donc mon infortune qui l'embellit ? Sont-ce mes tourmens qui assurent son triomphe ? Ne devoir qu'à vous tous les chagrins qui m'accablent, est-ce un titre pour en être abandonnée ? Je suis loin de vous reprocher mes sacrifices. Haïe, méprisée de l'univers, si j'expirois entre vos bras, si mon amant m'étoit fidèle ; & l'univers, & les fureurs d'un époux, & l'avilissement même, rien ne m'empêcheroit de bénir mon sort... Ah ! puisque vous n'é-

tiez pas l'être sensible que le ciel devoit au cœur le plus tendre , pourquoi vous ai-je connu ? N'étoit-ce que pour remplir mes jours d'amertume , que vous vous êtes fait adorer ? L'amitié de quelques personnes , l'estime de toutes , l'indépendance qui m'étoit chere , & la paix de l'ame ; voilà ce que j'aurois dû conserver : cependant , vous le savez , en vous immolant tout , qu'ai-je regretté ? Peines , blâme , danger , rien ne m'arrêtoit : je ne connoissois que la crainte de vous perdre. Avez-vous ignoré une seule de mes démarches ? Une autre idée que la vôtre m'occupait-elle jamais ? Combien de fois , détestant le joug des bienséances & des préjugés , & tout ce qui m'enchaînoit , j'ai envié l'état le plus obscur , j'ai souhaité d'être ignorée de tous , de ne fixer l'attention de personne , & d'habiter une cabane où , ne voyant , ne recevant que vous , j'eusse été trop heureuse !... Hélas , vous avez tout oublié ! Que ma situation est horrible ! Il est trois heures après minuit : je suis seule ; le silence effrayant de ces lieux m'abandonne à l'horreur de mes réflexions : un abattement morne a succédé au déchirement d'une ame désespérée ; je ne distingue rien ; mes yeux sont fixes , & ne voient plus ; je n'ai point d'idées , point de mouvement : la lampe , à la lueur de laquelle je vous écris , va s'éteindre ; je vais me retrouver dans les ténèbres. Je n'aspire plus qu'à près celles du tombeau ; & j'aurois déjà terminé ma vie , si je pouvois cesser d'être , sans

cesser de vous aimer. Mon sentiment m'attache à ma douleur : mais il est tems , grand Dieu , que vous me délivriez d'une existence importune & détestée ! Je finirai jeune ma carrière , & je la finirai avec joie , si vous vivez heureux. Heureux, vous ! . . . Non , cruel , ne l'espérez pas. Quand je ne serai plus , quand vous aurez perdu l'amante la plus vraie , quand un sommeil éternel aura fermé à la lumière des yeux qui ne s'ouvroient qu'à vous ; quand le cœur où vous réglez ne sentira plus l'amour ni le malheur , vous le regretterez , & ne le retrouverez jamais. . . . Adieu.

LETTRE L.

De Dumont , à madame de Senanges.

MADAME la vicomtesse , c'est par l'ordre de mon maître que je prends la liberté de vous écrire ; il est d'une si grande foiblesse , qu'il lui est impossible de tenir une plume & de s'en servir. J'ai eu l'imprudence de lui dire , ce matin , que René étoit là , & qu'il venoit de votre part ; il m'a ordonné de l'introduire. A peine l'a-t-il apperçu , qu'il a jeté un cri de joie , & fait un bond dans son lit. René s'est approché , & M. le chevalier l'a tenu embrassé pendant un quart-d'heure. Ils pleuroient tous

deux ; & je suis encore attendri , seulement d'y songer. René m'a demandé s'il étoit vrai que M. le chevalier allât se marier. Je vous assure , madame la vicomtesse , qu'il n'en a jamais été question. Pendant tout le tems de sa maladie , mon pauvre maître n'a été occupé que de vous ; dans son transport , il ne faisoit que prononcer votre nom. Je n'ai pas osé lui remettre vos lettres , parce que j'ai craint , madame la vicomtesse , que cela ne lui fit une révolution. Il n'est pas encore hors de danger , & j'aimerois mieux mourir que de le perdre. Je ne lui ai pas dit le sujet du voyage de René ; j'ai craint de lui donner de l'inquiétude. D'abord qu'il sera en état de lire , madame la vicomtesse , je lui remettrai vos lettres. L'apparition de René lui a donné tant de plaisir , qu'il en est plus malade aujourd'hui ; mais j'espère , qu'avec l'aide du ciel , il ira de mieux en mieux... J'ai l'honneur d'être , dans cette espérance , madame la vicomtesse , avec le plus profond respect ,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LI.

De madame de Senanges , au chevalier.

QUE de coups accablans viennent frapper mon cœur ! comment ai-je pu y survivre ! Vous

étiez malade, expirant peut-être , hélas, vous l'êtes encore , & je vous ai soupçonné de la plus noire trahison ! Je ne fais que changer de supplice . . . Me faudra-t-il toujours trembler ? Vous qui méritiez une maîtresse plus confiante , vous que j'ai offensé , recevez mes larmes , mon repentir ; j'ai expié mon injustice. Vous m'avez pardonné , j'en suis sûre ; mais moi , croyez-vous que je me pardonne jamais ? Je meurs si je n'ai pas de meilleures nouvelles. Vivez , fût-ce même pour me haïr , vivez pour une autre , s'il le faut ! Plutôt expirer de votre inconstance que de votre perte ! Je suis comme une folle , comme une insensée . . . cette maison de silence & de paix retentit de mes gémissemens. Prosternée aux pieds des autels , je vous demande à un Dieu que j'ai trop oublié . . . Pourroit-il ne pas vous rendre à mes vœux ? J'ai assez souffert , il est tems enfin que j'éprouve sa bonté. Ah ! si vous saviez dans quel moment votre coupable amante ne l'invoque . . . que pour vous ! M. de Senanges est à l'extrémité. O ciel ! . . . conserve aussi mon barbare époux ne prends que moi pour victime !



B I L L E T

De monsieur de Senanges, à madame de Senanges.

PEU-ÊTRE ne ferai-je plus quand vous recevrez ma lettre. Je bénis mon trépas; il termine vos maux. Tout votre crime est de n'avoir pu m'aimer; tout mon malheur, de n'avoir pu supporter votre haine. J'avois de l'emportement à proportion de votre indifférence; la nature nous justifie tous deux. Elle m'absoud en vous délivrant de moi. Je me ranime pour vous rendre justice. J'emploie mes derniers soupirs à solliciter la fin de votre servitude. Puissent ces mots, tracés de ma main mourante, déposer contre votre tyran, & vous servir d'apologie! Tous mes vices venoient de la chaleur de mon sang... la mort le glace... je redeviens vertueux.

L E T T R E L I I.

Du chevalier, à madame de Senanges.

MOI, infidèle! Vous l'avez pu penser? vous avez pu croire ce qu'on vous a écrit! Je vous l'avoue, on m'a pressenti sur ce mariage; j'ai

frémi quand on m'en a parlé; voilà comme j'ai répondu. Ah, Dieu! l'ambition auroit pu me changer à ce point! Pour courir après la faveur, je me ferois rendu coupable de la plus noire ingratitude! J'aurois perdu votre cœur, ma propre estime, tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache à la vie! Cruelle! en lisant vos lettres, j'ai cru que l'ombre de la mort venoit encore m'envelopper: elles ne contiennent pas un mot qui n'ait été trempé de mes larmes. Ainsi donc, innocent ou coupable, je cause toujours vos peines! Le sort me plonge à demi dans le tombeau, & il ne me rend au jour, que pour vous offrir mourante à mes yeux, d'un soupçon que vous n'auriez pas dû former, & qu'il m'étoit impossible de détruire!

Objet unique de mes pensées, de tous mes vœux, de tous mes sentimens, que votre cœur me venge de lui-même! Le sang qui brûle dans mes veines s'arrêteroit, si vous cessiez de m'aimer; il se glace, dès que vous me soupçonnez.

Pendant tout le cours de ma maladie, votre idée, votre seule idée a charmé mes maux; il sembloit que mon ame abandonnât mon corps à la douleur, pour être plus entiere à l'amour. Dans le délire qui m'agitoit, c'étoit vous que j'appellois, que je voyois sans cesse: tantôt je croyois vous défendre contre des monstres prêts à vous dévorer; tantôt, sous les plus rians ombrages, je vous couronnois de fleurs; votre vertu moins sévère se laissoit désarmer à la voix de l'amour; je vous pressois contre mon sein; mon

cœur étoit enivré, je vous adorois, & je fauvois ainsi la plus pure partie de moi-même des approches de la destruction.

Ciel ! qu'ai - je lu ? que m'apprend - on ? que vient-on de m'écrire ? Monsieur de Senanges... Est-il vrai ? ... Monsieur de Senanges n'est plus ! Je succombe... Vous voilà libre... Pardonnez... je n'ose en dire davantage. Où suis-je ? Est-ce le même monde que j'habite ? Quelle barrière immense s'abaisse devant moi ! Les ténèbres qui m'environnoient s'éclaircissent, & me laissent appercevoir... N'est-ce point un rêve qui m'abuse ? ou plutôt n'est-ce point que mon mal se prolonge, & que je retombe dans le délire qui en fut la suite ? ... Non ; le ciel protège les amans vertueux... Non, ce n'est point un prestige... Dois-je vous consoler ? Dois-je... Que voulez-vous que je fasse ? Je m'égarer... Le désordre de mes sens... une foiblesse soudaine... Dieu ! veille sur mes jours ; ce n'est pas le moment de les terminer.

L E T T R E L I I I .

De madame de Senanges, au chevalier de Versenai.

JE respire !... Je ne tremble plus pour vos jours... Votre seconde lettre m'en assure. Vous le savez, & je vous le répète avec une dou-

leur bien vraie, la mort a terminé ceux de madame de Senanges. Quelle lettre il m'a écrite avant d'expirer ! L'émotion qu'elle m'a causée dure encore. Je ne puis y songer, sans un attendrissement que je serois au désespoir de ne pas sentir, & que je suis incapable de vous cacher. Que l'hymen est puissant sur les ames honnêtes ! L'infortuné ! je voudrois pouvoir le rappeler à la vie ! Ses fureurs ne me rendoient que malheureuse ; son repentir me rend coupable. Cette lettre où il l'a déposé, cette lettre fatale & révérée, oui, oui, je l'ai couverte de pleurs. Ah ! mon ami, vous ne pouvez les condamner. Un amant tel que vous, chérit jusqu'aux devoirs dont il est la victime. . . . Je vous aime plus que jamais ; mon amour s'est accru par mes malheurs, par votre danger, par mes alarmes ; mais je dois le renfermer ; je dois rejeter jusqu'à l'espérance d'un bonheur qui seroit empoisonné de regrets trop légitimes. Tant que madame de Senanges a vécu, j'ai gardé la promesse que j'avois faite au pied des autels, de n'être qu'à lui ; je ferai plus, je respecterai sa mémoire ; je justifierai ce qu'il a fait pour moi. Il a employé ses derniers soupirs à protester en faveur de mon innocence : je suis libre ; je n'en abuserai pas. Je sors de ce couvent pour rentrer dans un autre : je vous écrirai à tous les instans du jour ; je vous permettrai de me répondre : mais il faut, pour quelque tems, me priver de votre vue, & m'arracher à ce que j'aime. . . . Ce dernier effort est le plus horrible de tous ; la bienfiance, l'honneur,

neur me le commande , & c'est à vous de m'y encourager. Mon aventure a éclaté ; elle a pu laisser des doutes sur ma conduite ; je les ferai disparaître. Si je prends un soin plus particulier de ma gloire , c'est parce qu'elle vous intéresse plus que jamais ; c'est parce que , devant vous appartenir , je veux être irréprochable aux yeux de l'univers. J'afflige votre amour , pour m'assurer votre estime. Pendant cette séparation volontaire , & dont je gémirai plus que vous , vous ne sortirez pas un instant de mon cœur. Je vous fais ici le serment inviolable de ne respirer que pour vous , de ne penser qu'à vous , de m'en occuper sans cesse , jusqu'au jour où des liens sacrés uniront deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre , & dignes de leur félicité par l'étendue de leurs sacrifices.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Valois ; il revient de la campagne où il étoit resté depuis que je suis ici ; il compte me retrouver chez lui , & se livre d'avance au plaisir d'embrasser sa niece. Son espoir sera trompé ; mais je suis sûre qu'il m'en applaudira. Il me remarque que madame d'Ercy vient de perdre un procès qui lui enleve plus des trois quarts de sa fortune ; il ajoute que les changemens arrivés dans le ministère lui ont ôté tout son crédit. Ah , mon ami , la belle occasion de nous venger ! Tâchez de lui être utile. C'est elle qui a été la cause de tous mes maux ; c'est elle qui , en dernier lieu , sur l'indice le plus vague , a fait courir exprès le bruit de votre prétendu mariage. Ce billet

ce billet fatal dont j'ai pensé mourir ; eh bien , il avoit été concerté entre la religieuse & elle. Cette religieuse est une fille de qualité ; on l'avoit séduite par l'espérance d'une abbaye , & en lui disant que c'étoit une œuvre pieuse de m'arracher par ce moyen à la passion que j'ai pour vous. Après tant de noirceurs , madame d'Ercy mérite bien que nous la fassions rougir par nos bienfaits.

Adieu , le plus aimable & le plus adoré des hommes : je compte sur votre courage ; & ma tendresse elle-même vous est le garant du mien.

P. S. N'oublions pas le pauvre René ; il me fera toujours cher : qu'il me tarde de le voir heureux ! (*)

LETTRE LIV & dernière.

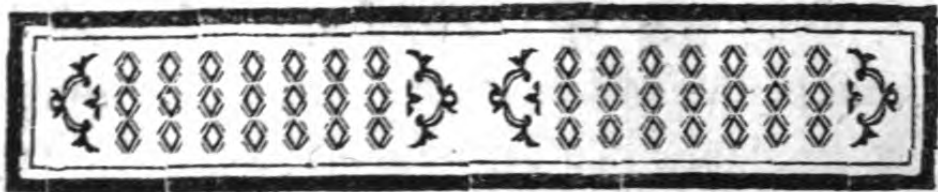
Du marquis de Versenai , au baron.

C'EN est fait , cher baron ! nous sommes unis ; elle est à moi ! . . . Des organes mortels ne suffisent pas à mes transports ; concevez l'excès de mon ivresse C'est hier que le ciel a reçu notre serment. Ce serment solennel , si formidable pour tant d'autres , & si fortuné pour nous , nos cœurs l'avoient fait bien long-tems

(*) Il faut supposer un an entre cette lettre & celle qui suit.

avant que nos levres l'eussent prononcé. Que cette cérémonie m'a paru auguste & riante à la fois ! Comme nos malheurs étoient devenus publics , il falloit bien qu'on s'intéressât à leur terme. Il sembloit qu'une fête qui n'étoit que pour madame de Versenai & moi , fût celle de tous. J'entendois dire autour de nous , qu'elle est belle ! qu'il est heureux ! J'attachois sur elle des yeux enivrés d'amour ; les siens , baissés avec décence , laissoient échapper quelques rayons de la joie la plus pure. Son émotion l'embellissoit encore. Combien il est doux d'avouer son bonheur à l'univers , & de voir justifier son choix par le suffrage unanime ! O mon respectable ami , vous avez été le témoin , le confident de nos peines ; foyez de moitié dans nos plaisirs. Les voilà sur le rivage , ces êtres qui vous sont chers , & qui furent tant de fois sur le point de périr. Nous logeons chez M. de Valois : sa niece ne veut jamais le quitter ; & vous , cher baron , voudrez-vous bien nous recevoir ? Nous partons dans huit jours. Ma femme , ma maîtresse , celle que j'idolâtre plus que jamais , vous menera son amie ; nous passerons avec vous le plus beau mois de l'année. Préparez vos berceaux ; que vos parterres s'émaillent & se parfument pour la recevoir. Je vous présenterai , dans sa seule personne , la vertu , les graces , l'amour & l'amitié.





S Y L V I E

E T M O L È S H O F F. (*)

DÉPOSITAIRE fidelle de tous mes secrets, tendre amie, dont l'absence m'a été si funeste, ô ma Célie ! ame courageuse & sensible, auras-tu la force d'entendre le récit que je vais te faire ? Je crois te voir palpitante d'effroi, tomber dans les bras de tes femmes, passer de la douleur à l'indignation, frémir, pleurer, & chercher en vain ta voix mourante dans les sanglots. . . . N'importe : je n'ai point le droit de souffrir sans que tu en sois instruite. Ton amitié réclame

(*) L'anecdote qui fait le sujet de ce poëme, est consacrée dans *Rapin Thoiras*, & dans le *Spéctateur*.

Gellert en a tiré la matiere d'un conte sous le titre de *Rhynsolt & Lucie* ; mais le fait y est entièrement dénaturé, affoibli. Pomfret, poëte anglois, l'a traité avec plus de hardiesse ; il a osé s'enfoncer dans cet intérêt sombre & terrible qu'exige un pareil tableau. Ceux qui connoissent l'original, verront que je ne m'y suis point assujetti. L'ouvrage que j'offre au public, doit à peine passer pour une imitation. Kirk, dans l'anglois, jouit en paix du fruit de son crime : j'ai cru qu'un pareil monstre ne pouvoit rester impuni, sans révolter toutes les ames sensibles.

la moitié de mon infortune, & je dois t'affliger pour ne te point trahir. Arme-toi de fermeté. La scélératesse inventive des tyrans n'imagina rien d'égal à l'atrocité dont je suis la victime. Ecoute.

Tu as vu naître l'amour de Moléshoff pour la malheureuse Sylvie. Jeunesse, beauté, naissance, il avoit tout pour séduire. J'eusse résisté peut-être à ses charmes : je me rendis à ses vertus. La valeur en lui n'étoit point cet instinct fougueux qui se joue du sang des hommes. Combien de fois il pleura dans mon sein ce devoir cruel qui l'avoit forcé d'en répandre ! combien il détestoit la gloire coupable que les armes procurent ! avec quel épanchement de joie il soulageoit l'humanité souffrante, & foulée aux pieds trop souvent par ceux même qui devoient en être les protecteurs ! Voilà ce que j'aimois en lui. Jamais sympathie plus forte & plus douce n'attira deux cœurs l'un vers l'autre. Ils étoient enfin surmontés, ces longs obstacles qu'on avoit mis à notre union : l'hymen l'avoit consacrée. Avec le titre d'épouse, je pouvois avouer mon amant, & dire à l'univers : j'adore Moléshoff. Je respirois le bonheur, j'envisageois l'avenir avec l'ivresse de l'amour & la sécurité de la vertu. Je ne croyois pas que le sort pût mêler quelques nuages à cette suite de jours sereins qui se déployoient devant moi. Illusions trop flatteuses, formées avec lenteur & si rapidement évanouies ! que le malheur touche de près aux rêves brillans qui nous peignent la félicité ! Ô ma Celie !..

La renommée t'a sans doute appris que le duc de Montmouth entraîna dans sa révolte la jeunesse la plus distinguée de nos cantons. Emporté par le même délire, par ce mouvement séditieux qui étouffe toute réflexion, séduit surtout par l'amitié qui l'unissoit au prince rebelle, Moléshoff suivit ses drapeaux. Le duc a succombé; une défaite entière a été le prix de son audace. En vain il a fui dans les plus ténébreuses retraites; on l'en a arraché. Mon mari, plus heureux, s'étoit sauvé du champ de bataille, à la faveur d'une nuit obscure, & croyoit pouvoir échapper à la vigilance du vainqueur: vain espoir! il a été surpris, arrêté dans sa fuite, & conduit au général Kirk.... Quel nom ai-je prononcé!... La fureur s'empare de mes sens... Je frissonne & brûle à la fois... Le monstre! il aimoit qu'on gémit autour de lui; il avoit soif du sang humain; il eût voulu en emplir la coupe dont il s'enivroit dans ces repas somptueux, où la débauche étoit jointe à l'inhumanité. Il ordonnoit un assassinat d'un front aussi serein qu'un autre dispense un bienfait: son sourire étoit un signal de mort; & quand il faisoit périr des rebelles, il vengeoit moins son roi qu'il n'obéissoit à son propre cœur, ce cœur infernal, l'exécration des mortels, & l'opprobre de la divinité.

Instruits du sort de Moléshoff, attendris par son malheur, qui fut en quelque sorte la publique infortune, nos amis se sont empressés pour faire suspendre son supplice pendant trois

jours seulement. Ils espéroient, dans ce court intervalle, toucher son infame vainqueur; tous leurs efforts ont été inutiles. L'airain étoit plus flexible que ne l'étoit l'ame de cette brute, d'autant plus redoutable, qu'elle étoit douée d'une étincelle de raison! Il a bravé leurs larmes; il en a joui, a insulté aux soupirs de l'amitié. Que ne peut l'amour au désespoir? J'ai cru que j'obtiendrois davantage: j'ai volé à sa tente, je me suis jetée à ses genoux, & je lui ai dit, en les baignant de pleurs:

Heureux guerrier, dont les armes ont répandu la terreur dans l'un & l'autre hémisphere, je fais des vœux pour que la victoire ne quitte jamais vos étendards. Vous êtes ici l'arbitre & le juge des infortunés que vous avez vaincus; triomphez d'eux une seconde fois, en leur pardonnant: écoutez la clémence; elle sied bien sur un front couvert de lauriers. Moléshoff est au nombre de vos captifs; son épouse est à vos pieds, & vous demande sa grace. Faites passer au fisc tous les biens que la fortune nous a donnés; mais rendez-moi ce que j'aime, je n'aurai rien perdu, & je vous bénirai jusqu'au dernier soupir. Le trépas de ce jeune homme n'ajouteroit rien à la gloire du libérateur de l'Angleterre, & du héros qui venge les rois. Je fais que des sujets qui osent prendre les armes contre leur souverain légitime, méritent la mort. Moléshoff fut coupable, mais vous êtes généreux. C'est sa première faute, c'est l'amitié qui l'égara, & il n'a point à rougir au

moins du sentiment qui a causé son crime. Vous savez quel est son courage ; vous l'avez admiré vous-même. Ramené par le repentir, il peut devenir un héros utile à son maître, utile à sa patrie. Faut-il que de si belles espérances avortent sur un échafaud ? Mais si tous ces motifs ne peuvent vous désarmer, soyez sensible à ma prière, à mes larmes, à l'excès de ma douleur. Moléshoff est mon époux ; je l'aime autant qu'il est possible d'aimer. A peine les flambeaux de l'hymen ont brillé pour nous. Hélas ! souffrirez-vous que la main d'un bourreau brise nos liens, à l'instant même qu'ils viennent de se former ? Que dis-je ! rien ne pourra nous désunir. Si vous ne lui permettez pas de vivre, ordonnez donc que je meure. Je me dévoue au sort qui l'attend. S'il descend dans la tombe, je l'y suis & m'y enferme à ses côtés. Accordez-moi son pardon, ou prononcez notre arrêt.

Madame, me répond Kirk d'un ton plein d'orgueil, la vie de Moléshoff dépend de ma volonté ; je puis, à mon gré, perdre ou sauver tout rebelle ; je songerai à ce que vous m'avez dit. Revenez quand la nuit couvrira ces tentes, peut-être aurai-je pitié de vos larmes. Allez rejoindre votre mari ; qu'il reprenne courage ; son crime est affreux ; mais ce n'est point la première fois que, prêt à punir, on s'est laissé désarmer à la voix de la beauté.

Chère Célie, lorsque l'âme est plongée dans la douleur, & que le désordre regne dans nos

pensées, la plus légère apparence de succès fait naître l'espoir & soulage notre peine : nous croyons le danger éloigné, alors qu'il nous entoure, & l'impatience du bonheur nous en montre une perspective qui nous trompe, en nous cachant l'abyme où nous allons tomber. La réponse obscure du barbare, sans consoler le fond de mon ame, suspendit les inquiétudes de mon esprit. Je courus & me fis ouvrir le cachot où Moléshoff attendoit sa dernière heure. Une lampe expirante y jetoit par intervalle une lueur formidable & funebre ; je crus entrer dans un tombeau. C'est à ce jour sépulcral que j'aperçus mon époux étendu sur la terre, absorbé dans un recueillement sombre, & dans cette affreuse tranquillité plus effrayante que le désespoir. Dès qu'il me vit :

Fuis, Sylvie, me dit-il, fuis ; va dans quelque climat lointain cacher ta vertu ; c'est ici le séjour du rebut des hommes. Des monstres infectent l'air qu'on y respire. La violence est leur loi, des meurtres sont leurs amusemens. Kirk est le chef de cette bande impie, & il mérite de l'être. Quand on m'a dit que tu allois lui demander ma grace, cette nouvelle a jeté mon ame dans l'anéantissement. C'est de cet instant sur-tout que j'ai senti toute l'horreur de ma situation. Je fus trop heureux depuis que je suis à toi, pour desirer de mourir ; mais je ne voudrois pas racheter la plus longue vie par la honte d'un moment. Si je ne puis sauver mes jours qu'aux dépens de mon hon-

neur, qu'on m'ouvre le tombeau, & que Sylvie ait le courage de m'y laisser descendre. Retiens tes larmes ; que ta fermeté soit la dernière preuve de ton amour. Qu'est-ce donc que la mort dont nous sommes si effrayés ? C'est elle qui venge le pauvre, en frappant le riche à ses côtés, confond tous les rangs dans la même poussière, & imprime sur les cadavres épars le sceau tardif de l'égalité. Les uns sont enlevés de cette scène tumultueuse du monde, au moment qu'ils commencent à l'entrevoir. D'autres arrivent jusqu'à l'adolescence, & se sentent frappés du coup mortel dans le sein même de leurs premiers plaisirs ; quelques-uns sont plus long-tems aux prises avec la vie ; & à la fin, consumés par la douleur, épuisés par la vieillesse, ils soupirent, chancelent, tombent & disparoissent. Au-delà du tombeau est l'abyme de l'éternité. C'est le séjour des esprits dégagés de la substance terrestre & vile qui nous enveloppe ; les oracles sacrés nous disent qu'ils sont tous heureux ou malheureux. Si telle est la différence de leur destin, les bons ne meurent pas trop tôt, ni les méchans trop tard. Pour moi, je me soumets aux décrets éternels de l'Être qui m'a jeté sur la terre pour y lutter contre des tyrans ou des bourreaux. J'abandonnerai, dès qu'il le voudra, l'arène où j'ai combattu ; me voilà prêt. O ma Sylvie, unique objet que je regrette, ne prends point ma constance pour de l'insensibilité ! Tu ne fais pas ce qu'il en coûte à mon cœur, quand il s'arme contre toi. Ton

image y respire en traits de flamme , & s'y enfonce plus avant , à mesure que je veux l'en arracher ; mais plus les passions sont vives , plus le sacrifice en est pénible , moins il faut qu'on s'en dispense. L'homme prêt à mourir se doit plus à l'honneur qui lui survit , qu'à tous ces biens passagers qu'il va perdre pour jamais. Détache ta destinée de la mienne : viens , reçois mes adieux dans ce dernier embrassement ; mais sur-tout fuis de ces lieux profanes , ils ne sont pas dignes de te posséder.

Que je fuie , repris - je avec précipitation ! que je me sépare de toi ! de toi , dont la vie est plus nécessaire à ta Sylvie que l'air même qui l'anime ! Non , ne l'espère pas ; c'est la première fois que tu ne seras pas obéi. Cette nuit , peut-être , tu seras libre ; laisse agir mon amour. O mon cher Moléshoff , mon soutien , ma consolation , ma vie ! que ferois - je sans toi ? où irois - je ? Toi-même , dans la solitude & l'abandon , tu rappellerois bientôt celle que tu aurois contrainte à te quitter.

L'heure fatale approchoit : je m'arrache des bras de mon époux , & marche vers la tente de Kirk.

Les lumières du camp n'offroient à mes yeux que des objets épouvantables , présages sinistres du sort qui m'étoit réservé. A peine eus - je fait quelques pas , je vis , ô ma Célie ! te retracerai - je cette scène d'horreur ? je vis un vieillard étendu sur le corps de son fils unique , que des soldats venoient d'égorger. Ce malheu-

reux pere tâchoit, d'une main défaillante, d'é-tancher le sang qui fortoit à gros bouillons ; il y méloit ses larmes ; il colloit ses levres glacées sur la bouche livide de ce cher fils , comme pour le rappeler à la vie : il pouffoit des cris lamentables qui se répétoient dans les ténèbres ; & ces cris , ces cris d'un pere , excitoient le rire féroce des assassins attroupés autour de lui.

Plus loin , une femme désolée & s'arrachant les cheveux , déplorait aux pieds d'un chêne antique & profané , la perte de son époux que l'infame Kirk y avoit fait attacher. Cette mere inconsolable étoit entourée d'enfans consumés par la faim , qui lui tendoient leurs bras : elle n'avoit que sa douleur à partager avec eux. Ils fondoient en larmes ; ils se refugioient dans ce sein qui leur avoit donné la vie , & ne pouvoit la leur conserver. Elle fit un effort , leva avec un long soupir les yeux vers son époux , s'inclina ensuite sur ses enfans , les réunit dans ses bras , les serra contre son cœur , & expira.

J'arrive à la tente fatale , & je paroïs devant Kirk.

Je me suis fait instruire , me dit-il , de ce qui caractérise la trahison de Moléshoff : il est plus coupable que les autres , & j'ai les ordres les plus séveres de ne point épargner les rebelles tels que lui. Je frémissois. . . . Il continua : il faut qu'il périsse , ou que je perde la faveur du prince ; je veux bien m'y exposer. Demeurez cette nuit avec moi ; Moléshoff est libre demain.

Je jetai un cri d'indignation , & reculai

d'horreur. Je n'ai point l'art , ajouta-t-il d'un ton insolemment ironique , de charmer l'oreille & de caresser l'orgueil des belles par des soupirs efféminés ; je ne fais ni flatter , ni gémir. Je me borne à deux mots : rendez-vous à mes desirs , & vous sauvez votre mari ; si vous refusez , il meurt.

Il prononça cet arrêt avec une assurance atroce , qui ne me laissa pas de doute sur l'exécution. Je tombai à ses pieds sans connoissance. Ah ! pourquoi suis-je revenue de cet état ? Je repris mes sens : un foible espoir d'attendrir ce monstre vint même luire à mon cœur éperdu , & je lui dis avec une sorte de fermeté :

Les mortels généreux n'exigent point de conditions honteuses de ceux qu'ils veulent sauver ; ils permettent à leurs captifs de vivre avec honneur , méprisent les actions basses , & ne les proposent jamais. La clémence n'est belle que lorsqu'elle est désintéressée ; elle perd son prix quand elle a le crime pour motif ; & la gloire d'un esprit sublime est d'éloigner tout ce qui peut restreindre & limiter ses bienfaits. Qu'avez-vous à craindre de votre souverain ? Une bonne action porte avec soi son excuse ; & dût-elle lui nuire , il voudroit encore la récompenser. Tel est le caractère des rois : ils applaudissent à la générosité de ceux même qu'ils chargent de leur vengeance. Est-ce sauver Moléshoff , est-ce m'accorder une grace , que de nous déshonorer tous deux ? Si vous persistez , il faut que Moléshoff périsse : si mon sort est de pleurer son tré-

pas , je ne balance point : j'arroserai ses cendres des larmes de la vertu.

Hé bien, me dit-il, je vais la mettre à l'épreuve. Soldats , conduisez cette femme sous vos tentes. C'est là , madame , que vous passerez la nuit. Je ne crois pas qu'ils vous laissent beaucoup de larmes vertueuses à répandre sur le destin de votre époux. Demain les premiers rayons du jour vous l'offriront luttant contre la mort , dont vous auriez pu le sauver.

Célie , as-tu l'imagination assez vive pour te représenter ton amie dans cet horrible moment ? Vois-tu mon front pâlir & rougir tour-à-tour ? Vois - tu mes cheveux se dresser sur ma tête ? Entends-tu ces sanglots , ces accens lugubres , interrompus & sourds d'une fureur qui n'osoit éclater ? Je la contraignis au point de prier encore le barbare. Larmes , gémissemens , prières , rien ne put l'attendrir ; il ne me laissa qu'un instant. Je voyois déjà Moléshoff sur l'échafaud , je le perdois sans conserver ma gloire. Ma douleur m'inspira , je m'élevai au - dessus de moi-même. Je palpitai d'horreur , je treffailis d'effroi , toutes mes veines s'enflèrent de rage ; mais mon époux l'emporta. Que pouvois - je faire ? Ah , Célie , Célie ! qu'aurois-tu fait toi-même ?

Il faudroit des larmes de sang , pour pleurer les heures épouvantables qui se passèrent jusqu'au matin. Alors ciel ! ô ciel ! le croiras-tu ? ce monstre ! Je ne puis , ma plume m'échappe , mon sang se glace. Venez voir , me

dit-il , le spectacle que je vous ai préparé. Il m'entraîne ; je le suis. . . . Que vois - je , grand Dieu ! . . . Moléshoff entre les mains d'un bourreau !

Je tombe abymée de douleur ; on me transporte chez moi , où l'on me tint pour morte , jusqu'au milieu de la nuit. En sortant de cette léthargie profonde , j'ouvre les yeux , & crois d'abord que de noires vapeurs s'étoient emparées de mes sens. Mes regards sont mornes & fixes. Je veux parler , ma voix expire. J'essaie de marcher , je retombe , & demeure immobile ; mais sûre enfin de tout ce qui me sembloit un songe , je remplis ma chambre de gémissemens : la violence de mon désespoir me rend les forces que j'avois perdues. Je saisis un poignard , & m'élançai comme une furie , l'œil étincelant , les cheveux épars. Je marche dans l'ombre , seule , accompagnée des mânes de mon époux. J'arrive au camp. Tout étoit calme. J'entre dans la tente de Kirk ; ses gardes sommeilloient ; lui-même , Célie , lui-même étoit endormi ! Furieuse , ne craignant rien , j'approche , & lui plonge par trois fois dans le cœur le poignard que je tenois à la main : il ouvre les yeux , en jetant un cri. Reconnois , lui dis - je , reconnois la veuve de Moléshoff. Il expire.

Je suis , à la faveur de l'obscurité. Le lendemain le roi est informé de l'événement de la nuit. Je lui fis porter le poignard encore teint du vil sang que je venois de répandre : il plaint mon sort , admira mon courage , & m'accorda ma grace.

Mais il n'en est point pour moi. Moléshoff n'est plus ; il faut bien que je le fuive. La mort est déjà dans mon sein. Chère & tendre Célie, je ne ferai plus quand tu recevras cet horrible écrit ! Pardonne ; j'ai voulu que ma main mourante te donnât cette preuve affreuse de mon amitié : la tienne même n'auroit pu me consoler. Adieu : sèche tes pleurs. J'ai délivré l'Angleterre d'un monstre ; j'ai vengé mon époux ; je n'ai que quelques heures à vivre : je ne suis plus à plaindre.



L E S
B A I S E R S,
P R É C É D É S
D U M O I S D E M A I.

Tome II.

Y

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 10

STATISTICAL MECHANICS

ENTROPY

AND THE SECOND LAW

OF THERMODYNAMICS

AND THE ARROW OF TIME

AND THE BOLTZMANN CONSTANT

AND THE GIBBS PARADOX

AND THE THIRD LAW

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

TOUTES ces petites pièces étoient éparfées dans mon porte-feuille. Quelques personnes ont defiré que je les recueilliffe , & m'ont enfuite invité à les rendre publiques. Je n'ai pas voulu y mettre l'importance d'un refus , & je les donne fans prétention , comme elles ont été faites.

Les Baifers de *Jean Second* , né à la Haye , orateur , fculpteur & poëte célèbre , moisfonné à la fleur de l'âge (*), font un des plus agréables monumens de la latinité moderne. Ils rappellent quelquefois l'élégance de *Catulle* , & jamais fon cynifme effronté : mais , malgré l'ef-time qu'ils méritent , je ne me fuis point avifé de les traduire. Les beautés qui y font répandues ne font point d'une nature à paffer aifément d'un idiome dans un autre. Elles reffemblent à ces fucs volatils qu'il faut tenir enfermés

(*) Il mourut à vingt-quatre ans , fous le regne de Charles V , dont il fut fecretaire. Nous avons de lui , outre fes Baifers , des élégies , des épîtres adreffées à une *Julie* , dont il fut éperdument amoureux , des épigrammes , & un ouvrage intitulé *les forêts*.

dans le vase qui les contient. Ils s'évaporeroient dans l'intervalle du transport.

On peut traduire un philosophe, un moraliste, un orateur éloquent, un grand poète, soit dramatique, soit didactique. Ils s'adressent à tous les hommes. Si l'on n'est pas toujours fidèle à leur expression, on conserve du moins le nerf de leurs idées. Ce sont de beaux corps d'athlètes, qui se passent de draperies & d'ornemens; mais il n'en est pas de même des ouvrages que l'éclair des sensations produit, qui naissent du moment & sont les élans subits d'une âme passionnée. Il ne leur reste plus rien, pour peu qu'on leur ôte cette fraîcheur, ces grâces impalpables, cette transparence de coloris qui fait leur premier charme; & voilà justement tout ce qui disparoît dans une laborieuse imitation. On copieroit le *Poussin* avec plus de succès que l'*Albane*; l'un a des masses qui frapperoient, quoique mal rendues; l'autre a des délicatesses qu'on ne peut rendre.

Lorsqu'*Anacréon* laissoit échapper quelques-uns de ces vers qui sont encore nos délices, ses amis buvoient à sa table, *Lycoris* y jetoit des

fleurs , & dançoit autour de lui. Comment un traducteur , dans son triste cabinet , peut-il suppléer au délire d'une orgie , aux attitudes voluptueuses d'une jolie femme , à la chaleur d'un entretien aiguillonné par le vin & surtout par la liberté ? Les graces , toujours indépendantes & légères , furent sous la plume qui croit les captiver. En un mot , je compare ceux qui entreprennent la version servile de nos poètes aimables , au valet de l'*homme à bonnes fortunes* , qui , dès que son maître est parti , se met à sa toilette , imite ses airs , ses propos , les inflexions de sa voix , & remplace par une bouffonnerie grossière la fatuité élégante de son modèle.

Ce n'est donc point l'ouvrage de *Jean Second* que j'offre au public , c'est le mien. J'ai profité quelquefois de ses idées , je ne m'y suis jamais assujetti. Les productions de ce genre sont bien rares parmi nous. J'ai essayé d'en démêler les causes dans quelques réflexions qui se trouvent à la tête du poème des *Tourterelles*. Il est certain que nos poètes sont rarement voluptueux. *Chaulieu* l'est par momens , *la Farre* n'a jamais

la force de l'être ; *Senecé* est riant, facile & froid : la sensibilité de *Daceilli* ne passe pas les madrigaux ; ainsi des autres.

Quelques personnes ont prétendu que c'étoit la faute de notre langue ; ce reproche me paroît injuste. Il est vrai qu'elle n'a point les mignardises latines, ni cette foule de diminutifs si commodes, qui donnent au style un air enfantin, & le mettent en quelque sorte à la portée des amours ; mais elle a d'autres ressources qu'il faut connoître & savoir employer. C'est un instrument qui se plie à tout dans la main exercée qui le manie avec adresse. Rien n'est plus varié que cette langue qu'on accuse d'être pauvre & uniforme. Elle est forte, rapide & sublime dans *Bossuet*, pressante dans *Bourdoulou*, musicale dans les vers de *Racine*, flexible, abondante & fleurie dans la prose de *Fénelon*, grave & sévère dans *Nicole*, vive & saillante dans *Hamilton*, pure dans *le Sage*, brillante dans *Gresset* : c'est tour-à-tour une lyre qui résonne, un fleuve qui coule, un tonnerre qui gronde, un zéphyr qui se joue. Elle développe les affections de l'ame, pénètre dans les plis du

cœur, obéit à la baguette de l'imagination : pourquoi ne feroit-elle ingrate & rebelle que sous la main qui voudroit nous peindre en traits de feu l'ivresse, l'abandon, les frémissemens, l'énergie du plaisir ?

Il ne faut qu'ouvrir *Montagne*, pour savoir combien elle est riche & féconde. Ce livre est en quelque sorte le dépôt de ses trésors. Une fausse délicatesse les empêche de circuler : mais ils existent, & n'attendent qu'un philosophe, pour leur rendre le crédit qu'ils ont perdu. En effet, un goût timide nous a privés d'une foule de mots que le génie, enchaîné par l'usage, regrette souvent dans ce dédale de circonlocutions dont il est obligé de se servir. Au lieu de créer des termes nouveaux, il seroit bien utile d'examiner parmi les anciens ceux qu'on peut réhabiliter. Ce seroit un ouvrage qui, exécuté par un homme éclairé, serviroit de pendant aux *Synonymes françois*. La langue, en augmentant ses fonds, seroit moins sujette à la monotonie qu'on lui reproche ; & l'on ne l'accuseroit plus de ressembler à ces avares qui périssent d'inanition à côté de l'or qu'ils ont accumulé.

Mais , telle qu'elle est aujourd'hui , elle peut tout exprimer , tout embellir , & se prêter au mélange des couleurs les plus opposées. Je la crois très-faite sur-tout pour s'adapter au genre dont je hasarde de foibles essais. Je n'ai garde de le confondre avec ces écrits licencieux qui bouleversent les sens , au lieu de les chatouiller. L'image de la nature corrompue révolte ; la nature foible intéresse ; c'est elle qu'il faut peindre. Ne passons jamais les limites que la décence a posées ; elle sert le peintre , au lieu de lui nuire. Lorsqu'elle affoiblit l'image , c'est toujours pour fortifier le sentiment.

Si je vous offre une bacchante échevelée , l'œil ardent , la gorge nue , & brûlante encore des baisers de quelque satyre , je ne réunirai point les suffrages ; mais que je vous montre dans un bosquet sombre une jeune bergere qui s'étonne de voir son sein éclorre & palpiter , qui s'applaudit , en rougissant , du progrès de ses charmes , & ressent l'amoureuse inquiétude qui naît avec eux , j'aurai fait un tableau charmant , fait pour attacher tous les regards , & sur lequel se reposeront les yeux même de l'innocence. Je

dirai plus : avec des précautions , ces sortes d'ouvrages , frivoles en apparence , peuvent avoir quelque utilité.

Pour expliquer ce paradoxe , il faut jeter un coup-d'œil sur l'état actuel de notre galanterie. Tout le monde convient qu'elle est bien dégénérée. Ce n'est plus ce commerce de sentimens tendres , de soins délicats & de plaisirs voilés , que l'autre siècle connoissoit encore ; c'est un trafic déclaré de fauffetés , d'inconséquences , quelquefois de noirceurs , un mensonge convenu entre les deux sexes. L'amour-propre attaque une femme ; le manège en vient à bout ; on la déshonore par reconnoissance. Rien n'est si comique que d'entendre nos jeunes gens ridiculiser l'amour , le persiffler comme un défaut d'usage , le traiter enfin comme un dieu de la vieille cour , & s'applaudir bonnement de ce qu'ils n'ont plus que des plaisirs factices & un bonheur empoisonné. Que diroit-on d'un homme qui seroit bien-aise qu'on infectât le canal d'où ses prairies empruntoient leur agrément & leur abondance ? Telle est l'image de ces jolis plaisans. Ils s'imaginent être des philosophes ,

& ne font que des fots très - malheureux. L'en-nui profond d'une ame stérile perce bientôt à travers ce rire d'étiquette. Emprisonnés dans un cercle d'intrigues qui les dégradent, ils vieillissent en pirouettant, & en bénissant le siècle fortuné où l'on s'est défait de toutes les jouissances qui nous étoient ménagées par la nature.

Nous avons trop souvent l'injustice d'accuser les femmes de ces travers dont elles font moins les causes que les victimes. Ce sont en général des êtres foibles, délicats & sensibles, qui obéissent aux impressions qu'on leur donne. Elles ressemblent à cette plante susceptible, que le tact le plus léger fait rentrer en elle-même. La tendresse habituelle qu'elles ont dans l'ame, est un ressort puissant qui les tourneroit au bien avec encore plus de facilité qu'il ne les entraîne vers le mal : mais que veut-on qu'elles deviennent dans ce tourbillon d'êtres faux, qui se font une étude de les corrompre, un devoir de les tromper, & qui cachent la cruauté des tyrans sous l'adresse des séducteurs ?

L'union que les loix autorisent offre-t-elle moins d'inconvéniens ? Le mariage n'est autre

chose qu'un contrat illufoire , rédigé par un notaire , ratifié par un curé , entre deux personnes qui s'unissent pour ne point vivre ensemble. Nos maris sont si accoutumés à mépriser leurs maîtresses , qu'ils ne savent plus comment s'y prendre , quand il s'agit d'estimer leurs épouses ; & l'estime est le premier frein pour un être qui a quelque idée de la vertu. Celui qui a l'air de mépriser sa femme , lui donne en quelque sorte le droit de justifier cet affreux sentiment ; & c'est sa faute quand elle en profite !

Soyons vrais. L'honnêteté , celle du sexe surtout , se décourage bientôt quand elle est sans récompense. On commence par les pleurs , l'ennui succède , l'exemple gagne , & l'on préfère enfin l'étourdissement du plaisir à cette morale gênante qui afflige l'esprit , tourmente le cœur , & ne tranquillise que la conscience. D'ailleurs , il est bien doux pour une femme de se venger , par l'apparence du bonheur , du despote indifférent qui lui en ôte la réalité , en dépouillant ses devoirs du charme consolant que l'amour leur imprime , & dont rien ne dédommage. De là cette inconduite , ces écarts , ce délire de tête

que souvent l'ame désavoue. On fait un premier choix , on s'en repent ; un second , on s'en repent encore ; on finit par ne plus choisir.

Nous seuls avons donné lieu à cette contagion qui circule dans toutes les branches de la société. Qu'est devenu cet esprit national , cette politesse , ce respect pour le sexe , source de tant de plaisirs ; en un mot , cette délicatesse françoise qui se mêloit au génie guerrier , ennoblissoit l'amour , & faisoit naître d'un besoin des sens la noble émulation de la vertu ? Nous répétons avec transport les noms des *Baïards* , des *Vendômes* , des *Nemours* , &c. mais que nous sommes loin de les imiter ! Un égoïsme aride a pris la place de cette galanterie franche que nous louons dans nos ancêtres , & qui seroit sifflée , si l'on s'en avisoit aujourd'hui.

Nous payons bien cher de froides courtisanes , qui , pour notre argent , nous dispensent d'être aimables , & en cas de besoin , nous feroient grace de l'honnêteté , comme formant avec elles un contraste incommode. C'est d'après ce calcul qu'elles veulent bien débarrasser la plupart de nos *merveilleux* de leur santé , de

leur argent & de leurs principes ; mais tout cela lestement , sans leur inspirer même de ces passions vives qui les justifieroient. Cette agitation leur feroit peut-être appercevoir qu'ils ont une ame , & ils auroient du moins le plaisir de la surprise. Quand de jeunes arbres , sains & vigoureux , tout-à-coup se décolorent , se dépouillent & meurent , ce ne sont point les secouffes des vents qui les tuent ; c'est que le sol où ils s'élevent produit un insecte qui pique & empoisonne leurs racines. L'application n'est pas difficile ; mais tout ce que je pourrois dire de nos Phrynès ne détruira point ce qu'elles savent faire. Il est de notoriété publique que leur bienfaiteur est toujours leur dupe de prédilection : n'importe ; il faut être au courant , pensionner le vice , végéter aux pieds de l'idole , & la couvrir de diamans , pour être cité comme un homme *essentiel* dans les coulisses de l'opéra.

On verra , d'après cet exposé , qu'il n'est pas tout-à-fait inutile de réveiller parmi nous les idées d'une volupté vraie , qui naît de la nature , se développe par l'estime , se nourrit dans l'ame , la concentre , & ne l'isole que pour la faire jouir

avec plus de recueillement & de vivacité. Presque toutes les autres passions répandent l'homme hors de lui; l'amour le ramene au - dedans , & simplifie son bonheur. Il faut au courtisan des titres , des honneurs , des richesses , & il desire encore ; le conquérant dévore , envahit des provinces , & il n'est point satisfait. Il ne faut à l'amant qu'une solitude & un cœur dont il soit aimé.

J'ai cru d'ailleurs qu'il étoit piquant d'opposer le langage de la passion au perfiffage de nos cercles , au ton léger des *Alcibiades* modernes , qui outrent l'impertinence , comme nos anciens paladins outroient l'héroïsme & l'amour.

Quelques censeurs austères , peu contents de ces motifs , vont crier au scandale , & m'accuseront d'avoir fait un ouvrage contre les mœurs : je ne les en croirai pas. Pourquoi la peinture des plaisirs auxquels l'homme doit son existence & son bonheur , seroit-elle un tableau profane qu'on n'osât lui présenter ? Tout dépend de la pureté des couleurs. Si un grand peintre vouloit représenter la Modestie , peut-être faudroit-il qu'il la peignît nue.

Je suppose que cette brochure tombe entre les mains d'une jeune fille encore ignorante dans les myſteres de l'amour : les vers qu'elle lira , ſans effaroucher ſa pudeur , rempliront ſon ame d'une ſenſation douce & vague qui tournera au profit de l'amant deſtiné pour l'inſtruire : le grand malheur ! Aimer eſt le métier des femmes. Pourquoi leur cacher ſi long-tems ce qu'elles ne ſavent jamais trop tôt ? D'ailleurs , les contes même de *la Fontaine* en diroient moins à une jeune perſonne que la nature ne peut lui en dire. Elle quitte le livre , les diſtractions ſurviennent , les idées s'effacent ; mais la nature eſt toujours là. Elle parle , non pas à ſon oreille , mais à ſon cœur ; elle s'explique dans ces rêveries involontaires , dans ces élans ſecrets , dans cette mélancolie qui l'avertit d'un bonheur à trouver , & redouble d'autant plus ſes deſirs curieux , qu'on jette plus de nuages ſur ſon éducation. Le vrai voluptueux eſt ſenſible , & la ſenſibilité conduit à la vertu. On ne lit point *Tibulle* (*) ſans aimer , ſans eſtimer

(*) M. de *** , connu par des ouvrages pleins de délicateſſe , nous a donné une traduction , ou

le peintre qui nous a tracé de si touchantes images : il fait envier à nos cœurs la félicité du sien. Ses élégies inspirent cette tristesse qui plaît, qui dispose l'ame à s'épancher, & la rend meilleure en la rendant plus tendre. *Ovide* joue autour du cœur. *Tibulle* y péntere, persuade ce qu'il écrit, & amene enfin son lecteur à cette philosophie douce, qui fait trouver tous les plaisirs dans l'union intime & délicieuse de deux êtres bien assortis.

Voici un morceau de sa première élégie, qui prouve tout ce que je viens de dire. Je vais en risquer la traduction pour ceux qui ont le malheur de ne pouvoir pas le lire dans l'original (*).

plutôt une imitation très-libre de *Catulle*, de *Tibulle* & de *Gallus*; car c'est ainsi qu'on doit traduire les poètes agréables. Il ne faut pas ressembler à ces peintres qui copient servilement les traits, & manquent la physionomie.

(*) Qu'il est doux dans le cours d'une orageuse nuit,
 D'embrasser un objet aimable,
 Et de se rendormir dans ses bras au doux bruit
 Que fait une pluie agréable!

Cette foible imitation est du marquis de la Fare.

„ Qu'il

„ Qu'il est doux , tandis que les tempêtes se
 „ font entendre , de reposer près de sa maî-
 „ tresse & de la ferrer amoureusement dans son
 „ sein ! Qu'il est doux , quand les vents souf-
 „ flent les frimats , de se tenir embrassés , & de
 „ s'endormir au murmure d'une pluie qui in-
 „ vite au sommeil ! Qu'il soit riche , il le mé-
 „ rite , l'insensé qui traverse les mers lointaines
 „ & court affronter les orages ; mais périsse tout
 „ ce que la terre enferme de trésors , avant que
 „ mon absence puisse affliger ce que j'aime !
 „ C'est à toi , Messala , de combattre sur l'un
 „ & l'autre élément , & de suspendre au faite
 „ de ton palais les dépouilles des ennemis vain-
 „ cus ; pour moi , je suis retenu dans les chaî-
 „ nes de ma belle maîtresse ; heureux de veiller
 „ à sa porte trop lente à s'ouvrir , & d'en être
 „ le gardien fidele ! Que m'importe qu'on me
 „ loue , ma *Délie* ! Que m'importe qu'on m'ac-

Tel est le style de ces poètes négligés , qu'on appel-
 loit autrefois les *Anacréons* , & les *Tibulles* de leur
 siècle. Quand on met leurs écrits à côté de leur ré-
 putation , on rougit de se donner quelque peine pour
 une gloriole qu'ils ont si aisément obtenue.

„ cuse d'indolence & de paresse , pourvu que je
„ puisse te voir à ma dernière heure , & qu'en
„ expirant je tiens ta main dans ma main dé-
„ faillante ! Sans doute , ô ma *Délie* , tu regret-
„ teras ton cher *Tibulle* ! Quand on m'aura mis
„ sur le bûcher , tu viendras , avant qu'il s'al-
„ lume , me couvrir encore de baisers & de lar-
„ mes. Oui , tes larmes couleront ; le ciel t'a
„ donné un cœur tendre & sensible. A ton
„ exemple , tes jeunes compagnes & leurs jeu-
„ nes amans ne reviendront de mes funérailles
„ que l'œil humide des pleurs qu'ils auront
„ versés. Crains alors d'offenser mes mânes ;
„ épargne ta chevelure flottante ; épargne , ô
„ *Délie* , les roses de tes joues délicates

„ Cependant jouissons des faveurs du fort ;
„ enlaçons - nous par d'amoureuses caresses.
„ Trop tôt la mort viendra m'envelopper de
„ ses ténèbres ; l'âge qui se glisse sourdement ,
„ viendra trop tôt m'interdire ces jeux. Me
„ fiéra-t-il de parler d'amour , quand la vieil-
„ lesse aura blanchi mes cheveux ? Sacrifions à
„ *Vénus* , déesse volage , tandis que je puis sans
„ honte forcer des verroux & me tirer avec

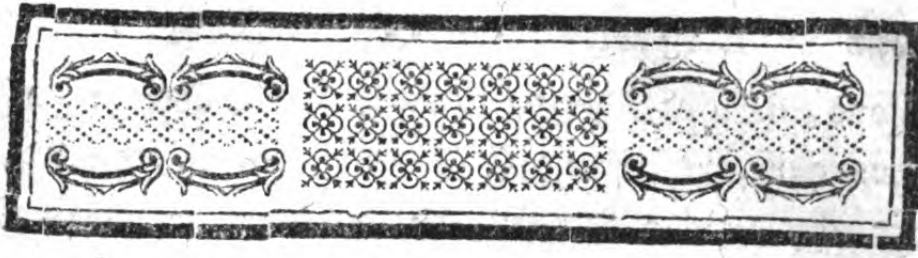
„ honneur des tendres démêlés des amans.
 „ C'est dans cette guerre que j'unis la science
 „ d'un chef à la valeur d'un foldat. Loin de
 „ moi , trompettes & drapeaux ; guerriers am-
 „ bitieux , allez chercher dans les champs de
 „ la gloire des bleffures & des richesses ; moi ,
 „ content de ce que je poffede , heureux dans
 „ les bras de *Délie* , je mépriferai l'opulence ,
 „ & je foulerai aux pieds les befoins qu'elle
 „ multiplie. „

Ces vers respirent l'amour le plus enflammé , le sentiment le plus pur & la volupté la plus irréprochable. Ainfi présentée , je foutiens qu'elle ferviroit au progrès des mœurs , loin de leur être nuisible. S'il étoit un être qu'offensât un auffi doux tableau , je le plaindrois d'avoir de tels fcrupuies , & je ne me fierois pas à fes principes. Je connois bien des volumes que je donneroie pour quelques beautés de ce genre , fi rares dans nos écrivains , & fi fréquentes dans *Tibulle* , qu'on peut appeller le poète du cœur , & je dirois presque le moralifte des amours.

Je m'applaudirai , duffé-je passer pour un gaulois , si j'ai approché de mon modele. On verra ,

par les feux que Thaïs inspire, comment on devroit aimer celle qu'on a choisie pour sa compagne; &, en général, ce sexe charmant qui nous polit, nous console, nous donne ou des plaisirs vrais, ou des erreurs qui leur ressemblent, & ne cesse jamais d'être intéressant, même quand il nous trompe, parce qu'il est rare qu'il nous prévienne.





LE MOIS DE MAI,

P O È M E.

ENVIRONNÉ des jeux, des graces ingénues,
Porté par les amours sur un trône de nues,
Le mois de mai descend ; la terre lui sourit,
Les flots plus librement serpentent dans leur lit :
D'une prodigue main il sème la verdure,
Et leve le rideau qui cachoit la nature.
Restaurateur du monde, il change en sels féconds
Ces longs tapis d'albâtre étendus sur les monts ;
Et répandant au loin sa vapeur fortunée,
Il émaille de fleurs le cercle de l'année.
A peine a-t-il paru, le soleil dans son cours,
Se plaît, du haut des airs, à prolonger les jours :
Par-tout avec ses feux il épanche la vie,
De ses plus doux rayons caresse la prairie,
Et retarde le soir ses courriers haletans,
Pour respirer l'odeur & le frais du printems.
Mois chéri des mortels, mois de l'heureux délire,
De myrte & de lauriers entrelace ma lyre.
Timide violette, embaume les gazons :
Fan, viens avec ta flûte accompagner mes sons ;

258 L E M O I S D E M A I,

Vous , driades , quittez l'écorce de vos hêtres :
Les desirs voltigeans sous ces voûtes champêtres ,
Ce jour tendre & voilé , ces groupes de sylvains ,
Agitant à l'envi des branches dans leurs mains ,
L'attrait impérieux de la saison nouvelle ,
Le verd naissant des bois , l'ombre , tout vous appelle.
L'ombre fert la pudeur , elle enhardit les jeux ;
Les faunes , au printems , ont le droit d'être heureux.
Si vous me l'ordonnez , je tairai leurs caresses.
Venez , de vos cheveux laissez flotter les tresses ;
Unissez sans effroi vos amoureux soupirs ;
Je suis le confident , non l'écho des plaisirs.

Ah , qu'il est doux d'errer au sommet des montagnes ,
D'y voir se déployer le tableau des campagnes ,
Et de suivre , à travers les mobiles rameaux ,
Ce dédale brillant formé par les ruisseaux !
Que l'horizon est pur ! qu'ils sont frais ces ombrages !
Que j'aime à découvrir ces lointains payfages ,
Dont l'aspect fugitif , qu'une vapeur détruit ,
Par intervalle échappe à l'œil qui le poursuit !
Vallons délicieux , ô terrestre Élysée !
Où se joue au matin la tremblante rosée ;
De vos détours secrets , asyles du bonheur ,
Le calme attendrissant a passé dans mon cœur.
De mes sens rajeunis je vous porte l'hommage ,
Je l'offre à la beauté dont vous m'offrez l'image.

Dans ces jours , où circule un invisible feu ,
L'univers est un temple , & l'homme en est le dieu.
Les vents sous ces bosquets ont réchauffé leurs ailes.
Cette source , en fuyant , roule des étincelles ;
Avec l'azur des cieux , vacillant dans ses eaux ,
On voit s'y découper le verd des arbrisseaux.
Des chants harmonieux remplissent les bocages.
Quel mélange d'odeurs parfume ces rivages !
Dans les veines du monde , enfin ressuscité ,
La seve s'infinue avec la volupté.
Dans ton sein , ô Palès , quels trésors tu renfermes !
Un suc réparateur fait enfler tous les germes.
Au haut des ceps déjà je le vois arriver ;
Par de secrets canaux il court les abreuver ;
L'écorce s'attendrit , le bourgeon va paroître ,
Et la grappe est déjà dans la fleur qui va naitre.
Les bleds , à peine éclos sous les yeux de Cérés ,
Ont de leur humble tige embelli les guérets.
Ces foibles rejetons , trop fragile espérance ,
Réclament tous les soins que l'on doit à l'enfance.
Nous avons trop gémi sous le triste verseau ;
Vents , respectez l'année encor dans son berceau.
Ah ! ne ravagez point d'imparfaites largeffes ;
L'automne est riche en fruits , le printems en promesses.
Ce dieu de simples fleurs aime à se couronner ,
Et nous laisse entrevoir ce qu'il ne peut donner.

Mais ne formons ici qu'un fortuné présage ;
Quand le ciel est serein , pourquoi prévoir l'orage ?
Saisissons le plaisir , il germe sur nos pas ;
Sous ces pins il s'incline , & nous ouvre les bras ;
Il vole dans les airs , que sa chaleur féconde ,
Résonne dans les bois , & ruisselle dans l'onde.
Un magique pouvoir viendrait-il m'abuser ?
Où mon œil ébloui va - t - il se reposer ?
Choisira - t - il l'étang que rase l'hirondelle ,
Citoyenne des lieux où le printems l'appelle ?
Aime-t-il mieux ces toits , dont la simplicité
Annonce la candeur plus que la pauvreté ?

Que vois-je ? Un habitant de cet enclos rustique ,
Quitte l'obscur abri de sa cabane antique !
Il pleure d'allégresse , il ne sent plus ses maux ,
En voyant reverdir le fruit de ses travaux.
Cultivateur d'un sol dont un autre est le maître ,
Il sourit aux trésors que sa main a fait naître :
Ses regards tour-à-tour , dans ces momens heureux ,
Sont baissés vers la terre & levés vers les cieux.
Il compte les boutons qu'un matin vit éclore ;
De leur nombre étonné , son œil les compte encore.
Il laboure ses plants , seconde leur vigueur ;
Le travail qui le courbe est son consolateur :
L'appareil des moissons devant lui se déploie ,
Et l'espoir dans son cœur accélère la joie.

O vous , qui , végétant dans vos tombeaux dorés ,
Vous êtes crus heureux , & n'étiez qu'enivrés ;
Vous , de qui l'avarice infatiable & dure
Dispute au laboureur un pain qu'il vous assure ,
Achevez ; de sa ferme enlevez le produit ,
Ravagez l'humble toit qui le couvre la nuit :
Dépouillé de ses biens par un luxe funeste ,
Il jouit plus que vous ; la nature lui reste ;
Et sans vous envier votre lâche sommeil ,
Il aime à la surprendre à l'instant du réveil.
C'est pour lui que le ciel au matin se colore ,
Que sa voûte étincelle , & fait pâlir l'aurore ;
C'est pour lui que l'année a rempli tout son cours.
Il prolonge , en veillant , la saison des beaux jours.
Son épouse , encor jeune , est toujours sur sa trace ;
Et quoique sans parure , elle n'est point sans grace.
Son teint hâlé , mais frais & d'un rouge vermeil ,
Est semblable à ces fruits teints des feux du soleil.
Tandis que son époux , d'une main diligente ,
Déchire avec le soc la terre obéissante ,
Elle émonde , en chantant , les tendres arbrisseaux ,
Va creuser des conduits pour diriger les eaux ,
Coupe autour des moissons l'herbage parasite ,
Et se plaint que le jour échappe encor trop vite.
Quelquefois leurs enfans , précieux rejetons ,
Se roulent auprès d'eux à côté des fillons ;

Émules dans leurs jeux des travaux de leur pere,
 Leur foible bras s'effaie à cultiver la terre :
 Il les voit, les anime, & par eux careffé,
 Abandonne en pleurant le fillon commencé.
 La jeune mere alors quitte auffi fon ouvrage ;
 La fatigue l'abat, un baifer la foulage.
 Vers fa femme & fes fils entraîné tour-à-tour,
 Il bénit la nature, & rend grace à l'amour.
 Pourquoi dédaignons-nous, fybarites des villes,
 L'estimable habitant des champêtres afyles ?
 Autrefois les Romains, ce peuple de vainqueurs,
 Contre leurs ennemis armoient des laboureurs.
 La beche & les rateaux, ennoblis par l'ufage,
 Avoient durci la main qui renverfa Carthage.
 Ah ! ces mortels, du moins, loin de nos arts trompeurs,
 En perdant tout le refte, ont confervé les mœurs ;
 Ils fervent leur pays : quand tout les abandonne,
 Ils font germer ces grains que le riche moissonne,
 Et fement de bienfaits, au fortir du berceau,
 Le pénible chemin qui les mene au tombeau.

Abandonnons les champs & leurs travaux utiles.
 Ton retour a paré de plus secrets afyles ;
 O le plus beau des mois, ton fouffle m'y conduit !
 Zéphyre te précède ; & l'oifeau (*) qui te fuit ,

(*) Les mythologiftes donnent au mois de mai le paon pour attribut.

Oppose aux feux du jour l'azur , l'or & l'opale
De ce cercle étoilé qu'avec pompe il étale.
Dans ces rians jardins , que d'arbuſtes nouveaux
Penchent , pour s'enlacer , leurs ondoyans rameaux !
L'aubépine champêtre au lilas s'y marie ;
Et l'humble réſéda par - tout s'y multiplie.
Quelle main deſſina tous ces compartimens ?
De différentes fleurs quels frais aſſortimens !
L'une implore les ſoins de l'active culture ,
L'autre échappe ſans art des mains de la nature.
J'admirois leur mélange & leur variété.
Soudain s'offre à mes yeux une divinité ,
Auſſi jeune qu'Hébé , comme elle ſans parure.
Des feuilles de jaſmin nouoient ſa chevelure :
Son regard eſt brillant ; la nymphe à chaque pas ,
Marche ſur une roſe , & ne la flétrit pas :
En habit de bergere , elle annonce une reine ;
Et le baume des prés reſſemble à ſon haleine.
Autrefois , me dit-elle , on me nommoit Cloris.
Heureuſe dans les champs , où commande Cypris ,
Je n'avois d'autres biens que leurs ſimples largeſſes.
Le ſiecle d'or eſt né du mépris des richeſſes.
Mais je dus au hafard , peut-être à ma beauté ,
Et le rang de déeſſe & l'immortalité.
Mai venoit de fleurir : j'errois dans un bocage ;
Je révois ; en rêvant j'avançois ſous l'ombrage :

Zéphyre m'apperçoit ; mon cœur palpite & craint :
 Je l'évite , il me fuit ; je veux fuir , il m'atteint.
 Eh , comment éluder , dans ces frayeurs mortelles ,
 Un dieu , lorsqu'il est jeune & lorsqu'il a des ailes ?
 Zéphyre est le plus fort , je cede , & mon amant
 De l'hymen à l'amour joint encor le ferment.
 Il m'a donné pour dot ce jardin , où l'aurore
 Verfa ses premiers pleurs , & que ma main décore.
 Cette source l'arrose ; un printems immortel
 De festons toujours verts entretient mon autel.
 Dans ces lieux enchantés je surpris à Pomone ;
 Et l'hiver , qui la chasse , embellit ma couronne.
 Dans cet heureux séjour , que j'ai rendu sacré ,
 Les heures quelquefois , en habit chamarré ,
 Pour enchaîner l'amour , au moment qu'il sommeille ,
 Viennent choisir des nœuds treffés dans ma corbeille.
 Les graces , à leur tour , des paniers à la main ,
 Pour l'autel de Vénus emportent leur butin.
 C'est moi seule , c'est moi qui femai la première
 Les différentes fleurs qui nuancent la terre.
 Sous une teinte égale elles couvroient les champs ;
 C'est moi qui leur donnai ces divers ornemens.
 J'ai fait naître une fleur du beau sang d'Hyacinthe ,
 Phébus inconsolable y trace encor sa plainte.
 Narcisse , en s'adorant , mourut au bord des flots ,
 Et , fleur , il semble encor se chercher dans les eaux.

A deux amans captifs je fus jadis utile :
Le fort , le fort cruel séparoit leur asyle ;
Et leur plaintive voix qu'ils n'osoient élever ,
Expiroit dans les airs , avant que d'arriver.
Le mélange des fleurs leur fournit un langage :
De ces signes muets ils connoissoient l'usage ;
Il leur servit alors , & le jour fut moins long.
Une rose interroge , un œillet lui répond.
Modeste en sa couleur , la sombre violette
Annonce le tourment de leur ame inquiète :
Le pavot peint l'ennui ; le lys , la vérité ;
La jonquille exprimoit l'amour persécuté.
Ainsi de leurs soupirs cet éloquent symbole ,
Remplaçant le discours , les soutient , les console ;
Et grace à quelques fleurs , interpretes charmans ,
D'un organe inconnu j'enrichis deux amans.
Toi, poursuis tes tableaux sous l'auspice de Flore ,
Et fixe dans tes vers le mois où l'on m'adore :
Ose , prends ces pinceaux destinés au plaisir ,
Construits d'un bois de rose , & taillés par Zéphyr.

Elle fuit à ces mots ; on connoît l'immortelle
Au céleste parfum qui s'exhale après elle.

Mois , objet de nos vœux , & toujours regretté ,
Même alors qu'on jouit des trésors de l'été ;
C'est à toi que j'ai dû ces aimables prestiges ;
Ta brillante planète est fertile en prodiges.

Les nymphes des jardins , les nymphes des forêts ,
 Celles dont l'onde fuit sous des faules épais ,
 Toutes viennent en chœur célébrer ton empire ;
 Elles doivent aimer le mois où l'on soupire.
 C'est sous ton signe heureux, au matin d'un beau jour ,
 Qu'est né ce dieu cruel que l'on appelle amour.
 On le nourrit des fleurs les plus fraîches écloses ;
 Sur sa levre infantine on exprima des roses ;
 Pour lui sont leurs parfums ; leur épine est pour nous.
 La main qui le caresse éprouve son courroux.
 En mémoire des soins donnés à son enfance ,
 Il blesse . . . & c'est ainsi que l'amour récompense !

Mais on dit que sans arme on l'a vu dans les bois ;
 Il a quitté ses traits & posé son carquois.
 Nymphes , hasardez-vous ; l'amour est sans défense ,
 Et veut fêter ainsi l'instant de sa naissance ;
 Il est nud , dépouillé ; mais en est-il moins beau ?
 Il s'embellit encore en quittant son bandeau.
 Imprudentes , fuyez une ruse nouvelle ;
 Redoutez de ses yeux la brûlante étincelle ;
 Votre cœur à ses jeux doit être accoutumé.
 C'est quand l'amour est nud , que l'amour est armé.

C'est aussi dans ce mois que l'on vit Dionée
 Sortir , en souriant , de la mer étonnée.
 Par le plaisir émus , mille flots careffans
 S'entre-pouffoient autour de ses charmes naissans.

L'un baise ses cheveux que le zéphyr dénoue ;
L'autre, près de sa conque, & bondit & se joue ;
D'autres avec respect demeurent suspendus ,
Fiers d'ouvrir un passage à la belle Vénus.
Le triton recourbé, fendant l'onde écumante,
Change en soupirs les sons de sa voix effrayante,
Et seme de corail les courans fortunés,
Qu'en glissant sur les eaux le char a sillonnés.
Vous, filles de Téthys, de vos grottes profondes
Vous élevez vos fronts sur la cime des ondes ;
Mais éveillé soudain par tant d'attraits nouveaux,
Le dépit vous oblige à rentrer sous les eaux.
O beauté ! tu naquis au séjour des orages ;
L'univers à tes pieds apporta ses hommages ;
Et je consacre ici, dans un riant tableau,
La saison dont la seve échauffa ton berceau.

Ta flamme embrase tout : les côteaux reverdissent ;
Des accens du bonheur les grottes retentissent :
L'éther, à ton aspect, prodigant ses bienfaits,
S'épanche sur les monts, descend sur les forêts ;
Et se couvrant de fleurs, la plaine qu'il inonde
Ouvre son sein avide au dieu qui la féconde.
Par toi sont protégés sous de sombres berceaux
Les amours des mortels, & l'hymen des oiseaux.
Chaque branche est un nid ; tout se cherche, s'attire ;
Tout semble ranimé par le même délire :

L'arbre n'a point de feuille insensible au desir,
 Le moment qui l'agite est celui du plaisir.
 Le palmier amoureux vers le palmier s'incline ;
 L'ormeau semble chercher l'ormeau qui l'avoisine.
 Le peuplier soupire, & le cedre, à l'instant,
 Répond par son murmure au soupir qu'il entend.
 La chaîne de l'hymen embrasse la nature ;
 Il naît un nouveau sens que l'amour nous procure.
 Jusqu'au foyer des jours ce monarque ou ce dieu
 S'éleve, enorgueilli de ses ailes de feu.
 D'un regard satisfait il parcourt son empire ;
 Lui-même il est heureux de l'ardeur qu'il inspire.
 Le monde se répare, & l'olympé enchanté,
 Sur la terre à grands flots répand la volupté.

Mai, tu m'as inspiré, reconnois ton ouvrage.
 Tu peuples & les airs, & l'onde, & le feuillage.
 De tes charmes encor je cache la moitié ;
 Cher à l'amour, ton astre est cher à l'amitié.
 Le soleil, le front ceint de rayons salutaires,
 Entre, pendant ton cours, au signe des deux freres,
 Amis trop fabuleux, dont le modele, hélas !
 Tant chanté parmi nous, ne s'y reproduit pas.
 Le Tibre étoit fidele à ta douce influence,
 Et pour ouvrir le cirque, attendoit ta présence.
 C'est là que du théâtre on nommoit les vainqueurs.
 Tu mélois au laurier ta verdure & tes fleurs.

Tu

Tu ramenois ces jeux & ces danfes romaines ,
Où fur de frais gazons & de molles arenes ,
Des vierges , des héros , gâiment entrelacés ,
Formoient d'amoureux chants , & des pas cadencés.
Les superbes faisceaux , la pourpre consulaire
Ne venoient point troubler ce folâtre myftère ;
Et ces rians loifirs , enfans de la faifon ,
Déridoient quelquefois la vertu de Caton.

De tes premiers préfens on ornoit les portiques ;
On en paroît l'autel de fes dieux domestiques.
Tu vis naître Adonis , tu vis naître l'amour :
Tu les voyois tous deux fêtés à ton retour ;
Mais , & ton influence & ton aimable empire ,
Et ces jeux que pour toi ma mufe oſa décrire ,
Les fêtes de l'amour , les fêtes d'Adonis ,
Tous ces titres brillans , tous ces titres unis ,
Ne valent pas la pompe , à jamais fortunée ,
Que ton ſigne prépare , en couronnant l'année.

Ils font évanouis ces jours trop orageux ,
Où d'une haine aveugle on attifait les feux.
Repouffé vers le nord , le démon de la guerre
N'oſera plus fouiller ce tranquille hémifphère.
La Flandre voit en paix d'abondantes moisſons
Couvrir d'épis dorés ſes fertiles fillons :
Le beau ciel du midi n'eſt plus chargé d'orages.
Nous laifſons la diſcorde à ces peuples ſauvages ,

Pour se détruire entr'eux par le sort destinés,
Et vainqueurs , ou vaincus , toujours infortunés.
Un traité solemnel , par une étroite chaîne ,
Joignoit déjà les cours de Versailles & de Vienne.
L'amour , que plus souvent il faudroit consulter ,
Ravi de cet accord , songe à le cimenter.
Dans les calculs d'état en vain on l'emprisonne ;
La politique feme , & c'est lui qui moissonne.
Enfant , maître des dieux , par toi vont être unis
La fille de Thérèse & l'héritier des lys.
Quelle gloire pour toi ! l'un placé près du trône ,
Nous promet les vertus qu'exige la couronne ;
Il annonce déjà cette austère équité
Que prescrit le devoir , sans nuire à la bonté.
Cérès voit s'élever un jeune Triptolême.
Un sillon dans les champs fut tracé par lui-même :
Rejetant loin de lui les vains amusemens ,
La moisson de l'automne enrichit son printems.
L'autre . . . Mais suspendons une indiscrete audace.
Peut-il être un portrait que son aspect n'efface ?
Rivale des héros , ô toi qui fais régner ,
Qui fais combattre & vaincre , & plaire & gouverner ;
Toi , nouvelle Pallas , qui pourrois par tes charmes
Soumettre les mortels échappés à tes armes ;
C'est toi qui la formas , que dirois-je de plus ?
Laisse-nous dans ta fille admirer tes vertus.

Que ton cœur attendri fasse grace à mon zèle ;
La France la desire & va te voir en elle.
Lorsque la jeune Iris , messagere des dieux ,
Vient suspendre son prisme à la voûte des cieus ,
De nuance en nuance éblouit notre vue ,
Et console la terre , en émaillant la nue ;
Cette pompe des airs , ce brillant appareil ,
Ne font que réfléchir les couleurs du soleil.
Pour hâter nos beaux jours , laisse partir l'aurore.
Dans ton sein maternel tu la retiens encore :
Mais non . . . l'hymen l'enleve , elle t'embrasse , fuit.
Ta main la redemande , & ton œil la poursuit . . .
Fleurs , naîsez sous ses pas ; zéphyr deviens fidelle.
L'amour jouit , triomphe , & vole devant elle ;
Non ce vulgaire enfant , dont les traits émouffés
Frappent confusément , au hasard adressés ;
Mais ce superbe dieu qui plane autour des trônes ,
Voit tomber à ses pieds le faste des couronnes ,
Et dont les fleches d'or ne blessent qu'avec choix
Les princes , les héros , ou les enfans des rois.
Il dévore de l'œil le trésor qu'il amene.
Les vents à son aspect retiennent leur haleine ,
Les nuages épars n'oseroient le toucher ,
Et les autres amours craignent de l'approcher.
Par de secrets chemins le Danube lui-même ,
Sous la terre égaré , fuit la nymphe qu'il aime ,

La fille de ses rois , dont , sur des bords heureux ,
 Il enchaina l'enfance & vit les premiers jeux.
 Il se fraye un passage , il s'élançe , & la Seine
 Sent bouillonner son urne à côté de la fienne :

Des jours trop paresseux devançant la lenteur ,
 Ah ! ma pensée enfin fuit le vol de mon cœur.
 Je crois déjà te voir , ô nymphe fortunée !
 De mille adorateurs marcher environnée.
 Heureux qui peut l'aimer ! trop heureux le mortel
 Qui lui promet un trône & lui dresse un autel !
 Une grace la fuit , une autre la précède ;
 Un charme est effacé par celui qui succede.
 Sur elle tous les yeux réunis & fixés
 Interpretent les vœux de nos cœurs empressés.
 Tels , au moment qu'un astre inconnu sur la terre ,
 Par de nouveaux rayons , étonne l'hémisphere ,
 Cent tubes pour le voir sont tournés vers les cieux ;
 Il emporte vers lui les regards curieux ;
 On l'épie , on l'observe , on l'érige en présage ,
 Et l'on craint de manquer l'instant de son passage.

Hymen , applaudis-toi : le temple est-il ; aré ?
 Oui ; des plus beaux festons ta main l'a décoré.
 Je les vois serpenter autour de ses colonnes ;
 Les gémeaux sur l'autel suspendent deux couronnes.
 Un aigle sur le faite enchainé par Cypris ,
 Laisse tomber la foudre & joue avec les lys.

Déjà sous le portique avance ta conquête ;
Le bonheur a donné le signal de la fête.
Les amans font époux , l'amour rit , & la paix
Va porter dans les cieus les sermens qu'ils ont faits.
Ingénieux plaisirs , volez sous ces ombrages.
Vous , prestiges de l'art , enchantez ces bocages ,
Et que votre féerie , épuisant tous ses dons ,
Fasse envier aux dieux le palais des Bourbons.

Le jour baisse & s'éteint. Un astre doux & sombre
Mélange dans les cieus la lumière avec l'ombre ;
Et fier de se lever sur ces charmans réduits ,
Il annonce déjà la plus belle des nuits.
Qu'entends-je ? le salpêtre & s'élançe & résonne ! . . .
Amours , ne fuyez point , ce n'est plus Mars qui tonne.
L'air étincele au loin de mille feux nouveaux ,
Et les astres des cieus ont trouvé des rivaux.
Ce globe , à qui la nuit oppose en vain ses voiles ,
S'élève en point obscur , & retombe en étoiles :
Pour le plaisir des yeux , ces serpens allumés
Allongent en sifflant leurs anneaux enflammés.
L'élément destructeur qui brûle & qui renverse ,
Revêt , à chaque instant , une forme diverse :
En nappes il s'épanche , il monte en jets brillans ,
En gerbe s'arrondit , joue en cercles roulans ,
Se divise en rameaux , se dessine en parterre ,
Ou d'un fleuve embrasé , semble inonder la terre.

Son bruit cesse, & soudain de plus fixes clartés,
 Sous ces bosquets de feu, regnent de tous côtés.
 De ce vaste canal les naïades errantes,
 N'osent plus approcher de leurs grottes ardentes,
 Comptent tous les points d'or semés sous ces berceaux,
 Et s'étonnent de voir pétiller leurs roseaux.
 Vulcain abandonnant les antres de Sicile,
 Contemple avec orgueil ce lumineux asyle ;
 Mais, trompé tant de fois, & toujours soupçonneux,
 Il croit que pour Vénus on a paré ces lieux,
 Et que, dans leurs jardins, un rival qui l'affronte,
 Distribua ces feux, pour éclairer sa honte.

Peindrai-je ces festins, où de mille flambeaux
 La clarté se disperse à travers cent crystaux ;
 Ces spectacles, ces jeux, ces pompeuses merveilles
 Qui captivent les yeux, le cœur & les oreilles ;
 Tous ces jeunes guerriers, tendre espoir de l'état,
 Des regards de LOUIS empruntant leur éclat ;
 Ce cercle éblouissant, ces beautés sous les armes,
 Brillantes de rubis éclipsés par leurs charmes ?
 L'heure sonne. / . O transport ! ô moment souhaité !
 Jeunes amans, tout fuit, mais l'amour est resté.
 La lampe nuptiale à son flambeau s'allume ;
 Il vole sous ces dais, c'est lui qui les parfume.
 Suivez aveuglément la main qui vous conduit,
 Ecoutez sans effroi l'enfant qui vous instruit.

Tour-à-tour il vous cache , il vous rend la lumière ,
Et se sauve en riant dans les bras du mystère.
Zéphyr dort ou se tait : l'oiseau seul jusqu'au jour
Prolonge un chant d'hymen , inspiré par l'amour.
D'insensibles vapeurs la terre est arrosée ,
Le bouton s'enfle & naît sous des flots de rosée.
Mai , dont l'astre préside aux amoureuses nuits ,
Peint d'un plus doux émail les jardins rafraîchis ,
Et veut qu'un couple auguste , en voyant leur parure ,
Dise : notre bonheur embellit la nature.

Couple cher & sacré , quel brillant avenir !
Jamais l'aile du tems n'osera le ternir.
Sur d'immortels fuseaux les parques étonnées
Dévident en fil d'or vos longues destinées.
Le front ceint d'olivier , des palmes à la main ,
La concorde vous suit avec un front serein :
Dans les nœuds de l'hymen l'abondance arrêtée
Renverse sur vos pas le trésor d'Amalthée ,
Où Lucine , à la France annonçant ses faveurs ,
Laisse vos rejetons poindre parmi des fleurs.
Sous ces touffes de lys que leur tête surmonte ,
L'œil avide les voit , c'est le cœur qui les compte.
Remplissez notre espoir : fiers du titre d'amans ,
Ne vous croyez époux qu'au centième printems ;
Et puissiez-vous alors , dans ces lieux de délices ,
Qui de vos feux naissans consacrent les prémices ,

D'un si doux souvenir gardant la volupté,
Sourire encore au mois que ma muse a chanté !

H Y M N E

A U B A I S E R.

D O N céleste, volupté pure,
De l'univers moteur secret,
Doux aiguillon de la nature,
Et son plus invincible attrait,
Éclair qui, brûlant ce qu'il touche,
Par l'heureux signal de la bouche,
Avertis tous les autres sens;
Viens jouer autour de ma lyre;
Qu'on reconnoisse ton délire
A la chaleur de mes accens.

Tu vas, sur tes fujets fidelles
Dispersant des fleches de feu :
Tu nourris de tes étincelles
Le flambeau de l'aveugle dieu.
Sans toi que seroit le bel âge ?
Il t'offre son premier hommage,
Il s'éclaire de tes rayons ;
Et des desirs hâtant l'ivresse,
Sur les levres de la jeunesse

Tu fais tes plus douces moissons.

Loin de l'œil éclatant du monde,
Combien d'êtres infortunés,
Dans une obscurité profonde,
A gémir semblent condamnés !
Pour eux zéphyr est sans haleine ;
Les épis qui dorent la plaine,
Rarement mûrissent pour eux ;
Toi seul les retiens à la terre,
Et même au sein de leur misère,
Tu leur apprends l'art d'être heureux.

La fleur qui pare nos prairies,
Te doit son lustre & son odeur.
Ces arbrisseaux que tu maries,
Sont tous éclos de ta chaleur.
Ces ruisseaux fuyant sous l'ombrage,
Ces flots caressant leur rivage,
Par ton souffle vont s'embraser ;
Pourquoi des lèvres demi-closes
Ont-elles la couleur des roses ?
C'est là que siege le baiser.

Le froid scrupule en vain s'offense
De tes bienfaits consolateurs ;
Tu tiens sous ton obéissance
Sages, héros, législateurs.
César quitte le capitole,

Il menace , il s'élance , il vole ,
Tout cede à ses travaux guerriers ;
Mais il revient , briguant des chaînes ,
Careffer les dames romaines
A l'ombre même des lauriers.

Ce Mahomet , ce fou sublime ,
Contre tous les périls armé ,
Qui pour l'erreur & pour le crime
Avoit cru ce globe formé ,
Auroit-il , conquérant austere ,
Supporté l'ennui de la guerre ,
Sans les baisers de ses houris ,
Qui charmoient son ame inquiète ,
Et dans le ferrail du prophete ,
Réalisoient son paradis ?

Mais des demeures fastueuses
Tu crains l'appareil imposant ;
Les passions trop orageuses
En bannissent le sentiment.
Ah ! sur des levres altérées ,
Et par l'ennui décolorées ,
Voudrois-tu donc te reposer ?
Ces lambris dorés , cette estrade ,
Ces carreaux , ces lits de parade ,
Sont l'épouvantail du baiser.

Fuis sous les feuillages champêtres :

C'est là que réside la paix,
Et qu'à l'ombre des jeunes hêtres
On pratique tes doux secrets.
Sur des gerbes, sur une tonne,
Le baiser s'y prend ou s'y donne;
Le plaisir n'y fait pas compter;
Et l'impitoyable étiquette
Sur les lèvres d'une coquette
Ne t'y fait jamais avorter.

Mais, en quelques lieux qu'on t'appelle,
Ne déserte point mon réduit;
Si j'ai pu te rester fidelle,
Que tes faveurs en soient le fruit!
Sème des fleurs sur ma jeunesse,
Jusques dans la froide vieillesse
Renouvelle encor mes desirs,
Et puisses-tu, pour récompense,
Rencontrer souvent l'innocence,
Et la soumettre à tes plaisirs!

Puisse à ce prix, trompant sa mère,
La jeune fille de quinze ans,
Dans son alcove solitaire
Méditer ton art dans mes chants,
Interroger son âme oisive,
Dévorer l'image expressive
De l'amoureuse volupté;

Ne voir que baïser dans ses songes ,
 Et soupçonner dans ces men songes
 Les douceurs de la vérité !



I. BAISER.

LES ROSES, OU LA MOISSON DE VÉNUS.

UN jour la belle Dionée ,
 Dans un de ces bosquets qui couronnent Paphos ,
 Fit enlever le fils d'Énée ,
 Tandis que le sommeil lui verfoit des pavots :
 Elle - même fema de fraîches violettes
 Le gazon embaumé qui lui fervoit de lit :
 Près d'Ascagne étendue en ces sombres retraites ,
 Vénus le voit dormir , & Vénus s'attendrit.

La déesse alors se rappelle
 Du berger qu'elle aima les jours trop tôt finis.
 Il revit pour moi , disoit-elle ,
 C'est ainsi qu'il dormoit : tel fut mon Adonis.
 Elle sent , à ce nom , errer de veine en veine
 Ce feu dont le progrès augmente ses appas :
 Combien de fois ne voulut-elle pas ,
 S'élançant à demi , ne respirant qu'à peine ,
 Au col d'Ascagne entrelacer ses bras !
 Le desir naît sur ses levres ardentes :

Mais craignant de troubler ce paisible sommeil,
Elle se laisse aller sur des roses naissantes,
Qui, graces à Vénus, verront plus d'un soleil.
Leur parfum la séduit, & leur fraîcheur l'attire;

Au gré d'un caprice charmant,
Elle y porte la main, avec feu les respire,
En humecte sa bouche, & croit, dans son délire,
Ne baissant que des fleurs, caresser son amant.

Vous eussiez vu les roses enflammées

Sous les caresses de Cypris,
Épanouir leurs feuilles animées;
C'est de là que leur vient leur tendre coloris.

Autant de baisers que de roses.

Rivale des zéphyrus légers,

Vénus en donne tant de ses levres mi-clofes,
Que les roses bientôt vont manquer aux baisers.

Sa moisson faite, elle s'envole;

Ses cignes éclatans l'emportent dans les airs,
En longs fillons d'azur devant elle entr'ouverts;
Elle impose silence aux fiers enfans d'Éole,

Et les beaux jours naissent pour l'univers.

Du haut des cieus que son haleine épure,
Où son char d'or lui trace un lumineux chemin,

Vénus fourit, & le front plus ferein,

Va semant les baisers sur toute la nature:

Elle en émaille la verdure,

Colore les épis , teint le duvet des fleurs ;
 Elle en couvre les bois , les prés , la grotte obscure ,
 Et répand sous les eaux leurs subtiles ardeurs.
 Depuis ce jour , tout brûle , & s'unit , & s'enlace :
 Le bouton d'un beau fein est éclos du baifer ;
 Une rosé y fleurit pour y marquer sa trace ;
 Fier de l'avoir fait naître , il aime à s'y fixer.

II. BAISER.

L'ÉTINCELLE.

DONNE-MOI , ma belle maîtresse ,
 Donne moi , disois-je , un baifer ,
 Doux , amoureux , plein de tendresse : . . .
 Tu n'osas me le refuser.
 Mais que mon bonheur fut rapide !
 Ta bouche à peine , en résistant ,
 Eut effleuré ma bouche avide ,
 Elle s'en détache à l'instant.
 Ainsi s'exhale une étincelle.
 Oui , plus que Tantale agité ,
 Je vois , comme une onde infidelle ,
 Fuir le bien qui m'est présenté.
 Ton baifer m'échappe , cruelle !
 Le desir seul m'en est resté.

III. BAISER.

L'ABEILLE JUSTIFIÉE.

DANS la chaleur d'un jour d'été,
Non loin d'un ruisseau qui murmure,
A l'abri d'un bois écarté,
Thaïs dormoit sur la verdure.
La voûte épaisse des rameaux
Brisant les traits de la lumière,
Entretenoit sous ces berceaux
Une ombre fraîche & solitaire.
Thaïs dormoit : tous les oiseaux
Immobiles dans les feuillages,
Interrompant leurs doux ramages,
Sembloient respecter son repos.
Vers ces lieux un instinct m'attire ;
Il n'est point de réduits secrets
Pour l'amant que sa flamme inspire :
Il devine ce qu'il desire ;
Son cœur ne le trompe jamais,
Et suffit seul pour le conduire.
J'arrive au bosquet enchanté.
Quel tableau ! celle que j'encense
Sontmeilloit avec volupté

Sous un voile au hafard jeté,
Qui fatisfait à la décence,
En deffinant la nudité.
Sur l'ivoire d'un bras flexible
Son cou repositoit incliné,
Et l'autre bras abandonné
Sembloit mollement entraîné
Vers cet afyle inaccessible,
Tréfor de l'amant fortuné.
Thaïs a des fleurs pour parure :
Les tresses de fes cheveux blonds
Descendent, en plis vagabonds,
Jufques aux nœuds de fa ceinture.
Son fein captif qui fe débat
Sous une gaze transparente,
Amoureuſement fe tourmente
Pour fortir vainqueur du combat,
Et moi, je languis dans l'attente.
Zéphyr alors, foufflant exprès,
Dérange la gaze, l'entr'ouvre ;
Au gré de mes ſoupirs discrets,
Déjà plus d'un lys fe découvre.
Voici l'inſtant de me ſervir,
Difois-je à l'amour, je t'implore :
Encore un ſouffle du zéphyr,
Et la roſe eſt prête d'éclorre.

L'officieux

L'officieux époux de Flore
Brise la chaîne des rubans.
Un seul lui résistoit encore ,
Le nœud glisse . . . Dieux ! quels momens ! . . .
La barrière enfin est rompue ;
Rien ne s'oppose à mon desir ;
Un frais bouton naît à ma vue ,
Et je n'ai plus qu'à le cueillir.
Je brûle , j'avance , je n'ose ;
Je retiens mon souffle amoureux ;
Mais au péril mon cœur s'expose ;
J'ai fait un pas , j'en risque deux :
J'approche ma bouche , & la rose
Se colore de nouveaux feux.
Je disparois , Thaïs s'éveille ;
Mon baiser agite son sein ;
Elle y porte en tremblant la main ;
Puis appercevant une abeille
Qui , séduite par ses couleurs ,
Pour elle avoit quitté les fleurs ,
Et les fruits ambrés de la treille :
C'est donc toi qui me fais souffrir
Par une piquure cruelle ?
Tu païras mon tourment , dit-elle . . .
Quoiqu'il soit mêlé de plaisir . . .
Calme , lui dis - je , ta colere ;

Le coupable à toi vient s'offrir.
 Je suis l'abeille téméraire,
 C'est moi seul que tu dois punir ;
 Mais non, Thaïs n'est point sévère.
 Si je parviens à te fléchir,
 Un second baiser peut guérir
 Le mal qu'un premier t'a pu faire.



IV. BAISER.

LE NOUVEL OLYMPE.

LE croiras-tu ? ces conquérans altiers,
 Tant célébrés par les cignes du Tibre,
 Eux qui naissoient à l'ombre des lauriers,
 En respirant l'orgueil d'un peuple libre ;
 Ces fiers Romains, ces sauvages guerriers,
 Ces demi-dieux, sous qui trembloit la terre,
 Ainsi que nous, instruits dans l'art de plaire,
 Fondonient un culte en l'honneur des baisers.
 Ils héritoient des fables de la Grece,
 Songes rians, ingénieux loifirs,
 Par qui le dogme ordonnoit les plaisirs,
 Douces erreurs qu'adoptoit la sagesse !
 O tems heureux ! où Flore & les zéphirs
 A leurs autels enchainoient la jeunesse ;

Où l'on voloit sur l'aile des desirs ;
Où dans les cieux on plaçoit sa maîtresse ;
Où la naïade , en confondant ses flots ,
Par des soupirs échauffoit ses roseaux
Qui de Syrinx murmuroient la tristesse ;
Où le Léthé rouloit l'oubli des maux !
Thaïs , alors , chaque attrait d'une belle
Étoit lui-même une divinité.
Un front ouvert , c'étoit la vérité ;
En le baissant , on fêtoit l'immortelle.
Les lys du sein cachoient la volupté :
D'un œil brillant avec sérénité
L'amour superbe allumoit l'étincelle :
La main vouée à la fidélité ,
N'osoit toucher la main d'une infidelle.
D'un souffle pur oser cueillir l'encens ,
Ravir les fleurs d'une levre vermeille ,
C'étoit à Flore emporter sa corbeille ;
C'étoit aussi rendre hommage au printems.
Ainsi l'amant consacroit son ivresse ;
Et les baisers , toujours religieux ,
Qu'il prodigoit à sa belle maîtresse ,
Formoient l'encens qu'il brûloit pour les dieux.
O ma Thaïs ! que ce culte m'enchante !
J'assemble en toi , je vois l'olympie entier ;
Et tous ces dieux , que m'offre mon amante ,
Ne craindront plus qu'on les puisse oublier.

V. BAISER.

LA RESERVE.

QUAND neuf baisers m'auront été promis,
Ne m'en donne que huit; & malgré ta promesse,
Soudain échappe, ma Thaïs;
En la trompant, augmente mon ivresse:
Cours te cacher derrière tes rideaux,
Dans ton alcove, asyle du mystère,
Sous l'ombrage de tes berceaux;
Fuis, reparois, & ris de ma colere.
De berceaux en berceaux, de réduit en réduit,
J'épirai de tes pas la trace fugitive;
Je t'atteindrai, tu feras ma captive:
Le bonheur double alors qu'on le poursuit:
Défends-toi bien, résiste avant que de te rendre;
J'aurai beau gémir, t'accuser;
Détourne avec art le baiser,
Quand ma bouche avec art fera prête à le prendre.
C'est ainsi qu'il est doux de se voir abuser.
Les huit premiers accordés par toi-même,
Mettront le comble à ma félicité;
Mais je mourrai de plaisir au neuvième,
Et sur-tout s'il m'est disputé.

VI. BAISER.

LE DÉLIRE.

QUE je me plais dans ce séjour !
J'y suis auprès de ma maîtresse.
Quelle clarté vaudroit ce demi-jour !
Ces berceaux , ces gazons , ici tout m'intéresse ;
Je ne veux , je ne vois , je ne sens que l'amour.
Belle Thais , ô toi que j'idolâtre ,
Dans tes bras amoureux quand je tombe éperdu ,
Et qu'à tes épaules d'albâtre ,
Entrelaçant les miens , je reste suspendu ;
Quand nos haleines se confondent ,
Que par des murmures confus
Nos cœurs s'appellent , se répondent ,
Et qu'un soupir tient lieu de la voix qui n'est plus ;
Quand sur ton sein mes caresses plus vives
De la pourpre & du lys mélangent les filons ,
Et que mille baisers croisent leurs aiguillons ,
Renvoyés tour-à-tour par nos lèvres actives ;
Mon ame alors , ivre de son bonheur ,
Et me quitte & s'écoule , à force d'être émue ;
Tu l'attires d'un souffle , ainsi qu'une vapeur
Autour de toi brûlante & répandue.

Elle renaît , expire tour-à-tour ,
 S'épanche , se résout comme un léger nuage ,
 Aux plus secrets appas s'ouvre un heureux passage ,
 T'enveloppe de mon amour ,

Elle humecte tes yeux aux paupieres mourantes ,
 Que presse mollement le doux poids du baiser ,
 Vient séparer ta bouche en deux roses naissantes ,
 Et descendant toujours , cherche où se reposer.

Alors je renais & m'écrie :

L'amour foumet la terre , assujettit les cieux ;
 Les rois font à ses pieds , il gouverne les dieux ,
 Il mêle en se jouant des pleurs à l'ambroisie ,
 Il est maître absolu : mais Thaïs aujourd'hui
 L'emporte sur les rois , sur les dieux & sur lui.



VII BAISER.

LE BAISER DEVINE'.

UN soir d'été , quand l'astre de Vénus
 Verse un jour doux sur les fleurs rafraichies ,
 Joue à travers les rameaux plus touffus ,
 Et sert l'amour errant dans les prairies ;
 Thaïs , quittant l'ombre de ses berceaux ,
 Court respirer l'air serein des campagnes ,
 Et va chercher ses folâtres compagnes

Qui l'attendoient sur le bord des ruisseaux.
Un jupon court , un air de négligence ,
Sans les contraindre , ajoute à leurs appas :
On s'entrelace ; on croit marcher , on danse :
Sur le gazon l'effain vole en cadence :
Leur pied l'effleure , & ne le courbe pas.
Leur ame pure aux foudis est fermée.
Les sauts finis , on propose des jeux ;
Thaïs attache un bandeau sur ses yeux :
Voilà Thaïs en amour transformée.
On fait silence , on s'approche , & soudain
Plus ramassé le cercle l'environne :
Zémis imprime un baiser sur le sein ,
Ciane au col , Rosire sur la main :
Chaque baiser tour-à-tour se moissonne ;
Et ma Thaïs , qui se dépîte en vain ,
Doit deviner la bouche qui le donne :
Mais qu'est-ce , hélas ! que ce jeu si charmant ,
Si l'on exclut les baisers d'un amant ?
Toujours le piège est près de l'innocence.
Je voyois tout à travers un buisson ,
Et je voulois , dans mon impatience ,
Cueillir aussi ma part de la moisson.
Mon sein palpite , & mon œil étincele ;
Dans tous mes sens circule un feu nouveau :
J'avance & fuis , me résous & chancelle ,

L'amour me dit : ose , & fois-moi fidele ;
Thaïs toujours n'aura point mon bandeau.
Je crois l'amour ; il m'applaudit de l'aile ,
Et je m'élançe au milieu du troupeau.
L'éclair moins vite a fillonné la nue.
Belles de fuir ; moi de les appaifer.
Je joins Thaïs , & ma bouche éperdue
Brûle fon fein par un triple baifer.
Thaïs se trouble , & ne peut s'y méprendre ;
Fille jamais n'en donna de pareil.
Le cœur lui bat , fon front est plus vermeil :
On l'interroge , & je crains de l'entendre.
Elle est muette : un doux frémiffement ,
O ma Thaïs ! s'éleve dans ton ame ;
Elle s'allume aux rayons de ma flame ,
Et ton silence a nommé ton amant.
La nuit fûrvient ; c'est un tems d'indulgence ;
Son voile fert ma crainte & ta pudeur :
Ta voix jura de punir mon offense ;
Mais le ferment vint mourir dans ton cœur.
Contre mes feux tes compagnes séveres
Vouloient t'armer ; leur bouche , en te quittant ,
Te rappelloit ces baifers téméraires ,
Et demandoit un exemple éclatant :
Chacune infiste , & chacune , en foi - même ,
Forme des vœux , pour que celui qu'elle aime ,
Le lendemain lui veuille en faire autant.

VIII. BAISER.

LES BAISERS COMPTÉS.

Sous ces tilleuls qui nous prêtent leur ombre,
Tu me promis cent baisers l'autre jour ;
Tu me les a donnés , mais sans passer leur nombre ;
Eh ! quel nombre , dis-moi , peut suffire à l'amour ?
Lorsque Cérès enrichit la nature ,
Sait-elle donc , trop avare Thaïs ,
Le compte de tous les épis
Dont elle orne sa chevelure ?
Flore au hasard va semant ses bouquets ,
Ces moissons de parfums sur son passage écloses ;
Et zéphyr ne tient point registre pour les roses
Qu'il fait naître dans nos bosquets.
Du haut de la brillante voûte ,
Lorsque l'onde du ciel s'épanche dans nos champs ,
Distille-t-elle goutte à goutte ?
Jupiter quelquefois la verse par torrens ;
Et sur la plaine reposée ,
Quand l'aurore aux douces couleurs ,
Laisse onduler ses rayons bienfaiteurs ;
Dans ses présens froide & symétrisée ,
La voit-on mesurer aux fleurs

L'émail transparent de ses pleurs
 Et les perles de la rosée ?
 Et les biens & les maux , les dieux sur l'univers
 Répandent tout avec largesse ;
 Et toi , Thais , qui nous peins la déesse
 Qu'une conque d'azur promene sur les mers ,
 Ainsi que les faveurs tu bornes la tendresse !
 L'enfant ailé te combla tour-à-tour
 De tous ses dons , & ta froideur le blesse !
 Et c'est Thaïs qui compte avec l'amour !
 Ah ! cruelle , ai-je donc calculé mes alarmes ,
 Et mes tourmens & mes soupirs ?
 Ah ! compte donc les maux , en comptant les plaisirs !
 Mais vas ; confondons tout , les baisers & les larmes.
 Viens ; laisse-moi dévorer tes beautés ;
 Viens , ne m'afflige plus par tes refus coupables ,
 Et donne-moi des baisers innombrables ,
 Pour tant de pleurs . . . que je n'ai pas comptés.

 IX BAISER.

LE CASQUE.

DANS les bras caressans de la belle déesse,
 Le dieu Mars languissoit brûlant & défarmé,
 Et le front rayonnant de la plus douce ivresse,

Il goûtoit à longs traits le bonheur d'être aimé.
Aux levres de Cypris son ame suspendue ,
Loin de ces jeux sanglans qui font couler nos pleurs ,
De transports en transports fugitive , éperdue ,
Se repositoit en paix sous des voûtes de fleurs.
De folâtres amours endossent son armure ;
D'autres , plus assidus autour de nos amans ,
Balancent sur leur tête un berceau de verdure ,
Leur ménagent l'abri de cent myrtes naissans ,
Et de leur fraîche haleine embaument la nature.
Le ciel est plus ferein , la lumiere plus pure :
L'air comme un feu subtil coule dans tous les sens ,
Et l'onde , qui s'élève avec un doux murmure ,
Mêle son jet limpide aux festons du printems.

 Tout-à-coup la trompette sonne ,
 On appelle Mars aux combats.
 Le tambour bat , & l'airain tonne :
 La victoire , une lance au bras ,
 Offre à l'immortel intrépide
 Ses armes d'un acier brillant ;
 Son bouclier étincelant ,
 Où l'honneur qui lui sert de guide ,
 Trace , en lettres de diamant ,

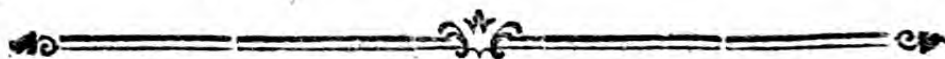
Le nom de ce héros qui triompha d'Armide.
Mars y lit son devoir , & ne résiste plus ;
Des bras de la déesse avec peine il s'arrache ;

Mais dans son casque , où flotte un effrayant panache ,
 Que trouve-t-il ? le nid des oiseaux de Vénus.
 Leurs becs sont enlacés par le nœud le plus tendre ;
 Renfermant dans leurs cœurs tous les feux de Cypris ,
 De leur aile amoureuse ils couvrent leurs petits ,
 Et contre Mars lui-même ils sauront les défendre.

Le dieu s'arrête , & demeure enchanté.

Deux colombes sur lui remportent la victoire ;
 Il leur sourit avec sérénité ;
 Et sourd pour cette fois à la voix de la gloire ,
 Il se rejette , il tombe au sein de la beauté.

Tous les amours , par l'ordre de leur mere ,
 Écartent la trompette , & brisent les clairons ;
 Les chants sinistres de la guerre
 Sont remplacés par des chansons ,
 Et les plaisirs de deux pigeons
 Retardent quelques jours les malheurs de la terre.



X. BAISER.

LA CONVENTION.

QUI, de ta bouche enfantine
 Donne-moi dans ces vergers
 Autant de furtifs baisers
 Qu'Ovide en prit à Corine ;

Autant (je n'en veux pas plus,)
Qu'il naît d'amours sur tes traces ,
Qu'on voit jouer de Vénus
Et de beautés & de graces ,
Sur ton sein , entre tes bras ,
Dans ton délicat sourire ,
Dans tout ce que tu fais dire , . . .
Et ce que tu ne dis pas ;
Autant que ton œil de flamme ,
Armé de séductions ,
Lance d'aimables rayons ,
Et de traits qui vont à l'ame ,
De voluptueux desirs ,
De rapides espérances ,
Et d'amoureuses vengeances ,
Signal de nouveaux plaisirs ;
Autant que nos tourterelles
Roucoulent de tendres feux ,
Quand le printems de ses ailes
Semble caresser ces lieux.

Alors , si trop de foiblesse
Me fait toucher à ma fin ,
Je dirai : viens , ma maîtresse ,
Recueille-moi dans ton sein.
Que le vent de ton haleine
Mêle mon ame à la tienne ;

Sa chaleur va m'embrafer :
 A cette âme évanouie
 Rends & souffle encor la vie
 Dans un long & doux baiser. . . .

De la rapide jeunesse
 Saififions tous les instans :
 Bientôt la froide vieillesse
 Vient , conduite par le tems ,
 Hélas ! & par la sagesse.
 O ma Thaïs ! le plaisir
 A l'éclat des fleurs nouvelles ,
 L'inconstance du zéphyr ;
 Comme lui prompt à nous fuir ,
 Il fane aussi-tôt qu'elles.



XI BAISER.

L A M O R S U R E .

THAÏS , quel folâtre caprice
 Contre moi semble t'exciter ?
 Eh quoi ! tu ris de ta malice ,
 Et te plais à la répéter ?
 Tu comptes donc pour rien , cruelle ,
 Ces traits pénétrants , enflammés ,
 Que l'enfant ailé , ton modele ,

Dans mon cœur a tous enfermés ?
Tes dents , ces perles que j'adore ,
Que découvre à mon œil trompé
Ce tendre sourire , échappé
De la bouche même de Flore ,
Devroient - elles bleffer , dis - moi ,
Un organe tendre & fidelle ,
Qui t'assure ici de ma foi ,
Et nomma Thaïs la plus belle ?
C'est lui , ne le fais - tu donc pas ?
Qui de toi s'occupe fans cesse ,
Éleve aux astres tes appas ,
Et dit les vers que je t'adresse ;
C'est lui qui chante ma Thaïs
Au retour de la jeune aurore ;
C'est lui seul qui la chante encore
Dans la solitude des nuits.
Le baiser que tes yeux promettent ,
Toujours préside à sa chanson.
Si les échos disent ton nom ,
C'est lui que les échos répètent.
Cent fois , Thaïs , il a fêté
L'or de ta longue chevelure ,
En tresses mollement jeté ,
Et qui voltige à l'aventure ;
Tes yeux doux & vifs tour-à-tour ,

Et ce beau sein que j'idolâtre ,
Où sur un frais monceau d'albâtre
Les desirs vont bercer l'amour.
Songes-y bien , quand je t'appelle
Mon tout , ma Vénus , ma Thaïs ,
Ma colombe , ma tourterelle ,
Tous ces titres que tu chéris ,
Ingrate , tu les dois au zele
De l'organe que tu punis.
Crois - tu le contraindre à se taire ?
Non , non , il brave en ce moment
Tous les maux que tu peux lui faire.
Viens , renouvelle son tourment :
Affailli des fleches brûlantes ,
De ces dards perçans du baiser ,
Il veut sur tes levres ardentes ,
Il veut encor les aiguïser ;
Et chargé d'heureuses blessures ,
Doux vestiges de volupté ,
Essayer même , au lieu d'injures ,
De nouveaux chants à ta beauté ,
Vanter ces attraits innombrables ,
Qui tous allument ses desirs ,
Tes cheveux , jouets des zéphyr ,
Ton sein ému par mes soupirs ,
Et tes yeux , & ces dents coupables ,
Qui font sa peine & ses plaisirs.

XII. BAISER.

LA FAUSSE PUDEUR.

Pourquoi donc, matrones austeres,
Vous alarmer de mes accens ?
Vous, jeunes filles trop séveres,
Pourquoi redoutez - vous mes chants ?
Ai - je peint les enlevemens,
Des passions les noirs ravages,
Et ces impétueux orages
Qui naissent aux cœurs des amans ?
Je célèbre des jeux paisibles,
Qu'en vain on semble mépriser,
Les vrais biens des ames sensibles,
Les doux mysteres du baiser.
Ma plume rapide & naïve
Ecrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive,
Quand elle exprime un sentiment.
Mais quelle rougeur imprévue !
Quoi, vous blâmez ces doux loisirs,
Et n'osez reposer la vue
Sur le tableau de nos plaisirs ! . . .
Profanes, que l'amour offense,

Qu'effarouche la volupté,
 La pudeur a sa fausseté,
 Et le baiser son innocence.
 Ah! fuyez, fuyez loin de nous;
 N'approchez point de ma maîtresse:
 Dans ses bras quand Thaïs me presse,
 Et, par les transports les plus doux,
 Me communique son ivresse,
 Thaïs est plus chaste que vous.
 Ce zèle, où votre cœur se livre,
 N'est que le masque du moment:
 Ce que vous fuyez dans un livre,
 Vous le cherchez dans un amant.

XIII. BAISER.

LES JALOUX TROMPÉS,

IMITATION DE CATULLE.

AIMONS-NOUS, ame de ma vie,
 Aimons, dans l'âge des amours;
 De la vieilleffe & de l'envie
 Que nous importent les discours?
 On voit mourir & renaître les jours:
 Mais dès que la lumière, hélas! nous est ravie,
 Songez-y bien, c'est pour toujours.

Jette-toi dans mes bras ; je brûle , je t'adore ,
 Viens au desir laissons-nous emporter.
 Baifons-nous mille fois & mille fois encore ,
 Puis . . . encor mille fois avant de nous quitter ;
 Fêtons le jour , l'instant , le lieu qui nous rassemble ;
 Et confondons si bien tous nos baisers ensemble ,
 Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

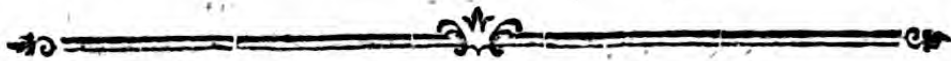
XIV. BAISER.

L'EXTASE.

VOIS , ma Thais , cette vigne amoureuse ,
 Se marier à ce jeune arbrisseau ;
 Vois le lierre embrasser l'ormeau
 De sa guirlande tortueuse.
 Puissent tes bras voluptueux
 Me ferrer , m'enchaîner de même !
 Puissé-je , par autant de nœuds ,
 T'enlacer , te presser , te ceindre de mes feux ,
 Me replier cent fois autour de ce que j'aime ,
 Et puissions-nous enfin nous reposer tous deux
 Dans l'extase du bien suprême ,
 Et ce calme enflammé connu des vrais heureux ! . . .
 Alors , ô ma Thais , ni les coupes riantes ,
 Où la gaité pétille en bachiques vapeurs ,

Ni la pompe des rangs , ni l'éclat des grandeurs ,
Ne me détacheroient de tes levres ardentes.

Anéantis à force de sentir ,
L'œil humide & chargé d'ivresse ,
Arrivés à cette foiblesse ,
Le dernier degré du plaisir. . . .
La même barque au noir rivage
Porteroit sans effort deux amans éperdus ,
Et nous y ferions descendus ,
Avant d'avoir soupçonné le passage.



XV. BAISER.

LE BAISER DU MATIN.

LES étoiles brilloient encore :
A peine un jour foible & douteux
Ouvre la paupiere de Flore ,
Qui , dans ses bras voluptueux ,
Retient l'inconstant qu'elle adore.
Le souffle humide d'un vent frais
Effleure les airs qu'il épure ,
Soupire à travers ces bosquets ,
Et vient hâter par son murmure
Le chant des hôtes des forêts

Et le réveil de la nature.
Tu goûtois un profond repos ,
Après une nuit fortunée ,
Que nous avions abandonnée
Au dieu des amoureux travaux :
Moi , je veillois : dans mon ivresse ,
Je recueillois tes doux soupirs ,
Et mes yeux , brûlans de tendresse ,
Se reposoient sur la déesse
A qui je dois tous mes plaisirs.
Les anneaux de ta chevelure
Flottent au hafard répandus ,
Et voilent seuls tes charmes nus ,
Dont le désordre est la parure.
Ton front peint la sérénité
Et du bonheur & de la joie ;
Sur ton sein ému se déploie
L'incarnat de la volupté :
Tels quelquefois , après l'orage ,
On voit , en monceaux parfumés ,
La rose & les lys parfemés
Joncher les gazons du bocage.
Ta bouche qu'amour fut armer
De la grace la plus touchante ,
Plus fraîche que l'aube naissante ,
Semble s'ouvrir pour me nommer ;

Et tes bras, dont la nonchalance
Se développe mollement,
Quelquefois avec négligence
Sont étendus vers ton amant.
Mais cependant sur l'hémisphère
Vénus fait luire son flambeau ;
Chaque degré de la lumière
Me révèle un charme nouveau :
Sur tous les trésors que tu laisses
En proie à mon avidité,
J'égaré mon œil enchanté,
Et veux marquer par mes caresses
Tous les progrès de la clarté.
A mesure qu'elle colore
L'horizon qui va s'embraser,
Un feu plus ardent me dévore ;
Et je crois que chaque baiser
Ajoute un rayon à l'aurore.
Comme je fêtais son retour !
De la nuit les astres pâlirent,
Tout-à-coup tes beaux yeux s'ouvrirent ;
C'est toi qui fis naître le jour.



XVI. BAISER.

LE PARDON.

SOUVENT l'amour se venge d'un volage ;
Je ne le fus qu'un seul jour , & sa nuit ;
C'est encor trop Églé m'avoit séduit :
Elle étoit belle , & dans la fleur de l'âge.
D'entre ses bras échappé vers minuit ,
Dans un moment où l'ombre de ses voiles
Enveloppoit jusqu'au feu des étoiles ,
Je revenois sans escorte & sans bruit.
L'air qui s'agite , un rameau qui murmure ,
Tout m'épouvante , & je crains tous les yeux.
On ne craint rien , alors que l'ame est pure ;
Et j'avois l'air , dans ma retraite obscure ,
D'un criminel bien plus que d'un heureux.
Je me glissois . . . quand soudain au passage
Par des enfans je me sens arrêter ;
Dans ma frayeur je ne pus les compter.
Ils étoient nuds : l'un près de mon visage
Porte un flambeau pour me voir de plus près ;
L'un tient des fers , dont j'ignore l'usage ,
Et celui-ci se joue avec des rêts.
C'est lui , c'est lui ! vite , qu'on le saisisse ,

S'écrie alors le plus malin de tous ,
Tenez-le bien : Thaïs , dans son courroux ,
L'a désigné , nous lui devons justice.
Rien n'est plus sot , vous le voyez , amis ,
Qu'un infidèle , alors qu'il est surpris.
Vous voilà donc , le beau coureur nocturne ?
Lorsque Thaïs veille dans les soupirs ,
A la faveur de la nuit taciturne ,
Vous avez cru nous voiler vos plaisirs ?
On vous guettoit : point de grace ; qu'il meure ,
Lui qui coûta des pleurs à la beauté !
Thaïs gémit , & l'attend à cette heure
Qu'il consacroit à l'infidélité !
Thaïs , hélas ! digne d'une autre chaîne ,
Thaïs semblable à l'aube d'un beau jour ,
Et qui ne peut exhaler son haleine ,
Sans envoyer des parfums à l'amour.
Après ces mots , la brigade enfantine
S'arme de traits , de fers charge mes piés ,
En charge encor ma main qui se mutine ,
Et m'investit de nœuds multipliés.
(Ah ! dit l'un deux , accordons-lui sa grace ;
Il se repent , il jure , foi d'amours ,
D'aimer Thaïs , & de l'aimer toujours.
Est-il forfait qu'un tel ferment n'efface ?
Une autre fois , me dit-il à voix basse ,

Lorsque la nuit couvrira l'horizon ,
 N'affecte point une imprudente audace ,
 Et souviens-toi de garder la maison.
 A mes regards la tienne se présente ,
 O ma Thaïs ! le remords m'y conduit :
 Je viens m'offrir au courroux d'une amante :
 Elle menace , & bientôt s'attendrit.
 Ses yeux charmans , où l'amour se déploie ,
 Parmi les pleurs , étincellent de joie :
 Son fein échappe aux voiles envieux ,
 Palpite & bat sous la main du coupable :
 Nous étions seuls , j'étois plus amoureux ,
 Et ma Thaïs n'est point inexorable.
 Je profitai d'un heureux abandon ;
 Et rassemblant tout le feu qui m'anime ,
 Je ne pouvois me reprocher un crime ,
 Qui me valoit un aussi doux pardon.

 XVII. B A I S E R.

L' A B S E N C E.

L E tems n'a plus d'ailes pour moi ;
 Ce vieillard à pas lents s'avance :
 Mes jours s'envoloient près de toi ;
 Ils se traînent dans ton absence.

Le soleil ralentit son cours :
Je vois sans cesse la journée ,
Où tu partis environnée
Par le cortège des amours.
Les uns , veillant à la portiere ,
Baissoient les stores officieux ,
Pour intercepter la lumière
Étiçelante au haut des cieux :
D'autres , à tes ordres fideles ,
Le front serein , l'œil animé ,
Pour rafraîchir l'air enflammé ,
Redoubloient le vent de leurs ailes.
Devançant l'effaim qui te suit ,
D'autres , en couriers plus agiles ,
Vont reconnoître le réduit ,
Et l'alcove aux contours tranquilles ,
Qu'ils ont destinés à ta nuit :
Moi , je meurs dans l'inquiétude ;
Et , l'amour plaintif excepté ,
Pas un , Thais , ne m'est resté ,
Pour consoler ma solitude.
Je ressemble au débile oiseau
Que l'on a privé de sa mere ;
Il soupire sur l'arbrisseau
Qui , près d'elle , avoit su lui plaire ;
Errant de bruyere en bruyere ,

Il fuit les lieux de son berceau :
De même , rien ne peut distraire
Les longs ennuis de ton amant :
Formé-je un vœu ? dans le moment ,
Il est fuiwi d'un vœu contraire.
Quelquefois un folâtre enfant
Au globe de feu qui l'éclaire
Oppose un verre transparent :
A mesure que son caprice
Le fait vaciller dans sa main ,
Les rayons réfléchis soudain ,
Grace à ce mobile artifice ,
Frappent les murs de ce palais ,
Vont se jouer sur ces vitrages ,
Promenant des lueurs volages
Sur la cime de ces bosquets :
Portés de surface en surface ,
Prompts à descendre , à remonter ,
Leur empreinte brille & s'efface
Sans que rien la puisse arrêter :
Voilà mon cœur ou son image ;
Toi seule fixois mes desirs ;
Je suis poussé comme un nuage ,
Et j'ai perdu tous mes plaisirs.
Ce n'est plus pour moi que la terre
S'orne de festons verdoyans ;

Que la musette folitaire
Gémit sous les rameaux naissans ;
Que des bergers la troupe active
Se groupe au penchant des côteaux ,
Et que de limpides ruisseaux
Roulent une onde fugitive
Sur le gazon qui les captive ,
Et peint son émail dans leurs flots.
Loin de toi la nature expire ;
Les jeux désertent ce vallon ;
Le souffle léger du zéphyre
Pour moi se change en aquilon.
A la grotte la plus secrète
Je cherche en vain quelques appas.
Le printems fleurit sur tes pas ;
Il n'est plus où l'on te regrette. . . .
Ah ! que fais-tu dans ce moment ?
Loin du tumulte où l'on t'engage ,
T'enfonces-tu dans un bocage ,
Pour y songer à ton amant ?
Que l'air siffle , que les vents grondent ,
Je ne vois que toi sous les cieux.
Si l'absence interrompt nos nœuds ,
Qu'au moins nos soupirs se répondent.
Que dis-je ! à l'heure où je t'écris ,
Peut-être un rival , un parjure ,

Te fait oublier ! . . . J'en frémiss ;
Un tel soupçon est une injure :
Sois fidelle , & tu m'en punis.
Il est vrai , tout me fait ombrage ,
L'oiseau qui vole à tes côtés ,
L'ormeau qui t'offre son feuillage ,
L'onde qui baigne tes beautés ,
La glace où se peint leur image ;
Et même , excuse un tel aveu ,
Quoique ton serin parle peu ,
Je suis jaloux de son ramage.
Mais , chassons ces vaines frayeurs.
J'ai revu la retraite sombre
Qui , dans le secret de son ombre ,
Voila tes premières faveurs ;
L'amour y scella nos tendresses ;
J'y viens rêver à mes douleurs.
L'arbre témoin de mes caresses ,
Voit à ses pieds couler mes pleurs.
Je baise le gazon propice
Dont tes charmes ont approché ,
Le sable où tes pas ont touché ,
Et la verdure protectrice
Sous qui mon bonheur fut caché.
C'est moi-même qui le cultive ,
Le myrte à jamais fortuné ,

XIX. BAISER.

LES OMBRES.

CROIS-MOI, jeune Thaïs, la mort n'est point à craindre ;
Sa faux se brisera sur l'autel des amours.

Vas ; nous brûlons d'un feu qu'elle ne peut éteindre.

Est-ce mourir, dis-moi, que de s'aimer toujours ?

Nos ames survivront au terme de nos jours ;

Pour s'élançer vers lui par des routes nouvelles ,

Le Dieu qui les forma leur prêtera des ailes.

De ce globe échappés, nous verrons ces jardins

Ouverts dans l'Élysée aux vertueux humains.

Là, tout naît sans culture : en cet aimable asyle

La terre d'elle-même épanche ses présens :

D'un soleil tempéré la lumière tranquile

A ce qu'il faut d'ardeur pour fixer le printems.

Ce sont de toutes parts des sources jaillissantes,

Dont le crystal retombe & fuit sous des lauriers ;

Zéphyr murmure & joue à travers les rosiers,

Fait ondoyer des fleurs les moissons odorantes,

Disperse leurs parfums, & dans ce beau séjour

Souffle avec un air pur les chaleurs de l'amour.

Là, des tendres amans les ombres se poursuivent ;

Ces amans ne sont plus, & leurs flammes revivent ;

Là

Là se joue en tout tems la douce illusion ;
Didon y tend les bras au fugitif Énée ;
La sensible Sapho n'y quitte plus Phaon ;
L'ombre de Lycoris , de pampres couronnée ,
Danse , rit & folâtre autour d'Anacréon.
Racine y soupirant aux accords de sa lyre ,
Le front ceint d'un cyprès de fleurs entremêlé ,
De l'amour & des vers sent le même délire ,
Et baigne encor de pleurs le sein de Champmeslé.
Alcibiade y fuit la volage Glycere ,
César y va contant ses amoureux exploits :
L'ombre enfin de Henri , cette ombre auguste & chere ,
De la nymphe d'Anet semble adorer les lois
Dans ce bosquet riant & presque solitaire ,
Où les ordres du ciel ont placé les bons rois.
Ces champs à ton aspect s'embelliront encore ;
Le jour qui les éclaire en deviendra plus doux ;
On n'aura jamais vu tant de myrtes éclore.
Le cercle des heureux s'ouvrira devant nous ;
Nous leur demanderons le prix de la tendresse :
Amans ainsi que nous , ils liront dans nos yeux ;
Et pleins du même amour dont ils sentoient l'ivresse ,
Le même sort nous garde une place auprès d'eux.



XX. BAISER.

LA COURONNE DE FLEURS.

RENVERSÉ doucement dans les bras de Thaïs ,
 Le front ceint d'un léger nuage ,
 Je lui disois : lorsque tu me souris ,
 Peut-être sur ma tête il s'éleve un orage.
 Que pense-t-on de mes écrits ?
 Je dois aimer mes vers , puisqu'ils font ton ouvrage.
 Occuperaï-je les cent voix
 De la vagabonde déesse ?
 A ses faveurs pour obtenir des droits ,
 Suffit-il , ô Thaïs , de sentir la tendresse ?
 Thaïs alors , sur de récents gazons ,
 Cueille des fleurs , en tresse une couronne.
 Tiens , c'est ainsi que je réponds ;
 Voilà le prix de tes chansons ,
 Et c'est ma main qui te le donne.
 Renonce , me dit-elle , à l'orgueil des lauriers ;
 Laisse ces froids honneurs qu'ici tu te proposes ;
 Il faut des couronnes de roses
 A qui peignit l'amour & chanta les baisers.





IMITATIONS

DE PLUSIEURS POÈTES LATINS. (*)

JEAN BONNEFONS.

Il naquit à Clermont en Auvergne, l'an 1554; il fut lieutenant-général de Bar-sur-Seine. Il ne faut pas le confondre avec Jean Bonnefons, son fils, autre poète latin.

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

O DOUCE nuit, nuit favorable! ténèbres plus belles que le jour, vous m'apportez le bonheur & la vie, vous ramenez ce que j'aime....

(*) Jean Second n'est pas le seul des poètes de la latinité moderne, qui ait réussi dans le genre érotique; plusieurs autres partagent cette palme avec lui. Je vais en imiter quelques morceaux, pour la satisfaction de ceux qui aiment à connoître les sources, & à comparer la maniere des différens auteurs. J'aime mieux que mon amour propre souffre de la comparaison, que de laisser au public quelque chose à désirer. *Note de l'auteur.*

Je te presse enfin dans mes bras , toi , mon amour , mes délices ! Voici l'instant de sacrifier à Vénus , de réparer les heures tardives de l'attente. Je puis donc jouir de tes charmes , m'abandonner à mes desirs ! Je brûle , je languis Ah ! cruelle , qu'attends-tu ? Pourquoi me défendre de fucer les roses de ta bouche , de respirer le parfum de ton haleine , d'unir mes levres aux tiennes par l'amoureuse étreinte du baiser ? Prends pitié de l'ardeur qui me consume. Malheureux ! Je péris ! Amour , Vénus , secourez-moi : je succombe Je ne puis plus supporter le feu qui s'irrite dans mes veines

C'est ainsi que le reste de mes forces s'exhaloit en prieres & en soupirs

Elle m'écoute enfin , & sa colere s'évanouit. Une aimable rougeur colore ses joues enfantines ; ses yeux se mouillent de larmes : Pancharis , me dit-elle , est toute à toi. Un baiser de flamme accompagne ces mots charmans : d'elle-même elle s'approche , & s'enhardissant avec pudeur , se laisse aller dans mes bras qui l'enveloppent de mille nœuds.

Un torrent de volupté m'emporte : j'embrase le sein de Pancharis des feux qu'elle alluma dans

le mien : entrelacés, confondus l'un dans l'autre, nous nous touchons par tous les points : je puise à la source même du baiser Nos ames haletantes, fugitives, se mêlent, se répandent, se distillent dans tous nos sens, & viennent partager l'ivresse de nos plaisirs.

Flambeau qui nous éclairois, de combien de transports tu fus témoin, lorsqu'attachés l'un à l'autre, brûlans de desir, variant sans cesse nos douces attitudes, nous sentions le nectar de l'amour enfler nos veines, y circuler, humecter nos yeux, & ranimer nos forces par l'excès même du bonheur!

C'est dans ces momens que je m'écriois : Dieux ! gardez votre empire ; jouissez de votre immortelle destinée. O Pancharis ! pourvu que je te possède, que je te baise mille fois & mille fois encore, je n'envie aux dieux ni leur séjour ni leur immortalité. Quels vœux ai-je à former ? J'expire & renais sur ta bouche, je me nourris de ton souffle, mes yeux nagent mollement sur les tiens : tantôt j'enlace mes bras dans les tresses de tes cheveux ; je me suspends à ton col de lys, j'imprime sur tes joues l'ardent sillon du baiser ; je dévore ce sein arrondi, séparé, qui

appelle les caresses par son éternel mouvement. Nous imitons dans nos jeux, les amours, les soupirs, l'ardeur des tourterelles : nous entremêlons la langueur & l'emportement ; agités, furieux, & soudain recueillis, nos ames, qui s'échappent à travers nos levres demi-closés, se fondent & s'évanouissent dans un long enchantement.

Alors, ne respirant plus, affoibli, défaillant, je laisse tomber ma tête languissante dans le sein de ma belle maîtresse, & le sommeil vient fermer mes yeux.

A peine ai-je pris quelque repos ; Pancharis, par mille agaceries insensibles, trouve le secret de m'éveiller : tu dors, me dit-elle : tu dors ! Ce reproche me ranime, & mes desirs renaissent.

Vénus se reproduit sous vingt formes différentes : jamais plus de délices n'enivrèrent deux amans.

Je vous remercie mille fois, brillantes ténèbres, nuit qu'envieroient tous les dieux, nuit charmante, que j'ai passée parmi les faveurs les plus intimes, les querelles, les raccommodemens, les cris voluptueux, suivis de ce silence qui l'est plus encore, les plaintes, les soupirs,

les murmures d'une voix éteinte, les plaisirs presque douloureux, & les douleurs qui sont des plaisirs.

Je te remercie enfin, ô nuit enchanteresse, passée dans les bras de Pancharis !

SUR UNE PIQUURE D'AIGUILLE.

AIGUILLE cruelle, dis-moi, que t'a fait la main de ma maîtresse, cette main plus blanche que le lys ? Que t'ont fait ces doigts si jolis, si délicats ? quel est leur crime, pour te déchaîner contr'eux, & les piquer avec fureur ? Insensée ! ne t'en prends plus à sa main ; respecte ses doigts, ils ne sont pas coupables ; c'est son cœur, son inflexible cœur, c'est lui seul qu'il faut punir : enfonce - y ton stylet acéré ; enfonce - le bien avant : quelle gloire pour toi, si tu amollis ce rocher, & si ton foible dard parvient à blesser un cœur que n'ont point effleuré toutes les fleches de l'amour !

L'ÉLYSÉE.

TOI, la dépositaire de mon bonheur, nymphe charmante, toi qui possèdes à toi seule toutes

Ddiv

les graces éparfes dans l'univers; viens, donne-moi un baifer, peut-être il appaifera mon ardeur : non, non, ne me le donne pas; il ne feroit que m'enflammer davantage; mais, par ton fouffle fi doux, attire mon ame à toi; qu'elle s'exhale comme la vapeur du matin.

Que dis-je ! épargne-moi : n'ayant plus d'ame, hélas ! que ferois - je ? Une ombre vaine, errante fur les rives du Styx : rives infortunées, d'où les jeux font bannis, où l'on ne connoit point la tendrefse, où l'on ne fait plus l'amour !

N'importe, j'irai rejoindre alors les ombres paifibles de ce Tibulle fi tendre, de ce Catulle fi chéri.

Viens, qu'à mon tour je pompe ton haleine, comme l'abeille fuce les fleurs; & que ton ame, s'enfuyant avec la mienne, erre fur les rivages fombres entre Néméfis & Lesbie, qui infpiroient ces chantres immortels.

Je me trompois; on dit que les ombres même font fidelles à leurs amours. Sous les myrtes de l'Elyfée, l'ombre de Tibulle, toute pâle qu'elle eft, foupire encore pour Néméfis; Catulle y baife encore fa Lesbie, autant qu'une ombre le peut faire.

Viens, nous ferons comme eux! Nos deux ombres, à leur exemple, se mêleront si amoureuxment, & se baisèrent tant de fois, que ces patriarches des amours, enorgueillis de leur palme antique, finiront par nous admirer, & s'avoueront vaincus dans l'art même qu'ils nous ont appris.

L A S U R P R I S E.

J'ERROIS dans les forêts : Pancharis y avoit tendu mille embûches sous mes pas. J'étois sans défense : elle me surprend, & me fait tomber dans ses rêts : non contente de m'y voir pris, sa main me charge de fers. Hélas ! lui dis-je, à quoi bon ces chaînes, ces filets ? qu'avois-tu besoin de cette violence, pour me ravir mon cœur ? Je ne me plains point de ce qu'il est à toi ; mais, cruelle, pourquoi m'en faire un larcin ? J'aurois eu tant de plaisir à te le donner !

L E B A I N.

UN soir, après une chaleur brûlante, j'aperçus, à travers un chassis doré, ma belle maîtresse qui entroit au bain. D'abord à demi plon-

gée , elle ressembloit à Vénus , quand sur sa conque d'azur elle s'éleve à la surface des flots. Un ruban nouoit & suspendoit les tresses de ses cheveux ; son col d'albâtre me rappelloit celui du cigne de Léda ; ses beaux bras agitoient l'onde & la faisoient jaillir autour d'elle en diamans liquides : sa gorge à fleur d'eau en sortoit quelquefois & y rentroit soudain. Figurez-vous des lys & des roses sous une gaze d'argent ; représentez-vous l'astre des nuits , dont la mouvante lumiere étincele dans le canal qui la répète.

L'éclair est moins prompt que je ne l'étois à suivre tous les mouvemens de Pancharis : elle en fit un qui développa tous ses charmes ; mais le desir m'aveugla : l'amour rit , & je ne vis rien.

J'étois agité ; elle entendit quelque bruit , se replongea dans le bain , & avec elle disparurent tous mes plaisirs.

L E T O N N E R R E.

J'ÉTOIS chez Pancharis vers le milieu d'un jour d'été : soudain l'air mugit , le tonnerre gronde , des fleches de feu se croisent dans les airs , les déchirent & les sillonnent. Sauve-moi , me dit-elle , en se jetant dans mes bras , pâle &

tremblante d'effroi. Eh quoi, lui dis - je, la tenant embrassée, tu redoutes ces lueurs rapides, ces vains éclats qui se perdent & meurent dans la nue? Sauve - moi, toi - même, de ces yeux meurtriers, qui détruisent mon espérance, & dardent leurs éclairs jusqu'au fond de mon cœur.

LE QUART - D'HEURE

D'AVANT LE RENDEZ - VOUS.

QUEL feu court dans mes veines! quel doux espoir agite mes sens! L'idée charmante du combat qui se prépare, m'enivre au point qu'elle m'ôtera la force de le soutenir. Comment suffirai-je à mon bonheur, puisque la seule attente me donne une si vive émotion? O Vénus! bienfaisante Vénus, toi qui proteges les amans fideles; si j'expire dans cet affaut, victime heureuse de l'amour, recueille dans ton sein parfumé mon ame encore brûlante de tes faveurs, & transporte - la sous le berceau le plus sombre & le plus fleuri de ton empire!

SUR UNE FLEUR.

FLEUR trop heureuse, qui reposes impunément sur le sein de ma maîtresse, que ne suis-je

à ta place! Je ne serois point oisif & tranquille comme toi. L'amour fait avec quelle ivresse je parcourrois ce champ d'albâtre, & comme j'y ferois une douce moisson de baisers. Je voudrois savoir s'il est quelque différence entre les deux globes mouvans dont tu occupes le milieu; lequel a plus de rondeur, est semé de plus de lys & surmonté d'une rose plus vermeille; ou plutôt, de peur de me tromper dans le choix, je les baiserois tous deux avec la même ardeur. De caresses en caresses, je parviendrois peut-être à deviner où conduit le sentier qui les sépare, & me glisserois insensiblement jusqu'aux trésors cachés sous le voile mystérieux de l'amour. Mais, Pancharis, hélas! ce sein qui fait tout mon desir, je ne puis le toucher, ni de la main ni de la bouche: une simple fleur jouit d'un bonheur dont elle ne connoît pas le prix, & on me le refuse, à moi, dont le cœur est si bien fait pour le sentir!

A S O N C Œ U R.

VAS, mon cœur, vas trouver cette cruelle: dis-lui l'ardeur qui me brûle, l'inquiétude qui me dévore, les pleurs que je répands; dis-lui

que je traîne mes jours dans les ennuis ; mais , au milieu de tant d'amertume , de chagrins , de larmes & d'amour , dis-lui bien que , si elle pense à moi , je suis encore trop heureux.

LES DEUX ROSES.

JE t'envoie deux roses, l'une blanche, l'autre du plus vif incarnat : l'une imite la pâleur de mon teint ; l'autre te peindra la flamme de mon cœur ; toutes deux te rappelleront mon infortune.



M U R E T,

L'un des meilleurs écrivains du seizième siècle : il naquit au bourg de Muret , près de Limoges ; il fut professeur successivement à Paris , à Toulouse , à Venise & à Padoue. Il alla à Rome , où il s'acquit l'amitié du pape & sur-tout des cardinaux ; il fut calomnié par Scaliger , justifié par Lambin : on a oublié les satyres , les justifications ; la postérité ne se souvient que de ses ouvrages.

A P H I L I S.

L'AMANT à qui tu accordes un regard , est déjà fortuné ; celui qui obtient un baiser est au

comble du bonheur humain ; ton amour en feroit un dieu.

A L A M Ê M E.

DA N S ton absence, les heures sont des jours ; les mois, des années. Te revois-je ? les mois ne sont plus que des jours. Quand tu me quittes, le soleil a beau s'armer de tous ses feux, la nature est en deuil, c'est l'hiver qui regne. Dès que tu reparois, tes yeux me raniment ; j'y vois sourire le printems, même au milieu des hivers. Sans toi, le plus beau jour me paroît une affreuse nuit : avec toi, la nuit la plus sombre devient un beau jour. Quel empire les destins t'ont donné sur mes sens ! Tu changes pour moi la marche des astres, & l'ordre éternel des cieux.

L' A G R A F F E.

MA U D I T E agraffe, pourquoi donc contraindre ainsi le beau sein de ma maîtresse ? Les lys & les roses naissent pour être libres. De grace, n'envie plus à mon amour les trésors qu'il réclame.

Qu'ont-ils fait ces deux jolis globes que tu retiens, pour mériter des fers & languir dans une prison ?

Ne vois-tu pas comme ils luttent contre toi, comme ils cherchent à s'échapper; comme ils témoignent, par leur pulsation rapide, que les liens ne sont pas faits pour eux?

Tu ne m'écoutes point, tu ne veux pas me rendre l'objet de mes desirs. Vénus me vengera; oui, cruelle, oui, Vénus elle-même, que tu blessas un jour, quand elle voulut te détacher pour abandonner ses charmes aux caresses de son amant.



THEODORE DE BEZE,

Ministre de Geneve, & le chef des calvinistes, après la mort de Calvin; il parloit comme lui dans les synodes, & écrivoit comme Ovide dans son cabinet; il a fait des traités, des hérésies () & de jolis vers.*

A U Z E P H Y R.

TO I, l'amant volage de Flore, & le fidele ami

(*) M. Dorat parle en catholique romain. Théodore de Beze a fait, dans sa jeunesse, quelques piéces fugitives qui annonçoient le génie qui se développa dans un âge plus mûr, sur des objets plus intéressans.

du printems, toi qui souffles sur ses pas les parfums & la vie, réponds-moi, zéphir ! soit que tu parcoures les prairies solitaires ou les villes tumultueuses, soit que tu descendes dans les vallons de Tempé, que tu soupîres dans les rochers du Mont-Hymette, & que tu voltiges gaiement d'un pôle à l'autre, rencontres-tu jamais rien de plus beau que ma maîtresse ?

As-tu jamais vu de plus longues paupières, des yeux d'une langueur plus touchante ?

Quand tu te joues entre ses doigts délicats, ne conviens-tu point que la nature les a moulés exprès pour t'enchaîner ou caresser l'amour ?

Flore a-t-elle dans sa corbeille un bouton de rose plus frais que celui de son sein ?

Que de fois tu t'es abattu, pour voir de plus près ce pied charmant qui court sur les fleurs sans les courber ; ce pied, le chef-d'œuvre des graces, que Vénus envie, & que son fils ne peut regarder sans sourire !

Mais, que vois-je ? Imprudent ! que fais-tu ? Tu badines dans ses cheveux ; tu fais voler leurs tresses ondoyantes, & tu ignores le danger du jeu qui te séduit ! Prends garde : ces longs cheveux flottans, ces tresses où tu t'égares, ne sont pas
ce

ce qu'ils paroissent : ils cachent des chaînes qu'on ne peut rompre, des filets qu'on ne peut éviter.

Moi, qui te conseille, j'y fus pris : tu vas l'être toi-même : tes ailes ne te sauveront pas : mais, dieu ! quelle liberté vaut un si doux esclavage ?



A L É A N D R E.

Il est né à la Mothe, sur les confins du Frioul, en 1480. Il fut recteur de l'université de Paris, bibliothécaire du Vatican, ensuite nonce en Allemagne. Il étoit auprès de François I, à la bataille de Pavie, & y fut fait prisonnier. Il a laissé plusieurs ouvrages.

L E S D E U X V É N U S.

CYTHÉRIDE étoit enceinte. On s'attendoit à voir naître un second amour, armé comme son aîné, & comme lui dangereux. Eh quoi, dit Jupiter qui trembloit déjà pour son repos, l'amour à lui seul m'a contraint de revêtir le plumage d'un cigne, d'attacher sur mon front les

cornes d'un taureau , & de m'insinuer en rosée brillante dans une tour inaccessible ; que ne feront-ils pas quand ils seront deux , & que tous deux auront des fleches & un flambeau ? Il dit , & par son ordre , Cythérïde mit une fille au jour : il aima mieux qu'on adorât une Vénus nouvelle , que d'avoir à craindre un nouvel amour.

J. B. A M A L T H É E.

Ils étoient trois freres de ce nom , originaires d'Italie , & tous trois célèbres par leur talent pour la poésie. Ils vivoient dans le seizieme siecle.

L' A B E I L L E.

FILLE de l'air , industrieuse abeille , tu as beau pomper au lever de l'aurore la violette & le thim du mont Hybla ; tu as beau te nourrir du suc des roses , & composer ton trésor de toutes les richesses du printems , jamais ton miel le plus odorant ne fera si doux qu'un baiser d'Hyella , si parfumé que ses lèvres , si frais que son haleine.

 A U S O N E.

Aufone, né à Bordeaux, fut un des plus célèbres poètes du quatrième siècle. Il étoit fils d'un médecin. Valentinien le choisit pour précepteur de Gratien, son fils; la faveur seconda ses talens, & le fit parvenir à la dignité de consul. On prétend qu'il fut évêque de Bordeaux. Ce titre ne s'accorde guere avec la licence de ses écrits.

L'AMOUR DANS L'ÉLYSÉE.

EN cet endroit de l'Élysée, que Virgile décrit, où s'enfoncent, dans l'épaisseur d'un bois de myrtes, ceux dont l'amour a troublé la vie, les héroïnes de ce dieu célébroient ses mystères, & toutes conservoient les différens symboles de leur trépas. A la lueur d'un demi-jour, elles erroient dans cette forêt immense parmi les feuilles de roseaux, les pavots assoupissans, les lacs silencieux, & les ruisseaux qu'à peine on entend murmurer.

A travers les clartés incertaines de ce séjour, on distingue, éparfés tristement sur des rives paisibles, les fleurs qui portent les noms des

rois & des amans enlevés au printems de l'âge. On y voit Narcisse épris de sa beauté, le jeune Hyacinthe regretté d'Apollon, Adonis à la tige d'or mêlé de pourpre, & le héros de Salamine, qui semble encore se plaindre du triomphe de son rival. Tout ce qui fit répandre des larmes, tout ce qui fut malheureux pour l'amour, se retrace aux yeux de ces héroïnes, & leur rappelle des souvenirs attendrissans. Semelé rougit de l'honneur fatal qu'elle-même a brigué; elle entend gronder la foudre, & semble en repousser les feux. Cénis est affligé d'avoir repris son premier sexe. Procris étanche ses blessures, & chérit la main qui l'a frappée. La jeune fille qui se précipita du haut de la tour de Sestos, tient dans sa main le phare dont elle éclairait la route de son amant. La courageuse Sapho, qui devoit succomber sous des traits partis de Lesbos (*), menace de se jeter du haut du mont Leucate. Malheureuse par son époux, & plus encore par son fils, la triste Eriphile (**) refuse l'ornement d'Hermione.

(*) Phaon étoit de Lesbos.

(**) Au moyen du collier d'Hermione, que lui donna Polynice, elle lui enseigna la retraite de son mari,

Semblable à un tableau qu'on appercevroit dans le lointain, toute l'histoire de Minos y paroît sous une image vaporeuse & des traits presqu'insensibles. Pasiphaé fuit les traces d'un taureau aussi blanc que la neige. Ariane abandonnée, mouille de pleurs le fil secourable qui guida son infidele. Prête à monter sur le bûcher, la tendre Laodamie (*) regrette les deux seules nuits trop rapides, hélas ! qu'elle a passées avec son époux, l'une pendant la vie, & l'autre après la mort de ce héros. Elise, Canacé, l'amant de Pirame, confondent leurs soupirs. Thisbé tient l'épée de son époux ; Canacé, celle de son pere ; & Didon, celle de l'étranger qu'elle aima. Un flambeau à la main, ornée de son diadème d'étoiles, Diane court çà & là, comme elle faisoit autrefois, lorsque, sous les rochers de Lathmie, elle endormoit le bel Endymion.

qui s'étoit caché, pour ne pas aller à la guerre de Thebes, où il savoit qu'il seroit tué. Instruit de la trahison de sa femme, il commanda à Alcméon, son fils, de faire mourir Eriphile : ce qui fut exécuté.

(*) Femme de Protéfilas. Le lendemain de ses nocces, il partit pour la guerre de Troye, où il fut tué : ayant appris sa mort, elle obtint des dieux de le faire revivre un jour, de le voir & de lui parler. Après cette entrevue, elle se brûla sur un bûcher.

Mille autres encore , qui chérissent la mémoire de leurs premiers amours , se plaisent à l'entretenir par de tendres gémiffemens , & savourent avec délices ces peines voluptueuses , dont la seule image est encore un plaisir.

L'auteur de tous les maux , l'amour , l'imprudent amour , écarte d'un vol rapide & bruyant les ombres qui les environnent. Malgré le nuage dont il s'enveloppe , pour dérober aux yeux l'or rayonnant de sa ceinture , l'éclat de ses cheveux blonds , son carquois éblouissant , & les étincelles de son flambeau , toutes reconnoissent leur ennemi commun , & veulent le punir de pénétrer en des lieux qui sont hors de sa domination. Il médite en vain des ruses pour échapper. Elles s'attroupent , s'encouragent , le saisissent palpitant de frayeur , & le traînent au milieu d'elles.

Le bois qu'elles habitent renferme un myrte célèbre par les supplices dont il fut le témoin. C'est là que Proserpine se vengea d'Adonis , qui ne se souvenoit que de Vénus : c'est là que l'on conduit & qu'on enchaîne l'amour. On lui lie les pieds , on lui attache les mains. En vain il pleure & se mutine : point de pitié pour lui ; on

rit de ses larmes, & l'on ne diminue rien de la peine à laquelle il est condamné. Toutes sont innocentes, lui seul est criminel; toutes ensemble le menacent avec les mêmes armes qui leur ont donné le trépas. L'une lui montre une coupe remplie de poison; l'autre, un poignard ensanglanté; une autre lui fait voir des fleuves profonds, des rocs retentissans, des vagues amoncelées, prêtes à l'engloutir. Celle-ci agite autour de lui des torches fumantes & de lugubres flambeaux. Affectant un air de clémence, celles-là veulent seulement qu'il leur serve de jouet, & de la pointe d'un stylet acéré, font jaillir quelques gouttes de ce beau sang dont la rose est née, & dont elle emprunte son coloris.

Sa mere elle-même, la bienfaisante Vénus, poursuivie des mêmes remords, vient partager les mêmes ressentimens; loin d'intercéder pour son fils, elle redouble son effroi, détermine contre lui les fureurs incertaines de ses accusatrices, l'accable de reproches, & veut lui faire expier tous ses crimes, celui sur-tout d'avoir apporté les rets invisibles, dans lesquels on l'a surpris avec son amant.

Aigrie par ce souvenir, Vénus va cueillir une

branche de roses , & Vénus a le courage d'en frapper l'amour ! Les coups redoublés firent sortir du sang de son corps délicat ; & la rose , qui étoit déjà colorée , parut alors d'un rouge encore plus vif qu'auparavant.

La vengeance paroissoit plus grande que la faute , & Vénus alloit devenir coupable , lorsque les héroïnes même , qui avoient enchaîné l'amour , demandent sa grace , & pour le justifier , accusent à l'envi le sort , de la violence de leur trépas.

Didon, l'infortunée Didon est la première à détacher les liens de ce charmant captif. Thisbé pleure elle-même , en essuyant les larmes du dieu. Toutes savent bien qu'il fut la cause de leurs malheurs , & toutes voudroient encore le fixer auprès d'elles.

Bientôt Vénus s'appaise , & faisant succéder la tendresse au courroux , les remercie du pardon généreux qu'elles accordent à son fils.



Imitation de la même pièce. Par le poëte ROI. ()*

PRÈS des champs consacrés aux ombres fortunées,
Loin du séjour affreux des éternels tourmens,
Sont des lieux peu connus, retraites qu'aux amans
Proserpine & Pluton jadis ont destinées.

On n'y voit point régner les horreurs de la nuit :
Ce n'est point un jour pur que l'on y voit éclore.

Une clarté douteuse y luit,
Pareille à la naissante aurore.

C'est là que ces beautés, de qui les noms fameux
Remplissent la fable & l'histoire,
En accusant les dieux, rappellent la mémoire
De leurs malheurs & de leurs feux.

L'ambitieuse imprudente,
Qui voulut voir Jupiter
Avec la foudre brûlante,

Se reproche un honneur qu'elle paya si cher.

La tendre épouse de Céphale
Déteste une jalouse erreur,
Et brise la fleche fatale
Qu'elle retire de son cœur,

Héro, d'une main tremblante,

(*) La pièce que je place ici, a joui de quelque réputation ; & les gens de goût seront peut-être bien-aïses de la comparer avec l'original, dont j'ai risqué la traduction.

Tient la lampe étincelante ,
 Qui lui sert seulement
 A voir périr son amant.

Ariane roule en colere

Le fil , triste instrument d'un perfide attentat :

Hélas ! elle a trahi son pere
 En faveur d'un amant ingrat.

A son vainqueur absent , Phedre encor sacrifie

Ses enfans , son trône & ses jours ,
 Et tour-à-tour accuse & justifie
 Ses involontaires amours.

Moins coupables cent fois , & plus à plaindre qu'elle ,

Et Didon & Thisbé vont se frapper le sein :

D'un ingrat qui la fuit l'une a le fer en main ;

L'autre tient le poignard d'un amant trop fidele.

A leurs cris éclatans , l'amour vient en ces lieux :

Le traître dans leurs maux admire son ouvrage :

Malgré l'épaisseur d'un nuage ,

Son carquois , son flambeau le décele à leurs yeux.

Déjà la cohorte rebelle

Le menace ; il veut fuir , il ne bat que d'une aile :

Il tombe , on le saisit. Il verse en vain des pleurs :

Attaché sur un myrte , une fureur nouvelle

Va sut lui des tourmens rassembler les horreurs.

Amour ! l'une à ton sein présente cette épée ,

Par qui sa trame fut coupée ;

L'autre offre à tes regards les débris enflammés
Du bûcher où ses jours ont été consumés.

Mirra , de qui les dieux ont endurci les larmes ,
En fait , pour t'accabler , de redoutables armes.
Pourquoi , s'écria-t-il , pourquoi tant de fureurs ?

Cruelles , pouvez-vous connoître ,
Qui du fort ou de moi cause tous vos malheurs ?

Il est aveugle autant que je puis l'être.

Eh ! n'avez-vous jamais éprouvé mes douceurs ?

Mais je vais , si j'ai tort , réparer mes erreurs ;

Le remede est tout prêt , je puis vous en instruire.

Là coule le Léthé ; je vais vous y conduire.

Ce fleuve fait aux rois oublier leurs grandeurs ;

Aux esclaves , leurs chaînes.

Vos jours furent mêlés de plaisirs & de peines :

Là vous oublierez tout , & les ris & les pleurs.

Tout oublier , amour ! Ah ! c'est trop , dirent-elles ;

Si l'un sans l'autre , hélas ! ne se peut effacer ,

Laisse-nous tous les deux. Tes peines sont cruelles ;

Mais tes biens son trop doux pour ne plus y penser.



 STRADA,

Célebre jésuite du dix-septième siècle ; auteur de l'histoire des guerres des Pays-bas , & de plusieurs autres ouvrages , tant en prose qu'en vers. Il naquit à Rome en 1640.

 LE COMBAT D'UN MUSICIEN
 ET D'UN ROSSIGNOL.

DÉJÀ le soleil avoit fourni la moitié de sa course , & lançoit sur notre globe des rayons moins éclatans , lorsque , sur les rives du Tibre , un chantre célèbre vint respirer le frais à l'abri d'un chêne antique , & charmer aux accords de sa lyre les soucis d'une ame agitée. La muse du lieu , la sirene , l'innocente sirene de la forêt voisine , un rossignol , l'entend , s'approche , se cache sous le feuillage , reçoit les sons du haut de son abri , les étudie , se recueille , & les répète.

Notre orphée , qui s'apperçoit de l'émulation de l'oiseau , se plaît à l'aiguillonner encore ; & pour engager le combat , parcourt plus légèrement les cordes de sa lyre ; mais ses doigts sont moins prompts que le gosier de son rival.

Surpris d'un tel prodige, il essaie des modulations plus compliquées & plus rapides; le rossignol les exécute; l'art répond à l'art, la victoire reste incertaine.

Le musicien alors essaie des difficultés nouvelles, varie ses tons, les mélange, les croise, les multiplie. Tantôt on croit entendre une flûte qui soupire; tantôt c'est le bruit du clairon belliqueux. Le chantre ailé s'anime par les obstacles, saisit tous ces passages, & les rend avec célérité. Sa voix s'élève & s'abaisse, s'enfle ou s'affoiblit, mêle des sons doux aux sons les plus aigus, & lutte avec courage contre l'instrument qui la dirige.

Petit chantre des bois, s'écria le musicien en rougissant de colere, voyons si je vaincrai cette fois, ou si tu me forceras à briser ma lyre.

En même tems il développe tous les secrets de son art; ses doigts volent, il double, il triple ses accords, il imite le frémissent des flots, le tintement d'un métal qui résonne; il se surpasse lui-même, & s'arrête avec une orgueilleuse sécurité, en attendant qu'on lui réponde.

L'ambitieux oiseau, quoique fatigué, & pres-

qu'épuisé par les efforts qu'il a faits , en effaie de nouveaux , & cherche à ramasser toutes ses forces. Mais, hélas ! il succombe , sa voix expire ; il ne forme plus par intervalle que des sons timides , qui trahissent son impuissance & prouvent sa défaite. Trop foible pour la hardiesse de son entreprise , & sur-tout pour sa douleur , il tombe sur la lyre victorieuse , & y trouve un tombeau digne de lui.



S P A G N O L I
O U L E M A N T O U A N ,

Général de l'ordre des carmes , poëte latin , mort en 1516. Il fut nommé le Mantouan, parce qu'il étoit natif de Mantoue. Il a fait des pieces galantes , un poëme de la Calamité des tems , & sur-tout des satyres pleines de fiel contre les prêtres & l'église de Rome. On en jugera par ces vers que j'ai traduits :

Où le vice est sacré , la vertu ne l'est pas ;
Gens de bien , fuyez Rome & ses noirs attentats :
Tout s'y vend , l'indulgence , ainsi que l'anathème ,
Les prieres , le ciel , le pontife , & Dieu même.

Dans un recueil ignoré , & que j'ai entre les mains ,

on lui attribue les pieces qu'on va lire. J'en ai cependant retrouvé deux ou trois dans les œuvres de l'un des Amalthées.

L Y C É.

SOUS l'apparence d'un or furtif, Jupiter se glissa dans le sein de Danaé : pour tromper Antiope, il prit les traits d'un satyre.

Le satyre Mænale, aussi ardent que le maître des dieux, sollicitoit la courtisane Lycé avec toute la fougue de son âge & la séduction de son état : il ne put rien obtenir.

Ma mere m'observe, lui dit-elle, change - toi en or : je veux bien qu'on me trompe ; mais je veux l'être comme Danaé.

A U N E F O N T A I N E.

FONTAINE aussi pure que le crystal, toi dont les nymphes voisines entretiennent la beauté, toi qui tombes en cascades étincelantes sous une voûte de jasmins : soit que ma maîtresse se joue dans ton onde fugitive, soit qu'elle en humecte ses levres parfumées, fontaine, exprime si bien son image, que l'empreinte en soit durable, & se peigne successivement dans chacun de tes flots.

Tu cesseras alors d'envier à la terre l'éclat de ses fleurs; aux cieux, la pompe d'Iris; & au soleil, la splendeur de ses rayons.

A U X N U A G E S.

Vous qui promenez sur la cime de ces monts vos ombres vagabondes, & les laissez tomber sur cette grotte, dont la fraîcheur invite au repos; dépositaires d'une rosée fertile, nuages, dont l'obscurité me plaît, tempérez l'ardeur du jour, interceptez ses rayons, qui, comme des fleches de feu, cherchent à s'échapper de votre sein.

Dans ce tems de la récolte, Thestilis, la belle Thestilis, coupe elle-même les épis, les assemble en gerbes, & encourage les moissonneurs.

Nuages favorables, ne souffrez pas que le soleil brûle & dévore les roses de ton teint; protégez les travaux, le zele, & les charmes de ma maîtresse.

P R I E R E A U S O M M E I L.

JE te consacre, ô Morphée, cette coupe du plus ancien Falerne, & cette tige de pavots cueillis sur les rives taciturnes du Léthé; mais daigne à ton tour exaucer la priere d'un amant.

Lorsque

Lorsque tes doux prestiges livreront à mes transports ma maîtresse enfin désarmée ; Dieu paisible , fais durer ce mensonge , retiens la cruelle dans mes trompeurs embrassemens ; retarde enfin l'heure de mon réveil : je ne suis point aimé ; il détruiroit tous mes plaisirs.



LE CAVALIER MARIN.

Il naquit à Naples, & passe pour un des plus agréables poètes d'Italie ; son ouvrage le plus estimé est son poëme d'Adonis. Il a fait plusieurs pieces érotiques , pleines de concetti, & de ce bel esprit qui éteint la volupté. En voici quelques-unes.

LES LARCINS.

L'AMOUR est né d'un larcin. A l'aide d'un beau visage , il m'a volé mon cœur. Pour composer ce visage charmant , la nature elle-même a volé çà & là de la pourpre , des lys & des roses. Consens donc , chere idole de mon cœur , que je te vole un baiser.



L'ASSEMBLAGE DES CONTRAIRES.

BAISER, délicieux & cruel , tu caches un trait brûlant sous les fleurs où tu reposes. Ta douceur produit l'amertume ; j'espérois appaiser par toi l'ardeur qui me dévore : tu l'augmentes, au lieu de l'éteindre. Je trouve du poison dans le nectar même de l'amour. Desséché par la soif du desir , j'implore ta rosée rafraîchissante, je crois respirer la vie, & c'est la mort qui coule dans mes veines.

LA GUERRE DES BAISERS.

RECOMMENCEZ, combats charmans de plaisir & d'amour ; poursuis, folâtre Naïs, poursuis tes douces attaques. Bouche rusée, levres agaçantes, lancez , dardez votre aiguillon. . . .
O Naïs, Naïs ! tes armes sont des caresses, tes blessures sont des baisers.



LE NOUVEAU ZODIAQUE.

Par un autre poëte italien. ()*

JE ne tourne point mes regards vers l'astre éclatant des jours, que je ne sois indigné contre cette foule de signes qui partagent & déshonorent les cieux. Il fait beau voir, sous cette zone radieuse, le lion secouer sa criniere ondoyante & rouler des yeux enflammés, se recourber l'arme tortueuse du taureau, le scorpion s'étendre, se traîner l'écrevisse, naître les malignes influences de la planete qui préside à l'hymen, fourmiller enfin tous ces animaux effrayans, qui ne servent qu'à immortaliser de profanes amours !

Adorable Thémire, toi que les dieux ont formée pour montrer à ce globe qu'ils n'avoient rien créé de parfait avant toi, que ne puis-je, à l'envi du soleil, me faire, en parcourant tes beautés, un zodiaque plus brillant que le sien ! Je distribuerois comme lui, les jours, les heures, les années ; les richesses de la nature seroient l'ouvrage de tes charmes.

(*) Le fonds de cette piece est extravagant ; mais les détails sont pleins de graces & d'imagination.

F f ij

Aux approches d'avril, je choisirois, pour ouvrir la saison du printems, ce front où la candeur repose, où siege la sérénité : c'est là qu'on verroit poindre l'aurore des beaux jours.

Orné de jasmins & de lilas, lorsque mai viendrait à sourire, je me jouerois dans tes cheveux, dont il fourniroit la parure ; c'est de là que j'appellerois la cohorte légère des zéphyrus : ils viendroient prendre l'ordre à tes pieds, parfumer leur souffle, en le mêlant avec le tien ; vos soupirs confondus feroient éclore les fleurs, la verdure, les nuances variées des côteaux, & l'émail brillant des prairies, étalant sous tes pas les couleurs d'une iris nouvelle.

Juin me trouveroit arrêté sur tes yeux. Les premières chaleurs naîtroient de leurs regards ; une seve plus active circuleroit dans tous les végétaux, & la fermentation des germes présageroit la riante fécondité.

Les heures à peine auroient amené le brûlant juillet, j'irois sur ta bouche respirer la douceur de ton haleine. C'est au feu de nos baisers qu'on verroit mûrir les présens de Cérès, & se dorer les épis dont elle se couronne, quand elle se prépare à tenir ses promesses.

Je n'e fais si trente jours me suffiroient pour habiter ce signe charmant : quand j'y serois une fois , je voudrois y demeurer toujours ; mais enfin le regret d'en sortir seroit adouci par le plaisir d'entrer dans un autre.

Au mois de la récolte , je descendrois vers ton col d'albâtre , & j'y moissonnerois tous les lys dont il est semé.

Tes épaules , plus blanches que la neige , m'offriroient bientôt une moisson aussi abondante que la premiere.

Dans le mois si cher à Bacchus , je caresserois tes jolis doigts , qui verseroient avec grace dans la coupe d'or de ce dieu , l'ambre liquide de la treille & ses rubis étincelans.

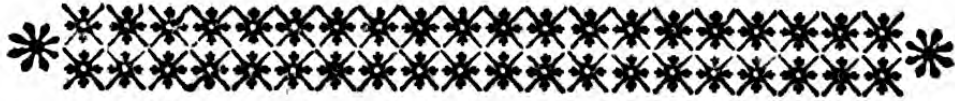
Mais , dès que les hyades de novembre , escortées des vents du midi , inclineroient leur urne orageuse , je me refugiois dans ton sein , & les deux roses qu'il recele m'y retraceroient encore la douce image du printems.

Les frimats alors blanchiroient le sommet des monts , les fleuves se sentiroient emprisonnés sous leur crystal immobile , une teinte uniforme & morne se répandroit sur les campagnes solitaires , un vaste deuil couvriroit la nature déco-

lorée, & les sifflemens des aquilons annon-
croient la sombre majesté des hivers.

Tout ce désordre ne viendrait point jusqu'à
moi ; en quittant mon asyle sacré, je m'avance-
rois de mois en mois, de planete en planete, vers
ce signe enchanteur, où je finirois ma course,
où tous les autres feroient oubliés.

FIN du Tome II.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce second volume,

<i>Les sacrifices de l'amour. Avertissement de l'auteur.</i>	page 5
<i>Avant-propos.</i>	7
<i>Sylvie & Moléshoff.</i>	324
<i>Les Baisers , précédés du mois de mai.</i>	337
<i>Imitations de plusieurs poètes latins.</i>	419

FIN de la Table.

61 27465





